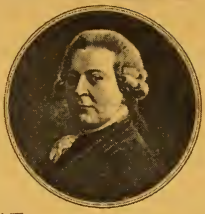
John Adams
Library,



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

Adams
281.2
v.4 pt. 1

ORIGINE

DE

TOUS LES CULTES.

ORIGINE
DE TOUS LES CULTES,
OU
RELIGION UNIVERSELLE.

PAR DUPUIS, Citoyen François.

PREMIÈRE PARTIE
DU TOME QUATRIEME.

A PARIS,

Chez H. AGASSE, rue des Poitevins.

L'AN III. DE LA RÉPUBLIQUE, UNE ET INDIVISIBLE.
LIBERTÉ, ÉGALITE, FRATERNITÉ.

XX
ADAMS
781.7
V.4 Pt.1

TRAITÉ DES MYSTERES.

CHAPITRE PREMIER.

DES Mystères, de leur origine, et de leurs progrès, de leurs espèces différentes; et en général de tout ce qui tient à l'historique des initiations anciennes, au cérémonial, et aux fonctions sacerdotales.

L'ORIGINE de l'initiation et des mystères se perd dans l'obscurité des siècles, et remonte jusqu'à l'époque éloignée, où les hommes appliquèrent la religion au maintien de l'ordre social. Ils sont proprement le fond de la religion des anciens et de leur croyance sur les rapports de l'homme avec les causes premières, et sur la Providence universelle. Les Egyptiens nous paroissent être le plus ancien peuple chez qui on trouve des mystères établis; et peut-être est-ce d'eux qu'ils ont passé dans le reste du monde, au moins revêtus de la forme, sous laquelle ils nous ont été

transmis par les écrits et les monumens de l'antiquité Grecque et Romaine. Les Egyptiens, en général, ont donné beaucoup d'attention au culte et aux institutions religieuses, et ils semblent avoir rappelé toute leur politique à la Théocratie, comme à son centre. Les Prêtres tenoient dans la société le même rang, que les Dieux dans l'ordre du monde. Ils n'avoient même tant vanté le pouvoir des Dieux, qu'afin d'établir plus sûrement le leur. C'étoit des esclaves impérieux, qui régnoient au nom de leur maître, sur d'autres esclaves timides, qui alimentoient leur orgueil et leur puissance des fruits de leurs sueurs et de leur industrie.

Ce sont eux qui, plus qu'aucun autre peuple, ont cherché à développer les principes de la morale religieuse. Ce fut pour l'enseigner avec plus de succès, qu'ils instituèrent des initiations et des sociétés particulières, dans lesquelles l'homme apprenoit à connoître les rapports qui le lioient avec l'univers et avec les Dieux. Les mystères d'Osiris, d'Isis et d'Horus semblent avoir été le modèle de toutes les autres initiations, qui se sont ensuite établies chez les différens peuples du monde. Les mystères d'Atys et de Cybèle célébrés en Phrygie; de Cérès et de Proserpine célébrés à Eleusis, et dans beaucoup d'autres

endroits de la Grèce, n'en sont qu'une copie. Cette filiation de culte a été remarquée par Plutarque (1), Diodore de Sicile (2), Lactance (3), et par plusieurs autres auteurs ; et quand ils n'en auroient pas fait l'observation, il ne seroit pas difficile de s'en assurer, par la comparaison des aventures romanesques de ces Divinités. Les anciens, qui ont comparé les Divinités Grecques avec les Divinités Egyptiennes, ont pensé que la Cérès des Grecs étoit absolument la même que l'Isis Egyptienne (4) ; que le Bacchus Grec étoit aussi l'Osiris Egyptien (5) ; d'où il résulte évidemment, que les mystères de Cérès et de Bacchus, célébrés par les Grecs, sont ceux d'Isis et d'Osiris, établis en Egypte dès la plus haute antiquité, puisque Cérès est Isis, et Bacchus est Osiris. Les aventures de ces Divinités conduisent au même résultat, et les courses d'Isis (6) ressemblent en beaucoup de points à celles qu'on attribua ensuite à Cérès, suivant l'observation du sage Plutarque, et de Diodore (7).

(1) Plut. de Isid., p. 356.
(2) Diodor. l. 1, §. 96, et l. 3, §. 69.
(3) Lactance, p. 119.
(4) Plut. de Isid. p. 362—364—365.
(5) Herod. l. 2. c. 42, 59, c. 144.
(6) De Isîde, p. 360.
(7) Diod. l. 3, §. 69.

Nous allons rapporter ici une partie de la fable d'Isis, que nous avons racontée et expliquée dans notre chapitre troisième du troisième livre ; elle nous servira ici de terme de comparaison (1).

Isis, après la mort malheureuse d'Osiris, dont le corps enfermé dans un coffre par Typhon, *principe des ténèbres*, avoit été jeté dans le Nil, se met à la recherche de son époux infortuné. Incertaine de la route qu'elle doit tenir, inquiète, agitée, le cœur déchiré de douleur, en habit de deuil, elle porte çà et là ses pas égarés. Elle interroge tous ceux qu'elle rencontre, même de jeunes enfans, de qui elle apprend que le coffre avoit été porté à la mer par les eaux, et de-là jusqu'à Byblos, où il s'étoit arrêté, reposant mollement sur une plante (2) appelée *Erica*, qui poussa tout-à-coup une superbe tige, dont il fut tellement enveloppé, qu'il sembloit ne faire qu'un avec elle. Le Roi du pays, étonné de la beauté de l'arbuste, le fit couper, et en fit une colonne pour son palais, sans s'appercevoir du coffre, qui s'étoit uni et incorporé avec le tronc. Isis instruite par la Renommée, et comme par un instinct divin, de ce qui se passoit, arrive bientôt à Byblos, et baignée de

(1) De Isiде, p. 366, etc.
(2) Ibid. p. 357.

larmes, elle vint s'asseoir près d'une fontaine, où elle resta dans un état d'accablement, sans parler à personne, jusqu'à ce qu'elle vît arriver les femmes, qui servoient la Reine *Astarté*, qu'elle salua honnêtement, et dont elle retroussa la chevelure, de manière à y répandre, ainsi que sur tout leur corps, l'odeur d'un parfum exquis. La Reine, ayant appris de ses femmes ce qui venoit de se passer, et sentant l'odeur admirable d'ambroisie, qui s'exhaloit de leurs cheveux et de tout leur corps, voulut connoître cette étrangère. Elle invite donc Isis à venir dans son palais, et à s'attacher à sa personne. Elle en fait la nourrice de son fils. Le Roi s'appeloit *Malcander*, et la Reine *Astarté*, ou suivant d'autres *Saosis*, et *Nemanoun*, ou *Minervienne*. Isis mit dans la bouche de cet enfant le doigt, au lieu du bout de la mamelle, et brûla pendant la nuit toutes les parties mortelles de son corps. En même temps elle se métamorphose elle-même en hirondelle; voltige autour de la colonne d'Erica, en faisant retentir l'air de ses cris plaintifs, jusqu'à ce que la Reine, qui l'avoit observée, vint à pousser un cri en voyant brûler son fils. Ce cri rompit le charme, qui devoit donner à l'enfant l'immortalité. La Déesse alors se fit connoître, et demanda que la pré-

cieuse colonne lui fût donnée. Elle en retira facilement le corps de son époux, en dégageant le coffre du bois qui le recouvroit, et qu'elle voila d'un léger tissu et parfuma d'essence. Elle remit au Roi et à la Reine cette enveloppe de bois étranger, qui fut déposée à Byblos dans le temple d'Isis, où on le voyoit encore du temps de Plutarque. Isis s'approche ensuite du coffre, le baigne de ses larmes, et pousse un cri si aigu, que le plus jeune des fils du Roi en mourut de frayeur (1). Elle emmena l'aîné avec elle, et emportant le coffre chéri, elle s'embarqua ; mais un vent un peu violent s'étant élevé sur le fleuve *Phaedrus*, vers le matin, elle le fit tarir tout-à-coup de colère. S'étant ensuite retirée à l'écart, se croyant absolument seule, elle ouvrit le coffre, et collant sa bouche sur celle de son époux, elle le baise, elle l'arrose de ses larmes ; mais le jeune Prince, qu'elle avoit emmené, s'étant avancé par derrière à petit bruit, épioit sa conduite et les expressions de sa douleur. La Déesse s'en apperçoit, se retourne brusquement, lance sur lui un regard si terrible, qu'il en meurt d'effroi. La Déesse se rembarque et retourne en Egypte auprès d'Horus son fils, qu'on élevoit à Butos, et elle dépose le coffre

1) Ibid. c. 357.

dans un lieu retiré, hors de la vue des hommes. Typhon, étant allé pendant la nuit à la chasse, trouve le coffre, reconnoît le cadavre, et le coupe en quatorze morceaux (1), qu'il jette çà et là. La Déesse l'ayant su vient aussitôt rassembler ces lambeaux épars. C'est pour cela, dit-on, que l'on trouve en Egypte tant de tombeaux d'Osiris, parce qu'Isis enterra chacun des membres de son époux dans le lieu où elle les trouva. D'autres disent, qu'elle fit différentes images de son époux, et qu'elle les donna à différentes villes, à qui elle fit croire, que c'étoit le corps même de son époux, afin de multiplier par-là les objets de leur culte et les monumens religieux d'Osiris, et de tromper dans ses recherches Typhon, s'il s'avisoit encore de poursuivre les restes de son époux.

De tous les membres d'Osiris (2), les parties génitales furent les seules qu'Isis ne put retrouver, parce que Typhon les ayant jetées dans le fleuve, qui fécondoit l'Egypte, le Phagre, espèce de poisson à tête effilée, et armée d'une sorte de dard, les avoit dévorées. A la place, Isis substitua un membre viril factice, ou le Phallus, qu'elle consacra, et dont la représentation a

(1) Ibid. v. 357.
(2) Ibid. v. 358.

encore lieu dans les mystères de l'Egypte. Diodore de Sicile donne la même origine à la consécration du Phallus (1) dans les Temples de l'Egypte, et, par une suite de l'imitation, dans ceux des Grecs, qui avoient emprunté des Egyptiens le culte d'Osiris (2), sous le nom de Bacchus, et la consécration du Phallus mystique, des Pammylies Egyptiennes (3).

Plutarque convient (4), que c'étoit pour retracer ces événemens réels ou fictifs, qu'Isis avoit établi les Mystères qui les représentoient par des images, des symboles et un cérémonial religieux, qui en étoient une imitation; qu'on recevoit dans ces mêmes Mystères des leçons de piété, et des consolations dans les malheurs, qui nous affligent ici-bas. C'est là précisément l'idée que nous devons nous en faire. Ceux qui instituèrent ces Mystères eurent pour but de fortifier la religion et de consoler l'homme dans ses malheurs, par les hautes espérances qu'il puisoit dans la religion, dont les principes lui étoient présentés, sous les dehors d'un cérémonial pompeux, et sous le voile sacré de l'allégorie. Car on auroit tort de prendre

(1) Diod. l. 1.
(2) Herod. l. 2, c. 49.
(3) Plut. de Iside, p. 355.
(4) De Iside, p. 361.

pour de l'histoire le récit que nous venons de rapporter. Il n'a aucun des caractères de l'histoire, même altérée ; il a au contraire tous les caractères du roman et d'une fable sacrée, qui cache un sens tout différent de celui qu'elle présente sous cette forme bizarre, comme nous l'avons fait voir dans notre chapitre sur Isis. Nous n'avons rapporté cette fiction, ou plutôt ces débris d'une ancienne fiction mutilée sur Isis et ses courses, qu'afin de la comparer avec la fiction Grecque sur Cérès.

Cérès, après la perte de sa fille, que le *Dieu des ténèbres*, Pluton, lui avoit ravie, comme Isis, à qui le même Génie, sous le nom de Typhon, avoit enlevé son époux, se met à la recherche de cette fille infortunée. Elle allume un flambeau pour éclairer ses pas, et, après avoir parcouru différens pays, elle arrive à Eleusis dans l'Attique. De même qu'Isis, arrivée à Byblos, vint s'asseoir près d'une fontaine ; Cérès vient aussi s'asseoir près du puits de Callichorê (1), sans avoir voulu encore ni boire ni manger. Elle se repose sur une pierre, qui, devenue un monument de sa douleur, prit depuis le nom de Triste ou d'Ageslate. Ce fut là que les filles de Celée, qui conduisoient deux chèvres

(1) Callim. Hymn. in Cer. v. 15, 16, 17, etc.

(1), la rencontrèrent, comme les femmes d'Astarté rencontrent Isis, près d'une fontaine. Ces filles, de même que les femmes de la Princesse, furent informer la Reine Métanire (2) de la rencontre qu'elles avoient faite. Cérès est appelée au palais, où Jambê, vieille servante, cherche à la faire rire par de grosses plaisanteries. Celée avoit un fils de sa femme Métanire, comme Malcander en avoit un de sa femme Astarté. Cérès, chargée de le nourrir (*a*), le mettoit dans le feu pendant la nuit, afin de consumer ce qu'il avoit de mortel. C'est mot pour mot la fable d'Isis, nourrice du fils d'Astarté, qu'elle met au feu, pour consumer également ce qu'il avoit de mortel. La suite offre, à peu de choses près, la même ressemblance. L'enfant s'appeloit Démophon, suivant quelques-uns, et Triptolème, suivant d'autres (*b*). La mère du jeune Prince surprend Cérès dans cette dangereuse opération, dont elle ignore le but; elle pousse un cri, le charme est rompu; l'enfant périt, et la Déesse se fait connoître. Alors elle donne à Triptolème, l'aîné des fils de Métanire, le char attelé de dragons, et l'art de cultiver le blé, qu'il va enseigner à toute la terre,

(1) Ovid. Fast. 4, v. 506.
(2) Apollod. l. 1.

qu'il parcourt en traversant les airs sur son char aîlé. Cependant Jupiter ordonne à Pluton de rendre Proserpine. L'Auteur de l'hymne, faussement attribué à Homère (1), ajoute au récit d'Apollodore quelques détails, tels que des reproches, que fait Cérès à la Reine d'avoir, par son imprudence, fait perdre à son fils l'immortalité; ce qui rapproche encore ce récit de celui que fait Plutarque de l'aventure du fils d'Astarté. Nous ne suivrons pas plus loin les diverses aventures de Cérès, et nous ne parlerons pas des différences, qui se trouvent entre les divers Auteurs, qui ont omis certaines circonstances et en ont rapporté d'autres. Nous nous bornons au récit le plus conforme aux traditions Egyptiennes, dont nous nous proposons de faire le rapprochement avec les traditions Grecques. D'après ce que nous venons de rapporter des aventures d'Isis et de celles de Cérès, et des circonstances, qui ont accompagné la recherche, que l'une fait de son époux et l'autre de sa fille, il est impossible de méconnoître l'identité parfaite des deux fables, et la filiation de la fable Grecque, copiée sur la fable Egyptienne. Les Divinités étant donc reconnues les mêmes, il s'ensuit que les Mystères,

(1) Pseud. Homer. Rec. nuper edit.

établis en l'honneur de l'une et de l'autre, sont aussi les mêmes; qu'ils ont une même origine et un même but ; et que les cérémonies, qui retraçoient les courses d'Isis, retracèrent aussi celles de Cérès, à quelque différence près. Donc, si nous saisissons bien le but des Mystères d'Isis, nous aurons trouvé celui des Mystères de Cérès ; et les lumières, qui s'échapperont des deux sanctuaires, doivent être recueillies précieusement, en ce qu'elles partent d'un même foyer, et qu'elles peuvent concourir à éclairer nos pas dans ce labyrinthe obscur. Nous tirerons donc des inductions des uns et des autres, qui nous conduiront au même résultat, et les uns souvent suppléeront au défaut de lumière que fourniront les autres.

C'est ainsi, que le but bien connu des Mystères d'Isis, qui étoit, suivant Plutarque (1), de fortifier la piété, et de donner à l'homme des consolations, fixera indubitablement notre opinion sur les Mystères de Cérès et sur leur objet, et détruira le faux préjugé, dans lequel ont été plusieurs, que ces Mystères avoient pour objet l'agriculture, et contenoient une cérémonie commémorative de l'invention du blé. Ils avoient le même but que ceux d'Isis, puisque Cérès étoit la même Divinité

(1) De Isid. ibid. p. 361.

qu'Isis, et que les aventures, représentées dans les deux sanctuaires, étoient absolument les mêmes, à peu de chose près. Ils devoient donc avoir pour but de fortifier pareillement la piété, et de consoler l'homme ici-bas. Or, c'est précisément ce qu'attestent les anciens, qui ont parlé avec le plus de connoissance des Mystères de Cérès célébrés à Eleusis. « Les Grecs, dès la plus haute anti- » quité, dit Pausanias (1), qui étoit initié, » ont regardé les Mystères d'Eleusis, » comme ce qu'il y avoit de plus pro- » pre à porter les hommes à la piété. » Ils étoient, suivant Aristote (2), la plus précieuse de toutes les institutions religieuses; aussi les appeloit-on les Mystères par excellence; et le Temple d'Eleusis étoit regardé, en quelque sorte, comme le sanctuaire commun de toute la terre (3), celui où la religion réunissoit tout ce qu'elle avoit de plus imposant et de plus auguste. Ils avoient donc pour but, comme ceux d'Isis, d'inspirer aux hommes la piété. Ils avoient également pour objet de leur donner des consolations dans les misères de la vie. Quelles étoient ces consolations? l'espoir d'un avenir plus heureux, et de

(1) Pausanias in Phocicis.

(2) Arist. Rhet. l. 2, c. 24. Meursius, c. 1, Eleusin.

(3) Arist. in Eleusin. Euripid. initio Hippolyt.

passer, après la mort, à la félicité éternelle.

C'est ce qu'attestent Cicéron (1) et Isocrate. Non-seulement, dit l'Orateur philosophe, nous y avons reçu des leçons, qui rendent la vie plus agréable, mais encore nous en tirons des espérances heureuses pour le moment de la mort. Ceux-là, dit Isocrate, qui ont le bonheur d'y être admis, emportent en mourant des espérances flatteuses pour l'éternité. Les Mystères, dit Aristide (2), en parlant de ceux d'Eleusis, nous procurent non-seulement des consolations dans la vie présente, des moyens de nous délivrer du poids de nos maux, mais encore le précieux avantage de passer après la mort à un état plus heureux. Voilà donc les Mystères de Cérès qui, comme ceux d'Isis, fortifient la piété de l'homme, et lui fournissent des consolations dans les maux qui l'affligent ici-bas. C'est donc sous ce point de vue, que nous devons envisager les uns et les autres. Nous ne devons point mettre de différence entre deux initiations, instituées en l'honneur de la même Déesse, dans deux pays différens, et où il n'y a de différence dans le culte, que celui du nom et quelques pratiques

(1) Cic. de Leg. l. 2. Isocr. Paneg.
(2) Arist. in Eleusin.

du cérémonial. Joignons à cela, que les Athéniens, chez qui se trouvent établis les Mystères de Cérès, célébrés à Eleusis, étoient une colonie d'Egyptiens, partis autrefois de Saïs, où le culte d'Isis étoit établi. Isis étoit la Déesse de Saïs (1), que Plutarque dit être Minerve, Divinité tutélaire d'Athènes, et qu'Hérodote dit être Cérès, adorée également à Athènes (2), sous le nom de Déesse d'Eleusis. C'étoit en son honneur, que se célébroit la fameuse fête des lumières (3), qui ressemble si fort à notre Chandeleur, en honneur de la Vierge, mère de Christ, comme la Minerve de Saïs l'étoit du Soleil (4), et Cérès du jeune Iacchus, Cérès honorée pareillement par une procession aux flambeaux, durant la célébration des Mystères d'Eleusis (5). C'étoit aussi à Saïs, que l'on célébroit les Mystères de la mort d'un Dieu (6), qui ressuscitoit ensuite et où l'on donnoit la représentation de ce qu'il avoit souffert, dans une cérémonie secrète, qu'on appeloit les Mystères de la nuit. On y voyoit son tombeau, comme on voyoit celui d'Osiris dans plusieurs

(1) Plut. de Iside, p. 354.
(2) Herod. l. 2, c. 59.
(3) Herod. ibid. c. 6.
(4) Procl. in Tim.
(5) Meursius Eleus. c. 27.
(6) Herod. l. 2, c. 171.

provinces d'Egypte (1), et celui de Christ dans nos calvaires : et Osiris mouroit et ressuscitoit, comme Christ.

Il est donc fort naturel de croire avec Diodore de Sicile (2), que les cérémonies des Mystères étoient les mêmes à Athènes, qu'en Egypte, d'où Orphée les avoit apportées en Grèce, quel que fût cet Orphée, et que la fable de Cérès ne différoit de celle d'Isis, que par les noms. Il est aussi naturel de penser, qu'un peuple émigrant emporte avec lui ses Dieux et son culte, et que ce n'est qu'avec le temps, que les ressemblances s'altèrent. Les peuplades Grecques, sauvages et barbares, se trouvant mêlées aux hommes civilisés, qui vinrent d'Egypte s'établir parmi elles, reçurent peu-à-peu leurs dogmes religieux, et les travestirent en partie, faute d'être assez instruits pour entendre les formes savantes des Mystères Egyptiens, qui d'ailleurs étoient cachés à dessein sous le voile de l'allégorie. De-là vint, que le sens ne put être parfaitement connu que d'un petit nombre d'hommes, et qu'il se perdit aisément, sur-tout par le secret même qu'on en faisoit. Néanmoins les Grecs n'oublièrent jamais, que l'époque de ces institutions remontoit

(1) De Iside, p. 364.
(2) Diod. l. 1, §. 96.

à

à celle de leur civilisation, et qu'ils leur étoient redevables des biens les plus précieux de la vie sociale, et de l'affranchissement de la barbarie. Car la bonne organisation de la société, dans laquelle on vit, est un bien au moins aussi grand, que l'heureuse température du climat sous lequel on habite et de l'air que l'on respire; l'une entretient la santé, et l'autre le bonheur; les désordres et les orages de l'un et de l'autre enfantent tous nos maux. Les noms d'Erechtée, d'Orphée, de Mélampus, de Musée, d'Eumolpe, de Danaüs et de ses filles, et en général de tous ceux qui passoient pour avoir contribué à régler les loix civiles et religieuses, furent toujours chers aux Athéniens; et on confondit souvent, dans le souvenir et la reconnoissance pour les Auteurs de ces Mystères, le nom des Dieux et Déesses, en honneur de qui ils étoient établis. Ainsi les Egyptiens faisoient honneur à Osiris d'avoir inventé le labourage (1), d'avoir fait connoître aux hommes le blé; de leur avoir donné des loix, établi les cérémonies religieuses, et de les avoir par-là civilisés et retirés de l'état de barbarie où ils étoient primitivement. Ils en disoient autant d'Isis; ils lui faisoient souvent honneur de mêmes établissemens, et lui attribuoient les mêmes bienfaits.

(1) De Iside, p. 356.

Les Grecs pensoient également, que c'étoit Cérès qui les avoit retirés de la vie sauvage et grossière qu'ils menoient, avant que son culte fût établi parmi eux, et que c'étoit elle qui en avoit fait véritablement des hommes (1).

Ils fixent au règne d'Erechtée, ou à l'an 1423 avant l'ère Chrétienne, l'établissement des Mystères d'Eleusis.

Plusieurs pensent (2), que Cérès arriva dans l'Attique sous le règne de ce Prince, et qu'elle institua les cérémonies religieuses d'Eleusis, connues sous le nom de Mystères.

D'autres, que ce fut Erechtée lui-même, qui les établit, d'après le modèle qu'il en avoit vu en Egypte, dont il copia les loix religieuses. Suivant Diodore de Sicile, ce Prince étoit né en Egypte, d'où il passa dans l'Attique avec une quantité considérable de grains, dans un temps où cette partie de la Grèce éprouvoit une affreuse disette, occasionnée par une grande sécheresse. Un service aussi important lui fit déférer la couronne par les Athéniens. Erechtée, devenu Roi, leur fit un présent encore plus important, en établissant parmi eux les Mystères de Cérès ou de l'Isis Egyptienne, qui avoient tant contribué à la

(1) Isocrat. in Panegyr. Aristid. Eleu.
(2) Diod. Sic. l. 1.

félicité de sa patrie, et qui avoient une influence si grande sur les mœurs et les loix. Ainsi le bienfait des Mystères, dans cette tradition, se trouve encore lié à celui de l'agriculture et des fruits du labourage. Mais c'est toujours à l'Egypte qu'on en fait honneur. Erechtée étoit Egyptien, au moins dans la tradition que nous venons de rapporter, et Cérès elle-même n'étoit que l'Isis Egyptienne, dans l'opinion d'Hérodote et des autres Auteurs. Au reste, nous qui ne croyons ni à Cérès, ni à Erechtée, comme personnages réels, nous ne nous occuperons guères de fixer la date de cette institution (*c*); nous conclurons seulement, qu'elle paroît venir du pays d'où l'on faisoit partir Erechtée, pour aborder dans l'Attique, et où Cérès étoit depuis long-temps adorée, sous le nom d'Isis. Or, ce pays est l'Egypte, la mère patrie de toutes les religions. Cette origine se trouve encore confirmée par d'autres traditions, telles que celle qui fait Orphée l'auteur de cette institution chez les Grecs. Théodoret (1), s'appuyant des témoignages de Démosthène, de Diodore de Sicile et de Plutarque, prétend qu'Orphée, né en Thrace, fut en Egypte, et apporta de-là dans la Grèce, les fêtes Dionysiaques, les Panathénées,

(1) Theod. Therapeut. 1.

les Thesmophories, et les Mystères d'Eleusis; qu'il copia ces derniers sur les Mystères d'Isis, et les premieres, ou les Dionysiaques, sur les Mystères d'Osiris, qui me paroissent être incontestablement une copie les uns des autres. Effectivement Diodore de Sicile (1) dit, qu'Orphée, étant allé en Egypte, y apprit beaucoup de choses, et sur-tout la Théologie et la science des initiations, de même que la poésie et la musique, et qu'il se distingua, plus qu'aucun autre Grec, par ces sortes de connoissances; qu'il en apporta la plûpart des Initiations mystiques, les Orgies et les Fables sacrées sur les enfers, qui, comme nous le verrons, faisoient partie des leçons que l'on donnoit à Eleusis.

Il est aussi certain, que les Thesmophories (2), ou les Mystères célébrés en honneur de Cérès législatrice par les filles et les femmes Athéniennes, venoient d'Egypte, et en avoient été apportées, suivant Hérodote, par les filles de Danaüs. Plutarque lui-même convient, que ces fêtes se célébroient en Grèce, dans le même temps que l'on célébroit en Egypte des fêtes semblables à l'occasion de la mort d'Osiris (3), qui venoit d'être ravi à Isis, comme Proser-

(1) Diod. l. 1, p. 60; et l. 4, p. 162.
(2) Herod. l. 2, c. 171.
(3) De Iside, p. 378.

pine l'avoit été à Cérès. Tout nous reporte donc vers l'Egypte (*d*).

On retrouve également dans le Sacerdoce, dans les pratiques et le cérémonial de ces Mystères, beaucoup de choses, qui décèlent une origine Egyptienne. L'hérédité dans les fonctions sacerdotales étoit certainement une coutume Egyptienne. La première Caste de l'Egypte étoit composée des familles sacerdotales, qui, à l'exclusion de toutes les autres, s'occupoient des fonctions du culte. Pour inspirer plus de respect pour les Ministres de la religion, les Egyptiens consacrèrent certaines familles par une inauguration particulière, et c'étoit à elles seules, que les Dieux sembloient avoir confié le soin de leurs autels. Le législateur des Juifs imita cet usage, en consacrant la Tribu de Lévi au ministère sacré. Par la même raison, le Législateur des Athéniens, quel que fût celui qui introduisit parmi eux les Mystères de l'Egypte, attacha au sacerdoce d'Eleusis certaines familles, d'où l'on tiroit les Prêtres et tous les Ministres du culte de Cérès. Eumolpes fut le chef de cette famille, et ses descendans furent connus sous le nom d'Eumolpides (1) et de Céryces. De-là même vint l'opinion, qui

(1) Hesychius, v. εὐμολπίδ. Arnob. l. 5. Clem. Protrep. Tacit. Hist. l. 4.

faisoit Eumolpes auteur de l'institution de ces Mystères, comme l'assurent le Scholiaste de Sophocle (1), Suidas et l'Auteur du Grand Etymologicon. Il est assez naturel de croire, qu'en voyant une seule famille dépositaire perpétuelle d'un même sacerdoce, on fût tenté de penser, que c'étoit à elle ou à son chef que l'on étoit redevable de cette institution (2). Les Eumolpides étoient les interprètes des loix sacrées, et les directeurs souverains du tribunal d'inquisition établi contre les crimes d'impiété (3). Ils avoient toute l'autorité des Prêtres Egyptiens, au moins pour la partie de la religion. Ils avoient un tribunal particulier, auquel se portoient toutes les accusations d'impiété, si nous en croyons le témoignage de Démosthène (4). Ce tribunal des Eumolpides et des Céryces formoit ce qu'on appeloit le Sénat sacré, lequel s'assembloit à Eleusis. Au reste, on pourroit croire que les causes n'y étoient portées, qu'en première instance, puisqu'on sait d'ailleurs, que le Sénat et le Peuple prononcèrent peine de condamnation envers les cou-

(1) Soph. Œdip. Col. Suid. Etym. Magn.

(2) Cic. ad Attic. l. 1, p. 19.

(3) Lysias orat. con. And. p. 105. Plut. Vit. Alcibiad.

(4) Demosth. Contr. Andoc. Inscrip. Spon. t. 3, p. 141. Muratori. t. 2, p. 549.

pables de crime contre le culte public. Ils se bornèrent vraisemblablement souvent à des recherches et à des accusations. Ainsi, ce fut l'Hiérophante qui parla contre Andocide, dans la grande affaire d'Alcibiade et de ses complices, accusés d'avoir joué les Mystères dans une Orgie d'amis (1). Ce furent aussi les Eumolpides, qui voulurent s'opposer au retour de ce Général, lorsqu'Athènes fut forcée de le rappeler. Il est aisé de conclure de-là, de quelle autorité ces grands inquisiteurs furent armés, et combien elle ressembloit au despotisme sacerdotal établi en Egypte. Les Rois, en Egypte, partagèrent souvent les fonctions du sacerdoce, et on les initioit à la science sacrée, dès qu'ils arrivoient au trône. De même à Athènes, le premier Magistrat ou l'Archonte-Roi avoit l'intendance des Mystères (2). C'étoit une image de l'union, qui exista entre le Sacerdoce et la Royauté, dans les premiers temps où les Législateurs et les Rois cherchèrent dans la religion un grand instrument politique. Ainsi Numa fut Prêtre et Pontife, et on retrouve chez les Romains des vestiges de cette union, dans leur Roi *Sacrificulus*. L'Ar-

(1) Plut. vit. Alcibiad. Thucyd. l. 8.

(2) Meurs. Eleu. c. Hesych. in Βασιλευς. Suid. Harpocrat. Etymolog. Mag. Pollux ono. l. 8, c. 7.

chonte-Roi, chez les Athéniens, veilloit à l'observation des loix religieuses, excommunioit les coupables, et lui seul avoit le droit d'adresser (1) des vœux pour le peuple, dans le Temple que Cérès avoit à Athènes. Le lendemain de la célébration des Mystères, d'après une loi de Solon, l'Archonte-Roi convoquoit le Sénat sacré dans l'Eleusinium, et là il connoissoit des crimes, qui avoient pu être commis contre la religion, et pendant la célébration des Mystères (2).

L'Archonte-Roi avoit pour coopérateurs quatre Administrateurs, nommés Epimélètes, dont un devoit être nécessairement de la famille des Eumolpides, l'autre de celle des Céryces, et les deux autres choisis par le peuple, parmi tous les citoyens d'Athènes (3).

Outre cela, on leur donnoit pour adjoints dix Sacrificateurs ou Prêtres, appelés *Hieropoies*, qui tous les cinq ans venoient faire des sacrifices à Eleusis, à Brauron, etc. (4).

Je ne dirai rien ici de l'ordre hiérarchique établi dans le Sacerdoce, parce que nous aurons ailleurs occasion d'en parler, lorsqu'il sera question de l'Hiérophante, du Dadouque, de l'Epibome

(1) Lysias Contr. And. p. 103—107—108.
(2) Lysias, ibid.
(3) Harpoc. Suidas. Demosth. in Meidiam.
(4) Pollux, l. 8, c. 9.

et du Kerux ou Héraut, quatre premiers Ministres de l'ordre supérieur des Prêtres, dont nous ferons voir la correspondance avec les principaux Ministres d'Isis. Aussi est-ce avec beaucoup de raison, que Diodore de Sicile (1) a remarqué, que les Eumolpides devoient leur origine à ceux d'Egypte, où les Pastophores représentoient les Céryces.

Je n'indiquerai même qu'en passant d'autres ministres moins importans et d'un ordre inférieur, tels que l'Hydrane, l'Iacchogogue, le Daeirite, le Courotrophe, les Pyrophores, les Lichnophores, les Spondophores, les Métropoles, les Mélisses, enfin les Néocores, espèces de Sacristains chargés de décorer le Temple d'Eleusis.

Outre les ressemblances, qu'on remarque dans le Sacerdoce de Cérès en Grèce, et celui d'Isis en Egypte, on apperçoit aussi beaucoup de rits, de pratiques et de traditions, qui sentent le caractère Egyptien, tels que le jeûne, l'abstinence de certaines viandes, de certains poissons ou légumes, etc. Le sacrifice du porc en honneur de Cérès étoit établi en Grèce, comme en Egypte (2). On lui donnoit même le nom de

(1) Diod. l. 1, §. 29.
(2) Herod. l. 2, c. 47. Aristoph. Acharn. v. 747—764.

l'animal des mystères. On le purifioit dans la mer.

Les Prêtres d'Isis s'abstenoient de certains poissons, tels que le phagre, le lépidote ; de certaines chairs d'animaux, tels que le porc ; de certains légumes, tels que l'oignon (1).

Les initiés à Eleusis avoient aussi leur abstinence (2) ; ils ne goûtoient point de poissons, de féves, de grenades, de pommes, au moins durant la célébration de ces fêtes mystérieuses. Ils respectoient le Mulet d'Axone, dont ils ne mangeoient point.

A Rome, les femmes se préparoient par la continence à approcher des autels de Cérès (3).

Dans l'histoire mythologique d'Osiris, d'Isis et de Typhon, l'âne sur lequel Typhon avoit fui dans le combat jouoit un grand rôle, et il donne matière à une assez longue dissertation de Plutarque sur cet animal symbolique. L'âne entroit aussi dans le cérémonial des mystères d'Eleusis (4), comme il figure dans ceux des Chrétiens, servant de monture à leur Dieu dans son triomphe, de même qu'il avoit aussi servi à Bacchus.

(1) De Iside, p. 352—353.
(2) Plut. de solert. Anim. Pausan. in Att. AElian. Animal. l. 9, c. 51—65.
(3) Juven. Sat. 6, v. 49.
(4) De Iside, p. 363.

L'âne portoit souvent, comme chez nous, les objets sacrés de la religion ; d'où vint même le proverbe : l'âne conduit les mystères. C'étoit sur des ânes, que l'on faisoit porter d'Athènes à Eleusis tout ce qui étoit nécessaire à la célébration de la fête, et peut être la mysticité plus que le besoin avoit-elle eu part à ce choix (1).

On pourroit également donner une origine Egyptienne à d'autres pratiques, qui avoient lieu dans d'autres endroits de la Grèce, où l'on célébroit les Mystères de Cérès Eleusinienne; par exemple, à Phénée en Arcadie. Là l'Hiérophante prenant le costume de Cérès frappoit d'un bâton les gens du pays (2) ; usage singulier, assez semblable à celui qui avoit lieu en Egypte, où pendant la fête d'Isis, qui se célébroit à Busiris, on frappoit indistinctement les hommes et les femmes (3). Cérès, suivant Pausanias, cherchant sa fille, arriva chez les Phénéates, qui l'accueillirent très-honnêtement. La Déesse, en reconnoissance, leur fit présent de tous les légumes, excepté des féves, qu'elle déclara impures ; tradition qui décèle encore

(1) Suidas. Hesych. Aristoph. Ran. v. 159. Schol. ejus. Tarrheus.
(2) Pausan. Arcad. c. 9.
(3) Herod. l. 2, c. 61.

une origine Egyptienne (1), comme on peut le voir dans Plutarque (*e*) et dans Hérodote. Pausanias dit, que cette exception, que fit Cérès de la féve, tient à une opinion sacrée sur laquelle il garde le silence ; mais sans doute, qui étoit la même qui la fit proscrire par les Pythagoriciens, et ayant eux par les Egyptiens leurs maîtres. Le même Pausanias dit, que ceux qui sont initiés aux Orphiques en savent aussi la raison. Ils étoient Pythagoriciens (2).

On pourroit encore peut-être regarder comme un usage Egyptien celui des femmes Athéniennes (3), qui consistoit à porter, pour ornement de tête, des cigales d'or. C'étoit, chez les Egyptiens (4), le symbole de l'initiation. Les femmes Chrétiennes ont pris la croix pour signe de leur initiation. Les femmes initiées aux mystères de Bacchus portèrent le Phallus. Au reste on prétendoit, que les cigales d'or n'avoient été adoptées, comme ornement, par les femmes (5), que parce que cet animal étoit consacré au Soleil ou à *Horus*, fils de Cérès, comme ayant le talent et le goût de la musique, dont Apollon est le Dieu.

(1) Plutarch. Sympos. l. 8, quest. 4°.
(2) Paus. Att. p. 35.
(3) Thucydide.
(4) Hor. Apoll. l. 2, c. 55.
(5) Scholiast. Aristoph.

Chez les mêmes Phénéates, en Arcadie, où nous trouvons établis les mystères de Cérès Eleusienne (1), tout près du Temple de la Déesse, étoit ce qu'on appeloit *Pétroma*; c'étoient deux pierres jointes ensemble, qui renfermoient les Rituels sacrés de l'initiation. On les en retiroit pour les lire aux initiés; puis on les remettoit précieusement dans ce lieu sacré.

Il en étoit à-peu-près de même dans les mystères d'Isis. L'Hiérophante tiroit du sanctuaire des espèces de Grimoires, ou certains livres chargés de caractères Hiéroglyphiques (2), et dont les lignes s'entrelaçant formoient des nœuds et des roues; c'étoit sans doute les caractères de la langue sacrée, dont on leur donnoit l'interprétation. Ce culte, né en Egypte, passa à Corinthe, où Isis portoit le surnom de Pélasgique, et de-là à Rome, où l'on en fait remonter l'introduction au temps de Sylla, à-peu-près dans le même temps où les mystères de Mithra y furent connus, et cela, par une suite de la communication plus libre, qu'il y eût alors entre Rome, l'Asie et l'Egypte.

Enfin, c'est en Egypte que nous trouvons le modèle de ces grandes solem-

(1) Pausan. Arcad. c. 15, p. 249.
(2) Apulée, Métamorph. l. 11.

nités nationales, qui attirent tout un peuple en un même lieu, pour célébrer en commun des mystères. Ainsi le peuple en foule se rendoit tous les ans à Saïs, au Temple de la chaste Minerve ou d'Isis, mère d'Horus, la même que Cérès, pour y célébrer les mystères de la passion d'un Dieu mort, dont Hérodote nous a cru devoir taire le nom (1). Lorsque le temps de l'anniversaire de cette fête étoit arrivé, la plûpart des Egyptiens s'embarquoient sur le Nil dans des barques bien illuminées (2), et tout le fleuve, jusqu'à Saïs, étoit couvert de ces bateaux, dont l'éclat dissipoit les ténèbres de la nuit. Arrivés à la ville (3), ils alloient rendre leurs hommages à la Déesse, dans le lieu sacré qui conservoit sa statue, et ils allumoient des bougies autour du Temple, et autour des tentes où ils campoient eux-mêmes en plein air; en sorte que, toute la nuit, Saïs étoit illuminée de feux sacrés. Ceux qui ne pouvoient point se rendre à la solemnité allumoient également des bougies dans leurs villes, de façon que non-seulement Saïs, mais l'Egypte entière étoit éclairée par une illumination universelle. Cette cérémonie nous est retracée à Eleusis dans

(1) Herod. l. 2, c. 171.
(2) Themisti Orat. in Const. Orat. 13.
(3) Herod. l. 2, c. 61.

la fête des flambeaux (1), qui se célébroit le cinquième jour des mystères, fête durant laquelle les Initiés éclairoient la route d'Eleusis d'une multitude de flambeaux, qu'ils se faisoient passer de main en main. Hérodote (2) a cru encore devoir jeter le voile du mystère, sur l'objet de l'illumination de Saïs.

Le même Hérodote nous donne la description d'une fête nationale ou d'une assemblée religieuse de presque tous les Egyptiens, tenue à Bubaste (3). Les hommes entroient pêle-mêle avec les femmes dans les barques, au bruit des instrumens de musique, dont ils accompagnoient leurs chants le long de la route : on y mêloit le sarcasme et même les injures qu'on lançoit contre ceux qui ne venoient point, et sous les yeux desquels on passoit dans les différentes villes qu'arrose le Nil. Ces plaisanteries-là semblent avoir été conservées dans la marche des Initiés à Eleusis, lorsqu'ils passoient sur le pont du Céphise (4), en conduisant en pompe le jeune Iacchus ; ce qui dégénéroit, pour le moment, en une espèce de Bacchanale, assez semblable à celles dont les dévots,

(1) Meursius Eleus. c. 25.
(2) Herod. ibid. l. 2, c. 61.
(3) Herod. l. 2, c. 60.
(4) Meursius Eleus. c. 27, p. 83.

qui alloient à Bubaste, donnoient le spectacle (1). Arrivés à la ville, ils faisoient de grands sacrifices, et on y buvoit plus de vin que dans le reste de l'année. Le nombre des personnes, qui se rendoient ordinairement à cette cérémonie, étoit de près de sept cents mille, sans compter les enfans.

Hérodote (2) convient, que ce furent les Egyptiens qui les premiers établirent ces fêtes, connues sous le nom de Panégyries, la pompe des solemnités et les processions, et que les Grecs n'ont fait que les copier. La preuve qu'il en apporte, c'est que ces fêtes sont nouvelles en Grèce, au lieu qu'elles remontent chez les Egyptiens à la plus haute antiquité; ce qui s'accorde parfaitement avec le passage de Théodoret (3), rapporté plus haut, qui nous assure, que les grandes solemnités de la Grèce, telles que les Panathénées, les Thesmophories, les fêtes d'Eleusis, avoient été apportées d'Egypte. Les Egyptiens n'avoient pas pour une seule de ces fêtes; Hérodote en cite plusieurs (4), outre celles de Bubaste et de Saïs; l'une en honneur de Diane, et l'autre en honneur d'Isis ou de Cérès. Il compte

(1) Herod. l. 2, p. 61.
(2) Herod. ibid. c. 58.
(3) Theodor. Therap. l. 1.
(4) Herod. l. 2, c. 59.

encore

encore en outre celle qui se célébroit à Héliopolis, en honneur du Soleil ; celle de Butos, en honneur de Latone, mère du Soleil ; celle de Pampremis, en honneur de Mars.

La cérémonie d'Eleusis étoit véritablement une de ces Panégyries, dont parle Hérodote, puisqu'elle réunissoit toute la Nation qui se rendoit à cette fête. On peut voir dans Hérodote lui-même (1) la foule nombreuse des Initiés, qui couvroient les chemins, lorsque Xerxès apperçut dans le champ de Thriase une nuée de poussière, qui s'élevoit sous leurs pas. Philostrate en parle comme de la pompe la plus nombreuse (2) ; on y accouroit, suivant Lysias, de toutes les parties de la Grèce : car, non-seulement les Athéniens (3), mais encore les autres Grecs, pouvoient se faire initier à ces Mystères, suivant le témoignage d'Hérodote (4). Cicéron va plus loin (5) ; il fait accourir à cette cérémonie des Initiés de toutes les parties de la terre. Aristide, parlant des Initiés aux mystères d'Eleusis, compte une foule innombrable d'hommes et de femmes, qui venoient y jouir

(1) Herod. l. 8, c. 65.
(2) Vit. Apoll. l. 4, c. 4. Lysi in Andoc.
(3) Meursius c. 16.
(4) Herod. l. 8, c. 65.
(5) Cicer. de Nat. Deor. l. 1.

des représentations mystiques (1). Quoique les mystères d'Eleusis attirassent autant de monde, et aient eu assez de célébrité, pour faire presque oublier les autres mystères, célébrés ailleurs en honneur des mêmes Déesses ; cependant Athènes et Eleusis ne sont pas les seuls endroits où le culte Egyptien, et les mystères d'Isis, métamorphosée en Cérès Grecque, fussent établis (2). Les Béotiens honoroient Cérès la grande, ou Cabirique, à qui ils avoient planté un bois sacré dans lequel, conjointement avec Proserpine, elle recevoit un culte (3). Les Initiés seuls pouvoient y entrer. Les pratiques religieuses qu'on y observoit, les traditions sacrées de ces mystères, se lioient avec le culte des Divinités, ou Dieux Cabires, honorés à Samothrace, et sur lesquels Pausanias croit devoir garder un silence mystérieux (*f*). Le mois, durant lequel s'y célébroient les Mystères, s'appeloit mois de Cérès, ou Damétrien (4), et cette époque, suivant Plutarque, correspondoit aux fêtes de deuil célébrées au mois Athur en Egypte, à l'occasion de la perte qu'Isis venoit de faire d'Osiris son époux, que lui avoit ravi Ty-

(1) Aristid. Eleusin.
(2) Meursius Eleus. c. 33.
(3) Pausan. Bœotic. p. 300.
(4) Plut. de Iside, p. 378.

phon. Cette fête Béotienne étoit, comme celle d'Egypte, une fête de tristesse, et avoit pour objet l'enlèvement de Proserpine. Toutes ces circonstances nous ramènent encore en Egypte, et nous y font fixer l'origine du culte de la Cérès de Béotie. Quant à la liaison de ce culte avec les Cabires de Samothrace, cela peut s'expliquer par un passage du Scholiaste d'Apollonius de Rhodes, qui nous donne le nom des quatre Divinités Cabiriques honorées à Samothrace, et qu'il appelle Axieros, Axiochersa, Axiochersus et Casmillus. La première est, suivant lui, Cérès; la seconde, Proserpine; le troisième, Pluton, et le quatrième, Mercure.

Les Céléens et les Phliassiens avoient aussi reçu les mystères de Cérès (1), dès la plus haute antiquité. Ils étoient célébrés chez les premiers, comme à Eléusis; avec cette seule différence, que l'Hiérophante n'y étoit point perpétuel, mais renouvelé tous les quatre ans, à l'époque où revenoit la célébration des mystères, qui y étoit quadriennale.

Les Phliassiens convenoient, qu'ils avoient aussi formé chez eux le même établissement, sur le modèle de celui d'Eleusis.

(1) Pausan. Corinth. c. 14, p. 57.

Il en étoit de même des Phénéates (1), dont nous avons parlé ci-dessus. Ils avoient adopté entiérement l'initiation de Cérès Eleusienne, dont un descendant d'Eumolpe leur avoit apporté le culte, suivant quelques-uns; car, suivant d'autres, c'étoit Cérès elle-même, qui leur avoit fait présent de cette initiation.

Les Argiens (2) prétendoient, que leur ville fut la première qui reçut Cérès, à qui Pélasge donna l'hospitalité. On l'honoroit chez eux, à Hermione, sous le nom de *Cérès-Terrestre* ou *Chtonienne* (3). Ils célébroient tous les ans une fête en son honneur au Printemps (*g*). La vache, que l'on promenoit dans les processions Egyptiennes, comme symbole de la Terre (4), suivant l'explication d'Apulée, et dont Io-Argienne prit la forme, y figuroit aussi. Une foule d'hommes et de femmes suivoient la pompe sacrée. De jeunes enfans, vêtus de blanc, ayant une couronne sur la tête, se joignoient à leur marche. Tout se passoit dans le temple d'une manière assez mystérieuse, pour qu'il n'y eût que les Prêtresses qui en fussent instruites (*h*). C'étoient de vieilles femmes

(1) Pausan. Arcad. c. 15, p. 249.
(2) Pausan. Attic. c. 14, p. 13.
(3) Corinth. c. 37, p. 78.
(4) Apul. Metamorph. l. 11.

ou matrones, qui étoient chargées de ce sacerdoce, et qui tenoient le fer, sur lequel la vache furieuse se précipitoit. Il me semble, que tout ceci nous reporte encore vers l'Egypte, où, dit-on, l'Isis fameuse n'étoit que la jeune *Io*, métamorphosée en vache, et placée dans le signe du Taureau du Printemps; signe dans lequel Io ou la Lune (1) [car la Lune s'appeloit Io, en langue mystique des Argiens] avoit son exaltation. La Fable Argienne d'ailleurs faisoit Cérès Chtonie, fille de Phoronée, fils d'Inachus, père d'Io; par conséquent, Io se trouve sœur et fille de Phoronée (*i*).

Les Argiens, parmi les autres pratiques religieuses, en honneur de Cérès Pélasgique et de Proserpine, avoient coutume de jeter des flambeaux allumés dans une fosse profonde (2), allusion faite, sans doute, à l'éloignement du Soleil et à l'affoiblissement de la lumière, que dans les fêtes du rapt de Proserpine, on avoit intention de peindre, et à la fameuse fête des flambeaux, qui se célébroit à Saïs. Près de-là, étoit aussi le temple de Neptune.

Mais le culte le plus singulier, rendu à Cérès, étoit celui qu'elle recevoit à Phigalie en Arcadie. On honoroit cette

(1) Eusthat. Comm. in Dionys. Perr. v. 94. Chron. Alex. p. 96.

(2) Corinth. c. 22, p. 64.

Déesse, sous la forme d'une femme, qui avoit pour tête une tête de cheval, et dont la crinière étoit formée par un assemblage de serpens. Nous aurons occasion, dans la suite de cet ouvrage, d'analyser ce simulacre monstrueux, et de donner la raison des attributs étranges de cette Déesse. En attendant, nous dirons, que rien ne décèle mieux l'origine Egyptienne (*k*) de son culte en Arcadie, qu'une pareille statue; car elle est absolument dans le style Egyptien, et elle a tous les caractères d'une figure ou image Hiéroglyphique. Ce n'est guères qu'en Egypte que l'on trouve de ces figures bizarres de la Divinité, ou au moins nulle part ailleurs on n'en trouve autant. Les Egyptiens, dit Tacite, aiment ces statues composées (1), sous l'emblême desquelles ils révèrent la Divinité: leurs monumens, d'ailleurs, l'attestent assez. Nous verrons, que l'union du cheval à Cérès ou à Isis, étoit consacrée dans la procession des initiés aux mystères d'Isis. Car on y voyoit paroître Pégase; c'est-à-dire, le cheval même dont la tête se trouvoit sur les épaules de Cérès; Pégase qui étoit le fils de Neptune. Or, cette tête de cheval fut donnée à Cérès, en mémoire d'une aventure avec Neptune,

(1) Tacit. Hist. l. 5.

d'où naquit le cheval, fils de Neptune, ou Pégase (1). On disoit que Cérès, déguisée en jument, avoit été couverte par Neptune (2), et que de cette union naquit le cheval Arion, contraction d'Aërion, nom du Pégase ou cheval aérien ou céleste (*l*). On trouve, dans une des pierres gravées du cabinet de Stosch, un monument de cette aventure (3).

Cette Cérès porte le nom de Mélanie ou de Noire, à cause des vêtemens, dont sa statue étoit couverte; ce qui rappeloit le deuil de Cérès, qui prit aussi l'habit noir pour pleurer sa fille, et la chercher à la lueur des flambeaux. Elle étoit adorée dans un antre sacré, où l'on supposoit qu'elle s'étoit retirée pendant son deuil, et où le Dieu Pan la découvrit. Jupiter en étant instruit, envoya près d'elle les Parques, qui l'adoucirent et la consolèrent. C'étoit dans cette grotte, que l'on sacrifioit à Cérès, à qui on offroit des raisins et du miel.

Les marais de Lerne devinrent aussi fameux par la célébration des mystères de Cérès, auxquels les Romains eux-mêmes vinrent se faire initier (4). Nous verrons, dans la suite de cet

(1) Pausan. Arcad. p. 271, c. 25.
(2) Pausan. Arcad. c. 15, p. 257.
(3) Stosch. n°. 230.
(4) Inscrip. Fabiæ Acon. Grutt. p. 309.

ouvrage, que l'Hydre de Lerne fournit les attributs de serpens, qui paroient la tête de Cérès, à Phigalie, comme ils ornoient celle de Méduse, la même que Cérès.

La Déesse y prenoit le nom de Prosymna (1), à cause d'une aventure qu'elle eut avec Bacchus Prosymne. On attribuoit cette institution aux filles de Danaüs, les mêmes à qui Hérodore attribue l'établissement des Thesmophories, en honneur de Cérès (2), qu'elles apportèrent d'Egypte. Cette tradition nous rappelle encore au pays, qui a vu naître le culte d'Isis et d'Osiris, dont les Grecs firent leur Cérès et leur Bacchus, qui, à Lerne, comme en Egypte, étoient unis par un culte commun (*m*). C'étoit dans un bois de Platanes, que l'on célébroit les mystères de la Déesse, près d'un arbre, au pied duquel la fable faisoit naître la fameuse Hydre de Lerne. On y montroit aussi le trou, par lequel Pluton étoit descendu dans son empire ténébreux, après avoir enlevé Proserpine, et celui par lequel Bacchus descendit également, pour aller en tirer Sémelé, sa mère : car Bacchus, comme Osiris, descendit aux Enfers.

On trouvoit un certain lieu, dans

(1) Pausan. Corinth. c. 37, p. 79—80.
(2) Herod. l. 2, c. 171.

l'Argolide, appelé *Mysia*; c'étoit le Temple de Cérès Mysienne (1), qui, dit-on, prenoit ce nom d'un certain Mysius d'Argos, qui lui donna l'hospitalité (*n*). On voyoit dans ce lieu sacré les statues de Pluton, de Cérès, et de Proserpine. Près de là couloit le fleuve Inachus, père d'Io, au-delà duquel étoit élevé l'autel du Soleil. On rencontroit, à quelque distance, le tombeau de Thyeste, sur lequel étoit la figure du Belier à toison-d'or, qui est le premier des signes, sans doute celui dont Jupiter jeta les testicules dans le sein de Cérès, pour la féconder. On y voyoit aussi le Temple de Persée, placé dans les Cieux, au-dessus de ce même Belier, entre *Aries* et le signe d'Io Argienne, fille d'Inachus. Je rassemble ici ces traits, afin de faire remarquer, que la distribution des monumens religieux de cette contrée les plaçoit dans les mêmes rapports, que les figures célestes ont entre elles; ce qui convient bien à un culte tout astronomique.

La même Déesse, sous la même dénomination de Mysienne, avoit aussi son Temple dans l'Achaïe, à 60 stades de Pallène (2), près du fleuve Crios, ou Belier, et du Temple d'Esculape,

(1) Paus. Corinth. c. 286, p. 60, et Atlas, c. 27, p. 230.

(2) Achaic. c. 27, p. 236.

ou du Dieu, dont on célébroit la fête le dernier jour des mystères d'Eleusis. La fête de Cérès, en Achaïe, duroit sept jours. Le troisième jour de cette semaine sacrée, on faisoit sortir du Temple de la Déesse tous les hommes, et alors les femmes, entre elles, célébroient pendant la nuit, en secret, leurs mystères, comme les dames Romaines célébroient ceux de la bonne Déesse, sans y admettre aucun homme. Non-seulement les hommes, mais les chiens, mais tous les animaux mâles en étoient chassés. De même à Rome, non-seulement on interdisoit aux hommes l'entrée du sanctuaire de la bonne Déesse; mais on en écartoit, ou l'on y voiloit jusqu'aux tableaux qui en auroient représenté quelqu'un (1). On y voyoit des serpens, qui faisoient allusion à celui d'Esculape, dont la fête terminoit la cérémonie d'Eleusis, et dont le Temple étoit voisin de celui de Cérès Mysienne; et qu'on honoroit sous le nom de *Cyrus*, ou de Seigneur. Il étoit d'ailleurs le même que Sérapis, et Pluton, dont le culte ne fut jamais étranger au culte de Cérès; car il étoit le ravisseur de Proserpine, et il n'étoit que l'expression symbolique du Soleil d'Au-

(1) Tibull. Eleg. 7, v. 21, Proper. l. 4, Eleg. 9, v. 25. Juven. Sat. 6, v. 341. Macrob. Sat. l. 1, c. 12.

tomne, placé dans la constellation du Serpentaire, comme nous l'avons dit ailleurs.

Le lendemain de cette nuit mystérieuse, les hommes rentroient dans le temple, où les femmes les recevoient; et là commençoit de part et d'autre un assaut de sarcasmes et de plaisanteries, sur ce qui s'étoit sans doute passé la nuit. Les femmes célébroient, également séparées des hommes, les mêmes mystères, près Sicyone, en un lieu appelé Pyraïa (1), où Cérès avoit un bois sacré, et un temple, sous l'invocation de Cérès, Présidente ou Prostasie.

Le culte de Cérès, établi dans toute cette contrée de la Grèce, qui comprend l'Achaïe, l'Argolide, et les terres voisines de Corinthe, n'est que le culte d'Isis, établi à Corinthe, sous le nom des mystères d'Isis Pélasgique (2), en l'honneur de qui se faisoit la cérémonie des flambeaux, dont nous avons parlé plus haut. Enfin, c'est le culte d'Io, devenue l'Isis Egyptienne, ou plutôt d'Isis, qui, suivant Plutarque, prend une tête de bœuf (3), que lui met sur les épaules Mercure, le fameux gardien d'Io, devenue vache, suivant la fable; Mercure, compagnon inséparable de Cérès (*o*),

(1) Pausan. Corinth. p. 54.
(2) Pausan. Corinth. c. 4, p. 48.
(3) De Isid. p. 358.

dans les mystères, ainsi qu'il l'est de l'Isis Egyptienne. On y voyoit aussi le temple de Sérapis ou du Dieu de Canope en Egypte. Toute la pompe de cette fête étoit dans le cérémonial Egyptien, comme on peut le voir dans la description qu'en donne Apulée (1).

Les Phliassiens, dont nous avons déjà parlé, qui, ainsi que les Céléens leurs voisins, avoient adopté le culte de Cérès et ses mystères, honoroient cette Déesse, sous son véritable nom d'Isis. Elle avoit son temple avec celui d'Horus ou d'Apollon son fils, près d'Omphale (2), lieu qui étoit regardé comme le centre du Péloponèse (*p*). Les Prêtres seuls d'Isis avoient le droit de voir sa statue. Les Phliassiens, à ce sujet, rapportoient une fable d'Hercule, sur son voyage en Libye, qui décèle assez une origine Egyptienne, et sur son retour du jardin des Hespérides. On y avoit représenté un jeune enfant, qui présentoit à Hercule la coupe, sans doute, celle qui est sous la Cérès ou sous la Vierge céleste, et qu'on appelle coupe de Bacchus et d'Icare, et qui étoit consacrée dans les mystères.

Ce jeune esclave s'appeloit Gobelet ou *Cyathus*, échanson d'Oinée, qui donnoit à Hercule à dîner. Ce jeune échan-

(1) Apulée Métamorph. l. 11.
(2) Corinth. c. 14, p. 56 et 57.

son présentant mal la coupe à Hercule, celui-ci, d'un coup de son doigt sur le front, le tua. Ce qu'il y a ici de remarquable, c'est qu'un autre Echanson d'Hercule, Hylas, périt aussi, noyé en Mysie, étant allé chercher à boire pour Hercule, et que cet Hylas (1) ou Hyllas, avoit son tombeau, près du temple d'Isis, à Mégare, à côté duquel étoit aussi le temple d'Apollon et de Diane, dont le premier est Horus, fils d'Isis. Hercule étoit également près du tombeau d'Hylas; ce qui rapproche ce monument de celui des Phliassiens, qui représentoient près d'Hercule son jeune échanson mort. Mégare n'étant point éloignée d'Eleusis ni de l'Isthme, Corinthe dut naturellement recevoir le culte de la divinité, adorée dans ces villes sous le nom, soit d'Isis, soit de Cérès.

Mais le lieu où l'on donnoit le plus de pompe à cette solemnité, et où la déesse avoit conservé son nom Egyptien, c'étoit en Phocide (2), près de Tithorée, au nord de Delphes et du mont Parnasse, environ à 80 stades de Delphes. Minerve ou la Déesse de Saïs, avoit un temple et une statue dans cette ville. A quelque distance de-là, étoit aussi un

(1) Anticlid. l. 2, rerum deliacarum. Virgil. Eclog. 6, v. 44. Georg. 3, v. 6. Serv. Comm.
(2) Pausan. Phoc. p. 350.

temple d'Esculape (1) ou de Sérapis ; car l'un n'est que l'autre : le Dieu y étoit barbu comme Serapis. Plus loin étoit le temple d'Isis, Déesse Egyptienne : c'étoit le sanctuaire le plus auguste que lui eussent consacré les Grecs. On ne pouvoit y entrer, qu'autant que la Déesse s'étoit manifestée en songe pour en accorder la permission ; on ne pouvoit habiter dans son voisinage. Voilà, sans doute, pourquoi Macrobe nous dit (2), que les Egyptiens avoient relégué loin des villes le temple de Sérapis. Il en étoit de même du temple d'Esculape à Rome, à Epidaure, et presque dans toute la Grèce (3). Les habitans de la Phocide célébroient deux grandes fêtes en l'honneur d'Isis, aux époques où les Athéniens célébroient leurs grands et leurs petits mystères ; savoir, l'une au printemps et l'autre en automne ; époques auxquelles les Egyptiens célébroient leurs fêtes d'Isis et d'Osiris. Aussi Pausanias ajoute-t-il, (4) qu'il a appris d'un Phénicien, que les Egyptiens avoient une pareille fête en honneur d'Isis, pleurant la mort d'Osiris (*q*). Ce qui se passoit dans le secret du sanctuaire devoit être tu : les Dieux punissoient de mort la plus légère indis-

(1) Ibid. p. 349.
(2) Satur. l. 1, c. 7.
(3) Plut. Quæst. Rom. p. 286.
(4) Paus. Ibid. p. 350.

crétion. La surveille de la fête, ceux à qui la Déesse donnoit les entrées de son temple purifioient son sanctuaire, d'une manière secrète et mystérieuse. Tout ce qui se trouvoit rester des offrandes et des victimes de la célébration précédente, ils le rassembloient et alloient l'enterrer dans un lieu destiné pour cela, environ à 2 stades du sanctuaire. Voilà à quoi se bornoit la cérémonie de cette journée. Le lendemain, ils dressoient des tentes ou des espèces de boutiques de marchands, qu'ils formoient de chaume, de roseaux, καλαμον, et d'autres matières légères. Le dernier de ces trois jours, ils tenoient une espèce de foire, où on vendoit des esclaves, des animaux, des étoffes et des ouvrages d'or et d'argent. Ils consacroient l'après-midi de cette journée à faire des sacrifices à la Déesse, dont nous nous dispensons de donner le détail. Nous remarquerons seulement, qu'on y brûloit toutes sortes de victimes dans un bûcher, à peu-près comme dans la fameuse fête du Printemps, célébrée en Syrie en l'honneur de la mère des Dieux, comme on peut le voir dans Lucien, et qu'on appeloit fête de la lumière et du feu (1).

On retrouve, dans l'Argolide, à l'extrémité méridionale du continent, près du

(1) Lucian. de Deâ Syr. p. 910.

golfe, un temple de Sérapis et d'Isis, à la place de l'ancienne ville d'Hermione ; c'est-à-dire, un temple de ces mêmes Divinités Egyptiennes, dont nous prétendons que le Bacchus et la Cérès des Grecs ne sont qu'une copie. Ce qui justifie notre assertion, déjà prouvée par le système de comparaison, que nous avons cherché jusqu'ici à établir, entre Cérès et Isis, et les mystères de la première de ces Déesses avec ceux de la seconde ; c'est que c'étoit dans le temple même d'Isis, que ceux d'Hermione célébroient les mystères de Cérès (1). On y voyoit aussi les ruines d'un ancien temple consacré à la Déesse de Saïs et à son fils ; c'est-à-dire, à Minerve et au Soleil ; car la Minerve de Saïs, dans l'inscription rapportée par Proclus, disoit qu'elle étoit la mère du Soleil (2). Or, cette Minerve, suivant Plutarque, étoit Isis, et son fils étoit Horus, Apollon, Bacchus, etc. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, quoique l'ancienne ville d'Hermione eût été détruite, les habitans alloient encore célébrer les mystères de Cérès dans le temple d'Isis ; preuve que l'identié d'Isis et de Cérès, et de leurs mystères, n'étoit point oubliée dans l'Argolide,

(1) Pausan. Corinth. c. 35, p. 77.

(2) Procl. in Tim. l. 1, p. 30. Plut. de Iside, p. 354—365.

où l'on savoit d'ailleurs, que l'Io Argienne étoit l'Isis Egyptienne. La nouvelle ville étoit à quatre stades de l'ancienne tout au plus : c'est dans cette nouvelle ville, qu'on avoit bâti le temple de Cérès Thermésienne (1), à côté duquel étoit celui de Bacchus *Mélaïnaigide*. A Ilée, entre Trézène et Hermione, on voyoit les temples de Cérès et de Proserpine sa fille ; et sur la montagne d'Hermionide, elle étoit invoquée sous le nom de Thermésienne. A Bouporthmos, les mêmes Déesses avoient leur temple, et Cérès étoit appelée *Promacherma*. Dans tous ces endroits, Neptune avoit aussi son temple.

Près d'Hermione, sur le mont de *Pron*, étoit le temple de la même Déesse, invoquée sous le nom de *Chtonie* ou de *Terrestre*, dont nous avons parlé plus haut.

Toute cette côte étoit couverte de temples élevés à la Déesse Isis, soit sous son nom primitif, soit sous celui de Cérès, de Minerve, etc. enfin sous les différens noms, qu'Isis se donne à elle-même dans Apulée (2). Près d'Hermione, sur le cap Bouporthmos, à l'extrémité de l'Argolide, elle avoit un temple conjointement avec sa fille Pro-

(1) Pausan. Corinth. p. 77.
(2) Apul. Metam. l. 11.

serpine (1). Il paroît que, dans l'Argolide, le culte Egyptien s'y étoit mieux conservé. Le nom d'Io, qui est encore celui de la Lune, *Ioh*, en Copte, y étoit révéré dans les mystères. On y avoit aussi conservé la figure tauriforme à Bacchus, ou les attributs du Taureau, qui étoient ceux du Bacchus Egyptien ou d'Osiris. Les femmes Argiennes (2), en l'invoquant, l'appeloient *Bovigènes* ou *fils de Bœuf*. C'étoit dans l'Argolide, dans le voisinage d'Argos, qu'étoient les marais de Lerne, où les mystères de Cérès avoient acquis tant de célébrité, comme nous l'avons dit plus haut, et où cette Déesse prenoit le nom de *Prosymna*, comme Bacchus celui de *Prosymnus*; nom qui fut donné aussi à une ville du voisinage sur la côte, entre Lerne et Hermione.

C'étoit aussi en Argolide (3) qu'elle recevoit un culte sur les bords de l'Inachus, sous le nom de Cérès Mysienne, dont nous avons également parlé. C'étoit sans doute cette Isis, que l'on faisoit fille d'Inachus. J'en dirai autant de la Cérès Pélasgienne, dont nous avons déjà parlé, celle qu'on honoroit, en jetant des flambeaux dans une fosse; ainsi que de la Déesse Isis, qui avoit

(1) Pausan. Corinth. ibid. p. 177.
(2) Plut. de Iside, p. 364.
(3) Paus. p. 60.

son temple et sa statue à Trézène (r). On y voyoit un temple de Cérès Législatrice (1), et un de Neptune son amant, ainsi qu'une fontaine d'Hippocrène, qu'avoit fait jaillir le Cheval fils de Neptune et de Cérès. On y remarquoit de plus le temple du Cocher céleste ou d'Hippolyte, qui avoit un prêtre, dont le sacerdoce étoit à vie, et qui sacrifioit tous les ans à ce Génie, comme les Phliassiens, adorateurs de Cérès, sacrifioient à la Chèvre qu'il porte (2). On attribuoit à un certain Althippus la fondation de ce temple de Cérès. Le tombeau de Phèdre et celui d'Hippolyte étoient à côté l'un de l'autre.

Entre Epidaure et Trézène, on rencontroit la petite ville de Methana, le long de la côte orientale de l'Argolide. Isis y avoit encore un temple : on voyoit aussi la statue de son fidelle compagnon, Mercure, qui conduisit Io en Egypte, et qui accompagnoit toujours Cérès dans ses mystères. Celle du Dieu-Soleil, Hercule, s'y voyoit pareillement (3).

Le culte de Cérès Chtonie ou Infernale (4), que nous avons déjà vu révérée près d'Hermione en Argolide, où Sérapis et Isis avoient un ancien tem-

(1) Corinth. p. 74—75.
(2) Pausan. Corinth. p. 56. ibid. p. 75.
(3) Ibid. p. 76.
(4) Pausan. Laconic, p. 95. p. xxvi.

ple, se trouve pareillement établi en Laconie. On attribuoit à Orphée cet établissement ; mais Pausanias croit que ce culte de Cérès Chtonie étoit venu d'Hermione. Ce qui rend sa conjecture assez vraisemblable, c'est qu'il y avoit aussi un temple de Sérapis, comme à Hermione.

La même Déesse avoit un temple près du sommet du mont Taygète (1), où elle portoit le nom d'Eleusinienne, comme à Athènes. On dit qu'Hercule s'y étoit retiré, pendant qu'Esculape soignoit sa blessure : car Esculape figure par-tout dans cette Fable, soit sous son nom connu d'Esculape, soit sous celui de Sérapis, soit sous celui de Pluton. On voyoit dans ce temple la statue du fameux Orphée, qu'on disoit être un ouvrage des Pélasges.

Au midi de la Laconie, au fond du golfe, étoit la petite ville d'Hélos, fondée par Elios, fils de Persée : on en tiroit la statue de Cérès et de Proserpine (2), que l'on portoit dans l'Eleusinium.

Proserpine avoit aussi sa statue à Amyclée en Laconie (3). On y voyoit un autel, sur lequel étoient représentés Cérès, Proserpine et Pluton. Au-dessus

(1) Paus. Lacon. c. 20, p. 103.
(2) Pausan. p. 103.
(3) Ibid p. 100.

d'elles étoient les Heures et les Parques, avec les trois Déesses, Vénus, Minerve et Diane, qui portoient au Ciel le jeune Hyacinthe et sa sœur, qui étoit morte vierge. On y voyoit aussi l'apothéose d'Hercule (1). A Gythium sur le bord de la mer, dans le golfe de Laconie, Cérès, Esculape et Neptune étoient honorés, ainsi qu'Ammon, grand Dieu des Egyptiens (2). Le culte d'Esculape et de ses Serpens (3) étoit établi près de-là, à Epidaure de Laconie, et dans le voisinage (4). C'étoit toujours Sérapis, sous un autre nom. Jupiter Sauveur y étoit aussi adoré.

A l'extrémité de la Laconie, au cap Ténare, Cérès avoit aussi son temple. En continuant la côte occidentale, vers le nord, étoit le temple de Sérapis, à AEtule (5).

A Egile, en Laconie, les femmes célébroient des fêtes en honneur de Cérès, qui y avoit son temple (6).

Plus loin, dans le golfe Bœatique, voisin du cap Malée, près d'une ville appelée *Bœa*, on trouvoit un temple de

(1) Ibid. p. 101.
(2) Ibid. p. 104.
(3) Ibid. p. 106.
(4) Ibid. p. 107.
(5) Ibid. v. 109.
(6) Messeniac, p. 127.

Sérapis et d'Isis (1), une statue de Mercure et un temple d'Esculape. Vis-à-vis de ce lieu étoit l'île de Cythère ; et en face de Bœa, étoit le promontoire d'Onognate, où le Pilote de Ménélas avoit son tombeau, comme en Egypte. Vénus-Uranie avoit son temple à Cythère.

On voyoit à Olympie, en Elide, à l'extrémité du Stade, un temple de Cérès, surnommée *Chamynienne* (2), un des noms les plus anciens de la Déesse. On prétend que la Terre en cet endroit s'étoit ouverte, pour recevoir le char de Pluton, et s'étoit aussitôt refermée. Hérode, dans la suite, y renouvela les statues de Cérès et de Proserpine.

A Patras, en Achaïe (3), il y avoit un temple de Cérès avec un bois sacré. On y voyoit une statue de la Déesse et celle de sa fille, et une autre de la Terre. Auprès couloit une fontaine, appelée *Fontaine de vérité*, où s'opéroient des miracles. Près de ce même lieu, Sérapis avoit deux temples, dans l'un desquels on montroit le tombeau du *Seigneur* ou de *Bélus*, Egyptien. Il y avoit aussi dans cette même ville un temple d'Esculape, comme nous en

(1) Pausan. Lacon. p. 106.
(2) Heliac. 2, p. 199.
(3) Achaic. p. 228.

avons déjà vu un à côté de *Cérès Mysienne*.

Nous remarquerons ici, que presque par-tout où nous voyons des temples, soit d'Isis, soit de Cérès, on trouve toujours dans le voisinage quelque statue de Pluton, quelque temple de Sérapis ou d'Esculape. La raison en est simple; c'étoit la même divinité sous différens noms, et il n'est point surprenant de voir Pluton figurer à côté de Cérès et de Proserpine, ou Sérapis à côté d'Isis.

Plutarque, dans son traité d'Isis, a fait voir l'identité de Sérapis avec Osiris, Bacchus et Pluton (1), qui, suivant nous, ne furent que le Soleil, considéré avec les attributs des différentes saisons, comme l'a très-bien vu Macrobe (2). Tacite, parlant du même Dieu Sérapis, dont Ptolémée fit venir la statue de Sinope, dit que quelques-uns pensoient, qu'il étoit Esculape (3); que, comme Esculape, il avoit la vertu de guérir les malades; et d'autres disent, qu'il étoit Osiris. Timothée Athénien, de la famille des Eumolpides, prêtre d'Eleusis, consulté par Ptolémée, croit voir dans le Dieu de Sinope, Pluton; et dans la statue de la Déesse, qui étoit

(1) De Iside, p. 361—362.
(2) Macrob. Sat. l. 1, c. 18—20—21.
(3) Tacit. Histor. l. 4, c. 84.

près du Dieu, Proserpine. Ainsi pensoit un Prêtre de Cérès ; et son témoignage est vrai. Pluton, Sérapis, Esculape, étoient toujours unis à Cérès. Voilà pourquoi le dernier jour des Eleusiennes finissoit par la fête de ce Dieu. Plutarque (1) confirme le récit de Tacite, et joint au témoignage de Timothée l'Athénien, celui de l'Egyptien Manéthon, à qui le Serpent de Sérapis et le Chien, qui l'accompagnoient, firent juger que ce Dieu étoit Pluton.

Notre Esculape, S. Roch, a aussi son Chien, et se trouve uni, dans la célébration de sa fête, à la Vierge céleste, Cérès et Isis.

J'ai cru devoir rappeler ici une partie des preuves, que j'ai apportées ailleurs, sur l'identité de Bacchus, de Sérapis, de Pluton et d'Esculape (2), que l'on trouve unis aux Déesses Cérès, Isis et Proserpine ; car on trouve rarement en Grèce ces Divinités séparées dans leur culte ; il n'y a de différence que dans les noms. J'en pourrois dire autant du temple d'Illythie.

Dans la même région, ou dans l'Achaïe, sur la côte occidentale du golfe de Corinthe, à Ægium, Cérès avoit aussi un temple sous la dénomination

(1) De Iside, p. 362.
(2) Ci-dess. t. 2, l. 3, c. p.

de Panachaïque (1), comme Minerve à Athènes, sous celui de Panathénées. Ce temple étoit à côté d'un autre, consacré à Jupiter Omagyriès, ou de la Réunion et de l'Assemblée commune. Peut-être étoit-ce là où se faisoit l'Agyrmos, le premier jour de la fête des mystères. Au reste, c'étoit à Ægium que se tenoit l'Assemblée générale des Achéens, comme aux Thermopyles et à Delphes, celle des Amphictyons; et peut-être est-ce de là que viennent ces dénominations de Jupiter Omagyriès et de Cérès Panachaïque.

C'étoit dans cette même Achaïe, près de Pellénée (2), que se célébroient les mystères de Cérès Mysienne, dont nous avons parlé plus haut.

A Mantinée, on trouvoit un temple de Cérès et de sa fille, où l'on conservoit le feu perpétuel (3). Il y en avoit aussi un de Latone et de ses enfans, et près de celui d'Esculape. Latone étoit mère du Soleil, comme Isis l'étoit d'Horus ou d'Apollon.

Près de Nestane (4) dans le voisinage de Mantinée, en Arcadie, étoit un Temple de Cérès, dans lequel les Mantinéens venoient célébrer tous les

(1) Pausan. Achaic. p. 230.
(2) Pausan. Achaic. p. 236.
(3) Pausan. p. 243.
(4) Pausan. Arcad. p. 242.

ans une fête. Près de Mantinée et de son Hippodrome, étoit la montagne d'Alésie, sur le sommet de laquelle Cérès (1) avoit aussi un bois sacré (*s*), et, vers le pied de la montagne, étoit le Temple de Neptune Chevalier, *Equestris*. C'est vraisemblablement là ce Neptune, dont le culte, ainsi que celui de Pan Lycéen, fut porté dans le Latium, par Evandre. (2) Nous avons vu plus haut l'union du culte de Cérès et de Neptune, dans l'Arcadie, et nous expliquerons ailleurs l'origine de cette union. Nous avons déjà parlé du culte de la même Déesse chez les habitans de Phénée, qui avoient les mêmes rits que ceux d'Eleusis, et qui donnent à cette Déesse le surnom d'Eleusinienne. Mais ce que nous avons oublié de dire, c'est que le culte de Neptune Chevalier, qui paroît avoir été si en vogue en Arcadie, y étoit aussi établi; (3) que la principale Divinité étoit Mercure, compagnon fidelle d'Isis et d'Io; et que près de son Temple étoit celui du Cocher céleste, Myrtile, à qui les Arcadiens faisoient tous les ans un sacrifice nocturne; ce qui rapproche entiérement ce culte de celui que l'on rendoit à la même Déesse à Trézène (4), où le

(1) Ibid. p. 244.
(2) Tit. Liv. Dec. 1re. l. 1, c. 5—9.
(3) Pausan. ibid. p. 248—249.
(4) Pausan. Corinth. p. 74.

Cocher et Neptune étoient adorés, avec Cérès Législatrice. Neptune et Minerve, à Trézène, et dans l'île de Sphérée, étoient unis, comme ils l'étoient chez les Phénéates. Il y avoit aussi un ancien Temple de la même Déesse, sous le nom de Thesmias, nom qui répond à celui de Thesmophore, que nous avons vu plus haut, lequel étoit à quinze stades, à-peu-près, de Phénée, au pied du Mont Cyllène. On y célébroit encore des mystères du temps de Pausanias (1). Aussi, à Trézène, comme à Phénée, Cérès y avoit le surnom de Législatrice, soit dans son épithète de Thesmophore, soit dans celui de Thesmias. Le Cocher céleste et Neptune l'accompagnoient dans ces deux endroits. Le Cocher se lève, en effet, en aspect avec la Balance, que tient la Vierge, et au coucher de ce signe.

A l'occident de Phénée, dans la petite ville de Clitore (2), Cérès avoit aussi un Temple, ainsi qu'Esculape et Illythie. Le culte de Cérès Eleusinienne étoit fort commun dans tout ce pays, principalement sur les bords de l'Alphée, chez les Parrhasiens, qui lui avoient dédié un autel et un bois sacré, et établi une fête, dans laquelle les femme se disputoient le prix de la beauté. On les

(1) Paus. p. 249.
(2) Ibid. p. 253.

appeloit Chrysophores. Hérodice passoit pour avoir été la première qui eût remporté ce prix. Du temps d'Athénée, cette dispute (1), assez semblable à celle des trois Déesses, Vénus, Minerve et Junon, avoit encore lieu.

Nous ne rappelerons point ce que nous avons dit du Temple que Cérès avoit à Thelphussa, et de son commerce monstrueux avec Neptune, près du Ladon, où elle se baigna; mais nous ajouterons, qu'Esculape y avoit aussi un Temple, (2) ainsi que les douze grands Dieux, dont le culte, suivant Hérodote, étoit venu d'Egypte en Grèce (3). Cérès y prenoit le surnom de Lousienne, d'Eleusinienne; mais son second nom de Thémis n'étoit pas non plus oublié (4). Esculape y étoit représenté encore enfant.

Les Déesses, Cérès et Proserpine, avoient aussi un Temple assez révéré à Leucosyra, au couchant de Mégalopolis (5).

Près de l'ancienne ville de Trébizonde, en Arcadie (6), à une petite distance du fleuve Alphée, étoit un vallon profond,

(1) Athénée, l. 13.
(2) Pausan. p. 256.
(3) Hérod. l. 2, c. 4.
(4) Pausan. Ibid. 257.
(5) Pausan. Arcad. p. 259.
(6) Ibid. p. 261.

où se célébroient, tous les trois ans, des mystères en l'honneur des grandes Déesses, c'est-à-dire, de Cérès et de Proserpine. Près de ce lieu, étoit la source appelée Olympique (1), qui étoit intermittente, une année sur deux, et près de laquelle se faisoient des explosions volcaniques. Les Arcadiens fixoient en ce lieu la scène du combat des Géans, et y sacrifioient aux météores, aux tonnerres, aux éclairs, etc. Environ dix stades de-là, étoit la petite ville de Basilis (*t*), où se trouvoient encore les restes d'un Temple de Cérès Eleusinienne.

Les grandes Déesses avoient aussi leur Temple à Mégalopolis; Proserpine y prenoit l'épithète de *Conservatrice* (2). On y voyoit à l'entrée la figure d'Esculape, et de jeunes Anthesphores, qui portoient des corbeilles de fleurs. Cérès avoit à ses côtés un Hercule, un des Dactyles Idéens, et tout près d'eux, les Saisons, au nombre de deux. A quelque distance du Temple étoit un bois sacré, où les hommes ne pouvoient entrer, et devant lequel étoient placées les statues de Cérès et de Proserpine. Dans l'enceinte intérieure, étoient des lieux consacrés à ces mêmes Déesses et à

(1) Ibid. p. 262.
(2) Ibid. p. 262—263.

Vénus avec le fameux serpent, qui joue un rôle dans la Fable de Cérès. Mégalopolis avoit reçu les mystères de Cérès, et imitoit dans ses Temples ce qui se passoit à Eleusis, suivant Pausanias (1). Aussi le fameux Mercure, conducteur des ames, Agêtor, qui étoit le grand agent des mystères d'Eleusis, y avoit sa statue, avec celle du Soleil, invoqué sous le nom *du Sauveur*, et représenté sous les différens costumes d'Apollon et d'Hercule. Ces statues ornoient un vaste Temple, dans lequel on célébroit les mystères des Déesses d'Eleusis. Il y avoit près de-là une autre Chapelle des grandes Déesses, dans laquelle les femmes entroient en tout temps, et où les hommes ne pouvoient entrer qu'une fois l'année.

Au midi de Mégalopolis, sur les montagnes qui séparent la Messénie de l'Arcadie, en un lieu appelé *Hermèen* (2), on trouvoit les statues de Cérès et de sa fille Despoina, avec celles de Mercure et du Soleil, ou d'Hercule. Cérès avoit aussi un Temple à *Zoitea*, près de Paronée, au nord de Mégalopolis.

Les mystères de Cérès, sous le nom de Rhéa(3), se célébroient dans un antre, au sommet d'une montagne, près Mé-

(1) Pausan. ibid. p. 263.
(2) Ibid. p. 265.
(3) Ibid. p. 266.

thydris, appelée la *Montagne merveilleuse*, au bord du fleuve Malœtas. C'étoit là qu'elle avoit fait ses couches, poursuivie par les Géans, et qu'elle avoit trompé Saturne, en lui donnant une pierre à dévorer. Les femmes seules, consacrées à la Déesse, avoient droit d'y entrer, et personne autre qu'elles. On y voyoit aussi, près de-là, un Temple de Neptune-Chevalier, amant de Cérès, et père de Pégase.

Elle avoit pareillement un Temple à Elos, près Mégalopolis, où les femmes seules pouvoient entrer (1). Il en étoit de même à Rome, dans les cérémonies secrètes de la bonne Déesse, dont le culte avoit été établi chez les Romains dès la plus haute antiquité, culte que Rome, suivant Cicéron, tenoit de ses premiers Rois (2), et qui étoit égal d'ancienneté avec la fondation de cette ville : car, Pan, adoré en Arcadie, et Neptune-Chevalier, que nous y découvrons par-tout, ne furent pas les seuls Dieux, dont Evandre et ses Arcadiens portèrent le culte dans le Latium.

Enfin, nous trouvons le culte de Cérès et de Proserpine établi à Pallantée en Arcadie, d'où étoit venue la Colonie d'Arcadiens, qui s'étoit fixée dans le

(1) Paus. Arcad. p. 266.
(2) De Haruspic. Resp.

Latium (1), sous la conduite d'Evandre (*u*), lequel avoit aussi à Pallantée un Temple commun avec ces Déesses. (2) Près de-là étoit le Temple de Neptune, ainsi que celui de Minerve Conservatrice, dont le culte, disoit-on, avoient été apporté de Troye; de Neptune, que nous voyons toujours lié à son amante, sous le titre de Chevalier, qu'il prenoit à Rome. Minerve avoit aussi, dans le voisinage de Pallantée et de Lycoas (3), son stade et son hippodrome, où se donnoient des combats gymniques, et où se faisoient des courses; et la montagne, elle-même, connue sous le nom de Mont Mœnale, étoit consacrée à Pan; ce qui forme le rapprochement le plus sensible entre le culte de ce pays, et celui de l'ancien Latium. Le culte de Despoina (4), fille de Cérès et de Neptune métamorphosé en Cheval, étoit, sur-tout, en vogue dans ce pays. Elle avoit un sceptre dans la main gauche, et c'étoit de la droite qu'elle tenoit sur ses genoux la Ciste. La fille de Cérès, sous le nom de Diane, dans le même Temple d'Arcadie, consacré aux Déesses Cérès et Proserpine, tenoit d'une main un flambeau, et de

(1) Tit. Liv., l. 1, c. 5—7. AEneid. l. 8, v. 51.
(2) Pausan. Arcad. p. 274.
(3) Ibid. p. 267.
(4) Pausan. Arcad. p. 261.

l'autre

l'autre deux serpens. Sous ce costume, la fille de Cérès étoit placée à côté d'un trône, où Cérès et la Déesse Despoina étoient assises. Cérès tenoit d'une main un flambeau, et appuyoit l'autre sur sa fille.

La statue de la mère des Dieux s'y voyoit aussi, et elle avoit son autel avec les Déesses. Dans le portique étoient plusieurs peintures, et entre autres un petit tableau, où étoit tracé tout ce qui concernoit les mystères (1); peut-être comme la table Isiaque. Les Nymphes et les Pans, ou les Faunes, y étoient aussi peints.

Cérès, sous le nom d'Erynnis, étoit représentée avec le flambeau et la ciste, comme ici Despoina (2). Les Curètes et les Corybantes se trouvoient aussi placés aux pieds de ces statues; mais Pausanias dit qu'il croit, à cet égard, devoir garder le silence, quoiqu'il soit instruit. En sortant du Temple, on voyoit un miroir tellement disposé, qu'il réfléchissoit l'image du trône et des Déesses, qui y étoient assises. On voit, dans la pompe Isiaque, décrite par Apulée, de ces miroirs disposés de manière à faire appercevoir à la Déesse, qui suivoit,

(1) Pausan. ibid. p. 267.
(2) Pausan. Arcad. p. 257.

la face du cortège de ceux qui la précédoient (1).

C'étoit près du Temple de cette puissante Déesse, qu'étoit le lieu, où se célébroient les mystères, où l'on initioit et où les Arcadiens sacrifioient à Despoina (2). Le lieu s'appeloit *Magnifique, Megaron*. Elle étoit la Divinité la plus révérée des Arcadiens. Elle prenoit le nom de Despoina, quand on la considéroit comme fille de Cérès et de Neptune; et celui de Corê, quand elle étoit considérée comme fille de Jupiter et de Cérès. Suivant Homère et Pamphus, Corê étoit Proserpine; mais le vrai nom de Despoina, Pausanias n'ose le révéler aux profanes ou non initiés (3). Peut-être seroit-ce Andromède, qui naît avec Pégase, ou quelqu'une des Plëiades, Maïa.

Au reste, le père de Despoina, ou Neptune-Chevalier, avoit son Autel près du Bois sacré de la Déesse, et à côté étoit un Temple du Dieu Pan, dont les fêtes Lupercales furent établies à Rome par Evandre. On y trouve l'origine du culte du Feu éternel, qu'on entretenoit, en Arcadie, sur les autels de Pan (x), qui a son siége au Capricorne avec Vesta, dans la distribution des

(1) Apul. Metamorph. l. 11, p. 281.
(2) Pausan. ibid. p. 268.
(3) Pausan. ibid. p. 28.

douze grands Dieux. On y voit aussi un Panthéon, ou inscription, en honneur de tous les Dieux. Plutarque, dans la vie de Romulus, prétend que ce Prince institua la garde du Feu sacré, et les Vestales. Le *Pedum* des Bergers d'Arcadie devint le bâton augural de Romulus. D'après les traditions anciennes des anciens Peuples d'Italie, recueillies par Varron, par Sempronius Gracchus, et par plusieurs autres Savans, les plus anciens habitans d'Italie, les Aborigènes, étoient des Grecs, qui, long-temps avant la guerre de Troye, avoient passé en Italie; et ces Grecs, selon Denys d'Halicarnasse (1), ne peuvent être que les Arcadiens, qui d'abord, traversant la mer d'Ionie, allèrent s'établir sur les côtes de la Pouille, et de là passèrent jusqu'à la côte, qui baigne la mer de Toscane. Le rapport des cultes, que nous venons d'exposer, justifie pleinement cette opinion. Denys d'Halicarnasse (2) parle du culte de Cérès et de celui de Neptune Chevalier, transporté à Rome par ces mêmes Arcadiens, de femmes attachées au sacerdoce de Cérès, et de l'abstinence, qui accompagnoit ces cérémonies. Ces femmes étoient les Vestales et les femmes, qui seulement pou-

(1) Denys Halyc. l. 1, p. 9.
(2) Ibid. p. 26.

voient assister aux mystères de la Bonne Déesse.

Denys d'Halicarnasse (1) y fait aussi arriver les Phénéates, chez qui nous avons vu établi le culte de Cérès Eleusinienne, et de Cérès Cidaria, où l'on frappoit les Assistans (2), comme on faisoit à Rome aux fêtes Lupercales, et en Egypte à celles de l'Isis, adorée à Bubaste (3).

Mars, père de Romulus, avoit son autel en Arcadie, dans le Temple de Pan, et Vénus y avoit des statues (4).

A côté de ce même Temple de la Déesse Despoina, étoit le Mont Lycéen, où avoit été nourri Jupiter. On donnoit à ce lieu le nom de Crète. C'est dans cette Crète, et non pas dans l'île de ce nom, que fut nourri, dit-on, Jupiter par trois Nymphes, Théisoa, Néda et Agno. Il y a d'autres Nymphes, nourrices de Jupiter, qui sont les étoiles de l'Ourse céleste, suivant Diodore et Hygin (5). Cette idée, de faire nourrir par une ourse Jupiter, a pu donner aux Romains celle de faire nourrir Romulus par une louve (*y*); et comme le Fleuve Néda, qui passe au pied du

(1) Ibid. p. 27.
(2) Pausan. Arcad. c. 15, p. 249.
(3) Hérod. l. 2, c. 61.
(4) Pausan. Arc. p. 268.
(5) Diodor. l. 4, c. 79. Hygin. l. 2.

Mont Lycéen, fut censé avoir nourri Jupiter, le Mont Lycéen ou du loup put aussi être censé avoir nourri Romulus. Agno, autre nourrice, étoit une fontaine du Mont Lycéen, et Théisoa, une petite ville, ou un village, qui fit partie ensuite du territoire de Mégalopolis. Pan avoit sur ce Mont Lycéen son Temple, près duquel on célébroit autrefois des jeux. Ce sont, sans doute, les fêtes Lupercales célébrées à Rome par Romulus, en honneur de Pan Lycéen (1). Il y avoit à côté un Bois sacré, espèce d'asyle, dans lequel la bête pouvoit s'enfoncer, sans que le chasseur osât l'en tirer; il l'attendoit dehors. Quiconque y fût entré et eût méprisé la loi, qui en interdisoit l'entrée, seroit, dit-on, mort dans l'année. Peut-être est-ce là ce qui donna aux premiers Romains l'idée d'avoir chez eux un Bois sacré, où les esclaves pouvoient se réfugier, sans que personne osât les tirer de cet asyle (2).

Nous ne croyons pas que l'on doive regarder comme un écart ce que nous avons dit, pour prouver la filiation du culte ancien des Romains avec celui des Arcadiens, parce qu'il doit en résulter un grand jour sur l'origine des

(1) Tit. Liv. l. 1, c. 5.
(2) Ibid. c. 8.

Mystères célébrés à Rome, depuis la fondation de cette ville.

La Despoina des Arcadiens étoit fille de Cerès Melainê, ou Noire, suivant Pausanias (1), la même qu'on adoroit à Thelpussa, et qui étoit, comme nous l'avons déjà dit, fille de Neptune. Cérès, suivant ces Arcadiens, avoit accouché, non d'un cheval, mais de cette Despoina. Au reste, les Phigaliens avoient dans leur pays les mêmes traditions, que ceux de Thelpussa, sur ce mariage monstrueux. Ils ajoutoient, que Cérès désolée de cette violence, en même temps qu'elle étoit inconsolable de la perte de Proserpine, prit l'habit de deuil, et qu'étant entrée dans une caverne en ce lieu, elle y resta long-temps. La disette la plus grande ayant suivi sa retraite, les hommes périssoient, et les Dieux ignoroient ce qu'étoit devenue Cérès. Ce fut Pan qui la découvrit, en parcourant l'Arcadie. Surpris de l'état d'abattement et de la posture lugubre, dans laquelle il la trouva, il en instruisit Jupiter, qui envoya les Parques pour l'assister et la consoler. C'est en mémoire de cet événement, que les Phigaliens consacrèrent à Cérès cet antre, appelé *Elaion*, Olivier. Elle y étoit représentée tenant d'une

(1) Pausan. Arcad. p. 271.

main la Colombe, et de l'autre le Dauphin ; ayant elle-même une tête de cheval hérissée de serpens, telle enfin que nous l'avons représentée plus haut. Pausanias fut exprès à Phigalie pour y voir cette singulière statue, et il sacrifia à la Déesse à la manière des gens du pays, laquelle consistoit en offrandes de raisins, de rayons de miel, en toisons sur lesquelles on versoit de l'huile (1).

Les Déesses avoient aussi leur Temple à Tégée ; elles y prenoient le nom de Carpophores ou porte-fruits, *Frugiferæ* (2) : tout auprès étoit celui de Vénus Paphiène.

En s'avançant vers Argos, à l'extrémité du mont de la Vierge, ou Parthenos, étoit un Temple de Cérès et de Bacchus mystique ; il étoit au milieu d'une forêt de chênes, arbre consacré à Pan dans ce pays. C'est sur cette montagne de la Vierge, qu'on trouvoit le Temple de ce Dieu, et le lieu où le jeune Télephe fut exposé dans son enfance et nourri par une biche (3).

C'est à Arcas, au Bouvier céleste, fils de Callisto, et petit-fils de Lycaon, que les Arcadiens attribuoient l'invention du labourage, et l'art de se vêtir. Cette constellation qu'accompagnoit tou-

(1) Ibid. p. 273.
(2) Ibid. p. 281.
(3) Ibid. p. 282.

jours Cérès ou la Vierge céleste doit jouer, sous des noms variés, différens rôles dans l'histoire de l'invention du labourage. Les Romains y plaçoient leur Janus ; les Egyptiens Horus, fils d'Isis (1), ou au moins le nourricier d'Horus, fils d'Osiris, inventeur du labourage.

D'autres y voyoient un fils de Cérès (2), nommé Philomèle, que sa mère plaça dans les cieux, sous la forme d'un laboureur. S'il est vrai que la Vierge soit Isis, Cérès et même Thémis, mère d'Evandre, il pourroit fort bien être l'Evandre, qui enseigna aussi le labourage aux peuples du Latium (3), ainsi que les arts, et qui le premier attela les bœufs ; ce qui caractérise bien le Bootès qui conduit les bœufs d'Icare ; nom qu'il porte encore (4). De-là vint le nom de Bœufs d'Icare donné aux étoiles de l'Ourse que garde le Bootès, de l'Ourse Callisto sa mère ; il cohabitoit avec une Nymphe Dryade. On appeloit en Arcadie cette Dryade Erato, et on en faisoit une Prophétesse. Telle fut la Carmenta ou Thémis, mère d'Evandre, enfin la Vierge céleste, à qui Apollon donna le don de prophétie (5).

(1) Salmas. ann. Clim. p. 594.
(2) Hyg. l. 3.
(3) Pausan. Arcad. p. 268.
(4) Theon. p. 129.
(5) Ibid. p. 253.

Ce Bootès, inventeur du vin, eut de son mariage avec cette Nymphe trois enfans, comme Noë, qui partagèrent entre eux le pays. L'aîné étoit Azan, dont le fils établit le culte de Cérès dans la ville de Cleitore, qu'il bâtit, comme nous l'avons dit ci-dessus.

A Mantinée, où Cérès et Proserpine avoient aussi un Temple (1), on voyoit le tombeau du Bootès, ou d'Arcas, fils de Callisto, compagnon ordinaire de la Cérès céleste. Le lieu où étoit ce tombeau s'appeloit les autels du Soleil. Dans notre article sur Janus, nous faisons voir que ce Génie étoit dans la constellation du Bootès; que par son lever il ouvroit l'année, et que c'est pour cela qu'on mettoit à ses pieds douze autels dédiés au Dieu Soleil, qui mesure l'année. Les habitans de Mantinée sacrifioient aussi à Jupiter-Sauveur.

Les grandes Divinités, Cérès et Proserpine, avoient des adorateurs et des Mystères en Messénie, dont l'origine se perdoit dans l'obscurité des histoires de ce pays (2). On en faisoit auteur un petit-fils de la Terre, Caucon, qui imita l'établissement des Mystères déjà institués à Eleusis; en sorte qu'il paroît que ce ne fut qu'une extension du culte de

(1) Pausan. p. 243.
(2) Pausan. Messen. p. 111.

Cérès Eleusinienne, jusqu'en Messénie. Plusieurs années après, Lycus fils de Pandion donna un nouvel éclat à cette institution religieuse ; et on appeloit encore, du temps de Pausanias, Bosquet de Lycus le lieu sacré où il purifioit les Initiés. Méthapus ajouta aussi quelque chose à la dignité de ces cérémonies. Ce Méthapus étoit Athénien, et homme fort intelligent dans la partie des initiations et des orgies religieuses. Ce fut lui qui établit le culte des Divinités Cabires chez les Thébains (1). Ce fut à Andanée, en Messénie, qu'il fit célébrer les Mystères des Déesses d'Eleusis, et ce fut là que leur culte fleurit primitivement. Cette ville avoit été le séjour des premiers Rois de ce pays ; et il est assez vraisemblable, dit Pausanias, que Messenê, qui donna son nom à la Messénie, et qui avoit son palais dans cette ville, où elle habitoit avec son époux Polycaon, y ait jeté les premiers fondemens de cette institution, qu'elle reçut de Caucon leur premier auteur.

Apharée, fils de Gorgophone fille de Persée, frère et époux d'Arêne, fondateur d'une ville de ce nom au couchant de la Messénie, ayant reçu chez lui Lycus, fils de Pandion, fut conduit par celui-ci, ainsi que sa femme et

(1) Ibid. 112.

ses enfans, aux sanctuaires d'Andanée, où Caucon autrefois avoit initié Messenê. Tous ces Rois et toutes ces Reines, qui tiennent à la Mythologie plutôt qu'à l'histoire, nous annoncent assez l'antiquité de l'établissement des Mystères dans cette contrée du Péloponèse, antérieurement au siècle de Nestor, dont Nélée fut le père; Nélée, surnommé Neptune, cousin d'Apharée, à qui celui-ci donna pour habitation Pylos et toute cette plage maritime et occidentale, où régna Nestor après lui.

Après la défaite des Messéniens, les Prêtres et les Mystagogues des grandes Déesses se retirèrent à Eleusis, et les Lacédémoniens firent transporter chez eux les statues de Cérès et de Proserpine (1).

A Phare (2), dans le golfe même de Messénie, ville bâtie, dit-on, par un fils de Mercure et de Philodamie une des Danaïdes, étoit un temple et une ancienne statue de la *Fortune*, Déesse qu'Homère unit à Cérès et à Proserpine dans son hymne à Cérès. La Fortune est le nom d'une des sept filles de l'Océan, des sept Pléïades, compagnes d'Io, *Déesse Pharia*, ou de l'Isis Egyptienne. Si cette Fortune est une des sept Pleia-

(1) Pausan. Messen. p. 124.
(2) Ibid. p. 140.

des, ou une des sept Etoiles qui, avec la chèvre Amalthée, annoncent le printemps au moment où le Soleil s'unit à Io, ou au signe du Taureau, au coucher de la Vierge céleste, il résulte que les habitans de Smyrne l'avoient bien peinte, en lui mettant la corne d'Amalthée à la main, et une sphère sur la tête, pour désigner l'abondance et la mobilité.

Près de Cérès étoit aussi le temple du Soleil, du Belier ou d'Apollon K-arnéen. Comme on trouve dans le voisinage le Temple de la Déesse Syrienne, il y a assez d'apparence, que ce culte, soit de la Déesse de Phare, soit de la Déesse Syrienne, leur vint d'au-delà des mers, ou d'Asie.

On voyoit à Messène un Temple de Cérès et les filles de Leucippe (Pleïades) portant les figures des Dioscures, dont le culte et l'origine étoient disputés aux Lacédémoniens par les Messéniens, qui les revendiquoient. Il est certain, que dans toute cette contrée, Cérès et Proserpine étoient désignées sous leur vrai nom de Divinités Cabiriques, ou de grandes Déesses, et que ce nom de Cabire ou de Grand leur est commun avec les Dioscures. On trouvoit aussi au même lieu, près du Temple de la Déesse Illythie, le Temple des Curètes, où l'on immoloit toutes sortes d'ani-

maux, depuis le bœuf jusqu'à l'oiseau, que l'on jetoit dans le feu, comme on faisoit en Syrie à la grande fête du printemps, dont parle Lucien (1), et à Tithorée en Phocide (2) en honneur d'Isis (z). Nous remarquerons d'ailleurs que cette Déesse, ainsi que Sérapis, avoient leur Temple à Messène près du théâtre (3). On retrouve au reste à Messène l'origine du culte des Curètes, dans la tradition qui fait naître en ce lieu Jupiter, dont les Curètes s'étoient emparés pour le soustraire à Saturne. La montagne d'Ithome, et le fleuve Néda, furent en conséquence métamorphosés en Nymphes nourrices de Jupiter, dans les fictions poétiques de ce pays (4).

Sur les bords du fleuve Babyras, au midi de Messène, est l'ancienne OEchalie (5), où l'on trouvoit un bois de cyprès, dans lequel on célébroit les Mystères des grandes Déesses, sur lesquels Pausanias croit devoir garder un religieux silence, et à qui il donne le second rang après ceux d'Eleusis. Le compagnon fidelle des Déesses d'Eleusis et de l'Isis Egyptienne, le Dieu con-

(1) Ibid. p. 141.
(2) Lucian de Deâ Syr.
(3) Pausan. Phocic. p. 350.
(4) Pausan. Messeniac, p. 143.
(5) Pausan. Mess. p. 143.

ducteur des ames, Mercure y étoit représenté portant son Belier ; Cérès y prenoit le surnom de la *Chaste Vierge*. Telle étoit la chaste Minerve de Saïs. Une fontaine d'eau claire couloit le long du piédestal de la statue. Le Dieu Soleil, Apollon, sous le nom de *Karnéen*, y avoit aussi son image. Si ce mot, comme nous le croyons, n'est que le mot *Arnos*, Agneau, précédé du *K*, dans la prononciation ou dialecte du pays, il est clair que ce sera le Jupiter Ammon, le Soleil-Dieu-Agneau, honoré chez tant de peuples, et dont une Vierge chaste fut la mère. On donnoit le nom de pure ou *d'Agna*, en Arcadie, à la fontaine près de laquelle Jupiter fut nourri sur le mont Lycéen, ou Olympe, près des Temples de Pan, des autels de Mars, et du sanctuaire d'Erato, femme d'Arcas (1). Pan est figuré dans le Cocher céleste ; Mars a son siége au Belier ; et Erato est une des sept Pleïades (2). Erato rendit des Oracles, et fut une Nymphe Naïade (3), comme l'étoient les Pleïades, filles de l'Océan. Près du lieu où nous voyons la statue du Soleil Karnéen, on trouvoit la petite ville et le fleuve Electre, qui porte aussi le nom d'une Pleïade ; et peut-être, ob-

(1) Pausan. Arcad. p. 268.
(2) Hygin. Fab. 145.
(3) Pausan. ibid. Messen. p. 143.

serve Pausanias, y a-t-il des rapports entre ce fleuve et Electre, fille d'Atlas, ou la Pleïade, celle que l'on prétendoit (1) être la septième, et qui étoit devenue invisible, ou qui avoit été se placer près de l'extrémité du grand Chariot ou de l'Ourse. Au reste, on remarquera, que ces Mystères d'OEchalie se célébroient tout près du lieu, où du temps de Pausanias on trouvoit les ruines d'Andanée, ville qui, comme nous l'avons vu plus haut, fut le berceau du culte de Cérès en Messénie.

Les Dryopes, transplantés de Messénie à Asina, avoient apporté dans ce pays le culte d'Apollon, honoré en Phocide (2); et tous les ans ils célébroient les mystères de Dryope, fils du Dieu-Soleil, à qui ils avoient élevé un temple et une statue, dans leur nouvel établissement d'Asina. Ils y avoient consacré les monumens du culte, qu'ils rendoient auparavant à l'Astre du jour, sur les sommets du Parnasse, et conservé les établissemens religieux, qui renfermoient tout ce qu'ils avoient eu autrefois de plus sacré.

Si nous passons en Elide, nous trouvons un peuple très-religieux et très-civilisé, qui donna au culte toute la

(1) Pausan. Messen. p. 145.
(2) Theon. Arat. p. 134.

pompe possible, dans ses monumens, dans ses Fêtes solaires et dans ses Assemblées sacrées : la célébration des Jeux Olympiques et le temple d'Olympie en sont une preuve. Ces Peuples, dont le nom est emprunté de celui du Soleil, leur grande Divinité, avoient consacré chez eux le tombeau de l'Amant de la Lune, Endymion, la statue du Cocher céleste, Sphœreus, Cillas, Myrtile Cocher d'OEnomaüs (*aa*); ce qui indique assez, que le Sabisme fut le fond primitif de leur religion, et leur culte celui de la Lumière. Aussi le nom d'Augias, fils du Soleil, étoit-il fameux parmi eux (1), et Minerve, la Déesse de Saïs, qui se disoit mère du Soleil, mérita-t-elle d'avoir chez eux des temples, où on l'invoqua sous le nom de *Mère*. Elle étoit ailleurs la Déesse Mère, ou *Dêmêter*, autrement dite Cérès, comme nous l'avons déjà observé. C'est sous ce nom, qu'elle étoit honorée dans la partie méridionale de l'Elide, appelée *Triphylie*, dans la ville de Léprée, où l'on retrouvoit aussi un tombeau de Caucon, de ce Caucon qui, comme nous l'avons vu ci-dessus, établit le culte de Cérès à Andanée, près Messène. Près de-là étoit aussi la fontaine de l'Agneau ou *Arnê*, qui prenoit

(1) Pausan. Heliac. p. 148, 149, 150, 151.

son

son nom de l'épouse d'Apharée, petit-fils de Persée, qui a son siége sur l'Agneau, au-dessous duquel coule le fleuve Éridan : cet Apharée étoit père de *Leucippe*, père des Pleïades Arsinoé, Phébé, etc.

Cérès avoit un autel à Olympie (1), sous le nom de Thémis; ainsi que sa fille, qui étoit invoquée sous le titre de *Despoina*, *Domina*, *Hera*, que nous lui avons déjà vu donner par les Arcadiens. On ne pouvoit faire à cette Déesse des libations de vin, non plus qu'aux Nymphes.

A Elis, la même Déesse, connue encore sous le nom de Thémis, mère des Saisons (2), auxquelles la Vierge préside par son lever, avoit sa statue. Elle y étoit aussi représentée sous son nom de Cérès, ayant à ses côtés Proserpine, Apollon et Diane (3). Pluton, son ravisseur, y paroissoit avec elle, et avec deux Nymphes, dont l'une portoit un globe, et l'autre une clef. La clef étoit l'attribut de Pluton, suivant Pausanias. Esculape y paroît aussi, comme on l'y voit encore ailleurs, près du grand temple d'Isis, avec la fille de Cérès (4).

Quant à Illythie, il paroît qu'on la re-

(1) Pausan. Heliac. p. 162.
(2) Pausan. Heliac. p. 197.
(3) Heliac. 1, p. 104—168.
(4) Pausan. ibid. p. 176.

présentoit sous l'emblême d'une femme, qui allaite un enfant, lequel se métamorphose ensuite en serpent (*bb*). Cet enfant portoit le nom de *Sauveur* de leur ville (1). La Déesse étoit adorée dans un temple commun avec son fils. A côté, on avoit consacré un temple à Vénus-Uranie, à laquelle on sacrifioit sur des autels, qui lui étoient dressés. Cérès Chamynienne y avoit aussi sa Prêtresse, qui, sur un siége élevé, assistoit aux Jeux Olympiques. C'étoit dans cet Hippodrome, que le Cocher céleste (2), que nous avons déjà trouvé honoré dans tant d'endroits différens, avoit son tombeau ou son cénotaphe. Il y étoit invoqué, sous le nom de Taraxippus et d'Olénius, surnom de la Chèvre qu'il porte. D'autres disent, qu'il est le Neptune-Chevalier, dont le culte fut souvent lié à celui de Cérès. Aussi voyons-nous, qu'à l'extrémité de l'Hippodrome on avoit élevé un temple à Cérès Chamynienne, et qu'on y trouvoit la statue de cette Déesse avec celle de sa fille, comme nous l'avons dit plus haut.

On voyoit encore les autels de ces deux Déesses, dans un ancien Gymnase de l'Elide (3). Les deux Divinités,

(1) Pausan. Heliac. 2, p. 197—198.
(2) Pausan. Heliac. 2, p. 199.
(3) Pausan. Heliac. 2, p. 202.

Eros et Anteros, dont la première est nommée par Sanchoniaton dans sa Théologie Phénicienne, y figuroient aussi avec l'Hercule Phénicien, invoqué là sous le nom de *Parastate*. Le buste du Dieu Hercule étoit dans un angle, dans la troisième enceinte appelée *Malcoth*, nom Phénicien d'Hercule, lequel signifie *Roi* L'Amour y tenoit une branche de l'arbre de Phénicie, appelé *Palmier*.

On y voyoit la statue d'un jeune homme nommé *Sérapion*, nom dérivé de Sérapis, qui, dit-on, avoit procuré du blé aux Eléens, dans un temps de disette (1).

Ces noms, ces formes, ce culte, le palmier, tout nous rappelle vers la Phénicie et l'Egypte, pour y chercher l'origine de ces institutions religieuses des Eléens, et de leurs jeux Olympiques.

Le fameux Pluton, ravisseur de Proserpine, avoit aussi son temple et son enceinte sacrée à Elis, qui ne s'ouvroit qu'une fois tous les ans (2).

En Achaïe, entre Ægium et Ægira, étoit l'ancienne ville de Boura, où l'on voyoit le temple de Cérès et le bois sacré d'Illythie, ainsi que le temple de Bacchus et de Vénus (3).

(1) Paus. Heliac. 2, p. 202.
(2) Ibid. p. 203—204.
(3) Paus. Ach. p. 233.

A Egire, on trouvoit aussi la statue d'Esculape, qu'avoit nourri la Chèvre ; ainsi que celles d'Isis et de Sérapis (1). On y adoroit sur-tout Vénus-Uranie : les hommes ne pouvoient entrer dans ce temple. Ceux de Pellène, près Egire, adoroient aussi Illythie et Mercure (2). Mercure étoit père du Cocher céleste. C'étoit dans cette même contrée qu'étoit établi le culte de Cérès Mysienne, dont nous avons parlé plus haut.

Avant de quitter le Péloponèse, pour passer dans la partie orientale de la Grèce, parcourons les terres qui précèdent ou forment l'isthme de Corinthe, qui va nous y introduire.

A Cencrée (3), Sérapis, sous le nom d'Esculape, avoit un temple, avec Isis sa fidelle compagne. Neptune n'y fut point non plus oublié.

Ces mêmes Divinités, Isis, et le Dieu de Canope, Sérapis (4), étoient honorées sous leurs noms Egyptiens à Corinthe ; mais ils l'étoient aussi sous leur forme et sous leur dénomination Grecque. Esculape, Cérès et sa fille y avoient leur temple. Isis y prenoit les noms de Pélasgienne et d'Egyptienne.

(1) Ibid. p. 234.
(2) Ibid. p. 235.
(3) Paus. p. 45.
(4) Ibid. p. 48.

Ces temples étoient près de la montagne appelée *Acro-Corinthon*, où se trouvoit le temple de la fameuse Illythie, peut-être la Chèvre, et celui de Vénus sa compagne. Elle y étoit revêtue des armes de Mars, qui préside aux Décans du Belier avec elle et avec le Soleil, qui y a aussi son exaltation; et de l'amour qui naît d'elle et de Mars. On y voyoit une fontaine, à laquelle donna naissance l'enlèvement que fit Jupiter de la Nymphe *Ægina*, fille de l'Asopus ou du fleuve, qui prend sa source chez les Phliassiens, qui avoient élevé une statue à la Chèvre céleste, leur grande Divinité, et connue ailleurs, sous le nom d'Illythie, à ce que je crois.

Cérès avoit aussi son temple (1) à Sicyone, lequel étoit un monument de la reconnoissance d'un ancien Roi de cette ville, dont elle avoit nourri le fils, comme elle avoit nourri celui de Pélée (*cc*); comme Isis avoit nourri celui de Malcander, époux d'Astarte. Le Soleil et Pan y avoient leurs autels.

C'est à quelque distance de cette même ville, que cette Déesse étoit honorée, sous le nom de Prostasie. Elle y recevoit un culte commun avec sa fille, dans un bois sacré. La statue des Dées-

(1) Paus. Corinth. p. 54.

ses et celle de Bacchus y étoient élevées.

A Titane, au midi de Sicyone (1), entre cette ville et Phlie, à une égale distance à peu-près de ces deux villes, on trouvoit les statues de Cérès et de la *Fortune* des Dieux, ainsi que celle d'Esculape, surnommé *Gortynien*. Euhemérion ou Bonjour, et Alexanor (*dd*), Dieu du Sommeil et du Repos, l'accompagnoient. On sacrifioit à ce dernier après le coucher du Soleil, et on l'honoroit comme un Héros; on sacrifioit au premier comme à un Dieu. Esculape y avoit ses serpens sacrés. Titane avoit été fondée par Titan, frère du Soleil. On y portoit la statue de la Pléïade Coronis dans le temple de Minerve.

C'est sur-tout chez les Phliassiens leurs voisins, que le culte de Cérès étoit en vigueur, comme nous l'avons déjà remarqué.

On y invoquoit *Arantus*, avant la célébration des mystères, et on faisoit des libations à ses enfans, qui avoient en ce lieu leurs tombeaux avec le sien. Aoris et Arathuria ses enfans avoient été grands chasseurs et grands guerriers.

Il y avoit une enceinte sacrée dans la

(1) Ibid. p. 54.

citadelle, où l'on voyoit la statue de Cérès et de sa fille, ainsi que leur temple (1). Diane y étoit aussi honorée, et avec elle la fameuse Chèvre, dont nous avons si souvent parlé. Esculape y étoit représenté sous les traits de la jeunesse, n'ayant point encore de barbe. C'étoit le Dieu du Printemps, un véritable Apollon.

Après avoir parcouru tout le Péloponèse, et rassemblé sous le même point de vue tous les lieux, où Cérès et Proserpine avoient des temples, des statues et des mystères, et remarqué les divinités, qui presque par-tout les accompagnent, telles que Bacchus, Esculape, Sérapis, etc. c'est-à-dire, le Soleil, sous différentes formes et différens noms, ainsi que la Chèvre et les Pleïades, qui président au Printemps; nous allons continuer notre travail et nos recherches dans le reste de la Grèce, dans l'Attique, la Béotie et la Phocide, afin d'avoir un tableau complet de ce culte dans toute son étendue.

L'Attique la première fixera nos regards, comme ayant été le théâtre le plus pompeux où Cérès et sa fille aient jamais paru avec un grand éclat. En effet, c'est dans l'Attique que se trouve Eleusis, bourg devenu si fameux dans

(1) Ibid. p. 56.

tout l'univers par la célébration des Mystères de ces Déesses, et qui a passé pour être le berceau de leur culte, et le centre d'où sont partis, dans tous les sens, les divers rayons de leur gloire. C'est de-là qu'elles prirent leur nom d'Eleusiniennes, ou de Déesses d'Eleusis.

Cérès avoit un Temple près du port de Phalère (1).

On en trouvoit aussi un à l'entrée d'Athènes, près de l'édifice destiné aux préparations des fêtes pompeuses qui se célébroient, soit tous les ans, soit après un intervalle de plusieurs années. On y voyoit la statue de la Déesse, celle de sa fille, et celle du jeune Iacchus, qui tenoit en main son flambeau. Près de ce Temple on retrouve encore le Neptune-Cavalier, qui perce d'un javelot le Géant Polybôte. Ce Cavalier pourroit bien être Persée. Près de la porte du Céramique, d'où partoit Iacchus pour se rendre à Eleusis, où on le portoit, on trouvoit le fameux compagnon de Cérès, Mercure, qui présidoit au Gymnase, et une chapelle de Bacchus, qui présidoit au chant (2). Ce Céramique tiroit son nom d'un fils de Bacchus et d'Ariadne.

Au-dessus de la superbe fontaine que

(1) Ibid. p. 2.
(2) Aristoph. Schol. in Ranis. Meursius, c. 27.

Pisistrate fit orner à Athènes, s'élevoit un Temple de Cérès et de Proserpine (1), et la statue de Triptolême, fils du Cocher céleste ou de Trochilus; d'autres le faisoient fils de la Terre et de l'Océan; d'autres d'Illythius : il étoit frère de Jasion (2). Pausanias n'ose nous donner des détails sur ce Temple de Cérès à Athènes, appelé Eleusinium, parce qu'il a été averti en songe de n'en rien faire; il ne nous dit que ce qu'on peut dire aux profanes. Il nous apprend, qu'on voyoit un bœuf de bronze devant la porte du Temple, où étoit la statue du fils du Cocher céleste, autrement du célèbre Triptolême, fils de Trochilus. Il nous dit encore, qu'on y voyoit le Temple de Vulcain, et que ceux qui savent la manière dont est né le Cocher céleste, ou Erichtonius, ne doivent pas être surpris de trouver Vulcain à côté de Minerve. Ce mot échappé à Pausanias, nous rappelle au Cocher céleste, Erichtonius placé sur le Bœuf et sur les Pleïades. Au reste ce Triptolême, s'il est, comme le dit Hygin (3), le premier des Gémeaux, il n'est point surprenant que le Bœuf céleste, qu'il suit dans les cieux, soit devant son Temple, et qu'on le fasse fils du Cocher, à la suite duquel il se

(1) Pausan. Attic. p. 13.
(2) Hygin. Fab. 270.
(3) Hygin. l. 2, c. 23.

lève immédiatement. Ce Trochile, père de Triptolême, étoit, dans les fables Argiennes, fils d'Io, la plus ancienne des Prêtresses d'Argos. Les fables du fils d'Io et du Cocher, ou de Phaëton, sont liées ensemble dans Ovide, comme ces astres le sont dans les cieux.

Près de-là nous retrouvons la fameuse Vénus-Uranie, qui a son siége au Taureau céleste, et que nous avons déjà vue plusieurs fois accompagner Illythie ou la Chèvre (1). Aussi la tradition portoit-elle, que c'étoit Egée, nom tiré de celui de la Chèvre en Grec, qui avoit établi son culte à Athènes. C'est la fameuse Mylitta des Assyriens, qui, suivant Pausanias, furent les premiers adorateurs de cette Vénus céleste. Son culte passa de chez eux en Chypre et en Phénicie, à Paphos et à Ascalon. Les insulaires de l'île de Cythère, à l'extrémité du Péloponèse, le reçurent des Phéniciens. Egée, Roi d'Athènes, dit-on, l'emprunta de là.

Sérapis avoit obtenu aussi un Temple à Athènes (2), près duquel on voyoit celui de la fameuse Illythie, que l'on disoit être venue des contrées Hyperboréennes au secours de Latone, lorsqu'elle accoucha d'Apollon et de

(1) Pausan. Attic. p. 14.
(2) Paus. Attic. p. 14.

Diane, à Délos. La Chèvre, placée au nord du Zodiaque, occupe aussi les régions Hyperboréennes. Les habitans de Délos prétendoient, que c'étoit chez eux que les autres peuples (*ee*) avoient pris le nom d'Illythie, à laquelle ces insulaires sacrifioient, et en honneur de laquelle ils chantoient l'hymne d'*Olenus*. Les Crétois la revendiquoient; ils la faisoient naître près d'Amnise, dans le territoire de Gnosse, et ils la faisoient fille de Junon. Mais les Athéniens étoient les seuls, qui couvroient sa statue d'un voile qui tomboit jusqu'à l'extrémité des pieds. La plus ancienne de ses statues avoit, dit-on, été apportée à Athènes par *Eresychton*, frère des trois sœurs Aglaure, Pandore et Ersé, chargées d'élever le Cocher Erichtonius (1).

On y trouvoit aussi Vénus-Uranie, qu'on regardoit comme la plus ancienne des Parques. Nous avons déjà vu *Pepromené*, ou la Fatalité, sous le nom de *Tyché*, accompagner Illythie et Vénus-Uranie. On faisoit naître d'elle les plus anciennes Parques, avec Pan Dieu des Pasteurs (2).

Près du Temple d'Esculape, en gagnant vers la citadelle, on trouvoit le Temple de Thémis (3), Cérès ou la

(1) Ibid. p. 3.
(2) Nat. I. Com. p. 204.
(3) Paus. Atticis, p. 19.

Vierge céleste, et devant ce Temple, le tombeau du Cocher, Hippolyte, fils de Thésée, qui se lève au coucher du Serpentaire, appelé Thesée par Théon; par conséquent encore, notre Esculape, Pluton, Sérapis, etc.

Ceux de Trézène montroient le tombeau d'Hippolyte; mais on trouvoit aussi à Trézène Thémis adorée, sous le nom de Cérès Législatrice, et le culte du Cocher céleste, connu sous le nom d'Hippolyte (1). Thémis avoit également son Temple à Epidaure, dont la grande Divinité étoit Esculape. On voit par-là, comment le culte de l'Argolide se lie à celui de l'Attique, qui n'en est séparée que par le golfe d'Argos.

L'amante d'Hippolyte, et son ennemie cruelle, Phèdre, révéroit sur-tout Vénus-Epitrage, ou Pandêmon, qui n'étoit que la Vénus-Uranie placée au Taureau, près de la Chèvre et des Chevreaux.

Cérès Chloë, ou Verdoyante, avoit anciennement sa statue à côté de celle de la Terre-Nourrice (2).

Dans quelques petits bourgs de l'Attique, elle étoit honorée, avec sa fille, sous le nom de Législatrice ou de Thesmophore (3). Tel étoit son titre chez les

(1) Pausan. Corinth. p. 70.
(2) Ibid. p. 29.
(3) Ibid. p. 30.

Alimusiens et les Prospaltiens, habitans de ces petites bourgades. Ceux de Phlie invoquoient Cérès, sous le nom d'Anêsidore, et Proserpine, sous celui de première-née (*Protogonê*) : son culte s'y trouvoit uni à celui des Déesses redoutables.

Il y avoit près de Céphise (1) un autel du Zéphyre, avec un Temple de Cérès et de Proserpine. C'étoit en ce lieu que la fable rapportoit que Cérès fut reçue dans la maison de *Phytale*, ou du Planteur, qu'elle récompensa en lui donnant la plantation du figuier.

Au-delà du fleuve Céphise étoit un Autel ancien de Jupiter Melichius (*ff*), celui qui avoit sa statue près des bords du fleuve Melichi à Patras, et dont la statue étoit une Pyramide (2). On y voyoit la statue du jeune enfant des Mystères, Iacchus, et près de-là une petite chapelle du Héros Cyamite. Ici Pausanias reprend son ton mystérieux, à l'occasion de la fève qui donna son nom à ce Héros ; et il ajoute, que ceux qui sont initiés aux Mystères d'Eleusis et d'Orphée doivent l'entendre (3). On y trouvoit aussi le Temple des Déesses Cérès et Proserpine et leurs sta-

(1) Ibid. p. 35.
(2) Pausan. Corinth. p. 52.
(3) Pausan. Attic. p. 35.

tues : c'étoit tout près de-là qu'on rencontroit les ruisseaux sacrés ou *Reites* consacrés à Cérès et à sa fille (1), et dont les poissons ne peuvent être pris que par les Prêtres. Ces ruisseaux fixoient les anciennes limites du territoire d'Athènes et de celui d'Eleusis.

Près de-là étoit le tombeau du fameux Eumolpe venu, dit-on, de Thrace : on le faisoit fils de Neptune et de la neige, fille du vent du nord, ou de Chionê, fille de Borée. On y voyoit aussi la chapelle d'*Hippothoüs*, ou du cheval léger.

Le Céphise devient plus rapide en approchant d'Eleusis, et sur ses bords on montroit un lieu appelé *Frinée* (ou les figuiers), par où, disoit-on, descendit Pluton, lorsqu'il ravit Proserpine. Ce trou se trouvoit par-tout ; car à Lerne (2) on le voyoit aussi : on le montroit également en Sicile près d'Enna.

Par-tout où l'on célébroit les Mystères de Cérès avec quelque solennité, on ne manquoit pas de montrer le trou fameux, par ou Pluton étoit descendu avec son amante.

On trouvoit à Eleusis le Temple du premier des Gémeaux, ou de Triptolême, ainsi que celui de Diane-Propylæa, et de Neptune son père ; et le

(1) Ibid. p. 36.
(2) Pausan. Corinth. p. 79.

fameux puits Callichorê, où les femmes d'Eleusis formèrent les premiers chœurs et entonnèrent les premiers hymnes des Déesses (1). Là étoit aussi la plaine de *Raria*, qui fut la première ensemencée, et la première qui porta les dons de Cérès. On prenoit dans ce champ les grains, dont on tiroit la farine qui composoit les gâteaux sacrés, qu'on offroit aux Déesses (*gg*). Là aussi on voyoit l'aire de Triptolême et son autel. Un avertissement donné en songe à Pausanias, sans doute par les Déesses, ne lui permet pas de décrire ce qui est dans l'intérieur; la vue en est interdite aux profanes, et ils ne peuvent pas même chercher à s'en instruire. Le Génie tutélaire, qui donne son nom à Eleusis, est un fils de Mercure et de Daeïra, fille de l'Océan.

On voyoit un autre puits, près duquel s'étoit arrêtée Cérès sous la forme d'une vieille (2). Il se trouvoit sur la route d'Eleusis à Mégare; ce fut là que les filles de Célée la rencontrèrent, lorsqu'ils la conduisirent chez Métanire, qui lui donna l'éducation de ses fils. Tout près de ce puits est le Temple de Métanire, et les tombeaux des Chefs Thébains.

Près de la citadelle de Mégare, on

(1) Attic. p. 36.
(2) Ibid. p. 37.

trouvoit un lieu consacré à Cérès, sous le nom de Megaron, et Esculape avoit à côté sa statue (1). Hyllus, que nous avons déjà vu ailleurs uni à Hercule, auquel il présente la coupe, avoit aussi son tombeau à Mégare, et tout près de ce tombeau étoit le Temple d'Isis, d'Apollon ou d'Horus et de Diane, ses enfans. (2) Diane y prenoit le surnom d'Agrotêre, ainsi qu'Apollon celui d'Agreus. Près de-là étoit la chapelle de Pandion, et le tombeau d'Hippolyte-l'Amazone.

Cette Hippolyte est sœur d'Antiope, traînée par un Taureau, et qui donna naissance aux Gémeaux, Amphion et Zéthus. On voyoit à côté le tombeau de l'époux de Procnê, fille de Pandion, qui, comme Isis, se métamorphosa en hirondelle (3).

Cérès étoit aussi honorée à Mégare, sous son nom de Thesmophore; ainsi que Bacchus, Vénus et la Fortune, Eros et Pothos (4).

On remarque sur-tout à Mégare l'Apollon du printemps, représenté par une Pyramide, comme en Egypte, et comme le Jupiter-Melichius de Patras,

(1) Ibid. p. 38.
(2) Ibid. p. 39.
(3) Ibid. p. 40.
(4) Ibid. p. 41.

et

et à côté la Déesse Illythie (1). Cérès y recevoit aussi des hommages, sous le nom de Mélaphore, comme ayant la première nourri des brebis dans ce pays, dans un lieu voisin de Mégare, appelé Nisée.

En remontant vers le nord de l'Attique, nous trouverons la Béotie, et à l'entrée la ville de Platée, où Cérès Eleusinienne avoit un Temple, et plus loin, près des ruines de Scolum, sur les bords de l'Asopus, la statue de cette même Déesse et de sa fille (2). Elle conserve à Thèbes son nom de Thesmophore (3).

Entre cette derniere ville et Scolum étoit Potnie, où les deux Déesses avoient leur bois sacré (4) : on les y révéroit, et on y faisoit l'*offrande de l'animal sacré, ou du Porc.* Bacchus ÆEigo-Bola y avoit aussi son Temple. On y montroit pareillement un puits : nous trouvons souvent de ces puits près des Temples de Cérès.

En parcourant Thèbes, ville bâtie par Cadmus, un des noms du Serpentaire - Esculape, etc. nous trouvons le temple d'Apollon-Isménien, ou Esmunien (*hh*) : à la droite de ce Temple

(1) Ibid. p. 42.
(2) Pausan. Boiot. p. 285.
(3) Ibid. p. 287.
(4) Ibid. p. 288.

étoient les statues d'*Heniochê* et de Pyrra, fille de Créon. Comme Esmun étoit un beau jeune homme, qu'Astronoë avoit aimé, on crut à Thèbes devoir lui consacrer pour Prêtre un beau jeune homme, qui exerçoit un an ce sacerdoce, et qu'on appeloit Daphnéphore, ou Porte-laurier. Les seuls enfans y portoient des couronnes de laurier. Près de là on voyoit la fontaine de Mars et le Dragon qui la gardoit. On se rappelera, que Cadmus-Ophiucus, Esmun, sont placés sur le domaine de Mars au Scorpion, et tiennent le Serpent d'Esculape, de Sérapis etc.

Comme ce signe est en aspect direct avec le Taureau, qui se couche au lever du Serpentaire, de là vint la fable Thébaine sur le Taureau, qui portoit sur l'épaule l'empreinte de la Lune (1), et qui se coucha dans le lieu où Cadmus, autrement dit le Serpentaire, devoit bâtir sa ville. Cette fiction est toute astrologique. L'autel du Taureau et son image se voyoient encore à Thèbes du temps de Pausanias; on sacrifioit cet animal à Apollon-Polien, fondateur de la ville. Bacchus y avoit aussi son Temple. Or Bacchus avoit des cornes de Taureau, et avoit été nourri par les Hya-

(1) Ibid. p. 291.

des, qui font partie de cette constellation.

Le Taureau se trouve souvent figurer sur la scène de Béotie ou de la région du Bœuf, comme on le voit encore dans la fable d'Antiope ; ce qui annonce que ce culte est ancien et remonte aux siècles où l'équinoxe occupoit ce signe ; et où le Solstice étoit au Lion, qui fournit à Hercule ses attributs.

Ce qui me feroit croire, que c'est à Thèbes d'Egypte ou aux Egyptiens que la Béotie doit son culte, c'est non-seulement l'antiquité du culte de l'Hercule Thébain ; mais encore que le grand Dieu de l'Egypte, Ammon ou le Soleil-Belier, qui succéda au Taureau, y avoit aussi son Temple. Ammon étoit honoré en Béotie à Thèbes, comme il l'étoit dans la Haute-Egypte (1). Il y avoit son Oracle, sous le nom de Tiresias, et le Temple de la fortune l'accompagnoit (*ii*) ; elle tenoit en ses mains Plutus enfant. L'Isis Egyptienne, ou Cérès s'y retrouvoit ; on supposoit que son Temple avoit été autrefois l'habitation de Cadmus, c'est-à-dire du *Serpentaire*, *Serapis*, son fidelle compagnon. Cette tradition est une trace de l'ancienne union de ces Divinités ; la statue de Cérès ressembloit assez par son

(1) Ibid. p. 294.

costume à celle d'Isis. La partie supérieure du corps étoit découverte jusqu'à la poitrine (1). On y trouvoit aussi la fameuse Vénus sous les noms d'Uranie, d'Epitrage, et d'Apostrophie, dont Harmonie, femme de Cadmus, fille de Vénus et de Mars, consacra les images.

Ce qu'on y remarquoit principalement, c'étoit la cérémonie qui s'y faisoit tous les ans (2) au printemps, lorsque le Soleil parcouroit le Taureau, domicile de Vénus, celui qui ravit Europe, sœur de Cadmus. Les habitans de Tithorée, en Phocide, venoient alors aux tombeaux d'Amphion et de Zéthus, c'est-à dire des Gémeaux, qui, à cette époque, entroient dans les rayons solaires. Ils en tiroient un peu de terre, qu'ils emportoient pour l'ajouter au tombeau d'Antiope, mère de ces deux Divinités, et ennemie de Dircê, qui avoit péri attachée à un Taureau; et alors la fertilité la plus grande étoit donnée à leur pays. Il est aisé de voir, que cette cérémonie et cette opinion, ainsi que l'aventure d'Antiope et de ses enfans, se lient à l'Astronomie, et au Taureau qui portoit la Lune équinoxiale de printemps, laquelle y avoit son exaltation. Ce Taureau, comme nous l'avons déjà dit, joue un

(1) Ibid. p. 294.
(2) Ibid. p. 295.

grand rôle dans les fables de Béotie : c'étoit le Taureau d'Europe ; c'étoit à Argos celui d'Io, métamorphosée en Isis Egyptienne. Aussi étoit-ce à Tithorée, qu'Isis recevoit le culte le plus solemnel qu'on lui eût décerné sous ce nom en Grèce, comme on peut le voir dans ce que nous avons dit plus haut. C'étoit aussi près de Tithorée, que se trouvoit le temple d'Esculape, notre Cadmus Béotien ; Esculape, frère des Dioscures ou des Gémeaux, un des huit fils de Syduc. Le culte des Béotiens de Thèbes se trouve donc lié naturellement à celui des Phocéens de Tithorée, qui adoroient les mêmes Divinités, sous différens noms. Ceux de Tithorée avoient le tombeau d'Antiope, et ils y ajoutoient tous les ans de la terre, qu'ils alloient chercher au tombeau des Dioscures, ses fils, au printemps ; et c'étoit au printemps qu'ils célébroient une grande fête d'Isis, dont Pausanias donne la description, et que nous avons rapportée plus haut. Esculape y prenoit le nom d'Archegêtès. C'étoit aussi le titre qu'Apollon prenoit à Mégare dans l'Attique (1). Sa statue ressembloit fort aux ouvrages des Eginètes. Cérès Thesmophore, ou Isis, se trouvoit avec lui, comme Isis se trouvoit avec Esculape. Mais revenons à Thèbes et à la

(1) Paus. Attic. p. 46.

Béotie, où Bacchus-Taureau fut sur-tout honoré par la femme de Lycus.

A Mycales, Cérès recevoit des hommages sous le nom de Mycalésienne (1). On disoit, que chaque nuit on fermoit son temple, et que chaque nuit Hercule l'ouvroit. Cet Hercule étoit réputé être un des Dactyles Idéens. On déposoit aux pieds de la statue les fruits, que produit l'automne; et ils y conservoient toute l'année leur fraîcheur. Voilà un miracle.

On trouvoit à Tanagre le tombeau d'Orion (2); ce qui marque bien encore les rapports qu'avoit le culte de Béotie avec le ciel et avec les constellations. L'amant des Pleïades, le fils du Taureau céleste, devoit bien trouver sa place dans un pays où toute cette partie du ciel, qui avoisine l'ancien Taureau équinoxial, fut honorée sous divers noms de Dieux, de Déesses, de Héros, ainsi que la partie opposée, telle que le Serpentaire Cadmus, etc. Hyrée père d'Orion l'étoit aussi de Nycteus, père d'Antiope (3). Neptune avoit eu de la Pleïade Céléno Lycus, qui tint sa mère Antiope en captivité, et qui fut tué par Amphion et Zéthus. Antiope elle-même

(1) Beiot. p. 295.
(2) Ibid. p. 297.
(3) Apoll. l. 3.

étoit fille de la Pleïade *Polyxo* et de Nyctéus, qui est, ou Orion, ou son frère, puisque son père est Hyrée, qui régnoit en Béotie. Bacchus, qu'élevèrent les Hyades (1), et qui prit les cornes du Taureau, y avoit aussi son temple. On montroit le lieu où le père des Pleïades, Atlas, s'occupoit de spéculations astronomiques (2).

Le temple de Bacchus (3) étoit voisin de celui de la Vierge céleste, ou de Thémis. Le compagnon de Cérès, le fameux Mercure, n'y fut point oublié, et il y étoit représenté portant son Belier sur les épaules. Nous l'avons déjà vu ainsi représenté à Ithome, en Messénie (4), près des sources du fleuve d'Electre, fille d'Atlas; ce qui rapproche ce culte de celui des Béotiens. Dans l'un et dans l'autre pays, Mercure et Apollon étoient unis : dans l'un et l'autre les noms de Latone étoient consacrés. Ils donnoient à ce Mercure le nom de Promachus, nom qui convient au Belier de Mars, chef du Zodiaque. En remontant vers le nord, le long de la côte, est la ville d'Anthedon, où Cérès et sa fille étoient honorées avec

(1) Hygin. l. 2.
(2) Pausan. p. 297.
(3) Ibid. p. 298.
(4) Mess. p. 143.

les Dieux Cabires. Bacchus y avoit aussi son temple (1).

Sur les bords du lac Copaïs, formé par la chûte des eaux du Céphise (2), est la petite ville de Copas, où Cérès etSérapis avoient leur temple, ainsi que Bacchus. Cérès est l'Isis adorée à Tithorée en Phocide, sur les bords du Cachalis, qui se jette dans le Céphise.

Cérès-Cabirique et sa fille, dont nous avons déjà parlé, avoient, à quelque distance du fleuve Dircê, leur bois sacré, dans lequel les Initiés seuls pouvoient entrer (3). Le bienfait de l'initiation fut un des présens que Cérès fit aux Cabires.

On trouvoit en Béotie la ville de Thespie, fondée par Thespie fille de l'Asopus, à qui Apollon fit trois dons; l'un de donner son nom à la ville; le second, de le donner aussi au signe céleste de la Vierge, et le troisième, celui de la divination (4). On y honoroit Jupiter *Sauveur*, qui avoit délivré la ville des fureurs du serpent. Ce Sauveur ressemble fort au nôtre, qui est aussi fils de la Vierge (5).

Ce culte se rapproche beaucoup de celui

(1) Boiotic. p. 298.
(2) Ibid. p. 299.
(3) Paus. p. 301.
(4) Ibid. p. 301.
(5) Theon ad Arat. p. 129.

des Eléens (1), qui adoroient également le fils d'Illithye changé en serpent, et qui s'appeloit *Sauveur* de la ville. De même qu'en Elide (2) Sosipolis étoit accompagné de la Fortune, de même à Thespie on voyoit la Fortune (3) près du Sauveur, ainsi qu'Hygiée. Ce qui me fait croire, que ce Sauveur est Esculape, qui est représenté aux cieux tuant le Serpent; que c'est Cadmus, etc., Pluton, Sérapis. On y adoroit aussi le fils d'Illythie, que l'on nommoit l'Amour; c'est ainsi que l'appeloit Olénus, dans son Hymne à Illythie. La fameuse Aphrodite y avoit son temple, sous le nom de Noire, Mélanide, ou Hespérus; ainsi que *Nicé*, que Plutarque unit à Vénus (4). Le fameux Hercule, Dactyle Idéen, y avoit aussi le sien. Nous l'avons déjà vu présider au temple de Cérès Mycalésienne.

On montroit à Lébadée le bois sacré de Trophonius (5), près duquel Ercynie jouoit autrefois avec Proserpine, et tenoit une oie qui, s'échappant de ses mains, se cacha dans l'antre, où Proserpine le trouva. Du lieu d'où la Déesse retira l'oiseau jaillit la source du

(1) Pausan. Heliac. 197.
(2) Ibid. p. 204.
(3) Ibid. p. 302.
(4) Plut. de Iside.
(5) Paus. Boiotic. p. 312.

fleuve Ercyne, sur les bords duquel étoit un temple d'Ercyne, où l'on voyoit une jeune fille tenant une oie dans ses mains. On trouvoit dans cette grotte les sources du fleuve, et des figures droites, tenant des sceptres entortillés de serpens. On pourroit, dit Plutarque, les prendre pour les statues d'Esculape et d'Hygiée. Mais on peut aussi y voir Trophonius et Ercyne, à qui le serpent est aussi bien consacré qu'à Esculape. Les objets les plus remarquables dans ce bois sacré, c'étoit le temple de Trophonius, et une statue fort semblable à celle d'Esculape; ce qui me fait croire que Trophonius et Esculape pourroient bien être la même Divinité. Cérès sa compagne y paroît aussi, et elle y prend le surnom d'Europe (1), ou d'Isis tauriforme, Io, etc. Jupiter Pluvialis, ou le Soleil de la Chèvre et des Hyades, y est *Subdio*.

On trouve également près de là le temple de Proserpine, qui y prend l'épithète de *Thera*, ainsi que Jupiter celle de *Roi*.

Il y avoit aussi une habitation consacrée à Agathodémon, et à la Fortune, deux titres que l'Astrologie donne, l'un au Soleil, et l'autre à la Lune. C'étoit dans cette habitation voisine de l'Oracle de Trophonius, que ceux qui al-

(1) Ibid. p. 313.

loient le consulter se renfermoient, pour se préparer par le jeûne à descendre dans l'antre. C'étoit là qu'ils se purifioient ; ils prenoient aussi des bains dans les eaux de la rivière Ercynie. Alors l'Aspirant sacrifioit à Trophonius et à ses enfans, à Apollon, à Saturne, à Jupiter-Roi, à Junon *Héniochè* et à Cérès, surnommée Europe, celle qui montoit sans doute le Taureau équinoxial, voisin du Cocher *Héniochus*. Elle avoit, dit-on, nourri Trophonius. Le premier sacrifice étoit celui d'un belier, dont on consultoit les entrailles. Deux jeunes enfans *Cadmilles* ou Mercures, frottoient d'huile et baignoient les aspirans; ils faisoient les fonctions des Cadmilles Toscans (*kk*). Cette cérémonie, dont nous ne donnons point ici les détails, étoit une véritable initiation astrologique.

Nous terminerons nos recherches sur le culte de Cérès, dans la Grèce, par la Phocide, qui fut comme la terre sacrée de toute la Grèce, et que le temple de Delphes avoit rendue si fameuse.

Parmi les différens tableaux qu'offroit ce temple, on y remarquoit sur-tout ceux de l'initiation ; c'est-à-dire les tableaux allégoriques des enfers, dont la description entroit dans les spectacles variés, que l'on donnoit dans les mystères. A

la suite de ces tableaux (1), on représente Cléoboia, jeune fille tenant le *Ciboton*, ou la Ciste consacrée à Cérès. Cette Cléoboia passoit pour avoir été la première, qui eût fait passer de Paros dans l'île de Thase la connoissance des orgies, ou mystères de Cérès. On y voyoit Charon, sa barque, le fleuve infernal, et un fils coupable puni des plus rigoureux supplices, pour avoir outragé son père. Sur l'entrée du temple de Delphes étoient écrites les sentences morales, que les Sages avoient conçues, comme autant de moyens de perfectionner l'homme; et dans l'intérieur, on y peignit les tableaux des peines réservées aux infracteurs de ces loix sacrées, que la nature et la raison ont imposées à tous les hommes (2). On y voyoit aussi le supplice d'un sacrilége, qui avoit pillé le temple des Dieux. On appercevoit encore les restes du cadavre de Titye (3), rongé presqu'entier par son vautour. Nous ne parcourrons pas la suite des tableaux, qu'y avoit peints le fameux Polygnotte, tels que le rocher de Sisyphe, (4) le tonneau des Danaïdes, Tantale, etc. Nous remarquerons seulement, que Pausanias, à la suite de cette descrip-

(1) Paus. Phoc. p. 344.
(2) Ibid. p. 340.
(3) Ibid. p. 345.
(4) Ibid. p. 348.

tion des enfers, annonce qu'il conjecture, qu'un des plus grands crimes qui avoient pu attirer ces châtimens sur la tête de ces malheureux, c'est d'avoir méprisé les cérémonies sacrées d'Eleusis. Sans doute Pausanias fait cette réflexion, pour donner à entendre, que s'ils se fussent fait initier, ils eussent évité ces terribles châtimens : car c'étoit le fruit qu'on se promettoit de l'initiation d'échapper au bourbier et au noir Tartare, et de parvenir à l'Elysée, comme nous aurons lieu de le faire voir dans la suite de cet ouvrage. L'initiation d'Eleusis, ajoute Pausanias (1), a été regardée, dès la plus haute antiquité, par les Grecs, comme une des institutions religieuses les plus précieuses, et aussi supérieure aux autres, que les Dieux le sont aux Héros.

Nous ne parlerons point de Tithorée, placée au nord de Delphes, ni des sommets du mont Parnasse, dont la cime étoit renommée par la célébration des mystères de Bacchus. Nous avons déjà fait voir que l'Isis Egyptienne, sous son ancien nom, étoit honorée dans ce pays, et que Sérapis, sous le nom d'Esculape, y avoit aussi son temple (2). Nous ne rappelerons pas non plus ce

(1) Ibid. p. 348.
(2) Pausan. p. 350.

que nous avons dit plus haut du tombeau d'Antiope, et de la liaison qu'il y avoit entre le culte de ce pays et celui de Thèbes en Béotie.

Nous passerons chez les Dryméens, où Cérès Thesmophore avoit son temple et sa statue ; on y célébroit tous les ans les Thesmophories en son honneur. (1).

Près de là, son compagnon Esculape Barbu, ou Sérapis, avoit son temple à Elatie (2).

En nous reportant à l'occident, vers le golfe de Corinthe, nous trouverons encore Cérès adorée sous le nom de Stiride, qu'elle prend de celui de la ville même de Stiris, où elle reçoit ce culte. La Déesse y étoit représentée tenant un flambeau à la main ; près d'elle étoit une ancienne statue entortillée de bandelettes (3).

Voilà à-peu-près à quoi se réduisent nos recherches sur le culte de Cérès, de Proserpine, de Sérapis, Esculape, ou Pluton, en Grèce, d'après la description que nous a laissée Pausanias, des temples, des autels, des statues, des fêtes consacrées à ces Divinités, dont le culte fut si fameux à Eleusis, et fut

(1) Ibid. p. 352.
(2) Phoc. p. 352.
(3) Ibid. p. 354.

si repandu dans toutes les villes Grecques. Il est aisé de voir par ce rapprochement, que nous venons d'en faire, que, quoiqu'Eleusis ait été le lieu le plus renommé par la pompe et l'antiquité du culte de ces Divinités Egyptiennes, les formes en ont été si variées, les caractères et les noms si différens, qu'on ne peut pas croire que tout ce culte fût sorti des seuls sanctuaires d'Eleusis, et se fût partagé en une infinité de branches, qui ont ensuite couvert toute la Grèce. Différentes peuplades, en différens temps, semblent l'y avoir introduit sous divers noms et diverses formes, dont les plus brillantes, sans doute, sont celles que lui donnèrent les Athéniens et ceux qui les ont copiés. On peut dire effectivement, avec les anciens auteurs, que de toutes les initiations, celle d'Eleusis étoit la plus auguste (1); qu'Eleusis étoit comme le temple commun de l'univers. Aussi donnoit-on à ces mystères le nom de mystères par excellence, comme nous avons eu déjà occasion de le dire. Il nous semble, que les Athéniens avoient reçu immédiatement des Egyptiens ce culte d'Isis et d'Osiris, sous les noms de Cérès et de Bacchus, et qu'ils les communiquèrent eux-mêmes à d'autres. Mais tous les Grecs ne les reçurent pas d'Athènes;

(1) Arist. Rhet. l. 2, c. 24. Arist. Eleus.

de là vint que plusieurs peuples revendiquoient la gloire d'avoir introduit en Grèce la connoissance de ces institutions religieuses. Beaucoup de traditions les rapportoient aux Thraces et à Orphée ; d'autres aux Crétois. Ces insulaires, au rapport de Diodore de Sicile (1), prétendoient être les auteurs des traditions mythologiques sur la génération et les aventures des Dieux, et avoir donné le rituel du cérémonial sacré, et sur-tout les initiations et les mystères. La preuve qu'ils en apportoient, c'est que ce qui étoit une doctrine secrète chez les Grecs, à Samothrace, en Thrace, etc. étoit la doctrine publique de leur île (*//*) ; que c'étoit le fond de leur ancienne religion et de la morale sacrée, qu'on enseignoit chez eux publiquement. Il paroît, par ce témoignage, que les sages Crétois firent comme les Chrétiens, qui ne vouloient point que leur doctrine religieuse et leur morale fussent seulement celles d'une association ou franmaçonnerie particulière et secrète, mais la religion et la morale publique : d'où il résulteroit, que le secret ne fut imaginé que dans la suite, par une espèce de charlatanisme, qui avoit pour but de multiplier le nombre des adeptes, en piquant la curiosité. Malgré la prétention des

(1) Diod. Sic. p. 5.

Crétois,

Crétois, nous ne croyons pas qu'ils soient les seuls qui aient communiqué aux Grecs les initiations et les mystères; et nous soupçonnons qu'eux-mêmes les avoient reçus de l'Egypte où ils faisoient le fond de la religion nationale : car tous les Egyptiens adoroient Isis et Osiris. Les Phéniciéns adorateurs d'Adonis, les Syriens de Thamuz, les Pélasges et les Lybiens adorateurs d'Ammon, etc. et plusieurs autres peuples ont influé en différens temps sur le culte des Grecs, et en ont modifié les formes, en sorte qu'il est difficile de fixer les époques où ces différentes branches de religion ont été transplantées en Grèce, et le sol natal d'où elles ont été tirées. Cependant, en général, l'Egypte nous paroît avoir été comme la pépinière de toutes ces savantes superstitions. La Grèce elle-même à son tour en a propagé les rameaux dans les différentes parties du monde, et sur-tout en Italie et en Sicile, pays autrefois appelé la grande Grèce. Point de pays plus fameux dans l'histoire de Cérès que la Sicile, qui a passé pour avoir été son berceau et celui de sa fille, et le premier théâtre de ses aventures malheureuses. Cette île, disoit-on, avoit été donnée en dot à Proserpine.

La Sicile, suivant l'orateur Romain,

(1) étoit consacrée toute entière à Cérès et à Proserpine. C'étoit une opinion reçue chez les Siciliens, ainsi que chez tous les autres Peuples, et consacrée dans les plus anciens monumens de la Grèce, que les Déesses étoient nées dans cette île ; qu'elles y avoient fait la première découverte du blé, et que Proserpine y avoit été enlevée par Pluton dans la Forêt d'Enna, c'est-à-dire, au centre de toute la Sicile ; que Cérès sa mère alluma aux feux de l'Ethna les flambeaux, qui devoient l'éclairer dans la recherche de sa fille, lorsqu'elle parcourut l'univers. On y montroit encore, du temps de Cicéron, une caverne profonde, par où étoit sorti Pluton, lorsqu'il vint l'enlever, et qu'il l'emporta jusqu'à Syracuse, où il s'enfonça sous la terre. On voyoit le Lac qui s'étoit formé dans cet endroit, et auprès duquel les hommes et les femmes de Syracuse, assemblés en grand nombre, célébroient tous les ans des fêtes (2). Nous avons déjà vu plusieurs de ces trous et de ces lacs, par où Pluton étoit descendu aux enfers, emportant Proserpine. Cette tradition sur la Cérès d'Enna et sur l'antiquité de son culte, en Sicile, l'a-

(1) Cic. in Verrem de Sign. c. 48. Solin, p. 36. Plut. in Timol. p. 239. Arnob. contr. Gent. Ovid. Fast. l. 4.

(2) Cicer. ibid. p. 49.

voit rendue fameuse dans tout l'univers; et les Romains, dans un temps de calamité, ayant consulté les livres Sibyllins, pour savoir comment ils pourroient obtenir un remède à leurs maux, y apprirent qu'il falloit qu'ils appaisassent la plus ancienne Cérès (1). Quoiqu'il y eût à Rome un superbe Temple de Cérès, cependant ils furent obligés d'aller à Enna offrir leurs hommages à la Déesse, et cela, par la décision même des Prêtres, dépositaires des livres Sibyllins. La haute réputation dont jouissoit, de toute antiquité, la Cérès d'Enna, étoit telle, que ce n'étoit point le Temple de Cérès, mais plutôt Cérès elle-même, qu'on croyoit aller y visiter, suivant Cicéron. En effet, si les mystères des Athéniens, chez qui vint Cérès dans ses courses, étoient en si grande vénération, et étoient si recherchés par tout le monde; quelle estime ne devoit-on pas avoir pour ceux d'Enna, où Cérès avoit pris naissance, et où elle avoit fait la précieuse découverte, qu'elle communiqua aux Athéniens? Cérès avoit sa statue en marbre dans le Temple d'Enna, et sa fille la sienne dans un autre Temple. Ces statues, quoique très-belles, n'étoient pas anciennes;

(1) Tit. Liv. l. 24, c. 38 et 39. Val. Maxim. l. 1, c. 1.

mais il y en avoit une autre petite en bronze, d'un travail admirable, et qui passoit pour être de la plus haute antiquité. Devant le Temple de Cérès, on trouvoit deux autres statues, l'une de Cérès Nicéphore, qui portoit dans la main une petite victoire; et l'autre, de Triptolême (1). Les Peuples de Sicile avoient grande confiance à ces Divinités, puisqu'ils étoient persuadés, qu'une profanation de leur culte, ou de leurs statues, pouvoit attirer la stérilité sur leurs terres, et les plus grandes calamités sur eux et sur leur île. Voilà les Peuples, voilà les Prêtres de tous les pays et de tous les siècles.

Les mêmes Déesses avoient aussi leur Temple à Syracuse (2), dans la partie de la ville appelée la ville Neuve. Elles y étoient honorées, sous le nom de Thesmophores, qu'elles portoient dans plusieurs villes de la Grèce. Comme, en cette qualité, elles étoient protectrices des loix et de la justice, c'étoit dans leur Temple que l'on prêtoit le plus redoutable des sermens (3). Celui qui devoit prêter ce qu'on appeloit *le Grand Serment*, pour assurer quelque chose, descendoit dans le Temple des Déesses

(1) Cicer. in Verrem, c. 51, de Signis.
(2) Ibid. c. 55.
(3) Plut. vita Dionis, p. 983.

Thesmophores : là, après certains sacrifices, il mettoit sur lui la mante de pourpre de la Déesse Proserpine ; et tenant une torche allumée, il prononçoit les paroles du serment. Callipus, au moment même où il conspiroit contre Dion, pour écarter tout soupçon, se soumit à cette cérémonie, et prêta ce serment redoutable, qu'il viola bientôt, en assassinant ce même Dion, le jour de la fête de la Déesse Proserpine, qu'il avoit prise à témoin de la pureté de ses sentimens, et de son attachement à celui qu'il projetoit de perdre, et qu'il avoit autrefois initié : car ce Callipus avoit servi à Dion d'introducteur à l'initiation aux saints mystères de Cérès et de Proserpine, qui avoient leur sanctuaire et leurs Prêtresses à Syracuse (1). La fête principale, par laquelle on honoroit les Déesses, tomboit aux environs des semailles, et duroit dix jours. On y retraçoit les anciennes mœurs des Peuples sauvages, que Cérès civilisa ; on s'y permettoit même des propos aussi obscènes (2), que ceux qu'on tenoit sur le Pont du Céphise, lorsque les initiés revenoient d'Eleusis, ou que ceux des Dévots qui alloient à Bubaste en Egypte. Peut-être aussi voulut-on imiter les grossières

(1) Vit. Timol. p. 239.
(2) Diod. l. 5, §. 4.

plaisanteries, dont s'étoit servi Jambé pour égayer Cérès, après la perte de sa fille. Cérès, au rapport d'Athénée (1), prenoit à Syracuse les noms de Siton et de Simalis. On remarquera, que ce premier nom est celui que la Cosmogonie Phénicienne de Sanchoniaton donne à Dagon (2), premier inventeur du blé, dans cette Cosmogonie. Le nom de Simalis approche fort de celui de Semélé, que l'on donnoit à la mère de Bacchus, fils de Cérès, suivant certaines traditions. Apollon Temnitès avoit également sa statue à Syracuse. C'est dans cette même ville, qu'on trouvoit un superbe Temple de la Fortune, que nous avons vue souvent unie à Cérès et à Illythie, chez les Grecs.

Mais un des Sanctuaires le plus religieux, étoit celui de Catane (3). Il y avoit, dans cette Chapelle de Cérès, une très-ancienne statue de la Déesse, que personne, excepté les femmes, ne pouvoit voir, et dont les hommes ne soupçonnoient pas même l'existence. Verrès néanmoins vint à bout de le savoir et de l'enlever. Cette Chapelle étoit desservie par des femmes et des filles. Les hommes en étoient exclus. Nous avons

(1) Athen. l. p. §.
(2) Euseb. Præ. Ev. l. 1, c. 10.
(3) Ibid. c. 45.

déjà vu plus haut Cérès honorée par des femmes, exclusivement aux hommes. Celles de Catane étoient des femmes distinguées par la gravité de leur âge, par la distinction du rang, et sur-tout par leurs vertus. C'est en Sicile, que l'on célébroit les Anthesphories, ou fêtes de Flore, et les Théogamies (1). Ces fêtes de Flore se célébroient à Rome, à la fin d'Avril.

Il n'est pas étonnant, que les Peuples de Sicile, ayant reçu la langue, les arts et les sciences des Grecs, dès la plus haute antiquité, ou plutôt n'étant eux-mêmes que des colonies Grecques, ayent conservé le culte et les traditions mythologiques des Grecs. Ils disent, que la découverte du blé avoit été faite chez eux par Cérès; ils appliquoient à leur pays ce que, long-temps avant eux, avoient appliqué au leur les Egyptiens, qui attribuoient à Isis cette découverte, et qui faisoient l'Egypte le lieu de sa naissance, de son empire, et de ses aventures, lesquelles furent le modèle des fictions Grecques et Egyptiennes. Les Crétois en disoient autant que les Siciliens, comme nous l'avons vu ci-dessus; ils faisoient naître Cérès chez eux, et de-là, répandre ses bienfaits par toute la terre.

Il est bien plus vraisemblable, comme

(1) Poll. l. 1, c. 1, p. 32.

l'observe judicieusement Vossius (1), que les Crétois, les Siciliens, les Athéniens, etc. doivent ce bienfait et ces institutions aux Egyptiens, qui, longtemps avant eux, honoroient Osiris et Isis, à qui ils attribuoient les mêmes inventions (2). L'accord, qui existoit entre le culte et les aventures de l'Isis Egyptienne, et de la Cérès Grecque et Sicilienne, nous en a déjà fourni la preuve; sans parler des traditions, qui nous rappellent vers l'Egypte, soit par le canal d'Orphée, soit par celui de Danaüs: car, suivant Cédrénus (3), la Déesse, qui a trouvé le blé et l'orge, et qu'on honore en Grèce, sous le nom de Cérès, est la même Divinité, qui s'appelle Isis en Egypte.

Au reste, si en Egypte on présentoit au respect des peuples le Phallus d'Osiris; à Syracuse, en Sicile, on y exposoit les parties sexuelles de la femme (4), sous le nom de *Myllos*, dont la matière étoit une composition de sésame et de miel. On en faisoit la consécration dans les derniers jours de la fête des Thesmophories. Cet usage étoit généralement reçu dans toute la Sicile.

L'Italie, et sur-tout cette partie de

(1) Voss. de Origin. Idol. l. 1, c. 17.
(2) Diod. l. 5.
(3)) Cedren.
(4 Athen. l. 14.

l'Italie, qui avoisine la Sicile, reçut des Grecs le culte des Déesses d'Éleusis. Proserpine avoit un riche Temple à Locres, dont les trésors furent pillés par Pyrrhus, et ensuite par Pléminius, qui y commandoit pour les Romains (1).

Cérès étoit aussi honorée à Naples, sous le nom de Thesmophore, et y avoit sa Prêtresse (2). Les Romains faisoient venir de Naples et de Vélies leurs Prêtresses (3), qui devoient exercer à Rome le sacerdoce de ces Déesses. Comme ils honoroient ces Déesses, suivant le rit Grec, ils alloient chercher dans des villes Grecques des personnes instruites des rits et du culte de la Cérès Grecque, afin que les anciennes cérémonies ne fussent point altérées. Cicéron reconnoît, qu'ils avoient reçu le culte de Cérès des Grecs, et que ce sacerdoce avoit toujours été rempli par des Prêtresses Grecques.

Les Arcadiens, comme nous l'avons déjà remarqué plus haut, ayant été s'établir anciennement dans le Latium, y portèrent avec eux les Divinités de leur pays; et conséquemment le culte de Cérès, culte si fameux

(1) Tit. Liv. l. 29, c. 8, 18—19. L. 31, c. 12.
(2) Val. Max. l. 1, c. 1.
(3) Cic. pro Balb. §. 15.

en Arcadie. Aussi Denys d'Halycarnasse (1), ce sage critique en fait d'origines, a-t-il observé, avec beaucoup de justice, que les colonies d'Arcadie, qui vinrent s'établir sur le Mont Palatin, y avoient construit un Temple en honneur de Cérès, et établi des Prêtresses, chargées seules des fonctions de ce sacerdoce. Il dit que l'abstinence faisoit partie des pratiques religieuses de ce culte, et il ajoute, que de son temps on n'avoit encore rien changé à l'ancien rit.

C'étoit, avec assez de vraisemblance, la Déesse d'Hélos (2), près de Pallantée, qui fut ensuite adorée à Hélia, ou Vélia, en Italie, à Catane en Sicile, et enfin à Rome. Par-tout on la reconnoît à l'exclusion que l'on donnoit aux hommes, que l'on écartoit soigneusement de son sanctuaire.

Il arriva souvent aux Romains de faire double et triple emploi des mêmes Divinités, qu'ils ne connoissoient plus dans les différens noms, et dans les différentes formes de culte, sous lesquelles les honoroient les différens peuples, dont ils empruntèrent ces divinités. Ainsi les adorateurs anciens d'Esculape et de Pluton crurent recevoir une divinité nouvelle et étrangère, en recevant Sérapis.

(1) Dionys. Halycarn. p. 20.
(2) Paus. Arcad. p. 266.

Il en fut de même d'Isis, que les adorateurs de Cérès prirent pour une Divinité nouvelle. La même erreur est arrivée aux Grecs, et c'est l'effet de leur ignorance. Elle étoit nécessaire chez des peuples, qui n'avoient point créé leur religion, mais qui l'avoient reçue des autres, sous des formes savantes, que des peuples encore sauvages étoient hors d'état d'entendre et de rapprocher par l'analyse et la comparaison.

Cérès, sous ce nom familier aux Romains des siècles postérieurs, étoit connue à Rome, dès les premières années de la République; et aussitôt après l'expulsion des Rois, on voit le dictateur A. Posthumius, triomphant des Latins, consacrer la dixme des dépouilles à faire célébrer des fêtes et des jeux en honneur des Dieux, et à faire construire un Temple aux trois Divinités Grecques (1), Cérès, Bacchus et Proserpine, dont son collègue Sp. Cassius fit ensuite la dédicace.

La crainte de la disette avoit déterminé le Dictateur à faire un vœu à ces Divinités, pour en obtenir une heureuse récolte, conformément à l'avis, que lui en donnèrent les Oracles et les Décemvirs, dépositaires des livres Sibyllins.

(1) Dionys. Halyc. l. 6. p. 354 — 414.

On voit ici encore un exemple de ce commerce illusoire du Ciel avec la Terre, et du charlatanisme des Prêtres, qui offrent dans la religion un baume pour tous les maux. Les prières des hommes ont toujours été intéressées, et telle est la base primitive de tout culte, comme nous le prouverons bientôt. Cérès fut ce qu'est sainte Geneviève; on la pria toujours inutilement, et on la remercia toujours de ce que l'on imagina en avoir obtenu. Les Romains crurent devoir à Cérès, à Bacchus et à Proserpine l'abondance, dont ils jouirent l'année suivante, par un heureux effet de la Nature. Bacchus, qui présidoit aux vignes et aux arbustes, s'unit à elle, pour enrichir Rome de ses dons, et Rome stupide cria au miracle, fit élever des Temples, ordonna des sacrifices, et des fêtes tous les ans, en honneur de ces Divinités (1).

On fit aussi vœu d'un Temple aux Dioscures, Castor et Pollux (2), que nous avons souvent vu, sous le nom de Dieux Cabires, accompagner Cérès et Proserpine.

On mit au rang des Divinités infernales Cérès, Bacchus et Proserpine, sans doute, parce que, dans les mystères

(1) Ibid. p. 354.
(2) Ibid. p. 351, ex Tit. Liv. l. 2, c. 20.

de ces Divinités, on établissoit le dogme religieux des récompenses et des peines, qui attendoient les hommes aux enfers. Nous avons déjà trouvé, en Grèce, Cérès désignée sous l'épithète de Chtonienne, épithète que Pluton ou Jupiter Chtonius et Proserpine ont prise souvent. Macrobe, en parlant de la bonne Déesse, dit qu'elle passoit pour être la même qu'Hécate Chtonienne (1).

C'est à ce titre, que l'on consacra à ces Divinités les biens confisqués sur certains coupables (2). Ainsi les biens de Sp. Cassius furent consacrés à Cérès, et on les appliqua à l'offrande d'une statue à la Déesse. C'est par la même raison (3), que l'on ordonna, que quiconque auroit maltraité un Tribun du peuple, un Edile, ou quelqu'un des Magistrats du Peuple (4), seroit voué à la vengeance de Jupiter, et ses biens vendus à la porte du Temple de Cérès, de Bacchus et de Proserpine, à qui cette confiscation étoit acquise, suivant l'ancienne loi d'inviolabilité des défenseurs du peuple. On employa aussi à cet usage l'argent des amendes (5). C'est ainsi que, sous le consulat de Pub. Cornel. Scipion, et

(1) Saturn. l. 1, c. 12.
(2) Dion. Hal. l. 8, p. 546.
(3) Tit. Liv. l. 2, c. 41.
(4) Dionys. Hal l. 10, p. 667. idem. l. 6, p. 410.
(5) Tit. Liv. l. 33, c. 25.

de Cn. Manlius Vulso, après la défaite de Philippe, roi de Macédoine, les Ediles consacrèrent trois statues à Cérès, Bacchus et Proserpine, provenant du fruit des amendes.

On chercha souvent à appaiser la colère de Cérès, dans les temps de calamité, pour détourner l'effet des prodiges les plus funestes. C'est ce qui arriva à Rome, l'an 561 de sa fondation, au commencement de la guerre contre Antiochus (1). Les Pontifes, dépositaires des livres Sibyllins, ordonnèrent un jeûne en honneur de Cérès, lequel se renouvela tous les cinq ans; et une neuvaine et une procession, en honneur de la même Divinité. Les dévots y paroissoient couronnés. On remarquera encore, que ce sont les prêtres dépositaires des livres Sibyllins, qui prêchent ici le culte de Cérès; ce qui s'explique, si la Sibylle de Cumes est la fameuse Thémis, la Vierge céleste, ou plutôt la Prêtresse, qui, sous son influence, rendoit des oracles, comme l'indique le passage de Lucien sur les oracles, que l'Astrologie rendoit d'après cette constellation (2). C'étoit d'ailleurs des environs de Cumes, c'est-à-dire, de Naples et de Vélia, que les Romains ti-

(1) Ibid. l. 36, c. 37.
(2) Lucian. de Astrol. p. 993.

roient les Prêtresses de Cérès, comme nous l'avons déjà remarqué.

Proserpine, fille de Cérès, étoit honorée, dès la plus haute antiquité, chez les Sabins, sous le nom de Déesse de *Féronie* ou d'*Anthesphore*, *ornée de guirlandes* et *de couronnes;* de *Philostéphanie*, enfin de *Pherséphone* : les Latins et les Sabins lui rendoient en ce lieu le culte le plus religieux (1). Tous les peuples voisins s'y rendoient à certains jours marqués, les uns pour déposer leurs offrandes dans son temple, les autres pour y faire le commerce : c'étoit une des foires les plus brillantes de tout ce canton (2).

Nous avons déjà vu une Assemblée religieuse assez semblable à celle-ci, tenue à Tithorée en Phocide, près de Delphes, au temple d'Isis.

Les Sabins avoient conservé le souvenir de l'origine Grecque de ce culte de la Déesse *Féronie*, ou plutôt *Pharonie* (3). Ils prétendoient qu'il leur avoit été apporté par une colonie de Lacédémoniens, émigrés au temps de Lycurgue. Effectivement, on trouve la ville de Pharis en Laconie, près d'Amyclée et de l'Eurotas. Dans tout ce pays, Cérès et Proserpine étoient adorées. Peut-être

(1) Dionys. Haly. l. 3, p. 373.
(2) Tit. Liv. l. 1, c. 30.
(3) Dion. Halyc. l. 2, p. 113.

le nom de *Pharonie* nous retrace-t-il son origine ; c'étoit la Déesse de Pharis ou *Pharonienne*. Rien de plus ordinaire, que de voir les Dieux prendre leur nom du lieu où ils sont spécialement honorés. Ainsi Cérès s'appela Eleusinienne ou Eleusinie, chez les peuples du Latium, qui juroient en son nom l'observation de leurs traités (1). Ils en durent faire autant de la Déesse de Pharis, en Laconie.

La Déesse de Phéronie avoit un bois sacré et une fontaine : on l'appeloit aussi la Vierge ou Junon-Vierge, suivant Servius (2). C'étoit, sans doute, la chaste Proserpine, celle qui, suivant Sanchoniaton, mourut vierge. Cependant Virgile, dans son huitième livre, la fait mère du Géant Hérilus à trois corps. Elle étoit une des Nymphes de Campanie, pays fameux par le culte des Déesses d'Eleusis. Les Affranchis la regardoient comme leur Divinité tutélaire, et venoient prendre dans son temple le bonnet de la liberté, après s'être fait raser la tête. Le surnom de *Libera*, sans doute, mérita à Proserpine ce titre de Divinité tutélaire de ceux qu'on mettoit en liberté.

On retrouve, dans différens endroits

(1) Inscrip. Apud. Chishull. ant. Asiat. p. 135.
(2) Serv. ad Æneid. l. 7, v. 799. id. l. 8, v. 564.

de

de l'Italie, des monumens du culte de Cérès, et des inscriptions, qui attestent, que ses mystères et ses initiations n'y étoient point inconnus. On lit quelquefois sur ces monumens les noms de Héraut sacré, ou d'Hiérocérux et d'Hiérophante (1). On y trouve même la qualité d'Hiérophante des Eleusiniennes. Néanmoins on ne peut pas dire, que par-tout où le culte de ces Divinités étoit établi, là fussent aussi célébrés les mystères; car il y a une grande différence entre le culte simple de Cérès et de Proserpine, et la célébration de leurs mystères. Dans l'énumération que nous avons donnée des différentes villes de Grèce, de Sicile et d'Italie, où ces Déesses ont été révérées, et ont eu des autels, des statues et des temples, nous n'avons pas prétendu dire, que par-tout, en général, on y célébrât des mystères, lorsque les Auteurs anciens ne le disoient pas. Mais nous avons cru devoir donner de l'extension à nos recherches, et marquer tous les points où les traces du culte de ces Divinités sont empreintes, afin d'avoir quelques données, qui puissent nous conduire à la filiation des cultes, et même des mystères, dans différens pays. Car nous sommes persuadés, qu'il y a eu souvent des initia-

(1) Inscript. Grutt. p. 28. Murator. p. 387.

tions dans les lieux où les Auteurs anciens n'en placent pas. Leur silence ne nous paroît pas être toujours une preuve contre leur existence; et il est à présumer, que le culte de ces Divinités ne s'est ainsi propagé, qu'à la faveur des initiations ou sociétés religieuses des dévots attachés au culte de ces Déesses. La Société d'Eleusis a été la plus fameuse; mais elle n'a pas été, à beaucoup près, la seule; et nous pouvons en soupçonner, où nous voyons ces Déesses revérées. Peut-être viendra-t-on à bout de les reconnoître, à travers les formes et les dénominations variées qui les déguisent. La sainteté de ces mystères ne se soutint pas par-tout comme à Eleusis.

Dès le temps de Plaute, les fêtes de Cérès et les cérémonies nocturnes, qui les accompagnoient, étoient à Rome (1) des occasions de débauche, au point que le Sénat, pour le bien des mœurs, fut obligé de défendre ces sortes d'assemblées nocturnes, et ne toléra que celles qui se faisoient pour le salut du peuple, conformément aux rits prescrits. De cette espèce étoient ceux de la bonne Déesse, suivant Cicéron (2), et les fêtes séculaires, qui se célébroient aussi la nuit, pour le salut de l'empire (3).

(1) Plaut. Aul. Proleg. v. 36.
(2) Cicer. de Leg. l. 2, c. 22.
(3) Idem de Harusp. respon. Zozim. l. 2.

Les fêtes Romaines n'avoient point la teinte sombre et lugubre des fêtes Grecques, en honneur de Cérès, surtout celle des *Thesmophores* (1). Les femmes y paroissoient en habit blanc, et la couleur noire en étoit proscrite (2). Aussi, après la défaite de Cannes, le deuil fut si grand dans Rome, que les femmes furent obligées d'interrompre la fête de Cérès, parce qu'il n'étoit pas permis de la célébrer dans le deuil (3). Ce fut même une raison, pour le Sénat, de fixer à trente jours la durée du deuil, afin que la fête ne manquât pas cette année d'être célébrée. Il est vrai qu'il s'agissoit de la fête de Printemps; et que les *Thesmophores* ou fêtes de Cérès, consacrées au deuil, se célébroient en Automne : or les fêtes d'Automne étoient lugubres. Au contraire, les fêtes de Cérès, qu'on ne pouvoit célébrer à Rome dans le deuil, étoient celles qui suivoient les *Hilaries* et le retour de Proserpine sur la terre (4). Elles étoient fixées au 7 avril, c'est-à-dire, au quinzième jour, qui suivoit les *Hilaries*, ou à la pleine lune du Printemps. Car le Printemps étoit fixé au 8 avant les Calendes d'avril; et les fêtes au 7 avril,

(1) Dionys. Halyc. l. 2, p. 90.
(2) Ovid. Fast. l. 4.
(3) Tit. Liv. l. 22, c. 61. Valer. Maxim l. 1, c. 1.
(4) Ovid, Fast. l. 4, v. 389.

ou au 7, avant les Ides, au coucher Cosmique de la Balance, et Chronique d'Orion ; deux jours après la célébration de la fête de la *Fortune publique*, trois jours après celle d'*Hébé* ou de la *Jeunesse*.

Les fêtes de l'Hippodrome et les courses du Cirque, que nous avons souvent vues en Grèce liées au culte de Cérès, n'y avoient point été non plus étrangères à Rome ; ou plutôt elles en faisoient partie, sous le nom de *Jeux de Cérès*. C'est à l'occasion de ces fêtes, qu'Ovide (1), dans son 4e. livre des Fastes, nous donne toute l'histoire de l'enlèvement de Proserpine et des courses de sa mère. Ces fêtes duroient six jours. On peut regarder ces fêtes comme des fêtes Cycliques, instituées à l'occasion du renouvellement de la course annuelle du Soleil et de la Lune. Les jeux Pythiens, Olympiens, Néméens, étoient des jeux Cycliques ; et lorsque les Romains établirent leurs jeux séculaires, ils n'oublièrent pas de consacrer, au Champ de Mars (*mm*), les autels de Pluton et de Proserpine, et d'y instituer des cérémonies nocturnes, que jusqu'alors Denys d'Halycarnasse dit avoir été absolument inconnues aux Romains. Zozime parle de trois nuits (2) sacrées,

(1) Ibid. l. 4.
(2) Zozim. l. 2. Dion. Halyc. Ant. l. 2, p. . 91.

passées à chanter et à danser, en honneur de ces Divinités, qu'on invoquoit pour obtenir la santé ; ce qui rapproche ce culte de celui d'Esculape et de Sérapis, qui a été le Pluton des Grecs et des Romains. On invoquoit, dans ces cérémonies, Illythie, Cérès, Proserpine, Pluton et les Parques (1) ; c'est-à-dire, les mêmes Divinités, que nous avons vues tant de fois unies par un culte commun chez les Grecs. Ces fêtes avoient pour objet la félicité de l'Empire. Telles étoient celles de Sosipolis et d'Illythie, de la bonne Fortune en Grèce, et de la bonne Déesse à Rome. Ce sont ces fêtes nocturnes, contre lesquelles la loi ne portoit point de proscription, comme nous l'avons vu plus haut, dans le passage de Cicéron *de legibus*.

Nous avons déjà dit, que c'étoit dans le temple de Cérès ou dans l'Eleusinium, que le premier Magistrat d'Athènes, ou l'Archonte-roi, adressoit des vœux pour le salut du peuple. Mais il paroît, que c'étoit sur-tout pour obtenir la santé, qu'on invoquoit (2) ces Divinités, et pour détourner les maladies et les guerres, qui pouvoient conduire les hommes dans le sombre empire de

(1) Zozim. p. 407.
(2) Lysias cont. Andoc. p. 107.

Pluton. C'est par cette raison, que le Sénat, l'an 352 de Rome, voyant la ville exposée à deux grands fléaux, la guerre et la peste, fit consulter les Livres Sibyllins, pour trouver les moyens les plus propres d'écarter ces maux. La réponse fut, qu'ils s'en délivreroient, s'ils sacrifioient à Pluton et à Proserpine. Ayant donc, conformément à cette réponse, cherché le lieu où ils devoient faire ce sacrifice, ils s'acquittèrent de ce devoir religieux, et ils obtinrent la délivrance qu'ils demandoient; après quoi, ils enterrèrent de nouveau l'autel, qui se trouvoit placé à une des extrémités du Champ de Mars. Nous avons lieu de croire, que cette forme de culte venoit d'Arcadie, près de Mantinée, comme on peut le voir par ce que nous avons dit ci-dessus.

Ces sortes de sacrifices furent quelque temps interrompus, jusqu'à ce que de nouveaux fléaux, affligeant Rome, forçassent (1) Auguste à renouveler ces jeux, et à consulter les dépositaires des livres Sibyllins (*nn*). Ce fut à cette occasion qu'Horace composa son Poème séculaire, dans lequel les noms d'Illythie se trouvent mêlés à ceux d'Apollon et de Diane, des Parques et de Cérès. Après lui Claude, sans attendre la

(1) Zozim. l. 2, p. 400.

révolution du siècle., les fit célébrer. Ce fut sous Domitien, qu'ils furent célébrés à leur véritable époque. Sévère, au bout de quatre-vingt-dix ans, fit célébrer les mêmes jeux, avec ses fils Antonin et Geta. Zozime nous donne la description de cette fête séculaire, que nous croyons inutile de rapporter ici, dans tous ses détails : il suffit de dire, qu'on les annonçoit de la manière la plus imposante. Le Crieur invitoit les Citoyens à venir voir une fête, qu'ils n'avoient jamais vue, et qu'ils ne reverroient jamais. Hérodien prétend (1), que ces jeux séculaires étoient à Rome ce que les grands mystères étoient à Athènes, et qu'ils rivalisoient avec les cérémonies religieuses de la Grèce. On y distribuoit au Peuple du soufre, du bitume et des flambeaux résineux, comme autant de choses qui devoient servir aux purifications du Peuple. Les esclaves en étoient exclus : les hommes libres seuls pouvoient y participer. C'étoit au temple de Diane, sur le mont Aventin, que le Peuple se rassembloit; et chacun apportoit avec soi du blé, de l'orge et des *féves* (*oo*); et on célébroit des veilles sacrées, en honneur des Parques, ou des Déités qui président à la fatalité, et aux destinées des hommes et des empires.

(1) Herod. l. 3, p. 128.

Ces cérémonies nocturnes étoient des plus graves, et accompagnées d'une dignité tout-à-fait imposante (1). Le temps de la fête et de la célébration des jeux duroit trois jours et trois nuits. Les Divinités, auxquelles on sacrifioit, étoient Jupiter, Junon, Apollon, Latone, Diane, les Parques, Illythie Cérès, Pluton et Proserpine (2). La fête de la première nuit s'ouvroit par le sacrifice de *trois agneaux*, sur trois autels construits sur le bord du fleuve. L'empereur, accompagné des quinze Prêtres, y faisoit les fonctions de Sacrificateur, et brûloit les chairs des victimes, dont le sang avoit rougi les autels. A la lueur des flambeaux et des bûchers, on entonnoit des hymnes sacrés; et les ministres du culte recevoient en présent les prémices du blé, de l'orge et des féves. On remarquera, que ces fêtes se célébroient vers le temps de la moisson; et, comme disent les vers Sibyllins, lorsque les plus courtes nuits succèdent au jour. Nous avons déjà vu de ces fêtes d'Isis ou de Cérès, célébrées, à l'approche des moissons, chez les habitans d'Hermione, en honneur de Cérès-Chtonie, ou Infernale (3). On y voyoit paroître de

(1) Zozim. l. 2, p. 401.
(2) Horac. Epod. Od. l. 4, v. 18
(3) Paus. Corinth. c. 35, p. 78.

jeunes garçons et de jeunes filles vêtus de blanc, qui accompagnoient la pompe sacrée ; et ensuite, les dames ou matrones, qui consommoient le sacrifice. Il en étoit à peu-près de même à Rome, dans les fêtes séculaires (1). En effet les dames romaines, ainsi que les chœurs des jeunes garçons et des jeunes filles, y jouoient le principal rôle, les uns, en chantant des Hymnes grecs et latins, et les dames, en se rendant le second jour au Capitole, pour y supplier Jupiter.

Hérodien cite les vers de l'ancienne Sibylle (2), qui ordonnoit, que ces fêtes religieuses fussent célébrées tous les cent dix ans, et qui en dictoit toutes les loix rituelles Le sacrifice du porc et de la truie, par lequel on honoroit Cérès, y est recommandé, et c'est à la Terre qu'on l'offroit. Les avantages, qu'on se promettoit de cette cérémonie, étoient, suivant le même Hérodien, la conservation de l'empire actuel, et l'espoir de conquérir le reste du monde.

Ce sont ces rapports multipliés entre les cérémonies religieuses de chaque révolution de siècle, et les cérémonies sacrées établies en Grèce, en honneur soit d'Isis, soit de Cérès, de Pluton et de Pro-

(1) Zozim. l. 2, p. 402.
(2) Herod. l. 2, p. 405.

serpine, qui nous ont déterminés à ranger ces fêtes anciennes des Romains, dans la classe des cérémonies mystérieuses ou sacrées, dont les Divinités infernales étoient le principal objet.

Nous passons maintenant à l'examen des mystères de la bonne Déesse.

L'origine de ces mystères se perd dans l'obscurité des temps les plus reculés de l'histoire de Rome, et remonte au-delà de la fondation de cette ville, suivant le témoignage de Cicéron, que nous avons déjà cité, et suivant la filiation de cultes, que nous avons établie ci-dessus, entre la religion des Romains et celle des Arcadiens. Les Romains eux-mêmes, en faisant remonter l'origine de ce culte à une fille de Faune ou du Dieu des Pasteurs, nous rappellent aux Divinités de l'Arcadie. Une Nymphe Dryade, telle que la bonne Déesse, est encore une Divinité sortie des forêts du mont Menale ou du Cyllène. Aussi Mercure, né sur cette dernière montagne, passoit-il pour son fils. De même que le nom de *Despoina*, chez les Arcadiens, devoit être tû; de même, à Rome, celui de la bonne Déesse devoit aussi l'être. Car Cicéron dit, qu'il étoit défendu aux hommes de savoir le nom de la bonne Déesse (1), comme Pau-

(1) Cic. de Harusp. Resp. c. 37.

sanias dit, qu'il n'étoit pas permis aux Initiés de savoir celui de *Despoina* (1). J'aime donc mieux rapporter aux Arcadiens l'origine de ce culte, que de l'attribuer aux Sabins, avec Lactance (2). Les Sabins eux-mêmes, venus de Laconie, nous rappellent encore dans le Péloponèse et dans le voisinage des montagnes et des fleuves d'Arcadie.

Ovide reconnoît lui-même, dans ses Fastes, que le culte de Faune, père de la bonne Déesse, et celui de Mercure, avoient été apportés d'Arcadie par Evandre; et il fait cet aveu, en parlant des fêtes des Calendes de Mai (3), époque précise de la célébration des mystères de Fatua ou Fauna, au lever Cosmique de la Chèvre Amalthée. Alors Rome dressoit des autels aux Lares, ou aux Divinités tutélaires des maisons, comme la bonne Déesse l'étoit de l'empire : tel qu'étoit Sosipolis, fils d'Illythie ou de la Chèvre, dont les cornes ornoient la tête de Faune, *Semicaper*, Faune, père de la bonne Déesse, dont la fête étoit annoncée par le lever de la *Chèvre d'Olenie*, nom original, que lui conserve encore Ovide (4).

(1) Pausan. Arcad. p. 268.
(2) Lactan. l. 1, p. 125.
(3) Fast. l. 5, v. 90—99.
(4) Ibid. l. 5, v. 113.

Plutarque (1) compare la Divinité, que les Romains honoroient, sous le nom de bonne Déesse, à celle que les Grecs révéroient sous le titre de *Gynaicaea* ou Déesse des femmes. Les femmes, qui célébroient sa fête, couvroient leurs tentes de branches de vigne. Macrobe assure, qu'une branche de vigne s'étendoit au-dessus de la tête de la Déesse. Pendant tout le temps que duroit la fête, il n'étoit permis à aucun homme d'entrer dans la maison où l'on célébroit ces mystères ; pas même aux maris d'y rester. Voilà pourquoi Clodius, qui étoit fort bien avec Pompéia femme de César, mais dont il ne pouvoit approcher aisément, à cause de la grande surveillance d'Aurélia mère de César, profita de cette fête, pour s'introduire dans la maison de César, chez qui se célébroient alors les mystères. Car c'étoit chez le premier Magistrat, soit Consul, soit Préteur, que cette cérémonie devoit se célébrer.

Quand le temps de la fête étoit venu, le Magistrat sortoit de sa maison, et avec lui tout ce qu'il y avoit d'hommes. La femme restoit alors seule maîtresse de la maison, qu'elle nétoyoit et paroit pour la célébration de la fête. La plûpart de ces cérémonies mystérieuses

(1) Plut. vitâ Cæs. p. 711. et vitâ Ciceronis.

se faisoient pendant la nuit, et ces veilles étoient mêlées de beaucoup de divertissemens et de concerts de musique. Clodius, qui n'avoit point encore de barbe, se déguisa en femme, et se fit introduire dans ce lieu par une esclave, qui étoit dans la confidence. Il fut découvert ; le sacrifice cessa. On couvrit d'un voile les choses sacrées. Clodius fut mis dehors ; et les dames, toutes éperdues, sortirent pendant la nuit, et allèrent annoncer à leurs maris ce qui venoit d'arriver. Clodius est aussitôt accusé d'impiété, et traduit en justice, comme ayant commis un attentat horrible, qui devoit être rigoureusement puni, pour l'honneur, non-seulement de la maison qu'il avoit profanée, mais encore pour celui de la ville et des Dieux (1). Toutes les fois que Cicéron, son ennemi, a occasion de rappeler ce fait, il l'exagère avec tout l'enthousiasme du plus fanatique de nos Prêtres. Cicéron n'étoit pas dévot ; mais il avoit un ennemi en Clodius, et la haine politique se sert de toutes les armes. Encore de nos jours, nos Prêtres, incrédules et vicieux, ont invoqué les droits sacrés de la religion, afin de provoquer la guerre civile, et de faire nager la France dans le sang de ses enfans ; et cela par esprit de vengeance et de

(1) Cic. pro domo suâ ad Pontif. c. 40 in Pis. c. 39.

haine contre ceux qui les rappeloient à la pauvreté et aux mœurs. La religion, dans tous les siècles, a fourni des armes terribles à ceux qui y croyoient le moins.

Cicéron (1), dans l'endroit où il est question de ces sortes de mystères, en parle comme des plus anciens qui fussent établis à Rome, et il en fait remonter l'origine jusqu'aux premiers Rois, et à la fondation de cette ville. A cette grande considération, que leur donnoit une haute antiquité, il en joint une autre, qu'il tire du secret impénétrable, dont ils étoient enveloppés aux yeux des profanes, et de la loi sévère qui en excluoit tous les hommes; sans doute, pour empêcher que le mélange des sexes n'introduisît la corruption dans ces cérémonies saintes: car c'étoit, en quelque sorte, le sanctuaire de la chasteté et de la vertu des femmes. Non-seulement la curiosité, mais le hasard même ne pouvoit sans crime faire tomber les regards d'un homme sur les objets de ce culte mystérieux (2). L'imprudence étoit aussi coupable qu'une curiosité maligne.

« Personne, dit Cicéron, n'a jamais, » de mémoire d'homme, avant Clodius, » profané ce sacrifice auguste; aucun » homme n'en a jamais approché; au-

(1) De Harusp. Resp. c. 8, c. 37.
(2) Ovid. Fast. l. 5, v. 153.

» cun ne s'est rendu coupable d'un in-
» jurieux mépris ; il n'est aucun homme,
» qu'une crainte religieuse n'ait empê-
» ché d'y porter ses regards. Les vierges
» Vestales en sont les Prêtresses (*pp*) : le
» salut de tout le peuple en est l'objet.
» Le sanctuaire est la maison du Pre-
» mier Magistrat ; et son cérémonial
» majestueux honore une Déesse, dont
» il n'est pas permis à un homme de
» savoir même le nom ».

Ici le témoignage de Cicéron s'accorde parfaitement avec celui de Plutarque (1), qui dit, que la bonne Déesse étoit celle des mères de Bacchus, qu'il étoit défendu de nommer.

Comme la chaste Proserpine, la fille de Faune tenoit fort à sa virginité (2), et ne connut d'homme que son père, qui la força ou la trompa, sous la figure d'un serpent dont il prit la forme. Car il paroît que, dans bien des Théologies, le serpent a passé pour avoir séduit des femmes, avec les fruits de l'automne. Dans les unes, ce sont les pommes ; dans les autres, c'est le jus des raisins, qu'on emploie pour les séduire.

La Bonne Déesse, de quelque nom qu'on l'appelle, soit Ops, soit Fatua,

(1) Plut. Vit. Cæs. p. 711.
(2) Macrob. Sat. l. 1, c. 12.

Déesse des oracles, soit Fauna, fille de Faune, fut aimée de son père (1), aux désirs duquel sa pudeur effrayée résista long-temps, au point que le père la fustigea avec l'arbrisseau de Vénus ou le myrthe, pour la contraindre; il essaya ensuite de l'enivrer pour en jouir, mais inutilement. Enfin, il se métamorphosa en serpent, et sous cette forme, il plut à sa fille, ou la trompa. Plusieurs monumens symboliques de ce culte appuyoient cette fable, ou plutôt s'expliquoient par elle. D'abord, il n'étoit pas permis de porter la verge de myrthe dans ce sanctuaire; secondement, une branche de vigne s'étendoit sur la tête de la Déesse, parce que c'étoit à l'aide de son fruit, ou du jus qu'on en exprime, que Faune son père avoit voulu la séduire. Par la même raison, on ne pouvoit y introduire de vin, sous son nom connu; mais bien sous celui de lait; et le vase, qui le contenoit, s'appeloit *Vas mellarium*; troisièmement, on nourrissoit dans son Temple des Serpens apprivoisés.

Plutarque nous peint un serpent, ou dragon sacré, aux pieds de sa statue; et il assure, que les femmes, qui célébroient cette fête, couvroient la tente de branches

(1) Ibid. p. 214.

de

de vignes (1). Nous pouvons donc nous représenter la bonne Déesse, ou sa statue, comme une figure de femme, dont la tête étoit ombragée de raisins, et qui à ses pieds avoit un serpent.

L'époque de la célébration de sa fête étoit aux Calendes de Mai (2); le Soleil étant au quatorzième degre du Taureau, entrant au quinzieme, six jours après le lever Héliaque du Belier, d'après le Calendrier d'Ovide, vers les derniers jours des fêtes de Flore, la veille du jour, où les Hyades, nourrices de Bacchus, se levoient Cosmiquement, ou montoient le matin avec le Soleil. La Lune alors étoit unie au Soleil, dans le lieu de son exaltation, qui étoit le Taureau, signe où Vénus avoit son domicile. Elle étoit pleine nécessairement au Scorpion, dans les étoiles du Serpentaire Cadmus, père des Pléïades et des Hyades; et le Dieu qui tient le Serpent, que surmonte la Couronne, étoit uni à elle.

Le lever de la belle Etoile de la Chèvre Amalthée, placée dans les mains du fils de Vulcain, Ericthonius aux pieds de serpent, donnoit le signal de la célébration de cette fête. Cette constellation avoit un grand rapport avec la culture de la vigne; car on lui sacrifioit

(1) Plut. de virâ Cæs. p. 711.
(2) Macrob. et Ovid. ibid.

pour détourner ses fâcheuses influences, qui pouvoient perdre les raisins. Sa statue étoit en conséquence élevée dans la place publique des Phliassiens (1), qui l'honoroient à ce titre. Elle étoit la mère de Bacchus, comme nous l'avons vu dans la théologie des Libyens (2), qui font naître ce Dieu des amours de Jupiter Ammon, et de la Nymphe Amalthée. Or, suivant la tradition de Plutarque, la Bonne Déesse étoit une mère de Bacchus, et une mère dont le nom n'étoit pas connu vulgairement. Effectivement Sémélé étoit beaucoup plus connue (3). Plutarque ajoute, qu'il se passoit dans ses mystères beaucoup de choses, qui avoient de grands rapports avec les cérémonies de Bacchus, dans lesquelles le Bouc et la Chèvre jouent un rôle important. C'est cette Chèvre, dont la corne étoit entre les mains de la Fortune à Ægira, ville qui prend son nom de celui de la Chèvre; et dans celles de Sosipolis (4), Divinité tutélaire d'Elide. C'est par cette raison, que l'on sacrifioit aussi à la Bonne Déesse, pour la prospérité de l'empire. Aussi les livres Sibyllins, qui conte-

(1) Pausan. Corinth. p. 56.
(2) Ci-dess. t. 2, c. 6 et 7.
(3) Plut. Vit. Cæs.
(4) Pausan. Achaic. p. 234. Heliac. 2, p. 197, 198, 204.

noient les destinées de l'empire Romain, passoient pour avoir été inspirés par la Sibylle Amalthée (1). Ces livres étoient gardés dans le temple d'Apollon ou du Dieu du Soleil, dont on faisoit fille cette Chèvre Amalthée, ou ÆEga (2). On lui donnoit le nom de Fatua, pour caractériser sa vertu prophétique, si l'on en croit Varron (3); et on lui donnoit pour époux Faune (*qq*), le même que Pan (4), chez lequel arrive Hercule, après la conquête des bœufs de Géryon, comme nous l'avons vu dans le dixième Travail de ce Héros (5). Faune passoit aussi pour un Devin, et avoit un Oracle célèbre en Italie (6). Nous avons déjà parlé de l'oracle de Pan et des Chèvres Prophétesses, dans notre chapitre sur ce Dieu (7).

Plutarque en fait une Nymphe. Hésychius fait aussi une Nymphe de la Chèvre Amalthée (8). Ovide l'appelle la Nymphe Naïade, qui donna du lait à Jupiter (9); et Plutarque une Dryade,

(1) Serv. ÆEneid. l. 6, v. 76.
(2) Hygin. l. 2, c. 14.
(3) Varro de Ling. Lat. l. 5, c. 7, c. 5.
(4) Aurel. Vict. Orig.
(5) Ci-dess. t. 1, l. 3, c. 1.
(6) Virg. ÆEneid. l. 7, v. 82-85, et Serv. Com.
(7) Ci-dess. t. 2, c. 9.
(8) Hesych. v. Νυμφ.
(9) Ovid. Fast. l. 5, v. 11—148.

qui eut commerce avec Faune, un des noms de Pan, dont la Chèvre est femme. Ces noms de Nymphes, de Dryades et de Naïades, se confondent quelquefois, sur-tout chez les Arcadiens, chefs de la religion des Romains. Ils donnoient le nom de Dryades et d'Epiméliades à leurs *Naïades* (1), dit Pausanias; et Homère parle souvent des Nymphes Naïades, continue le même Auteur. Il n'est donc pas étonnant d'entendre Plutarque appeler Dryade cette Nymphe, qu'Ovide appelle Naïade. Elle donnoit du lait au Dieu enfant. Voilà pourquoi le vin porté dans son temple devoit s'appeler du lait (2); c'étoit une allusion à la nourrice de Jupiter. Comme dans la théologie primitive des Libyens elle étoit mère de Bacchus, sa statue étoit surmontée de la vigne, et on y pratiquoit beaucoup de choses relatives au culte de son fils. Les femmes, en célébrant cette fête, couronnoient leurs tentes de branches de vigne. Tout ceci est relatif à Bacchus. Quant aux Serpens, on sait qu'ils étoient un attribut symbolique des mystères de ce Dieu, et que le serpent étoit spécialement exposé dans les Orphiques, dont les pratiques se rapprochoient en beaucoup de points des cérémonies mystérieuses de

(1) Arcadic. p. 238.
(2) Macrob. Sat. l. 1, c. 12, v. 215.

la Bonne Déesse, suivant le témoignage de Plutarque (1). D'ailleurs, Erichtonius, ou le Cocher, qui porte la Chèvre, avoit des pieds en forme de serpens. Ainsi on peut dire, que la liqueur avec laquelle on faisoit des libations désignoit tout ensemble Bacchus, Dieu du vin, et sa mère, dont le lait nourrit Bacchus et Jupiter. C'étoit du vin réellement et du lait nominativement, ou sous l'expression mystique. On enveloppoit le vase qui le contenoit, pour déguiser sa nature.

Les attributs de Junon, ou de Reine des cieux, que Macrobe (2) prétend que l'on mettoit en ses mains, et qui désignoient sa puissance souveraine, s'accordent bien avec la tradition des Libyens sur la Nymphe Amalthée, que viola Jupiter, et dont il eut Bacchus. Ce Dieu en récompense l'établit Reine de tout le pays voisin des monts de la foudre, et qui ressemble assez à la corne de bœuf. Amalthée, devenue Reine de ce lieu fécond, le nomma corne d'Amalthée. Il étoit sur-tout fertile en vignes. Ce Bacchus, fils de la Chèvre Amalthée, ou petit-fils de Faune, est sans doute le Bacchus fils de *Caprius*, dont parle Cicéron (3), et qu'il met le troisième. Il lui

(1) Plut. Vit. Cæs. p. 711.
(2) Macrob. Sat. l. 12.
(3) De Nat. Deor. c. 3, c. 23.

fait établir les fêtes Sabaziennes, dans lesquelles on enseignoit la métamorphose de Jupiter en dragon, pour cohabiter avec Proserpine, mère de Bacchus, comme ici Faune, sous la forme de ce même animal, cohabite avec la bonne Déesse, mère de Bacchus.

D'après ces rapprochemens, nous regarderons la Chèvre céleste, ou la Belle Etoile du Cocher, qui tous les ans annonçoit la fécondité du printemps, comme la *Bonne Déesse*, qu'honoroient, dans leurs mystères secrets, les Dames Romaines, au premier Mai, au lever même de la Chèvre (*rr*) Amalthée. On a pu la confondre avec la terre, dont la fécondité commençoit à se développer à cette époque, et dont la Chèvre elle-même et ses Chevreaux étoient l'emblême astrologique; et c'est pour cela que la victime ordinaire de la terre, la *Laye pleine*, fut immolée à la Divinité de la Terre, à cette époque du signe du Taureau, et à la belle Néoménie, qui voit tout éclore. On a pu aussi la prendre pour Maïa, mère de Mercure, ou pour la Pléiade, qui est alors en conjonction avec le Soleil. On a pu y voir la mère d'Erichtonius ou du Cocher, autrement l'épouse de Vulcain, qui ensemença la Terre et donna naissance au Cocher. Toutes ces traditions différentes nous reportent toujours au premier Mai et

au lever des constellations, qui se lient à cette époque heureuse de la Nature, et sur-tout au Cocher équinoxial Myrtile, qui tient le fouet qui fournit l'allusion à l'aventure de la Déesse, fouettée par son père avec des branches de myrte. On l'appelle Bonne, puisqu'elle réveilloit la fécondité de la terre, accouchoit la nature, et épanchoit sur les campagnes les richesses et l'abondance. De-là vinrent les noms de Bonne, parce que, dit Macrobe, elle est la source de tous les biens nécessaires à la vie; et d'*Opi*, parce qu'elle est secourable, et que notre vie se soutient par ses secours. La Belle Etoile, qui annonçoit le mois de Mai, a pu faire naître toutes ces idées, et fournir la matière de toutes ces fictions sacrées. Elle a encore conservé sur les anciens globes l'épithète de *Felix Sydus* (*ss*). Comme c'est au printemps, que la terre fait éclore de son sein toutes les plantes, on rassembloit des herbes naissantes de toute espèce dans son temple, et on déposoit à ses pieds les dons qu'elle répand en abondance dans nos jardins et nos prairies. Je serois tenté de croire que sa fustigation même par son père fut représentée dans le sanctuaire par la flagellation des femmes, et que c'étoit là le grand mystère, dont l'amante de Clodius lui promit le spectacle.

On ne sera plus étonné, que cette curiosité ait irrité tant de femmes, et sur-tout des maris, contre Clodius. Nous sommes en quelque sorte autorisés à le soupçonner, en voyant que les cérémonies anciennes étoient toujours représentatives des aventures des Dieux ou des Déesses. Ainsi on imita le deuil et les courses de Cérès ; ainsi, en Italie, on faisoit disparoître une jeune fille dans les fêtes du rapt de Proserpine ; ainsi les Prêtres d'Atys retranchoient de leur corps les mêmes parties, qu'avoit perdues Atys ; enfin ainsi, en Egypte, les femmes et les hommes se fustigeoient en honneur d'Isis, ou de la Lune, qu'avoit fustigée Pan. En effet, on représentoit Pan, ou l'image du Cocher équinoxial, frappant d'un fouet la statue de la Lune. Le Dieu étoit en état d'érection, comme le Mercure des Pélasges (1) ; et sans doute, comme Faune, père de la Bonne Déesse ; et comme Horus ou Priape en Egypte. Cette statue de la Lune, sur laquelle Pan ou Faune appuye son fouet, étoit celle que l'on voyoit à Panople, ville qui tire son nom du Dieu Pan, qui y étoit adoré. Nous avons déjà vu, que ce même Dieu étoit adoré à Mendès, et que son symbole vivant étoit un Bouc, portant comme

(1) Steph. in Panapol. Suid.

Pan le nom de Mendès (1). On sait quels étoient les mystères que les femmes célébroient avec le Dieu : il n'est point d'obscénité que la superstition ne vienne à bout de sanctifier. Les femmes de Rome auroient bien pu, dans l'obscurité de leur sanctuaire, se permettre quelques-unes de ces pratiques religieuses, sinon en nature, au moins en imitation et en pantomime. Il est certain, que du temps de Juvénal il se passoit quelque chose de semblable dans ces mystères, et que la luxure du Bouc et celle de la Chèvre, qui le provoque et l'attend, y étoient mis en représentation (2). Voici comme s'exprime à cet égard Juvénal. On sait à présent ce qui se passe dans ces sanctuaires, quand la trompette agite ces Ménades, et lorsqu'étourdies par les sons et enivrées de vin, elles font voler leurs cheveux épars, et hurlent à l'envi le nom de *Priape*. Quelle fureur ! Saufella, tenant en main une couronne, provoque les plus viles courtisanes, et remporte le prix de la lubricité ; mais à son tour elle rend hommage aux ardeurs fougueuses de Medulline. Celle qui triomphe dans ces assauts lubriques, passe pour la plus noble athlète. Rien n'est feint;

(1) Herod. l. 2, c. 46. Ci-dess. t. 2, c. 9.
(2) Juven. Sat. 6, v. 314—34.

les attitudes y sont d'une telle vérité, qu'elles auroient enflammé le vieux Priam, et Nestor affoibli par ses longues années. Déjà les désirs veulent être assouvis; déjà chaque femme reconnoît qu'elle ne tient dans ses bras qu'une femme, et le sanctuaire retentit de ces cris unanimes. « Il est temps d'introduire les » hommes. Mon amant dormiroit-il? » qu'on l'éveille. Point d'amant? je me » livre aux esclaves. Point d'esclave? » qu'on appelle un manœuvre. A son » défaut l'approche *d'une brute ne* » *l'effraieroit pas* » ! Telle est la peinture que nous fait Juvénal des excès de cette lubricité religieuse, provoquée par les mystères et les cérémonies secrètes de la Déesse, qui amenoit les femmes à un tel point de délire, que, comme celles de Mendès, elles auroient volontiers consenti à l'approche du Bouc, dont l'action sur elles eût été une image de celle qu'éprouvoit la terre, au moment où la Chèvre et le Cocher céleste annonçoient la fécondité, qui se développoit au premier Mai, par l'énergie du Soleil et de la Lune du printemps.

Les dames Romaines n'ayant pas porté peut-être la dévotion aussi loin que les Egyptiennes, et les maris n'ayant pas voulu non plus qu'aucun homme représentât Faune, on s'en tint à l'illusion,

et les femmes se chargèrent du double rôle, qui ne pouvoit point exciter la jalousie des époux, mais qui pouvoit bien piquer la curiosité de Clodius. Car enfin, s'il ne s'y fût point passé quelque scène lubrique, et amusante pour un jeune libertin, Clodius n'auroit jamais exigé de son amante une complaisance, qui pouvoit les perdre tous deux. La description qu'elle lui en avoit faite, dans ces momens où l'amante et l'amant n'ont plus de mystères que ceux de leur amour, avoit sans doute porté Clodius à lui demander ce gage de leur tendresse, et elle à le lui accorder. La scène devoit être plaisante, puisqu'ils s'exposèrent à en payer si cher le spectacle.

Les hommes rivalisèrent de leur côté avec les femmes, si on en croit Juvénal, et ils eurent aussi leurs cérémonies secrètes, dont les femmes furent exclues (1). Ils se paroient la tête de longues bandelettes, et le cou de colliers. Dans ce costume, qui se rapprochoit de celui des femmes, ils immoloient une truie à la Bonne Déesse, et lui offroient un grand vase plein de liqueur, dont Bacchus, son fils, gratifie les mortels. Toutes les femmes en étoient bannies; c'étoit, dit Juvénal, absolument l'inverse des mystères de la Bonne Déesse

(1) Juven. p. 84—92.

sous ce rapport ; les mâles seuls y étoient admis. Loin d'ici profanes, crioit-on aux femmes ; on n'entend point ici les accens plaintifs de vos cors et de vos chanteuses. C'est à-peu-près ainsi, ajoute Juvénal, que les Baptes autrefois célébrèrent dans Athènes, à la lueur des flambeaux, *leurs orgies*, et fatiguèrent leur Cotyto. Cette Déesse étoit une Divinité tutélaire pour les Athéniens, et sur-tout pour les Corinthiens, comme la Bonne Déesse l'étoit pour les Romains. Ces cérémonies, auxquelles les femmes ne participoient point, et qui appartenoient exclusivement aux mâles, pouvoient bien avoir pour objet le principe actif de la nature, qui exerce, à cette époque, toute son énergie ; c'est-à-dire le Soleil, soit Bacchus, soit Hercule. Macrobe, à l'occasion des mystères de la Bonne Déesse (1), ajoute que l'exclusion que l'on donnoit aux hommes, dans les mystères de la Bonne Déesse, fut cause d'une exclusion pareille que leur donnèrent les hommes, dans la célébration des mystères d'Hercule, qui avoit tué le père de la Bonne Déesse, lequel l'ayant reçu chez lui avoit voulu le tuer ensuite, comme il avoit tué ses autres hôtes (2).

(1) Macrob. Sat. l. 1, p. 215.
(2) Plut. Parall. p. 315.

Hercule arrivoit en Italie, emmenant avec lui les bœufs de Géryon. Faune lui donna l'hospitalité, et voulut ensuite le trahir ; mais Hercule le tua. On se rappelera ce que nous avons écrit, dans l'explication des douze travaux de ce Héros, que la conquête des vaches ou bœufs de Géryon, le dixième Travail d'Hercule, ou celui qui tombe au dixième signe, à partir du Lion solstitial, sont le passage du Soleil sous le Taureau, en conjonction avec la Chèvre et le Cocher, qui fournissent les attributs de Faune. La Chèvre alors se perd dans les rayons solaires, et disparoît au couchant, tandis que l'Hercule céleste monte à l'orient. Voilà le fond de la fiction. Le Soleil est dans les premiers degrés du Taureau ; pendant que le Cocher et la Belle Etoile de la Chèvre, enveloppés des rayons solaires, montent le matin avec l'astre du jour *oritur cosmice*. Alors on célébroit la fête de la Bonne Déesse, fille de Faune. La fable rapportée par Macrobe (1) suppose, que ce jour-là même Hercule étoit en Italie (*tt*), maître et possesseur des bœufs de Géryon. Que ce Héros ayant eu soif, demanda de l'eau à une femme, qui lui en refusa, sous prétexte qu'on célébroit ce jour-là

(1) Macrob. Sat. l. 1, c. 12.

la fête de la Déesse des femmes, ou de la Bonne Déesse ; et qu'il n'étoit pas permis aux hommes de rien goûter de ce qui appartenoit aux préparatifs de cette fête. En conséquence Hercule, instituant aussi une fête, se vengea des femmes en leur donnant l'exclusion, et en recommandant soigneusement aux Pinariens et aux Potitiens, de ne permettre absolument à aucune femme d'assister à ce sacrifice. Peut-être étoit-ce là cette cérémonie pratiquée par les hommes, dans les fêtes de la nature, et de la fécondité du printemps, dont Juvénal a voulu parler. L'immolation de la truie étoit aussi le sacrifice que les Romains faisoient à Hercule et à Cérès le 12 des calendes de janvier, quelque temps avant le lever de la Lyre, et par conséquent pendant le lever de l'Hercule céleste qui la précède (1). Le même Auteur ajoute, que le vin mêlé de miel étoit offert aux Pans ; ce qui explique pourquoi dans les fêtes de la Bonne Déesse, on faisoit usage de vin, et pourquoi l'on appeloit le vase qui le contenoit *Mellarium* (2). C'étoit une libation faite aux Pans, à qui on offroit le vin mêlé de miel ; et cependant on appela cette liqueur lait, par

(1) Macrob. Sat. l. 3, c. 11, p. 323.
(2) Ibid. l. 1, c. 12.

allusion au lait de la Chèvre Amalthée, dont Jupiter fut nourri, et dont on prétend que fut formée la Voie-lactée, où est le Cocher.

Quant au déguisement des hommes, et aux ajustemens de femmes, qu'ils prenoient dans cette fête, cette pratique n'étoit point étrangère au culte d'Hercule. Plutarque nous apprend (1), que dans l'île de Cos, le Prêtre d'Hercule se revêtoit de l'habit de femme, et paroit sa tête de longues bandelettes, pour sacrifier à ce Héros. On comptoit à ce sujet une fable : que ce Dieu fatigué dans un combat contre les Méropes, avoit été obligé de fuir déguisé en femme ; qu'ensuite il étoit revenu vainqueur, et avoit remporté pour prix de sa victoire un Belier ; et qu'ayant depuis épousé la fille d'Alciopus ou Alcippus, il en avoit pris la robe semée de fleurs brillantes. Nous n'entrerons point dans l'examen de cette fable, qui naturellement nous rappelle à l'équinoxe, aux Pleïades, sur la queue du Belier ; nous dirons seulement, que dans le culte d'Hercule, à cette époque, on employa quelquefois le déguisement en femmes, et qu'il seroit possible que ce fût une de ces anciennes fables, que célébroient les hom-

(1) Quæst. Rom. p. 304.

mes en mémoire de l'union d'Hercule à la bonne Déesse sous le Taureau, au lever Héliaque d'*Aries* ou du Belier, dont il disputoit le prix.

Au reste, comme ce Soleil du Taureau est effectivement le Bacchus des Grecs, on peut aussi, sous ce point de vue, rapprocher cette cérémonie de celle que les Thyades célébroient en honneur de Bacchus. Plutarque d'ailleurs reconnoît, qu'il y avoit entre les mystères de la Bonne Déesse et les Orphiques, ou les mystères de Bacchus, beaucoup d'analogie et de pratiques communes. Juvénal compare ce culte à celui de la Déesse Cotyto (1). Cette Divinité étoit sur-tout révérée à Corinthe. C'étoit un Génie ou Démon, qui présidoit à la débauche des efféminés, suivant Suidas; ce qui convient parfaitement au tempérament lascif de la Chèvre et du Bouc, dont les mystères de la Bonne Déesse à Rome, et du Dieu de Mendès en Egypte, retraçoient l'image. C'est dans un vase en forme de phallus, que Juvénal fait boire (2) ces efféminés, dont il fait la peinture; et dont les mystères, suivant lui, étoient accompagnés des mêmes indécences, qui déshonoroient les mystères de Cybèle. Ils se piquoient à

(1) Suid. in voce *Cotyto*.
(2) Juven. Sat. 2.

Corinthe

Corinthe de rivaliser avec le sexe féminin, et de l'imiter. Le nom même de Thiasotes, donné à cette Divinité, est celui du Bouc en Hébreu, *Thyas*; et le pluriel, *Thyasim* (1), *hirci*.

Nous croyons donc, que les mystères de Cotyto étoient ceux de la Chèvre, que les hommes célébroient en costume de femmes; et que les rapports, qu'avoient ces mystères avec ceux de Bacchus étoient fondés sur ceux qu'avoit le Bouc (2) avec Bacchus. Cette Déesse Cotyto avoit un ancien portique à Epidaure, ville consacrée à Esculape, dont les Serpens étoient nourris dans le temple de la Bonne Déesse (3); dans ce temple, où, suivant Macrobe, on portoit toutes les herbes médicinales, dont se servoient les Prêtresses pour composer les remèdes, qu'elles distribuoient au peuple. Esculape entortillé du serpent, dont Faune prit la forme dans sa métamorphose, avoit été nourri par une Chèvre, et cette Chèvre est la Chèvre Amalthée, qui se couche au lever du Serpentaire Esculape, et qui se lève à son coucher. On y voyoit aussi une colonne, monument de la piété d'Hippolyte (4), dont le Cocher porte

(1) Buxtorf. p. 856.
(2) Pausan. Corinth. p. 70.
(3) Macrob. Sat. l. 1, c. 12, p. 215.
(4) Ibid. Corinth. p. 74.

aussi le nom, et dans la constellation duquel brilloit le Fils de Thésée, suivant les traditions de Trézène, voisine d'Epidaure.

Synésius (1) nous peint les efféminés, qui célébroient les mystères de Cotyto, à-peu-près sous les mêmes traits, que les a représentés Juvénal, et sur-tout fort occupés de parfumer et d'arranger artistement leur chevelure; ces cheveux, qu'Horace appelle *crines adulteros* dans le beau *Pâris*. Cet écrivain confond ces mystères avec les Ithyphalles, fêtes lubriques, où, sous toutes les formes, on rappeloit l'action génératrice du principe actif de la nature; et il dit que la Déesse de Chio en étoit l'objet. Il paroît, que la longue chevelure et le soin qu'on en prenoit faisoient partie de ce cérémonial; ce qui nous rapproche encore des fêtes ou du culte du Cocher, en honneur de qui on nourrissoit sa chevelure. Les filles, au moment de se marier, coupoient alors cette chevelure et la déposoient dans le temple d'Hippolyte ou du Cocher. Lorsque Leucippe, ou l'homme aux chevaux blancs, fils d'OEnomaüs (2), dont le Cocher céleste étoit Cocher, voulut, suivant les traditions d'Arcadie, épouser Daphné; il fit

(1) Synes. in Calvit. p. 85.
(2) Arcadic. p. 253.

croître sa chevelure, se fit passer pour femme et en prit l'habit pour tromper son amante; ainsi la longue chevelure semble avoir caractérisé la femme et les efféminés. En général il paroît, que dans le culte Astrologique, on changeoit de costume à raison du sexe des Divinités qu'on adoroit (1). Les adorateurs de la planète de Vénus prenoient l'habillement de femme; et les femmes, qui adoroient la planète de Mars, prenoient celui d'homme. Le culte de l'étoile de la Chèvre faisoit incontestablement partie du Sabisme.

Quant aux Baptes, dont parle Juvénal dans cet endroit, ils étoient les initiés aux cérémonies sacrées de Cotyto, dont les mystères paroissent avoir leur origine chez les Thraces, et ressembloient assez aux Bacchanales, dont ils imitoient la licence.

Le célèbre Eupolis les joua dans une comédie, qu'il intitula *les Baptes* (2). Il en fut la victime : il connoissoit mal les dévots, qui ne pardonnent jamais à ceux qui les démasquent. On prétend qu'ils le précipitèrent dans la mer.

(1) Seld. Synt. 2, c. 4, p. 281. Maimon. More Nevoch. part. 3, c. 38. Firm. de Errore Prof. Rel. c. 4.

(2) Hephæst. Enchirid. p. 14.

(1) Nos Baptes d'aujourd'hui, ou Baptisés, ne sont guères plus tolérans.

Le culte de Cotyto et des Divinités femelles, dont nous avons parlé jusqu'ici, ainsi que de la licence de leurs fêtes, nous conduit naturellement à celui de Vénus et de Cybèle, et à l'examen de leurs mystères. C'est un article qui nous reste encore à terminer, avant de passer aux mystères des Divinités mâles, telles qu'Osiris, Bacchus, Adonis, Mithra, Atys, les Dioscures, etc. qui tous, excepté les Dieux de Samothrace, ne sont que le Soleil, adoré sous différens noms et différentes formes. Son culte s'unit souvent à celui des Divinités femelles, telles qu'Isis, Cérès, dont nous avons déjà parlé; ou telles que Vénus et Cybèle, dont nous allons en ce moment parler, et que conséquemment nous ferons souvent marcher ensemble, comme dans l'article suivant.

Le culte de Vénus et d'Adonis son amant, et les mystères qu'on célébroit en honneur de ces Divinités, semblent appartenir principalement à la Syrie et à la Phénicie, d'où ils passèrent ensuite en Grèce et en Sicile. Vénus ou Astarté est la grande Déesse des Phéniciens; comme Hercule est leur plus grand Dieu. On donna à ce dernier les noms

(1) Politian. Miscell. c. 10.

de grand Roi ou *Melecarte*, et celui d'*Adoni*, mon Maître, ou Seigneur, dont les Grecs firent Adonis. Nous avons déjà traité l'article de cette Divinité, et nous en parlerons encore ailleurs à l'article de la religion des Chrétiens : nous ne parlons ici que de ce qui a rapport aux mystères (*uu*).

Lucien (1), dans son traité de la Déesse de Syrie, nous a donné, en grande partie, la description des fêtes mystérieuses d'Adonis et de Vénus à Byblos en Syrie. On y donnoit le spectacle de la mort de ce Dieu et de la désolation de son amante. Tous les ans, durant une semaine consacrée à la douleur, espèce de semaine sainte, on célébroit les mystères du Dieu mis à mort et ressuscité (2). Adonis, mort dans ce pays de la blessure d'un sanglier, devenoit l'objet de ces fêtes de deuil, qui, chaque année, se célébroient en mémoire de ce tragique événement. L'image d'un deuil public étoit répandue sur toute cette contrée pendant tout ce temps. Les dévots se flagelloient et faisoient retentir l'air de leurs cris lamentables ; et ensuite on célébroit les Orgies, ou les cérémonies mystérieuses, auxquelles la mort du Dieu

(1) Lucian. t. 2, de Dea Syria. p. 878.
(2) Ammian Marcell. l. 9, c. 22.

donnoit lieu. On rendoit au Dieu mort les honneurs funèbres ; après quoi, le deuil et les macérations étant finies, on annonçoit sa résurrection et son ascension au ciel. Les Prêtres, dans cette fête, se rasoient la tête, à l'imitation des Prêtres d'Isis en Egypte. L'origine de ce culte et sa filiation avec le culte Egyptien, étoient aisées à reconnoître, par la cérémonie même qui se pratiquoit en même temps aux bouches du Nil. Au commencement de cette semaine sainte, les Egyptiens faisoient porter une espèce de mannequin d'osier représentant la tête d'Osiris (*xx*), lequel, après avoir été poussé par les flots, arrivoit régulièrement le huitième jour à Byblos (1) ; et son arrivée, qui ne manquoit jamais, y annonçoit le terme des malheurs du Dieu, et son retour à la vie. Lucien assure, qu'il a été témoin de ce miracle, qui avoit lieu tous les ans ; comme si les vents, par une providence toute particulière, se fussent engagés tous les ans à remplir cette fonction, sans que jamais le panier s'écartât de sa route, et retardât un instant sa marche. Il faut beaucoup de foi pour y croire. Les femmes Phéniciennes attendoient le panier sacré impatiemment ; et dès qu'il étoit arrivé au rivage, elles l'emportoient avec elles, et mettoient fin à leur deuil.

(1) Lucian. ibid. p. 879.

La tradition venoit encore à l'appui de cette cérémonie, pour prouver l'origine Egyptienne de ces mystères : car on prétendoit, que ce n'étoit point Adonis, mais Osiris, qui étoit l'objet de ce culte, et que c'étoit Osiris qui étoit enterré en Egypte. Telle étoit l'opinion de plusieurs des habitans même de Byblos, suivant Lucien. Mais tout ceci se concilie, quand on sait qu'Adonis et Osiris ne sont que deux noms différens du même Dieu Soleil, comme le disent Macrobe et Martianus Capella, et comme notre système d'explications le prouve. Le nom d'Adonis, qui étoit plus familier, par cela même qu'il étoit dans la langue du pays, fit oublier l'ancien nom, qui étoit Egyptien ; mais il ne fit pas une nouvelle Divinité de celle dont les Egyptiens portèrent le culte sur la côte de Phénicie, à Byblos, dont le premier Roi étoit *Hélios*, suivant Sanchoniaton, c'est-à-dire le Soleil (1), qui fut, comme Adonis, mis à mort par une bête féroce, suivant le même Sanchoniaton, et ensuite apothéosé. L'usage où étoient les dévots de Phénicie de se raser la tête, dans la fête du deuil de la mort d'Adonis, comme faisoient les Prêtres d'Egypte, à l'occasion de la mort d'Apis, et dans la cérémonie du

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 9.

deuil d'Isis cherchant Horus, vient encore à l'appui de cette conséquence, ou de cette filiation de culte. Les femmes, qui refusoient de se raser la tête, étoient condamnées à se prostituer pendant un jour (1). Les étrangers seuls étoient admis à cette jouissance, et le prix de la prostitution étoit appliqué aux frais du culte de la Déesse Vénus, adorée en ce lieu sous les noms d'Astarté, coiffée d'une tête de Taureau; sous celui de Salambo, chez les Babyloniens (2); sous celui de Mylitta, chez les Assyriens (3); d'Alilath chez les Arabes, d'Aphrodite chez les Grecs; d'Anaitis et de Mithra chez les Perses. Cette Déesse avoit son temple et sa statue sur le Liban, dans le voisinage de Byblos, sur la montagne même, où l'on supposoit que son amant fut blessé par la dent meurtrière du Sanglier, ou de cet animal symbolique, dans lequel Macrobe voit un emblême de l'hiver, qui blesse le Soleil et qui lui ôte la force puissante par laquelle il féconde la nature au printemps. (4) La statue de la Déesse avoit toute l'expression de la douleur dans ses attitudes. Sa tête penchée et couverte d'un voile étoit soutenue par

(1) Lucian. ibid. p. 879.
(2) Hesych. in voce Σαλαμβ.
(3) Herod. l. 1, c. 199.
(4) Macrob. Sat. l. 1, c. 21.

sa main gauche, près sa poitrine, et son visage sembloit baigné de ses larmes. Elle pleuroit son amant malheureux, et elle exprimoit le deuil de la nature, privée de l'action vivifiante de l'astre qui l'anime. Le fleuve, qui coule du Liban, étoit teint en rouge, dans les jours où l'on célébroit la mémoire de la mort d'Adonis, et il sembloit retracer les flots de sang, qu'avoit répandus l'amant de Vénus, dont le fleuve lui-même avoit emprunté le nom (1). Ce phénomène annuel avertissoit tous les ans ceux de Byblos de pleurer la mort de leur Dieu. On attribuoit cet événement au sang d'Adonis, qui se mêloit aux eaux du fleuve. Telle étoit l'opinion du peuple. Des gens plus instruits expliquoient cela par le mélange d'une terre rouge, que le vent tous les ans, à cette époque, ne manquoit jamais d'y porter. Pour moi, qui ne crois pas à la fidélité des vents, j'aime mieux y voir la perfidie des Prêtres, qui ont toujours cherché à étonner les peuples par des miracles. C'étoit par leurs soins et non pas par les vents, que ces sables rouges étoient versés dans les eaux du torrent. Voilà le miracle. Les mystères de la Vénus de Byblos, ou Phénicienne, passèrent dans l'île la plus voisine du continent, ou dans

(1) Lucian. ibid. p. 80.

l'île de Chypre, qui lui fut entièrement consacrée, et qui lui fournit même un surnom. Cyniras (*yy*), à qui l'on attribuoit la fondation du temple antique de Vénus (1), construit sur le Liban, et qui du temps de Lucien tomboit de vétusté, passoit, dans les traditions Mythologiques, pour le père d'Adonis, qu'il avoit eu d'un commerce incestueux avec Myrrha sa fille, qui fut ensuite changée en arbre de ce nom, lequel est consacré au Soleil. On disoit que ce Cyniras avoit régné en Chypre (2). Ce fut là, sans doute, ce qui donna lieu d'imaginer deux Adonis, dont l'un naquit à Byblos, et l'autre en Egypte (3). On prétend que ce fut lui, qui institua dans cette île les mystères de Vénus et d'Adonis, que nous avons vus établis dans le continent à Byblos. L'un étoit supposé fils de Thias, l'autre de Cyniras. Il eut pour fils Priape, Dieu de la génération (4), qui exerce son action au printemps. Adonis avoit été nourri par des Naïades. Devenu grand, il inspira de l'amour à Vénus même, qui lui recommanda d'éviter sur-tout (5) la rencontre des bêtes féroces (*zz*) Mal-

(1) Lucian. ibid. p. 881.
(2) Ovid. Metamorph. l. 10.
(3) Isacius Tzet.
(4) Clem. Protrep. p. 10.
(5) Ovid. l. 10.

gré des avis aussi sages, Adonis emporté par l'amour de la chasse, provoque un sanglier monstrueux, qui lui fait à la cuisse une blessure mortelle. Le sang, qui coule de sa blessure, donne naissance à une fleur appelée *Anemone* (1), dont le nom fait allusion aux vents, qui s'élèvent à cette époque. Ce sanglier étoit Mars lui-même, son rival, amant de Vénus, qui avoit pris cette forme (2). La Déesse déposa le corps de son amant sur un lit de laitues, et obtint de Jupiter, qu'il ne resteroit que six mois dans l'empire des morts avec Proserpine, et que les six autres mois il les passeroit avec elle sur la terre. Ce passage successif de l'amant de Vénus et de Proserpine, du ciel aux enfers et des enfers au ciel, est fort bien expliqué dans Macrobe, par le passage du Soleil dans les deux hémisphères (*a*).

L'érection du Phallus d'Adonis (*b*), que consacra Isis, répond aussi à la génération de Priape, fils d'Adonis et de Vénus. Ces deux fables se rapprochent infiniment, et je ne suis pas étonné, que dans les traditions de Byblos, comme nous avons dit, Adonis fût pris pour Osiris. C'étoit aussi un sanglier que poursuivoit Typhon, lorsqu'il trouva

(1) Theocr. Epitaph. Adon.
(2) Jul. Firm. Prof. Rel. p. 21 et 22.

le corps d'Osiris, qu'il mit en pièces, et dont les parties furent rassemblées par son épouse (1), qui leur donna la sépulture, qui fit des établissemens religieux, et institua des mystères en mémoire de ce tragique événement. Ce Sanglier est celui d'Erymanthe, ou l'Ourse céleste, que Plutarque appelle le Chien de Typhon (2). Ces deux fables, et conséquemment les représentations mystérieuses de ces fictions tragiques, ont un même but, et portent sur le même fondement astronomique. Cette ressemblance a été parfaitement sentie (3) par Jablonski, et pourroit être démontrée plus en détail, si le besoin l'exigeoit. Pour nous, il nous semble qu'elle est plus qu'évidente, et qu'en conséquence on ne peut méconnoître la filiation des deux cultes, ou au moins leur conformité, tant pour l'objet que pour la plûpart des formes religieuses. Cette ressemblance a été reconnue par Macrobe, qui l'étend à d'autres mystères où l'on célèbre la passion d'un Dieu mort et ressuscité, tel que Bacchus, Atys, Horus, etc. Nous nous réservons d'en donner la preuve dans un autre chapitre. Revenons à Adonis. (4)

(1) De Iside, p. 354.
(2) Ibid. p. 359.
(3) Panth. Ægypt. part. 3, l. 5, c. 2. §. 15, p. 89.
(4) Corsin. Fast. Att. t. 1, p. 297.

On établit des fêtes et des mystères en mémoire de cet événement, sous le nom d'*Adonia* (1).

Plutarque, dans la vie d'Alcibiade, nous parle de ces fêtes lugubres instituées à Athènes. Au moment où la flotte Athénienne étoit prête à partir, dit Plutarque, il arriva beaucoup de signes fâcheux, et sur-tout les fêtes d'Adonis, qui tombèrent précisément à cette époque, et qui parurent d'un présage funeste. Car dans toutes les rues on ne voyoit que des figures de morts, à qui on alloit rendre les honneurs funèbres, et des femmes qui se frappant la poitrine imitoient parfaitement la triste pompe des enterremens, avec des chants fort lugubres. Il dit à-peu-près la même chose dans la vie de Nicias. Durant les jours où l'on embarqua des troupes, et où l'on appareilla, les femmes célébroient les fêtes d'Adonis, pendant lesquelles toute la ville étoit remplie d'images de morts et de convois funèbres. Les rues retentissoient des cris et des gémissemens des femmes qui les suivoient et qui se lamentoient; de sorte que ceux qui tenoient quelque compte de ces sortes de présages s'affligeoient et craignoient, que ce magnifique appareil ne perdît bientôt tout son

(1) Meurs. Græc. Feriat. l. 1, p. 3,

éclat, et ne se flétrît comme les fleurs. Ceci fait allusion à ce qu'on appeloit les jardins d'Adonis. En effet, on portoit dans ces fêtes, outre les images de Vénus et d'Adonis, des espèces de jardins factices (1), remplis de fruits et de légumes, et principalement de laitues, pour faire allusion aux laitues sur lesquelles on prétendoit que Vénus déposa Adonis. Les laitues entroient aussi dans le cérémonial des Juifs, à la Pâque, ou dans la fête du passage du Soleil, sous l'Agneau équinoxial du printemps. Ces jardins étoient contenus dans des vases, (2) que des femmes portoient, et on les nommoit communément les jardins d'Adonis. On jetoit dans une fontaine ces différentes plantes, qui, n'ayant point de racines, périssoient aussitôt et représentoient ainsi, d'une manière figurée, la mort prématurée d'Adonis, qui, comme une jeune plante, avoit péri dès la fleur de l'âge (3). On désigna même, sous le nom de jardins d'Adonis, les choses qui périssent avant la maturité. On plaçoit aussi, près de la statue du jeune amant de Vénus, des corbeilles pleines de toutes sortes de fruits, de jeunes arbustes, des gâteaux faits avec de la farine, du miel et de

(1) Philostrat. vit. Apoll. l. 7, c. 14.
(2) Hesych. Ἀδωνίδες κῆποι.
(3) Suid. Ἀδωνίδος κῆποι.

l'huile ; enfin des oiseaux et d'autres animaux (c). On trouve quelque chose de semblable chez les Egyptiens, dans les fêtes funèbres d'Osiris (1), où l'on figuroit une image mystérieuse, qu'on entouroit d'aromates ou d'herbes odoriférantes. Théocrite, dans une de ses Idylles (2), nous donne la description de ces cérémonies attendrissantes, dans lesquelles on plaçoit deux lits, l'un pour Vénus, et l'autre pour son amant. On voyoit des figures d'amours voltiger, et sur-tout l'aigle (3), qui enlevoit l'échanson des dieux. L'image d'Adonis représentoit un jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans. Après cette représentation de leurs amours, le lendemain dès le matin, les femmes initiées à ces mystères, les cheveux épars, le sein découvert, et en robe flottante, portoient Adonis au rivage, et entonnoient des hymnes. Ainsi les Egyptiens, dans les fêtes d'Osiris (4), descendoient aussi vers le bord de la mer, et chantoient qu'Osiris étoit retrouvé. De même, les femmes qui célébroient les mystères d'Adonis, alloient au rivage attendre le panier d'osier, qui leur annonçoit qu'Adonis étoit retrouvé. Enfin il en étoit de même

(1) De Iside, p. 366.
(2) Theocrit. Idyll. 15.
(3) V. 120, etc.
(4) De Iside. p. 366.

des femmes Syracusaines, ou de celles que fait parler Théocrite, lesquelles arrivées à la mer chantoient le retour d'Adonis à la vie ; faveur, disoient-elles, que les Dieux n'accordèrent à aucun des demi-Dieux et des Héros, dont la gloire étoit célébrée par les Grecs. Cher Adonis (1) sois-nous propice, ajoutoient-elles, et lorsque tu reviendras vers nous, jette sur nous un regard favorable ; reviens, et apporte la joie parmi nous. Cette joie étoit celle des Hilaries, ou des fêtes d'Atys (*d*), et qui avoit lieu au retour du Soleil vers notre hémisphère, au 25 mars, lorsque, suivant Macrobe (2), le jour où le Soleil reprenoit son empire sur la nuit et sur les ténèbres de l'hiver. C'étoit aux heures ou aux saisons qu'étoit confié le soin de le ramener, à la fin de la révolution annuelle, ou au douzième mois, dont le départ étoit originairement à l'équinoxe. C'étoit à l'époque du commencement du printemps qu'elles se célébroient à Athènes (3). Les peuples, qui transposoient le commencement de l'année, transposoient ces fêtes nécessairement, par une suite naturelle de la transposition des mois. Ainsi les

(1) Idyll. v. 143, etc.
(2) Macrob. Sat. l. 1, c. 21. Orph. Hym. Poet. Græc. Theoc. Idyll. 15, v. 103.
(3) Cors. Fast. Att. t. 2, p. 298.

habitans

habitans de Chypre les célébrèrent en Juin, quoique leur véritable place fût au printemps, et qu'en Juin cette cérémonie fût insignifiante. Ezéchiel (1) parle des fêtes d'Adonis sous le nom de fêtes de Thamuz, Divinité Assyrienne (2), que tous les ans les femmes pleuroient assises à la porte de leurs maisons, en regardant la partie du nord, dans laquelle le Soleil alloit passer au moment de sa mort et de sa résurrection. Aussi les peuples qui, dans leur position Géographique, étoient soumis à l'aspect de cette partie du ciel, ou au Belier, d'où part le triangle du feu, appelé aussi Triangle Septentrional (3), au Belier domicile de Mars, adoroient-ils, suivant Ptolémée, Vénus, Mars et Adonis, et célébroient-ils leurs mystères, par le deuil et les gémissemens. Manilius (4) observe, que les peuples de Syrie adoroient le Belier ou l'Ammon des Egyptiens. Il pourroit bien être le Thammuz dont parle Ezéchiel, ou l'Agneau mort et ressuscité, dont les fêtes répondoient au quatrième mois, par une suite de la transposition du commencement de l'année (*e*). C'étoit pendant la nuit, qu'on pleuroit la mort de

(1) Hieron. ad Ezech. c. 8.
(2) Seld. Syntag. 2, c. 11, p. 330.
(3) Firm. l. 2, c. 11.
(4) Manil. l. 4, v. 747.

Thammuz (1), comme c'étoit pendant la nuit qu'on pleuroit Christ, Osiris, Mithra, et Bacchus.

La statue de Thammuz étoit une espèce de Talisman. Dans les yeux de cette idole étoit, dit-on, renfermée une certaine quantité de plomb, qui, à l'aide du feu, se fondoit, et les gouttes, qui en découloient, paroissoient aux yeux du peuple, comme de grosses larmes qui tomboient des yeux de la Divinité. J'ignore jusqu'à quel point on doit accorder sa confiance à cette tradition; mais je sais, qu'en général il n'est point de genre de superstition, dont les anciens Prêtres n'aient fait usage pour en imposer aux hommes (*f*), par l'apparence des miracles. Le peuple, comme les enfans, a toujours aimé le merveilleux, et s'est toujours prêté à l'illusion; les Prêtres à cet égard l'ont servi à son goût. Le rapport de ce culte avec le Sabisme ou avec la religion du Soleil est assez constaté par les traditions orientales. On rapporte une fable à ce sujet. On prétend que Thammuz étoit un Prêtre attaché au culte des images et des statues (*g*), ou idolâtre, qui ayant prêché à un certain Roi le culte des Talismans ou des images soumises à l'influence des sept planètes et

(1) Rabbi Moses apud Selden. c. 11.

des douze signes, ou autrement aux idoles, qui représentoient les corps célestes et leur étoient consacrées, fut condamné à mort par ce Prince. La nuit de sa mort, toutes les images des Dieux se transportèrent des extrémités de la terre dans le temple de Babylone, près d'une magnifique statue d'or, consacrée au Soleil. Cette statue, suspendue au milieu du temple, entourée de toutes ces images, leur raconta le malheur de Thammuz. Ces images le pleurèrent toute la nuit; et le matin chacune d'elles retourna dans les lieux d'où elles étoient parties. De-là vint l'usage de pleurer tous les ans la mort de Thammuz, au commencement du mois auquel Thammuz donna son nom. Cette fiction, sur l'origine du culte de Thammuz ou d'Adonis, étoit une tradition des Sabéens, ou des adorateurs des astres, dont la religion, connue sous le nom de Sabisme, est le fondement de toutes les religions du monde. Le mois de Thammuz (*h*) coïncidoit avec le Solstice d'été, et avec le coucher de l'Hercule céleste, qui descendoit au nord sous les flots. Peut-être est-ce la mort de ce Génie conducteur du char du Soleil, que l'on pleuroit à la fin de l'année Solstitiale; au moins il a conservé le nom de *Thamyr* (1), fort approchant de celui de

(1) Cæsius Cæl. Astr. p. 155.

Thammuz. (1) Je laisse au lecteur à rassembler les traits de rapprochemens entre ce Génie solaire, fameux dans toute l'antiquité sous différens noms, et l'Adonis Assyrien ou Thammuz (*i*); mais je suis plus porté à croire, qu'il y a eu transposition, et qu'il est le Mars-Adonis, le Thammuz des Macédoniens, enfin l'Adonis Phénicien, dont tous les peuples célébroient la mort et la résurrection à l'équinoxe du printemps. Aussi S. Jérôme (2), dans son commentaire sur Ezéchiel, identifie-t-il le Thammuz Assyrien avec l'Adonis tué par un sanglier; avec cet Adonis dont le retour à la vie, suivant Macrobe et dans la vérité, coïncide avec le passage du Soleil vers l'hémisphère supérieur. Son erreur est d'avoir reporté cet événement au Solstice d'été, parce que les fêtes de Thammuz s'y trouvoient placées, par un effet de la transposition de l'année, dont le quatrième mois étoit fameux par la mort d'Adonis. Il est clair, que le commencement de l'année étant originairement au Solstice d'hiver, le quatrième mois coïncidoit avec le printemps, et la cérémonie lugubre de Thammuz avec celle d'Adonis; mais en supposant le commencement de l'année transposé à l'équinoxe, et en célébrant toujours au

(1) Hygin. l. 2.
(2) Div. Hieron. Com. 3. ad Ezechiel.

quatrième mois les fêtes de Thammuz, ces fêtes devenoient Solstitiales, d'Équinoxiales qu'elles devoient être. On avoit donné le nom d'Adonis à l'ancien Taureau équinoxial, domicile de Vénus; à cet Adonis, *fils de Proserpine*, comme le Bacchus Sabazius des Orphiques, dont le front étoit armé de cornes. Aussi Orphée, dans son hymne en honneur d'Adonis, l'appelle-t-il le Dieu à deux cornes (1). Il l'invite à venir, à féconder la terre, et à en faire éclore les fruits. Ainsi les femmes Argiennes invitoient Bacchus aux pieds de bœuf à venir sur la terre, et à assister à leurs mystères. Ainsi les Perses invoquent dans leurs prières le saint Taureau divin et céleste, qui fait croître l'herbe verte. C'est sans doute cette dénomination d'Adonis ou de Seigneur, donnée à l'ancien Taureau équinoxial, qui a fait dire à Plutarque, que Bacchus et Adonis passoient pour être la même Divinité (2), et que cette opinion étoit appuyée par une foule de pratiques absolument semblables dans les mystères de ces Divinités. On aura transporté au Soleil de l'Agneau, l'Adonis moderne, une grande partie du cérémonial et des figures mystérieuses, qui avoient appartenu à l'ancien Soleil du Taureau.

(1) Poetæ Græci, p. 514.
(2) Plut. Symp. l. 4, quæst. 5.

Cette ressemblance nous conduit naturellement aux mystères de Bacchus, connus sous les différens noms de fêtes Sabaziennes, Orphiques, et Dionysies. Ces mystères remontent à une haute antiquité chez les Grecs, et l'époque de leur établissement tient aux siècles Mythologiques, puisque les uns l'attribuent à Bacchus lui-même, d'autres à Orphée, dont l'existence est assez fabuleuse, ou au moins assez éloignée, pour pouvoir être révoquée en doute. On compte plusieurs Orphées en Grèce, comme on compte plusieurs Bacchus. Le fait est que l'origine de ces mystères n'appartient ni aux Grecs, ni aux Thraces, mais bien aux Egyptiens, dont le fameux Osiris devint le Bacchus Grec, comme son épouse Isis étoit devenue la Cérès des Grecs, si on en croit Hérodote (1), lequel fait venir d'Egypte ce culte par Mélampus, qui l'enseigna aux Grecs. Les rapprochemens que l'on peut faire des pratiques religieuses établies en honneur d'Osiris en Egypte et de Bacchus en Grèce (2), des Symboles consacrés dans leurs fêtes, des traditions Mythologiques sur ces deux Divinités, sont plus que suffisans, pour en prouver l'identité. (*k*) Le nom de Bacchus, celui d'Orgies,

(1) Herodot. l. 2, c. 49.
(2) Pausan. Phoc. p. 345. Plut. de Iside.

les mots sacrés qu'on proféroit dans ces mystères, rien n'est Grec ; tout décèle une origine barbare. Dans la tragédie d'Euripide (1) Bacchus, proposant à Penthée de recevoir son culte, suppose que les barbares célèbrent déjà ses Orgies, avant que les Grecs les aient encore admises, et il loue en cela leur sagesse. L'établissement de ce culte, jusques dans l'Inde et dans l'Arabie, dès les temps les plus reculés, annonce assez que Bacchus est une divinité orientale, dont les Grecs, fort tard, adoptèrent le culte. Les Arabes le faisoient naître chez eux à Nysa ; les Indiens et les Bactriens dans leur pays ; de même les Grecs le firent naître à Thèbes en Béotie ; chacun vouloit avoir chez soi le berceau de son Dieu.

Le culte de Bacchus s'étant introduit chez les différens peuples de Grèce, à différentes époques, y étant passé de différens pays, y ayant été porté par différens Mystagogues, se trouve en plusieurs endroits reproduit sous plusieurs formes. Tantôt ce n'est qu'une secte ou confrairie particulière, qui, dans des mystères obscurs, honore ce Dieu et se voue à des pratiques religieuses, qui font un ordre à part dans le culte du pays. Tantôt ce sont des fêtes publiques de

(1) Euripid. Bacch. p. 16, etc.

tout un peuple qui, à certains temps de l'année, invoque le Dieu qui féconde les campagnes au printemps, et qui mûrit les raisins en automne. Ici les fêtes rurales ont un ton de simplicité, qui annonce les mœurs naïves des premiers habitans des campagnes. Là des mystères plus compliqués, sous des formes monstrueuses et bizarres, décèlent une origine plus savante et étrangère au peuple qui les célèbre, puisque lui-même ignore le sens des mots qu'il profère, et celui des emblêmes qu'il révère. Dans les fêtes Sabaziennes, par exemple, dont le nom seul annonce une origine orientale, on répétoit les mots *Euoi*, *Saboi*, qui ne sont nullement Grecs; et on couloit un serpent d'or dans le sein des initiés, en mémoire de ce que Jupiter, sous cette forme, avoit fécondé Proserpine, et donné naissance à Bacchus Taureau. Certainement ces attributs monstrueux des Divinités ne s'accordent guères avec les belles formes des Divinités Grecques. Le style Egyptien et Oriental s'y reconnoît assez. Il paroît que la Phrygie avoit été, au moins pour les Grecs, la source d'où cette forme de culte étoit sortie. Mais les Phrygiens eux-mêmes n'en étoient sûrement point les inventeurs. La source remontoit plus loin vers l'Orient. Le nom de Sabazius (*l*) fut-il donné

à Bacchus, à cause d'un lieu ainsi nommé en Phrygie, où son culte étoit établi ? ou plutôt le lieu lui-même emprunta-t-il ce nom de celui du Dieu qu'on y honoroit? c'est ce qu'il est assez indifférent d'examiner. Il suffit de reconnoître, que ce nom n'est pas plus Grec que celui de Bacchus lui-même ; que c'est un nom barbare ou étranger. Ciceron (1) fait de Bacchus Sabazius un Roi d'Asie ; ce qui confirme son origine orientale. Il est assez naturel de croire, que les peuples de Thrace (*m*), séparés de l'Asie par un petit trajet de mer, auront été les premiers à recevoir ce culte, et l'auront ensuite transmis aux Grecs, qui eux-mêmes, dans la suite, le firent passer jusqu'aux Romains. Car sous le Consulat de M. Pompilius Lænas et de Cn. Calpurnius, l'an 514 de Rome, ce culte commença à s'introduire dans cette ville ; et il fut presque aussitôt repoussé par ordre du Préteur C. Cornel. Hispullus (2), qui craignit que les désordres et la licence de ces initiations nocturnes ne nuisissent aux mœurs. Mais sous les Empereurs, et principalement sous Domitien, lorsque toutes les superstitions de l'univers eurent, de concert avec le despotisme, dégradé les descendans des

(1) Cic. de Nat. Deor. l. 3, p. 23.
(2) Val. Max. l. 3, c. 3.

anciens Romains, les fêtes Sabaziennes se reproduisirent dans la Capitale du monde, et l'on vit des initiés à ces mystères, couverts de peaux de chèvres, se livrer à tous les excès de la licence la plus effrénée (1). Car rien ne s'allie mieux avec le désordre des mœurs que les pratiques religieuses, et les cérémonies des dévots. Aristophane à Athènes avoit fait contre cette secte d'initiés, une comédie intitulée, *Sabasius*, dans laquelle il propose de chasser toutes ces institutions étrangères, dont les mystères nocturnes ne pouvoient qu'entraîner la ruine entière des mœurs, que la comédie, bien entendue, a toujours eu pour but de réformer.

L'histoire Mythologique de cette Divinité attribuoit à un inceste la naissance de ce Dieu ; et l'objet de ce culte étoit nécessairement la commémoration d'un crime, que les bonnes loix ont toujours proscrit. Il est vrai, que cet inceste n'est qu'une fiction astrologique, comme nous l'avons fait voir ailleurs, dans l'endroit où nous expliquons ce dogme mystérieux des initiés à Bacchus, à qui l'on confioit, comme un grand secret, qu'un taureau avoit engendré un dragon, et que le dragon à son tour engendra le taureau, qui devint le Bac-

(1) Ruffin. Aquil. Hist. Eccl. l. II, c. 19.

chus, fils de Proserpine. Ce taureau et ce dragon, comme nous l'avons fait remarquer, sont ceux des deux constellations de ce nom, qui sont en opposition de manière, que l'une à son coucher fait lever l'autre, et réciproquement.

On y faisoit mention aussi du Bouvier ou du Bootès, qui précède immédiatement le Serpent, par ces mots : L'aiguillon du Bouvier est caché dans la Montagne (1).

La secte des Ophites, chez les Chrétiens, étoit une branche de cette association d'initiés aux mystères du Bacchus Phrygien ; et le serpent, dont le nom servit à caractériser cette secte, est le serpent d'Ophiucus, ou de l'Esculape céleste, celui qui figure dans la fable que nous venons d'expliquer par l'Astronomie ; le même enfin par lequel nous expliquons la fable d'Eve et du Serpent, et qui porte encore en Perse le nom de Serpent d'Eve. Les Ophites persuadés que le Serpent, qui engagea la femme à présenter à l'homme la pomme de l'arbre de la science du bien et du mal, avoit rendu service au genre humain, gardoient un serpent mystérieux renfermé dans la ciste ou cor-

(1) Arnob. Cont. Gent. Clem. Protr. Firm. Matern. §. 27.

beille sacrée. Au moment de la célébration des mystères, on le mettoit en liberté ; on l'appeloit vers la table, sur laquelle les pains offerts étoient rangés ; et s'il y montoit, s'il les entouroit de ses replis, l'on jugeoit que le sacrifice étoit agréable à ce Dieu Serpent, qu'ils regardoient comme un Roi du ciel, descendu pour eux sur la terre. Le Serpent est un symbole familier aux mystères de Bacchus. Les Initiés pressoient, comme Ophiuchus, des serpens dans leurs mains ; et ce cérémonial mystérieux étoit relatif à la constellation, qui tient aux cieux le Serpent, qui s'alonge sous la Couronne Boréale, *Libera*, ou Proserpine, mère de Bacchus ; ou celle qui, en se couchant avec le Serpent, fait naître à l'Orient le signe qui porte les Hyades, nourrices de Bacchus, ou la constellation, dont les cornes paroient le front de ce Dieu (*n*).

Les Initiés aux mystères de Bacchus, dont Orphée passoit pour avoir été le premier chef, respectoient aussi le Serpent ; et l'Orphéoteleste, chargé de les purifier, tenoit en ses mains des Serpens qu'il pressoit, en criant ces mots barbares : *Euoi, Saboi.* Démosthène (1), reprochant à Eschine d'avoir servi sa mère dans ce ministère, lui dit : Vous marchiez

(1) Demosth. Cont. Ctesiph.

à la tête de la troupe des dévots qu'elle initioit, en pressant dans vos mains des Serpens joufflus, les élevant au-dessus de votre tête, et criant de toutes vos forces, *Euoi*, *Saboi*, *Hyes*, *Attê*, *Attê*, *Hyes*.

Cette secte est ordinairement connue sous le nom d'Orphiques, nom dérivé d'Orphée, à qui elle attribuoit sa fondation. Les Initiés à ces mystères avoient conservé des pratiques, qui rappeloient toute la simplicité des premiers siècles, et les mœurs des premiers hommes; ce qui semble lui donner une origine très-ancienne. Le régime Pythagoricien s'y étoit perpétué; et on y retrouve des traces d'une origine Egyptienne, dans la coutume qu'ils avoient de n'enterrer personne de leur secte dans des habillemens de laine (1). On voit dans Plutarque, que les Prêtres d'Isis regardoient la laine comme impure (2), parce qu'elle étoit une excroissance de l'humeur surabondante du corps. Ces Initiés s'abstenoient de tout sacrifice sanglant, et se nourrissoient des fruits de la terre ou de choses inanimées (3). Ils affectoient un genre de vie assez semblable à celui des contemplatifs de l'Orient; et qui, suivant eux, se rapprochoit de la tranquillité des pre-

(1) Herod. l. 2, c. 81.
(2) De Iside.
(3) Plat. de Leg. l. 6.

miers hommes, qui vivoient exempts de troubles et de crimes, au sein d'une douce paix (1). Un des fruits les plus précieux, qu'on se promettoit de cette initiation, étoit de mettre l'homme en commerce avec les Dieux, en épurant son ame de toutes les passions, qui peuvent apporter obstacle à cette jouissance, et offusquer les rayons de la lumière divine, qui se communique à toute ame capable de la recevoir, et qui imite sa pureté. Thésée apostrophant Hippolyte son fils, qu'il suppose initié aux mystères d'Orphée, où il puise des principes d'une morale plus épurée, lui dit: Voilà donc cet homme d'une vertu rare, qui a su prendre sur ses passions un empire assez grand, pour être en commerce avec les Dieux (2). Trompe-nous, si tu peux, par cette rigoureuse abstinence, qui t'interdit toute nourriture qui ait eu vie; et docile aux leçons de ton Orphée, *joue l'inspiré*. C'étoit effectivement un des degrés de l'initiation, que l'état d'inspiré, auquel les adeptes pouvoient prétendre. Les initiés aux mystères de l'Agneau, assemblés à Pepuza en Phrygie, jouoient aussi les inspirés, et devenoient prophètes. Le délire de la dévotion pouvoit aller jusqu'à le leur per-

(1) Acad. Inscrip. t. 5, p. 117.
(2) Eurip. Hippolyt. v. 948.

suader à eux-mêmes ; ou l'excès de la fourberie jusqu'à le faire croire aux autres. L'ame, par le moyen de ces pratiques religieuses, purifiée de toute souillure, pouvoit prétendre à la vision des Dieux, même dès cette vie, et sûrement toujours après la mort. Ce sont ces rares priviléges, que vendoient les Orphéotelestes aux sots, qui avoient la bonhommie de les acheter, toujours sans garantie. Nous n'entrerons pas dans le détail des différentes pratiques de l'initiation Orphique, d'autant plus que nous aurons occasion d'en parler ailleurs, dans la suite de cet ouvrage. Nous ajouterons seulement, que malgré leur affectation de rigorisme dans le régime de vie, malgré la magnificence de leurs promesses ; comme les chefs de cette initiation étoient gueux et vicieux pour la plûpart, leurs mystères furent bientôt décriés et relégués dans la classe ignorante du peuple, qui croit à tout, et pour qui seule les Capucins et les indulgences ont été inventés. Dans les premiers siècles du Christianisme, les Pythagoriciens et les Platoniciens, voulurent leur rendre leur ancienne considération ; et sous cette nouvelle forme, les Orphiques firent assez de fortune, même parmi les savans (1). Alors le Bacchus des Orphi-

(1) Acad. Ins. t. 23 et t. 16.

ques reparut, sous le nom de *Phanès*, le plus grand des Dieux. On trouve dans le commentaire de Proclus sur le Timée de Platon (1) quelques détails et quelques explications, plutôt forcées que vraies, de la filiation du fameux Phanès. Les hymnes attribués à Orphée parlent aussi de Phanès, ou du Bacchus Phanès, principe lumineux de la nature. Ces hymnes Orphiques, quel qu'en soit l'auteur, et malgré la défaveur que quelques soi-disant érudits veulent jeter dessus, contiennent les vrais principes de l'ancienne théologie des Grecs, et ceux de la science sacrée de la nature. On peut moins les regarder comme une production des premiers siècles de l'ère chrétienne, que comme un ouvrage des siècles les plus reculés, tiré de l'obscurité des sanctuaires, et publié dans les derniers temps de ce qu'on appelle Paganisme, lorsque les querelles théologiques des Payens et des Chrétiens forcèrent à des disputes et à des recherches, qui n'avoient pas paru jusqu'alors nécessaires. On pourroit rapporter aux mêmes sources le fameux hymne, connu sous le nom de Palinodie d'Orphée, dont plusieurs Pères Chrétiens (2) ont cité des fragmens,

(1) In Tim. Plat. l. 6.
(2) Theod. Cyrill, Tat. Just. Mart. Clem. Alex.

et

et qu'Eusèbe a conservé tout entier (1).

Macrobe (2) donne au Soleil, foyer de la lumière du monde, les noms de Bacchus et de Phanès, d'après Orphée. Ce fameux Phanès, muni du Phallus, comme Bacchus Dieu qui mouroit et ressuscitoit, naissoit de l'œuf symbolique d'Osiris. Il avoit d'abord tenu le sceptre de l'univers, qu'il avoit ensuite remis à la Nuit, sa fille, à laquelle succéda *Ouranos*, ou le Ciel (3). Saturne usurpa la couronne de son père, et fut à son tour détrôné par Jupiter, après lequel doit régner Bacchus, fils de la Lune, le sixième souverain de l'univers, suivant Proclus : car c'est au Bacchus fils de la Lune, suivant Cicéron, que s'adressent les Orphiques (4).

Outre les cérémonies mystérieuses, qui se pratiquoient la nuit par différentes associations particulières d'initiés à Bacchus, ce Dieu avoit aussi un culte public et des fêtes nationales en Grèce, sous le nom de Dionysies et de Bacchanales. Les Athéniens distinguoient deux sortes de Dionysies, les grandes et les

(1) Præp. Ev. l. 13, c. 12.
(2) Sat. l. 1, c. 17 et 18.
(3) Nonnus ad Greg. Naz. Eschemb. ad. v. 15, Orph. Argon.
(4) Cic. de Nat. Deor. l. 3, c. 23.

petites. Les premières étoient triennales, et portoient en conséquence le titre de *Trieterica* (1). Démosthène parle souvent des grandes Dionysies, et des nouvelles Tragédies, que l'on donnoit à cette occasion.

Pégase d'Eleuthère, suivant Pausanias (2), fut celui qui engagea les Athéniens à recevoir ces rits. Ces fêtes, simples dans leur origine, acquirent une forme plus pompeuse, à mesure que le goût des arts et de la dépense s'introduisit à Athènes. La musique, la danse et la magnificence des décorations en relevèrent bientôt l'éclat, et donnèrent au culte de Bacchus toute la pompe, dont une fête religieuse pouvoit être susceptible. Un des premiers Magistrats, l'Archonte-Roi, étoit chargé de préparer cette fête (3); et il étoit aidé, dans cette fonction, par les Epimelètes, ou par des Commissaires de l'administration publique. On choisissoit quatorze femmes vénérables par leur âge, appelées *Gerairai*, qui étoient chargées du sacerdoce de Bacchus, et avec lesquelles la femme de l'Archonte-Roi passoit la nuit, occupée d'un sacrifice secret. C'étoit en quelque sorte une épouse, que l'on donnoit à Bacchus,

(1) Demosth. pro Corona.
(2) Paus. Attic. c. 2.
(3) Voy. Freret. Acad. Inscrip. t. 23.

et qu'on installoit avec des cérémonies mystérieuses (1). Elle devoit être Citoyenne d'Athènes, et n'avoir encore été mariée qu'une fois. C'est elle qui étoit chargée de purifier, de concert avec l'Hiérocéryx, les quatorze Gérairai ou Prêtresses, dont elle recevoit le serment. Outre l'Hiérocéryx, il y avoit aussi, dans les mystères de Bacchus, comme dans ceux de Cérès, un Dadouque (2), qui avertissoit les Initiés du moment, où ils devoient entonner l'hymne composé en honneur de Bacchus. Les portes sacrées du temple, où se faisoit l'initiation, ne s'ouvroient qu'une seule fois par an (3), et jamais aucun étranger ne pouvoit y entrer. La nuit prêtoit ses voiles à ces augustes mystères, qu'il étoit défendu de révéler à qui que ce fût (4). C'étoit la seule fois, que l'on donnoit la représentation de la Passion de Bacchus mort, descendu aux enfers et ressuscité, à l'imitation de celle des souffrances d'Osiris, dont on faisoit la commémoration à Saïs, en Egypte, au rapport d'Hérodote. Nous parlerons ailleurs de cette partie tragique des mystères, qui a eu lieu dans toutes les institutions religieuses, en honneur du Soleil, immolé

(1) Demosth. in Neæram.
(2) Schol. Aristoph. in Ran. 299.
(3) Demosth. in Neær. Schol. Aris. ad v. 583.
(4) Pausan. Corinth. c. 37.

sous la figure ou sous le signe, soit de l'Agneau, soit du Taureau.

On y expliquoit aussi, sans doute, l'énigme du Serpent fameux dans les mystères de Bacchus, et dont l'image étoit portée sur le van mystique, posé sur la tête d'une Prêtresse appelée *Licnophore* (1). Nous avons déjà parlé de l'origine de ce symbole, à l'occasion des fêtes Sabaziennes et des Orphiques. C'étoit là que se faisoit la distribution du corps du Dieu (2), que l'on mangeoit, ou la cérémonie, dont notre Eucharistie n'est qu'une ombre; tandis que, dans les mystères de Bacchus, on distribuoit réellement une viande crue, que chacun des assistans devoit manger, en mémoire de la mort de Bacchus mis en pièces par les Titans, et dont la Passion étoit renouvelée tous les ans à Chio et à Ténédos, par l'immolation d'un homme qui le représentoit (3). Peut-être est-ce là ce qui a fait croire, que les Chrétiens, dont le *hoc est corpus meum*, et la distribution Eucharistique ne sont qu'une image d'une cérémonie plus ancienne et plus cruelle, immoloient un enfant, dont ils dévoroient les membres. Quoi qu'il en soit, il est possible

(1) Procl. in Tim. p. 124.
(2) Clem. Prot. Eur. Bacch. v. 139.
(3) Porph. de Abst. l. 2, §. 56.

que quelques sectaires, comme les peuples de Ténédos, aient voulu avoir une Passion d'après nature. Il n'est point de crime auquel la superstition n'ait porté l'homme ; elle met dans l'ame un délire, qui rend tous les forfaits religieux croyables. Cette fête, comme notre Pâque, se célébroit au Printemps, au passage du Soleil au signe équinoxial, occupé autrefois par le Bœuf ou par le Taureau, dont Bacchus avoit la forme; et ensuite par l'Agneau, dont Christ prit la figure (1). On y offroit à Bacchus les prémices des fruits. Le porc ennemi de Cérès, et le bouc funeste aux vignes, étoient les victimes ordinaires. Tous les attributs de la fécondité, que le Soleil au Printemps rend à la Terre, y étoient portés en pompe par des filles vierges, comme l'est la Nature avant cette époque. Cette procession de jeunes Canéphores (2) fixoit l'attention des assistans, par l'énormité du Phallus orné de fleurs, qu'elles portoient respectueusement dans une corbeille sacrée, dont il excédoit les bords assez haut, pour être vu de tout le monde. C'est sur-tout en honneur de Bacchus, père de la fécondité universelle, que fut instituée en Grèce la pompe Ityphallique, à l'imitation des

(1) Plut. de Cup. div. p. 527.
(2) Arist. Achar. v. 241.

Pammylies Egyptiennes, établies en honneur du même Dieu, honoré sous le nom d'Osiris (1). Ces cérémonies anciennes, instituées en honneur du principe actif de la génération universelle, que l'on retrouve jusqu'aux Indes dans le culte du Lingam, passèrent de Grèce en Italie; et nulle part les hommes ne crurent blesser les mœurs, en rendant des honneurs à l'emblême le plus simple et le plus expressif de l'énergie active de la Divinité. Les fêtes Itythalliques duroient un mois à Lavinium. Pendant tout ce temps, on promenoit dans les rues le Phallus, que notre *Mai* a remplacé, sous une forme moins expressive (*o*).

On sent bien, que les chansons qui accompagnoient cette cérémonie, étoient analogues à l'esprit de la fête (2). Aristophane donne à ces chants le nom d'hymnes Phalliques (3). Les initiés à ces mystères portoient des branches d'arbres, et accompagnoient en dansant cette pompe sacrée (4). Leur tête étoit ceinte de branches de myrte, et leur corps souvent revêtu d'un vêtement sacré appelé *Nebrida* ou peau de Faon. La couronne de lierre orna aussi

(1) Plut. de Iside.
(2) Aug. de Civ. Dei, l. 7, c. 21.
(3) Aristoph. Acharn. v. 260.
(4) Strab. l. 10.

la tête des adorateurs du Dieu des vendanges. Nous ne parlerons point ici de plusieurs jeux, qui accompagnoient ces fêtes, tels que les sauts sur l'outre (1), ou les jeux du Colin-maillard, qui alloit heurter la tête contre des Phallus de fleurs suspendus aux branches de pin. Notre but, en ce moment, est moins de donner un traité sur toutes ces fêtes de Bacchus, et sur les cérémonies particulières à chacune de ces fêtes, que de donner une idée de la partie de son culte, qui étoit relative aux Orgies, ou à l'initiation, et à ce qu'on appelle proprement les mystères. Il y eut en effet, outre les mystères de ce Dieu, des fêtes publiques de toute espèce en son honneur, célébrées à différentes époques de l'année, avec des rits et des noms différens, et dont le récit détaillé demanderoit un traité complet. On trouvera plusieurs de ces fêtes dans le traité de Meursius, intitulé *Graeciae feriatae*. Ce savant avoit même projeté de réunir en un traité particulier tout ce qui se trouve dans les Auteurs anciens de relatif au culte de ce Dieu; mais il n'a point rempli sa promesse. Quant à nous, sans prétendre y suppléer, nous croyons pouvoir, avec quelqu'utilité, parcourir la Grèce

(1) Virg. Georg. l. 2, v. 389.

avec Pausanias, et faire sur Bacchus ce que nous avons fait sur Cérès; suivre les traces de son culte chez les différentes peuplades de la Grèce, et mettre sous les yeux du Lecteur le rapprochement des différentes Divinités, auxquelles souvent il se trouve uni dans un même temple, ou par un culte commun.

On trouvoit, en entrant à Athènes (1), un édifice sacré, auprès duquel étoient groupées trois statues de Praxitèle: l'une représentant Cérès, la seconde, sa fille Proserpine, et la troisième, le jeune Bacchus des mystères, ou Iacchus, tenant un flambeau. Peu loin de là étoit un portique, où l'on voyoit le gymnase de Mercure, et une petite habitation consacrée à Bacchus, qui y figuroit avec les attributs d'Apollon Musagète ou de Chef des Muses. On y voyoit aussi la statue d'Amphyction, roi d'Athènes, qui recevoit à sa table les Dieux, et entr'autres Bacchus, dont Pégase d'Eleuthère avoit introduit le culte dans sa ville. Près de l'Odéion d'Athènes (2), étoit une magnifique statue du même Dieu; et à côté, la fontaine aux neuf sources, qu'avoit ornée Pisistrate. C'étoit la seule fontaine qu'il

(1) Paus, Attic. c. 2.
(2) Ibid. p. 13.

y eût à Athènes, où l'on n'avoit que des puits.

Dans un autre endro (1), it on voyoit, à côté de Bacchus, le fameux Satyre de Praxitèle, qui présentoit une coupe au Dieu, à côté duquel étoit aussi l'Amour. Le plus ancien temple de Bacchus étoit près du théâtre. Ceci ne doit pas surprendre, puisque les représentations théâtrales sont nées du culte de Bacchus, et attachées principalement aux grandes Dionysies. On y trouvoit aussi une autre statue de Bacchus, où ce Dieu étoit représenté ramenant au Ciel Vulcain, que Junon en avoit précipité. On y voyoit Penthée et Lycurgue, punis pour les outrages qu'ils avoient faits à Bacchus, ainsi que la belle *Ariadne* endormie, et emmenée par Thésée, et Bacchus son amant, *qui l'enlevoit.*

Près de l'Académie (2) étoit une enceinte sacrée, où l'on voyoit la statue de Diane, *très-bonne et très-belle*, et une petite chapelle, où l'on portoit en procession la statue de *Bacchus Eleuthère*, tous les ans, en des jours marqués. Ceux d'Acharnée (3) unissoient son culte à celui de Minerve, Déesse de la santé,

(1) Ibid. p. 18.
(2) Ibid. p. 27—28.
(3) Ibid. p. 31.

et donnoient à ce Dieu les surnoms de *Chanteur*, *Melpoménien* et *Cisséen*, ou de Dieu du lierre. Ce nom étoit tiré de la plante favorite de Bacchus; et l'on supposoit, qu'elle avoit pris naissance la première fois en cet endroit. Les Egyptiens lui donnoient le nom de *Chenosiris* (1), ou de Plante d'Osiris; ce qui justifie les rapports d'identité que nous avons établis entre l'Osiris Egyptien et le Bacchus Grec.

A Mégare (2), Bacchus prenoit le surnom de *Nyctileus*, ou de Dieu nocturne, à cause, sans doute, du temps où se célébroient ses mystères : aussi voyoit-on à côté l'*Oracle* de la Nuit, et le temple de Vénus *Epistrophie*. Esculape et Hygiée avoient aussi leurs statues dans cette ville, où les grandes Divinités, Cérès et Proserpine, étoient spécialement adorées (3). Polyeidus, espèce de Polyopthalmien ou d'Argus, avoit consacré le temple de Bacchus à Mégare, ainsi qu'une statue de ce Dieu, laquelle étoit cachée, à l'exception de la face, qui seule étoit découverte. On voyoit aussi une autre statue de ce même Dieu, sous le nom de *Dasyllius*. Le temple de Vénus étoit tout près de celui de Bacchus.

(1) Plut. de Iside.
(2) Pausan. Attic. p. 38.
(3) Ibid. p. 41.

Dans la place publique de Corinthe, (1) on avoit élevé une statue de la Diane d'Ephèse et de Bacchus. Ce Dieu y prenoit le titre de Lysien. La fable de Penthée, ennemi de Bacchus et mis en pièces par les Ménades sur le Cithéron, se lioit à l'origine de ces statues. On disoit, que le bois de l'arbre sur lequel étoit monté Penthée, lorsqu'il épioit les Ménades, qui s'en vengèrent, servit à faire ces statues, et devint l'objet de la vénération des Corinthiens, d'après l'ordre qui leur en fut donné par la Pythie.

A Sycione (2), près du théâtre, Bacchus avoit aussi son temple, et une statue travaillée en or et en ivoire. Près de lui étoient des Bacchantes en marbre blanc. Les Bacchantes sont des femmes consacrées au culte de ce Dieu, et qu'il saisit de son enthousiasme. Les autres statues restent cachées; mais celles-là, une fois par an, pendant une nuit, sont portées au temple de Bacchus, après avoir été tirées d'un lieu appelé *Cosmétérion*. Le cortège tient en main des torches allumées, et entonne des hymnes dans le rit du pays. La marche est ouverte par la statue du Dieu, appelée *Baccheion*, et fermée par

(1) Pausan. Coriuth. p. 46.
(2) Ibid. p. 50.

celle de Bacchus Lysien, que Phanès le Thébain apporta de Thèbes, par ordre de la Pythie.

Près de Phlye (1), en un lieu appelé *Pyraia*, où se trouvoit le temple de Cérès Prostasie, dont nous avons parlé plus haut, on voyoit la statue de Bacchus unie à celle des deux Déesses Cérès et Proserpine, dont la figure étoit à découvert. Ce sanctuaire n'étoit ouvert qu'aux femmes.

Au centre du Péloponèse, près d'*Omphale* (2), étoit un ancien temple de Bacchus, un d'Apollon, et un autre d'Isis. La statue de ces deux premières Divinités étoit visible; celle d'Isis ne l'étoit qu'aux seuls Prêtres.

Bacchus (3) avoit aussi son temple à Argos. La statue qu'on lui avoit consacrée passoit pour y avoir été apportée de l'Eubée. Les Argiens rapportoient aux temps de la guerre de Troye l'origine du culte de cette Divinité, de qui ils avoient reçu des secours, après leur naufrage près de Capharée. Exposés aux rigueurs du froid, et à la faim, ils avoient invoqué les Dieux. Ils furent conduits à un antre de Bacchus, où étoit la statue du Dieu, et beaucoup

(1) Ibid. p. 54.
(2) Ibid. p. 56.
(3) Ibid. p. 65.

de chèvres sauvages rassemblées. Les Argiens se nourrirent de leur chair, et se couvrirent de leur peau ; et de retour chez eux, ils y consacrèrent la statue du Dieu, qu'ils avoient emportée avec eux, et pour qui ils conservoient du respect, encore au temps de Pausanias. Cette histoire des Chèvres, dont l'antre de Bacchus étoit rempli, n'est qu'une fiction relative au culte de ce Dieu, uni à celui du Bouc et de la Chèvre céleste, placée sur le Taureau, et qui fut une des mères de Bacchus, sous le nom d'Amalthée. C'est une fable sacrée des Argiens, adorateurs d'*Io*, ou du signe du Taureau.

Vénus Uranie, (1) soit la Lune qui a son exaltation au Taureau, soit la planète qui y a son domicile, celle qui, dans Sanchoniaton, couronne son front d'une tête de Taureau, avoit son temple contigu à celui de Bacchus, Dieu dont le front fut également armé des cornes du Taureau, et dont la garde fut confiée aux Etoiles de ce signe, ou aux Hyades. La fable de Persée, qui se lie nécessairement au signe équinoxial du printemps, et dont l'image est dans les cieux, au-dessus des nourrices de Bacchus, est une fable Argienne. On voyoit à Argos le souterrain où fut enfermée

(1) Pausan. Corinth. p. 66.

Danaë sa mère. On y chantoit les combats de Persée et de Bacchus Crésius, et leur réconciliation. Bacchus y avoit enterré son amante Ariadne.

Dans ce même pays, en avançant du côté de Tégée (1), Bacchus et Pan recevoient un culte public. On y célébroit même, en honneur de Bacchus, une fête appelée *Turba*, peut-être à cause des cérémonies tumultueuses des Bacchantes.

A Epidaure (2), où l'on révéroit Esculape et son Serpent, dont l'emblême étoit consacré dans les mystères de Bacchus, ce dernier Dieu y avoit aussi son temple ; et Diane, qui souvent l'accompagne, y avoit son bois sacré.

On retrouve à Egine ce même Dieu, (3) avec Diane, Apollon, et Esculape. Ces dernières Divinités ne sont, comme Bacchus, que des formes différentes du Dieu Soleil, dont le culte se trouve souvent uni à celui de Diane. Cette même Divinité y prenoit aussi la nouvelle forme d'Hécate, et les Eginètes étoient initiés à ses mystères (*p*), qu'ils disoient avoir reçus d'Orphée ; quant à Bacchus, il y étoit représenté *Barbu*.

(1) Ibid. p. 67.
(2) Ibid. p. 71.
(3) Ibid. p. 72.

La même Diane avoit son temple à Trézène (1), où elle étoit honorée sous le nom de libératrice. On disoit que c'étoit un monument de la reconnoissance de Thésée. On y avoit élevé des autels aux Divinités infernales ; et on prétendoit, que c'étoit par-là que Bacchus avoit retiré *Sémélé*, sa mère, des enfers, et qu'Hercule en avoit tiré le Cerbère. Près de là étoit le tombeau de Pithée, sur lequel étoient trois trônes de marbre blanc, où cet ancien Roi rendoit autrefois la justice avec deux autres Juges. Il y a beaucoup d'apparence, que tout ceci étoit une représentation de la fable des enfers, dans laquelle Pithée et ses assesseurs figuroient, au lieu de Minos, d'Eaque et de Radamanthe. Nous ferons voir ailleurs, que la théorie des enfers étoit une partie des spectacles que l'on donnoit, et des dogmes que l'on enseignoit dans les mystères. La descente de Bacchus aux enfers, assez semblable à celle de Christ, appartenoit à cette fiction sacrée.

Près du temple de cette Diane de Trézène (2), appelée Lycéene, ou lumineuse, étoient quelques autels ; le premier, consacré à Bacchus, et les autres aux Thémides, ou Justices (*q*).

(1) Ibid. p. 73.
(2) Pausan. Corinth. seu Argolic. p. 74.

Bacchus y recevoit le surnom de *Sauveur*, d'après l'ordre d'un certain Oracle. On attribuoit l'établissement de ce culte à Pithée. Pausanias prétend, que c'étoit un autel du *Soleil Sauveur*; ce qui revient absolument au même pour nous, qui prétendons que Bacchus, comme Christ, n'est que le Dieu Soleil Sauveur du monde, soit Bacchus fils de la Vierge Cérès, soit Christ fils de la Vierge céleste, ou l'Horus Egyptien, fils d'Isis, noms différens de la même Constellation, Thémis, Cérès, Isis, *Virgo Deipara*, etc.

Diane, sous le nom d'Iphigénie (1), se trouve encore unie à Bacchus chez les habitans d'Hermionée. Bacchus y prend le nom de Melainaigide, ou de Chèvre noire. On donne en son honneur, tous les ans, des fêtes lyriques, et des combats de vaisseaux, ou des spectacles de Plongeurs. Il paroît que dans cette ville, Neptune, Orion, et toutes les Divinités, qui président à l'élément humide, étoient principalement honorées. Cérès Chtonienne y recevoit aussi un culte distingué, comme nous l'avons vu plus haut.

A Lerne, où l'on célébroit les mystères de Cérès Prosymne, dont le culte, comme nous l'avons remarqué plus haut, étoit uni à celui de Bacchus (2), qui

(1) Ibid. p. 77.
(2) Ibid. p. 89.

prit

prit aussi le nom de Prosymnus, on y voyoit une statue du même Dieu, qui y prenoit le surnom de *Sauveur*, comme celui de Trézène. Vénus Marine y avoit pareillement sa statue. Comme a Trézène, on y montroit également le lieu par où Bacchus étoit descendu aux enfers, pour en retirer Semelê sa mère. On voit, que par-tout les mêmes fables se répètent, et que chacun fixe chez soi le lieu des aventures de ses Dieux, comme nous l'avons déjà remarqué. Quant aux mystères, qui s'y célébroient en honneur de Bacchus, Pausanias (1) croit devoir ne point lever le voile sacré qui les couvroit. C'étoit, comme en Egypte, près d'un marais, qu'ils se célébroient. C'étoit aux filles de Danaüs qu'on en attribuoit l'institution ; ce qui confirme l'opinion où l'on étoit, que les mystères du *Sauveur* avoient une origine Egyptienne, et que, comme Osiris, ce Dieu étoit descendu aux enfers et ressuscité : car Osiris avoit fait tout cela, comme Bacchus.

Si nous passons en Laconie (2), nous verrons à Sparte Bacchus enfant, porté sur les épaules de Mercure, ou du Dieu qui a son domicile dans la Vierge,

(1) Ibid. p. 80.
(2) Pausan. Laconic. p. 93 et 101.

mère d'Horus, le fameux Gabriel des Chrétiens.

Bacchus y prenoit aussi le surnom de Colonâte (1). Près de son temple étoit un bois consacré à un certain Héros, qui, dit-on, avoit servi de guide à Bacchus, lorsqu'il vint à Sparte. On sacrifioit à ce Héros, avant de sacrifier à Bacchus. Les courses qu'y faisoient les Prêtresses, appelées Dionysiades, étoient un usage qui leur étoit venu de Delphes. On donnoit aussi le nom de *Leucippides* à quelques-unes de ces Prêtresses; (2) allusion, sans doute, aux filles de Leucippe, enlevées par les Dioscures. Elles étoient trois sœurs, Hilarie, Phébé, Arsinoé. Ces noms sont ceux des Pléïades, placées sur le Taureau, et que les Gémeaux ou les Dioscures semblent chasser devant eux (3).

On voyoit sculptées sur un autel, à Amyclée (4), les images de Bacchus, de Sémélé sa mère, et d'Ino sa tante; et près de ces figures celles de Cérès, de Proserpine et de Pluton; celles des Heures et des Parques.

Bacchus étoit une des Divinités principalement adorées dans cette ville. Il

(1) Ibid. p. 95.
(2) Ibid. p. 99.
(3) Messeniac. p. 42.
(4) Laconic. p. 101.

y prenoit le surnom de *Psila*, ou aîlé. (1).

Près du mont Taygète étoit la ville de Brysée, où Bacchus avoit un temple (2); les statues étoient en plein air. Quant à celle, qui étoit renfermée dans le temple, les femmes seules avoient la permission de la voir, parce qu'elles seules faisoient, dans le secret, tout ce qui concernoit les mystères. Macrobe parle des mystères de Bacchus-Bryseis, qu'on représentoit sous les quatre formes des quatre âges de la vie humaine, et qu'il dit être le Soleil (3).

A Gythium, on avoit élevé dans la place publique la statue de Bacchus à côté de celle d'Apollon et d'Hercule (4); d'un autre côté on voyoit celle d'Esculape, et un temple d'Ammon.

C'étoit près de cette ville, dans un lieu appelé Larussium, que l'on célébroit, au commencement du printemps, une fête en honneur de Bacchus (5). Parmi les fables que l'on débitoit à l'occasion de cette solemnité, on disoit qu'en ce lieu ils trouvoient le raisin déjà en maturité.

(1) Ibid. p. 102.
(2) Ibid. p. 103.
(3) Macrob. Sat. 1, c. 18.
(4) Pausan. Ibid p. 104.
(5) Ibid. p. 105.

A Brasias, en Laconie (1), on racontoit sur Bacchus des aventures, qui sembloient s'éloigner des traditions des autres Grecs; savoir, que Sémélê ayant eu Bacchus de Jupiter, Cadmus son père, qui s'en apperçut, la fit jeter elle et son fils, dans une espèce d'arche ou coffre; que ce coffre fut poussé par les eaux jusque sur la côte de leur pays; qu'ayant trouvé Sémélê morte, ils lui donnèrent la sépulture, et qu'ils firent nourrir Bacchus; que depuis ce temps leur ville, appelée auparavant Oreiates, prit le nom de Brasias.

Ils ajoutent (2), qu'Ino, errante et vagabonde, arriva dans leur pays, et qu'elle voulut être elle-même la nourrice de Bacchus. On montroit encore chez eux, du temps de Pausanias, l'antre dans lequel Ino nourrit Bacchus; et tout ce champ s'appelloit les Jardins de Bacchus. On trouvoit au même lieu un temple d'Esculape, et un antre d'Achille, en l'honneur duquel on célébroit tous les ans une fête.

La statue de Bacchus et le temple d'Esculape se trouvoient pareillement à *Las*, à quarante stades environ de Gythium (3).

(1) Ibid. p. 107.
(2) Pausan. Lacon. p. 107.
(3) Ibid. p. 108.

Cette statue étoit unie à celle de Diane, à Alagonie, une des villes qu'habitoient les Eleuthéro-Laconiens (1).

En Messénie (2), vers les sources de la Pamise, est le mont d'*Eve*, ou Evan, ainsi nommé d'un cri bacchique *Evoi*, que proféra, pour la première fois en ce lieu, Bacchus, ainsi que les femmes de sa suite.

Près Coronée de Messénie (3), on voyoit les temples de *Diane*, nourrice d'enfans, celui de Bacchus et celui d'Esculape. Près de là Ino, nourrice de Bacchus, avoit aussi son temple; c'étoit en ce lieu qu'elle sortit de la mer, déjà reconnue Déesse, et décorée du nom de Leucothée.

A Cyparisse (4) on montroit la fontaine Dionysiade, que Bacchus, comme Moïse, avoit fait sortir d'un coup de baguette, ou avec son Thyrse.

A Olympie (5) en Elide, on voyoit, près du bois sacré de Pelops, Bacchus et les Graces, qui avoient leur autel en commun, et tout près celui des Muses et des Nymphes.

On le voyoit aussi dans la même ville, placé à côté d'Apollon Pythien. La tra-

(1) Ibid. p. 110.
(2) Pausan. Messen. p. 141.
(3) Ibid. p. 144.
(4) Ibid. p. 147.
(5) Heliac. p. 162.

dition de ce pays avoit conservé le souvenir des prétendus amours de Bacchus avec Physcoa (1), qui en eut le jeune Narcisse, lequel, devenu grand, rendit le premier en ce pays des honneurs à Bacchus.

Bacchus s'y trouvoit aussi uni à Latone, à la Fortune et à la Victoire, laquelle étoit représentée avec des aîles. (2) On y voyoit Mercure portant Bacchus.

Vers les bords de l'Alphée (3), près des confins du territoire de Pise et de l'Arcadie, étoit un temple d'Esculape, et un autre de Bacchus, surnommé Leucuanite. Les Eléens révèrent singulièrement Bacchus, à qui ils ont consacré un théâtre et un temple (4); ils se flattent que ce Dieu leur rend visite, dans la fête des Thyades. C'étoit dans cette fête, que se faisoit le miracle des noces de Cana, ou un miracle à-peu-près semblable, et dont celui de Cana n'est qu'une copie (5). Les Prêtres prenoient trois cruches vides, qu'ils renfermoient dans une chapelle, après y avoir apposé le sceau devant tout le monde. Le lendemain on alloit

(1) Paus. Heliac. p. 164.
(2) Ibid.
(3) Heliac. 2, p. 200.
(4) Ibid. p. 204.
(5) Pausan. Heliac. 2, p. 204.

reconnoître les cachets, et on trouvoit qu'ils étoient entiers, et que les cruches néanmoins étoient pleines de vin. Ce miracle étoit cru et attesté par tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans la ville ; citoyens, comme étrangers, tous l'attestèrent à Pausanias. Ces sortes de miracles n'étoient point rares : car ceux d'Andros avoient chez eux une source de vin, qui couloit aussi tous les ans du temple de Bacchus, le jour de la fête du Dieu. Ces supercheries étoient fort familières aux Prêtres, qui sachant, que le peuple aime les miracles, lui en faisoient. La crédulité donne sur elle-même une grande prise à l'imposture. Les Ethiopiens, qui habitent au-delà de Syène, publioient aussi de semblables miracles, qui s'opéroient sur la table du Soleil. Je ne parlerai pas de ceux des Juifs, nation la plus crédule du monde ; ils durent se multiplier chez eux en raison de leur stupidité.

En Achaïe (1), les habitans de Patras débitoient que c'étoit dans leur pays, à Messatie, que les Pans dressèrent à Bacchus des embûches, et qu'il courut toutes sortes de dangers.

C'est dans ce pays, près des bords du Meilichus (2), que l'on voyoit le

(1) Paus. Achaic. p. 224.
(2) Ibid. p. 225, 226.

coffret qui renfermoit le jeune Bacchus, coffret précieux qu'Euripyle avoit trouvé dans les dépouilles de Troye, et dont Jupiter avoit fait présent autrefois à Dardanus. Bacchus dans cet endroit, dit Pausanias, est censé être une Divinité étrangère apportée de Troye par Eurypile ; ce qui confirme ce que nous avons conjecturé plus haut, que ce Dieu étoit honoré en Phrygie avant de l'être en Grèce. Bacchus y prenoit le nom d'*Æsumnètes*. Neuf hommes, et autant de femmes choisies par le suffrage de leurs concitoyens, parmi les personnes les plus distinguées, remplissoient les fonctions sacerdotales. Dans une des nuits de cette fête (1), le Prêtre portoit le coffret sacré dans l'intérieur du temple, et les enfans, la tête couronnée d'épis, se rendoient en procession sur les bords du Meilichus. On déposoit ces couronnes près de la statue du Dieu ; et après s'être baigné dans le fleuve, on reprenoit d'autres couronnes faites de lierre, et on se rendoit au temple de Bacchus Æsumnètes. Il y a beaucoup de choses dans cette cérémonie, qui se rapprochent de ce qui se pratiquoit en Egypte à la mort d'Osiris, lorsqu'on se rendoit au fleuve, pendant la nuit, avec le coffret doré, et

(1) Ibid. p. 226.

qu'on faisoit une image luniforme (1).

Diane paroît avoir été singulièrement adorée à Patras (2), ainsi que Bacchus ; ce dernier y avoit un temple près du théâtre, et on lui donnoit le surnom de Calydonien, parce qu'on prétendoit que sa statue y avoit été apportée de Calydon. On rapportoit à cette occasion l'aventure de Corésus, un de ses Prêtres à Calydon, lequel devint amoureux de la Vierge *Callirohé*, qui avoit pour lui la plus grande antipathie. Le Prêtre, n'ayant pu vaincre sa répugnance, s'adressa à son Dieu, qui frappa de délire et de phrénésie les malheureux Calydoniens. Ceux-ci consultèrent l'Oracle de Dodone, qui leur répondit qu'ils ne trouveroient de remède à leurs maux, qu'autant que Corésus auroit immolé Callirohé à Bacchus, ou que lui-même se seroit dévoué victime pour elle. Au moment où la belle Callirohé alloit être immolée, Corésus cédant à sa passion pour elle, s'immola à sa place. La jeune fille, touchée de ce sacrifice, sent toute sa répugnance pour lui s'évanouir, et finit par s'immoler elle-même aux manes de cet amant généreux, au bord d'une fontaine de Calydon, qui depuis ce moment s'appela Callirohé. On voyoit

(1) Ci-dess. t. 1, l. 3, c. 3.
(2) Paus. Achaic. p. 227.

aussi, près de ce lieu, différentes statues de Bacchus, en nombre égal à celui des villes du pays, et portant le surnom de ces villes. Ainsi l'une s'appelle Mesadeus, l'autre Anthée, l'autre Areus. Pendant la fête de Bacchus, on portoit ces différentes statues dans le temple de Bacchus *Æsumnètes*. Ce temple étoit bâti dans la partie de la ville qui avoisinoit la mer. Peu loin de là étoit un autre temple, et deux statues consacrées à une Divinité, connue sous le nom de Déesse *du Salut*.

A Phelloë, près d'Egine (1), Bacchus et Diane recevoient aussi un culte. La statue de Bacchus étoit enduite de cinabre; celle de Diane étoit en bronze, et la Déesse paroissoit prendre un trait de son carquois. Dans le voisinage de ces villes, à Pellène (2), Diane étoit encore honorée avec Bacchus; elle y prenoit le titre de *Soteira*, Conservatrice, et Bacchus le surnom de Lamptère, ou lumineux. On y célébroit en son honneur la fête des lumières, pendant laquelle on portoit de nuit des flambeaux allumés à son temple, et on dressoit, dans toute la ville, des coupes pleines de vin.

(1) Ibid. p. 234.
(2) Ibid. p. 235.

Si nous passons en Arcadie (1), aux environs de Mantinée, nous trouvons la fontaine des Méliastes, près de laquelle étoit un temple de Bacchus. C'étoit là que les Méliastes célébroient les Orgies de ce Dieu. Vénus y avoit aussi le sien, et elle y prenoit le titre de Mélanie, ou de Noire.

A Cynaithe, dans le territoire des Phénéates (2), étoit un temple de Bacchus, en l'honneur duquel les habitans du pays choisissoient un Taureau parmi leurs troupeaux, et le portoient au temple du Dieu. Ils le lui offroient pour victime.

Dans la ville d'Aléa (3), près Stymphale, Diane d'Ephèse et Bacchus étoient encore honorés. On célébroit tous les ans, en honneur de celui-ci, une fête appelée *Sciera* (Umbrosa), et les femmes se flagelloient en honneur du Dieu, comme les jeunes gens faisoient à Sparte en honneur de Diane Orthia.

Sur les montagnes du territoire de Thelpuse, on voyoit les statues de Cérès Eleusinienne, de sa fille et de Bacchus. (4).

(1) Pausan. Arcad. p. 241.
(2) Ibid. p. 252.
(3) Ibid. p. 254.
(4) Ibid. p. 236.

Près des rives de l'Alphée, à Hérée, Bacchus avoit plusieurs temples; il prenoit dans l'un le surnom de *Polites*, et dans un autre celui d'*Axites* (1). On y trouvoit aussi un sanctuaire, dans lequel on s'assembloit pour y célébrer les orgies de ce Dieu. Pan, Divinité familière des Arcadiens, y avoit son temple (2).

A Mégalopolis (3), on voyoit une statue de Bacchus chaussé du cothurne; il tenoit en main une coupe, et de l'autre un Thyrse, sur lequel étoit perché un aigle. Près du théâtre il y avoit une fontaine consacrée à ce Dieu. Il y avoit aussi eu un temple.

A Phigalie (4), Diane *Conservatrice* étoit aussi adorée, ainsi que Bacchus, qui y avoit son temple. Ce Dieu y prenoit le nom d'Acrato-Phoros (*merum ferens.*) La partie inférieure de sa statue n'étoit pas visible, étant couverte de lauriers et de lierre; la partie supérieure, que seule on appercevoit, sembloit être enduite de cinabre, comme celle de Phelloë.

A Tégée (5), Bacchus ainsi que Cérès et Proserpine, avoient leurs temples.

(1) Ibid. p. 257.
(2) Ibid. p. 263.
(3) Ibid. p. 264.
(4) Ibid. p. 270.
(5) Ibid. p. 281.

On voyoit un autel de Proserpine près des temples de Bacchus ; ce Dieu en avoit deux. Sur la route de Tégée à Argos on trouvoit aussi un temple de Cérès et un autre de Bacchus le Myste. Pan avoit des autels et des temples dans tout ce canton.

C'étoit sur-tout en Béotie (1), patrie de Bacchus, que ce Dieu recevoit des hommages. Près des ruines de Potnie, au-delà de l'Asopus, on trouvoit le temple de *Bacchus Aigobole*, ou Perce-Chèvre. On raconte à ce sujet une fable : car chez les Grecs, chaque institution religieuse est toujours accompagnée d'un conte, qui en explique l'origine, ou plutôt qui la dénature. Il en est de même des dénominations, dont l'étymologie s'appuie presque toujours, sur une fable inventée après coup, pour rendre raison de ce qu'on n'entend pas.

On montroit à Thèbes (2) les restes de l'appartement de Sémélé, mère de Bacchus. Du temps de Pausanias, ce lieu étoit inaccessible aux mortels, et un respect religieux en défendoit l'abord. On prétend, qu'au moment où Sémélé fut frappée de la foudre, et son appartement consumé avec elle, il étoit tombé

(1) Pausan. Bæot. p. 288.
(2) Ibid. p. 291.

du ciel un morceau de bois. On dit que Polydore, ayant orné de bronze ce morceau de bois, l'appela le *Bacchus Cadméen*.

Ce Dieu avoit aussi près du théâtre (1) un temple, où il étoit honoré sous le nom de Lysien. On faisoit encore une histoire pour expliquer l'étymologie de ce mot. On disoit, qu'il avoit délivré les Thébains faits prisonniers par les Thraces. Il y avoit aussi une statue de Sémélê. Chaque année, à un jour marqué, les portes du temple s'ouvroient; on y voyoit les restes de la maison de Lycus et le tombeau de Sémélê. L'épouse de Lycus révéroit particulièrement Bacchus (2).

On voyoit à Tanagre le tombeau d'Orion (3), et un temple de Bacchus, où étoit une magnifique statue de marbre de Paros. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est sur-tout un Triton. On débite à ce sujet un conte merveilleux. Les femmes de Tanagre, ayant été les premières initiées aux mystères de Bacchus, descendirent à la mer pour s'y purifier. Un Triton s'avança contre ces femmes, qui invoquèrent aussitôt le secours de Bacchus. Le Dieu les exauça

(1) Ibid. p. 294.
(2) Ibid. p. 295.
(3) Ibid. p. 297.

et défit le monstre. D'autres faisoient un autre conte, qui n'étoit pas plus vraisemblable, et que nous ne rapporterons pas ici.

Près du temple de Bacchus, dans cette ville, étoient aussi ceux de *Thémis*, d'Apollon et de Vénus (1).

Près de l'Euripe (2) étoit la ville d'Anthedon, ainsi nommée d'un fils de Neptune et d'Alcyonée, une des Atlantides. Vers le milieu de la ville étoit le temple des Cabires, celui de Cérès et de Proserpine. Bacchus y avoit aussi son temple et sa statue.

Sur le mont de Ptoûs (3), on remarquoit sur-tout le temple et la statue du même Bacchus. Ils se trouvoient aussi à Larymna. A Copas, le même Dieu avoit également un temple, avec Sérapis et Cérès.

A Thespies (4), où l'on adoroit *Jupiter Sauveur*, on trouvoit aussi la statue de Bacchus, celle de la Fortune et celle de la Santé. Cupidon, ou l'Amour, étoit la grande Divinité de cette ville. Cicéron (in Verr. de sig.) parle de la statue que ce Dieu y avoit, et qui attiroit la curiosité des voyageurs. Ceux

(1) Ibid. p. 298.
(2) Ibid. p. 298.
(3) Ibid. p. 299.
(4) Ibid. p. 301—302.

d'Orchomène (1) avoient un temple de Bacchus, et un très-ancien temple des Graces. Leurs anciennes statues étoient des pierres, qu'on disoit tombées du ciel.

C'étoit sur le Parnasse en Phocide (2), que des femmes Athéniennes, connues sous le nom de Thyades, alloient tous les ans célébrer les Orgies de Bacchus avec les femmes de Delphes. Pausanias prétend, qu'elles prirent le nom de Thyades (3), d'une certaine femme de ce nom, qui la première fut initiée à Bacchus, et en célébra les Orgies. Cette Thyade eut d'Apollon un fils nommé Delphus, qui donna son nom à la ville de Delphes, située près du Parnasse, où les Thyades célébroient leurs Orgies.

On avoit représenté à Delphes (4), entr'autres tableaux, le coucher du Soleil, Bacchus et les Thyades. On y voyoit aussi une statue de Bacchus Céphallénite, qu'y avoient envoyée ceux de Méthymne.

Le culte de Diane et de Bacchus se trouve encore réuni à Boulis (5), ville bâtie sur une montagne, du côté d'Anticyre. Si Bacchus est, comme

(1) Ibid. p. 311.
(2) Pausan. Phoc. p. 319.
(3) Ibid. p. 321.
(4) Ibid. p. 334.
(5) Ibid. p. 355.

nous

nous le pensons, le Dieu Soleil, il n'est pas étonnant de le trouver si souvent uni à Diane, ou à la Lune. Cette liaison nous paroît aussi naturelle qu'avec Apollon.

Nous ne rassemblerons point les passages des autres Auteurs, soit Grecs, soit Latins, qui peuvent nous mettre à portée de suivre les traces de Bacchus et de son culte, soit en Europe, soit en Asie, où il a pris naissance. Nous nous bornerons à ce que nous avons rapporté d'après Pausanias, et qui nous suffit, pour faire voir l'universalité de son culte chez les Grecs, et les rapports qu'il a pu avoir avec différentes Divinités, telles que Cérès, Hécate, Diane, etc. qui ont aussi eu leurs mystères.

Nous allons maintenant considérer le Dieu Soleil, sous le nom d'Atys, qu'il prit en Phrygie, et donner une idée abrégée de ses mystères, ainsi que de ceux de Cybèle son amante, dont le culte fut toujours inséparable du sien.

On trouve dans le Traité de Lucien, intitulé de la Déesse de Syrie (1), et dans le Discours de Julien (2) sur la Mère des Dieux, beaucoup de détails intéressans sur le culte du Phrygien Atys et de Cybèle. Macrobe en a aussi

(1) Lucian. de Dea Syr.
(2) Jul. Imp. Orat. 6.

parlé (1). Ce culte, en général, a beaucoup de ressemblance avec celui d'Adonis et de Bacchus, d'Osiris et d'Isis, et il n'est qu'une des formes innombrables du culte du Soleil, et des mystères augustes de la lumière d'Ormusd. Son origine Asiatique n'est contestée par personne ; et la Phrygie semble avoir, plus qu'aucun autre pays, le droit de le revendiquer. Cybèle et Atys sont, de l'aveu de tout le monde, des Divinités Phrygiennes, et les Phrygiens eux-mêmes prétendent à une très-haute antiquité (2), au point qu'ils le disputoient aux Egyptiens. Grands conteurs de fables, comme il paroît par Esope, les Phrygiens mêlèrent, plus qu'aucun peuple, l'allégorie à leur culte religieux. Aussi les traditions sacrées sur Cybèle et sur Atys sont-elles très-variées. (r) Nous allons rapporter les principales. Les Phrygiens qui habitent Pessinunte, près les bords du fleuve Gallus, dit Julius Firmicus (3), donnent à la terre la prééminence sur les autres élémens, et la regardent comme la mère de tout. Ils ont établi en son honneur des fêtes annuelles, dans lesquelles ils rappellent les amours d'une femme riche

(1) Macrob. Sat. l. 1, c. 21.
(2) Herod. l. 2, c. 2.
(3) Jul. Firm. de Prof. Error. Relig. p. 7.

et puissante, qui avoit autrefois régné sur eux, et qui eut à se venger des dédains d'un jeune homme qu'elle aimoit. Une fête de deuil tous les ans leur retrace les amours malheureux, dont ils ont consacré le souvenir. Pour plaire à cette femme irritée, ou pour lui ménager des consolations dans ses regrets, ils publient, que celui qu'ils avoient enseveli, peu de temps auparavant, est ressuscité ; et pour condescendre à la passion brûlante de cette femme, ils ont élevé des temples à son amant mort. Ils ont également voulu, que les Prêtres attachés à ce culte éprouvassent sur eux-mêmes ce que son dédaigneux amant avoit éprouvé, comme châtiment du mépris qu'il avoit fait de ses charmes. La pompe funèbre, que l'on consacre tous les ans à sa mémoire, est liée aux honneurs que l'on rend à la terre, à qui on leur persuade que ce culte s'adresse. Ils donnoient, dit Firmicus (1), des explications Physiques de tout ce cérémonial mystérieux. Quoique celles que rapporte Firmicus ne soient pas tout-à-fait exactes, au moins est-il certain, par le témoignage même de Firmicus, que les Phrygiens n'y voyoient qu'une représentation allégorique des phénomènes de la nature, et une suite

(1) Firm. ibid. p. 7.

de faits physiques, déguisés, sous le voile d'une histoire merveilleuse ; ce qui a été le caractère universel de toutes les fables sacrées, chez tous les Orientaux. Julien (1), dans son Discours sur la Mère des Dieux, reconnoît cette vérité, et il donne la raison de ce génie allégorique des Peintres de la nature. Si ce caractère a été celui de tous les Prêtres et de tous les Ecrivains sacrés de tous les peuples, à plus forte raison a-t-il dû être celui des Prêtres des Phrygiens, chez qui l'apologue étoit en si grand honneur.

Comme ces fêtes étoient liées aux époques les plus remarquables de l'année, aux équinoxes, moment où la Nature fait éclore tous les germes de son sein, et où ensuite elle perd sa fécondité et rentre dans le repos de l'hiver, ceux qui ont cherché les causes physiques de cette institution, ont arrêté leurs yeux aux opérations agricoles et aux phénomènes périodiques de la végétation du blé, c'est-à-dire, aux effets, plutôt qu'aux causes, et aux objets secondaires de ces fictions, plutôt qu'aux agens réunis de la végétation universelle. Ces fêtes étoient lugubres dans les premiers jours (2), et accom-

(1) Julian. Orat.
(2) Firmic. p. 8.

pagnées de deuil, de gémissemens et de cris lamentables, sur la mort d'Atys; et ensuite de cris de joie, au moment de son retour, que l'on célébroit dans les Hilaries. « Vous hurlez, dit Firmicus, en » action de graces de la renaissance des » fruits; vous vous lamentez, pour » vous réjouir ensuite. » Firmicus leur reproche de chercher à déguiser les objets de leurs larmes et de leurs regrets, en se couvrant du prétexte d'une allégorie physique, à laquelle Firmicus se refuse à tort, comme ont fait tous les Ecrivains Chrétiens, qui voyoient avec peine, que leurs adversaires fissent évanouir le ridicule apparent de leurs fables et de leurs cérémonies religieuses, en les rappelant à leur véritable origine, à l'histoire figurée de la Nature. Les Chrétiens trouvoient leur compte à convaincre d'absurdité les Payens; et, quoique la Physique fût effectivement la base de la Religion de ces derniers, leurs explications étoient si incomplettes et si peu satisfaisantes, que les Chrétiens sortoient toujours avec avantage de la dispute. Mais ils ne devoient pas cependant conclure, qu'on ne pût pas donner de bonnes explications, et des raisons satisfaisantes du culte de leurs adversaires, parce que celles qu'on leur donnoit étoient effectivement assez mauvaises. De ce qu'une bonne cause

est mal plaidée, il ne s'ensuit pas qu'elle ne puisse être mieux plaidée, et qu'elle soit mauvaise, parce qu'elle est mal défendue. C'étoit pourtant la conclusion que tiroient les Ecrivains Chrétiens, avec une espèce de triomphe insolent, fondé tout entier sur l'ignorance, où étoient la plûpart des Payens de leur propre Religion. Ils savoient seulement en gros, que toutes ces absurdités n'étoient qu'apparentes; qu'il y avoit un point de vue physique, sous lequel ces fictions devoient être envisagées, et sous lequel on retrouvoit toute la sagesse des anciens. Mais dès qu'ils s'efforçoient d'expliquer, ils n'étoient pas heureux, parce qu'ils manquoient de la première des clés, celle que fournit l'instruction, sans laquelle il est impossible de pénétrer dans les sanctuaires de l'antiquité.

Porphyre donne une explication tirée, non pas des moissons et des fruits, comme celle dont nous parle Firmicus, mais des fleurs (1), dont, suivant lui, Atys est l'emblême; de ces fleurs qui tombent avant le fruit. Cette explication n'est pas plus satisfaisante, quoique physique; car si la véritable explication est nécessairemennt physique, il ne s'ensuit pas pour cela qu'elles soient bonnes,

(1) August. de Civ. Dei, p. 7, c. 25.

précisément parce qu'elles sont physiques.

Les explications de Varron (1) rappeloient aussi le culte de Cybèle et d'Atys à la Nature ; et c'étoit une conséquence nécessaire de l'opinion, qui faisoit de la Terre, principe passif de toutes les productions, la Divinité physique adorée sous le nom de Cybèle. Varron cherchoit même l'explication de la plûpart des attributs de cette Déesse, dans les propriétés et les qualités de la Terre, dans sa figure et sa solidité, et dans les villes qui la couvrent (2).

La plûpart de tous ses attributs et des symboles mystérieux de son culte, suivant cet Auteur, sont relatifs à l'ordre du monde. Cette assertion est vraie ; mais les explications qu'il en donne ne sont pas plus heureuses. Pour nous, sans nous arrêter aux différentes interprétations, que les anciens ont données des emblêmes religieux et des fictions sacrées, qui appartiennent au culte de Cybèle et d'Atys, nous continuerons de rassembler les traditions variées de leurs aventures et les pratiques superstitieuses de ce culte.

Les Phrygiens racontent (3), qu'un certain Mæon, roi de Phrygie, eut

(1) Ibid. l. 4, c. 10, et l. 7, c. 2.
(2) Ibid. l. 7, c. 24 et c. 25.
(3) Diod. Sicul. l. 3, c. 58, p. 226, etc.

de Dindyma sa femme une fille, qui fut exposée sur le mont Cybèle, où elle fut nourrie par des lionnes et des panthères, et d'autres animaux farouches, qui venoient l'allaiter. Des femmes, qui venoient y faire paître leurs bestiaux, témoins de ce miracle, enlevèrent ce jeune enfant, et lui donnèrent le nom de Cybèle et de Déesse des Montagnes, à cause de la montagne où elle se trouvoit ainsi exposée. Devenue plus grande, la jeune Princesse se fit remarquer par sa beauté, sa chasteté, et par son esprit inventif (*s*). Ce fut elle qui la première inventa les instrumens de musique, les cymbales, les tambours, la flûte et les danses. Marsyas le Phrygien, connu par son talent pour la musique (1), s'attacha à elle, et l'accompagna jusques dans le Nord, où elle porta ses pas errans, après la mort d'Atys. Atys étoit un jeune Berger Phrygien, dont elle étoit devenue amoureuse, et qui la rendit mère. Son père s'en étant apperçu, fit périr, non-seulement son amant infortuné, mais même sa nourrice. Cette mort porta le désespoir dans l'ame de Cybèle, et le délire dans son esprit, au point qu'elle s'exila et courut les montagnes, en poussant d'affreux hur-

(1) Ibid. c. 59.

lemens, au bruit des tambours et des cymbales. Apollon, qui la rencontra dans cet état, en devint amoureux; écarta Marsyas son rival, qu'il fit périr et écorcher vivant, et accompagna Cybèle, jusques dans les contrées Hyperboréennes. Cependant la Phrygie, où le corps d'Atys étoit resté sans sépulture, fut frappée de stérilité et affligée de la peste; et elle ne trouva de remède à ses maux, qu'en faisant rendre la sépulture au corps du malheureux amant de Cybèle, et en l'honorant elle-même comme une Déesse (1), conformément à l'oracle d'Apollon, qui leur ordonna de chercher les restes d'Atys. Comme ils ne les trouvèrent point, et qu'il n'en restoit plus rien, ils firent une image de ce jeune homme, à qui ils rendirent les honneurs funèbres, en donnant tous les signes de la douleur la plus vive, et exprimant par leurs gémissemens les regrets de cette mort, en expiation de leur crime. Cybèle elle-même eut ses autels, et fut honorée par des sacrifices renouvelés tous les ans. On plaça, près de sa statue, des images de lions et de panthères, en mémoire de ce que ces animaux avoient pris soin de la nourrir.

Les Phrygiens conservèrent, jusques

(1) Diod. ibid. l. 3, c. 57.

dans les derniers temps, ce culte religieux (1), honorèrent, par leurs larmes, le tombeau du jeune Atys, et par leurs sacrifices et leurs offrandes, les autels de Cybèle. Midas éleva, dans la suite, à Pessinunte un superbe temple à cette Déesse, où elle fut honorée par le culte le plus pompeux et le plus brillant, qui puisse être rendu à la Divinité.

C'étoit dans cette ville de Pessinunte, que se célébroient les Orgies ou mystères de cette Déesse, sur les bords du fleuve Gallus, qui donna même son nom aux Prêtres de Cybèle, nommés *Galles* ou *Galli* (2).

Le récit de Diodore de Sicile, que nous venons de rapporter, nous peint Cybèle avec presque tous les traits, sous lesquels le même historien a représenté cette Déesse, dans la Théogonie des Atlantes, qui l'ont aussi honorée, et qui en ont fait la mère du Soleil et de la Lune.

Arnobe (3) en fait une Reine, laquelle, dans sa vieillesse, devint amoureuse d'un jeune Berger, qui gardoit les troupeaux, et qui, malgré la disproportion des rangs, dédaigna la Princesse.

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 1.
(2) Herod. l. 1, p. 28, 29.
(3) Arnob. contrà Gentes. Lucian. de Sacrificiis. Tertul. Apol. c. 15.

Midas, Roi de Phrygie, lui destina sa fille; et, comme il appréhendoit la jalousie de la vieille Princesse amoureuse, il fit fermer les portes de la ville, le jour de la célébration du mariage. Mais Cybèle, avertie de ce qui se passoit, arriva à Pessinunte, comme une furieuse; et ayant forcé les portes, elle entra dans la ville avec sa troupe, et y fit un grand carnage. Atys se cacha; mais elle le découvrit derrière un pin, dont il s'étoit couvert, et le punit de ses mépris, en le rendant eunuque (1).

La jeune amante d'Atys, Agdistis, désespérée de cette vengeance tragique exercée sur son amant, se tua de désespoir.

Les récits de Lactance, de Servius (2), de saint Augustin, ceux de Pausanias, diffèrent aussi de ceux de Diodore et d'Arnobe; en sorte qu'il est aisé de voir, que c'est une fable faite en vingt façons, mais qui se réduit, en dernière analyse, aux amours d'une Princesse Phrygienne pour un jeune homme, qui se mutile lui-même, ou qui est mutilé; qui meurt, et qui ensuite, comme l'Adonis Phénicien, ou l'amant de Vénus, est rendu à la vie. C'est la fiction Phénicienne sur le Dieu-Soleil, exprimée en

(1) Minut. Felix in Octav.
(2) Serv. Æneid. l. 9. Tatian contra Gentes.

d'autres termes, sous d'autres formes et d'autres noms. Enfin l'histoire d'Atys est la fable Phrygienne sur le Soleil, comme celle d'Adonis est la fable Phénicienne sur le même Dieu.

La tradition mythologique des aventures de la même Déesse, et de ses amours avec Atys, n'étoit pas tout-à-fait étrangère à la Phénicie. On la retrouve dans celle d'Esmun ou d'Esculape, qui fut aimé d'Astronoë, Princesse Phénicienne, et qui fut obligé de se faire eunuque, pour se soustraire à ses poursuites amoureuses. Nous en avons parlé plus haut, à notre article Esmun (1).

On pourroit même croire, que les Phrygiens avoient transmis ces mystères aux contrées voisines, à la Phénicie et à la Syrie, sur-tout, si on fait réflexion que c'étoit la même Divinité, qui étoit honorée en Syrie, sous le nom de Rhéa, et à qui le Lydien Atys avoit, dit-on, élevé un temple. Au reste, je ne prétends pas décider la question, savoir, si ce sont les Phrygiens qui ont donné aux Syriens, ou les Syriens aux Phrygiens, l'ancien culte de Rhéa. Par le récit de Lucien, il paroît que ce fut le Lydien Atys, (2) qui institua ce culte

(1) Ci-dess. t. 2, l. 3, c. 9.
(2) Euseb. Præp. Ev. l. 3.

de Rhéa. D'un autre côté, nous trouvons les noms de Rhéa, ainsi que celui d'Esculape, dans l'ancienne Cosmogonie des Phéniciens par Sanchoniaton, et dans les traditions sacrées de l'Egypte, sur les amours de Saturne et de Rhéa, parens d'Osiris (1). Quoi qu'il en soit, il est certain, parce que dit Lucien, qu'on a cru que les Syriens rendoient un culte à Cybèle (2), sous le nom de Rhéa, et qu'ils en rapportoient l'origine à l'infortuné Atys, qui avoit été mutilé. Ce fut Atys le Lydien, dit Lucien, qui établit le premier ces mystères, et qui apprit aux Phrygiens, aux Lydiens, et à ceux de Samothrace, à les célébrer. Cette circonstance rapproche les mystères de Samothrace, dont nous parlerons bientôt, de ceux de Cybèle et de Rhéa; et nous verrons effectivement, qu'on y parloit d'une mutilation d'un des Cabires, comme dans ceux de Cybèle.

Lorsque Rhéa, continue Lucien, eut privé Atys de sa virilité, ce malheureux abandonna toutes les marques de son ancien sexe, et prit les vêtemens de femme. Dans cet état, parcourant l'Univers, il racontoit sa malheureuse aventure, célébroit des Orgies, et

(1) Plut. de Iside.
(2) Lucian. de Dea Syr. p. 885.

chantoit le nom de Rhéa. Dans ses courses, il pénétra jusqu'en Syrie, et au-delà de l'Euphrate. Comme les peuples de cette contrée ne vouloient ni le recevoir, ni adopter ses mystères, il crut devoir élever, en ce lieu, un temple à cette Divinité (1), que l'on reconnoît, à plusieurs traits, être la même que Rhéa. Elle est portée, comme Cybèle, par des lions. Elle tient le tambour, et sa tête est surmontée de tours, comme la Déesse que les Lydiens révèrent, sous le nom de Rhéa. Les Prêtres attachés à son culte ressemblent aux Galles ou Prêtres de Cybèle, et se mutilent, à l'imitation d'Atys. Quoique Lucien ne paroisse pas adopter la tradition (2), qui fait de la Déesse de Syrie la Cybèle (*t*) Phrygienne, néanmoins on ne peut disconvenir, que si ce sont deux Divinités, elles ont beaucoup de caractères communs. La castration et le fanatisme des ministres de ces Divinités est un des caractères les plus distinctifs, qui les rapproche l'une de l'autre. Ces Prêtres, une fois devenus eunuques (3), quittoient l'habit d'homme, et se revêtoient des habillemens de femmes. Eux seuls avoient

(1) Ibid. p. 886.
(2) Ibid. p. 886.
(3) Ibid. p. 897—898.

droit d'entrer dans la partie du temple appelée *le sanctuaire*, et encore tous n'y étoient pas admis. Il y avoit des degrés dans l'ordre sacerdotal (1). C'étoit dans le sanctuaire qu'étoit la Divinité Syrienne, portée, comme Cybèle, par des lions. Cette Déesse avoit quelque chose de Minerve, de Vénus, de la Lune, de Rhéa, de Diane, de Némesis et des Parques; c'est-à-dire, qu'elle ressembloit assez à la Déesse Polyonyme ou à l'Isis d'Apulée. D'une main elle tenoit le sceptre, de l'autre le fuseau. Sa tête étoit ornée de rayons et de tours, et elle portoit la ceste, parure caractéristique de la *Vénus-Uranie* (*u*). Elle étoit parée de pierreries de toute espèce, et de perles; d'hyacinthes, de sardoines, d'émeraudes, de sardonix; enfin, des pierres qu'on remarque dans le Rational du Prêtre des Juifs, et qui servent de fondement à la Jérusalem céleste, lesquelles ne sont autre chose, que les différens symboles de la lumière céleste, diffuse dans le Zodiaque.

Plus de trois cents Prêtres desservoient ce temple, occupés de différentes fonctions. Ils étoient vêtus de blanc, et portoient un bonnet sur la tête (2). Ils

(1) Ibid. p. 901.
(2) Luc. de Deâ Syr. p. 907.

choisissoient tous les ans le Grand-Prêtre, qui seul avoit le droit de porter la robe de pourpre, et la thiare d'or.

Outre cela, on comptoit une foule de personnes attachées au service du temple, de Musiciens, de Joueurs de cors et de flûtes, de Prêtres appelés *Galles*, et de Bacchantes, qu'agitoit la fanatique fureur. On sacrifioit deux fois le jour. On offroit à la Déesse les prémices des fruits; on chantoit en son honneur, des hymnes accompagnés des concerts de voix, du bruit des cymbales et des sons de la flûte; ce qui rapproche encore ce culte de celui de la Mère des Dieux (1). Comme les Galles ou les Prêtres de Cybèle, ceux de la Déesse de Syrie se tailladoient le corps et se flagelloient (2), tandis que d'autres jouoient de la flûte et battoient le tambour, ou entonnoient des hymnes, où régnoit l'enthousiasme le plus exalté. Un délire religieux saisissoit la multitude, étourdie par le son des instrumens et par l'enthousiasme des Prêtres (3). Un jeune Prêtre, quittant ses habits, s'avançoit au milieu de la foule; et prenant un couteau, il se cou-

(1) Ibid. p. 908.
(2) Ibid. p. 910.
(3) Ibid. p. 911.

poit

poit les organes de la virilité ; puis les ayant pris dans sa main, il couroit la ville, finissoit par les jeter dans quelque maison, et se revêtoit alors des habits de femme (*x*).

Telle étoit la cérémonie de la castration chez eux. Toutes ces ressemblances entre le culte de la mère des Dieux, ou de la Cybèle Phrygienne et celui de la Déesse de Syrie, nous ont engagé à mettre cette dernière Divinité, quelle qu'elle fût, sous le même titre. Un autre trait, qui les rapproche, c'est l'époque de la célébration de leurs fêtes. C'étoit à l'équinoxe de Printemps, que se célébroit la grande fête de la Déesse de Syrie (1), laquelle attiroit un concours nombreux de dévots de toute la Syrie et des pays voisins. Dans cette fête, on élevoit un grand bûcher, sur lequel on brûloit des animaux vivans et des habillemens précieux. C'étoit, en quelque sorte, une image du triomphe du Feu ou du Soleil sur toute la Nature, à ce moment, où passant dans notre hémisphère, cet astre embrase tout de ses feux. Cette fête répond à celle qui, à la même époque, se célébroit en Egypte (2), en mémoire de l'embrasement de la terre par le feu céleste.

(1) Lucian. ibid. p. 910.
(2) Epiph. Contr. Hæreses.

C'étoit également à l'équinoxe du Printemps, tous les ans (1), que les Romains célébroient la fête de la mère des Dieux, dans laquelle on exposoit tout ce qu'on avoit de plus précieux, les riches étoffes et les monumens les plus magnifiques du travail des arts, afin d'en mieux décorer la pompe. Les jeux et la licence la plus grande faisoient partie du cérémonial. On s'y masquoit.

Ovide fixe cette fête quatorze jours après l'entrée du Soleil dans *Aries*, ou au 4 d'avril (*y*), la Lune devant être pleine alors, vers la fin de la Balance; et en conjonction avec l'Esculape céleste; sans doute, toutes les fois que le Soleil et la Lune, ou la néoménie, avoient coïncidé avec le premier décan du Belier; mais, quel qu'en fût l'écart, c'étoit toujours l'Esmun, ou Serpentaire, qui étoit la constellation la plus voisine d'elle. Cette Lune avoit été en quadrature vers la tête du Lion, qui avance sur la division du Cancer. C'étoit la partie du Ciel où elle s'étoit le plus avancée alors vers notre Zénith. C'étoit là le *maximum* de son approche vers nous; et en quelque sorte la montagne, où elle étoit exposée dans sa naissance. Si cette

(1) Herod. l. 1, p. 28 et 29. Julian. Orat. 5. Schol. Nicom. ad Alexiphar. 8.

Déesse est la Lune, la fiction des lions qui l'y avoient nourrie, est toute simple, et on voit l'origine de cette allégorie. Au reste, nous ne prétendons point décider ici, si elle est la Lune ou si elle est la Vierge céleste (z), qui, dans cette pleine lune, sembloit fouler aux pieds le disque lunaire, et s'avancer au Ciel précédée du signe du Lion; et alors, comme cette Vierge est Isis et Cérès, peut-être trouveroit-on aussi l'origine des traits de ressemblance, qu'elle avoit avec ces Divinités. Nous avons cru devoir seulement donner une position de la Lune, nouvelle, en quadrature et pleine, lorsqu'on célébroit autrefois la fête de la mère des Dieux, à l'équinoxe de Printemps. Cette fête souvent fut fixée, ainsi que les Hilaries, au jour même de l'équinoxe (1), trois jours avant le 8 des kalendes.

Dans Ovide, elle est fixée quatorze jours après, puisqu'on lit au 4 d'avril, *Hebe et matri Deorum Megalenses ludi facti*, trois jours après l'apparition des Pléiades. Alors les cors de la Déesse de Berecynthe se faisoient entendre, et annonçoient la fête de la Divinité adorée sur le mont Ida. On peut voir dans Ovide (2) la description de cette fête,

(1) Macrob. Sat. l. 1. c. 21.
(2) Ovid. Fast. l. 4, v. 180, etc.

où les Chantres de Cybèle battoient leurs tambours et leurs cymbales. Ce Poète donne à sa manière le sens des différentes cérémonies de ce culte, l'origine de la castration des Galles, et le récit des amours de Cybèle pour Atys, et des malheurs de celui-ci.

Il nous représente Atys, comme un jeune Phrygien d'une jolie figure, dont Cybèle devint amoureuse. La Déesse l'attacha au culte de ses autels, afin qu'il lui appartînt toujours. Le jeune enfant jura de lui être fidèle; mais il faussa son serment, par d'autres amours avec la Nymphe Sagaris (*a*). Un arbre, taillé en plusieurs endroits, et auquel le destin de la Nymphe étoit attaché, fut la cause de la mort de cette amante infortunée, dont Cybèle voulut ainsi se venger. Atys devint furieux, et se sauva sur les sommets du mont Dindyme. Ce fut là que, dans les accès de son délire, il prit un caillou tranchant, et se coupa les parties viriles. Ses ministres, imitant ses fureurs, crurent devoir aussi suivre son exemple, en abdiquant leur virilité, et coururent les rues, les cheveux épars. Ovide examine l'origine de l'usage que l'on faisoit dans ces fêtes, de cors, de cymbales et de crotales, dont le bruit servoit merveilleusement à inspirer et à soutenir l'enthousiasme, dont elles étoient toujours accompagnées. Il l'attribue à l'u-

sage que firent autrefois les Curètes et les Corybantes de ces mêmes instrumens, pour étouffer le bruit des cris enfantins de Jupiter, que Rhéa ou Cybèle avoit soustrait aux regards de Saturne, qui dévoroit ses enfans mâles, et qu'elle avoit déposé dans un antre du mont Ida. C'étoit pour retracer, dit Ovide (1), cet événement, qu'on avoit conservé, dans les Orgies de la mère des Dieux, les cors et les cymbales des Corybantes de l'Ida, et dans la musique, le mode Phrygien, qui étoit le caractère original de cette ancienne musique, dont les Corybantes et les Curètes firent autrefois usage. Les Corybantes, attachés au culte de Saturne et de Rhée, passent pour avoir été les plus anciens Jongleurs de la Phrygie (*b*). C'étoient eux qui étoient chargés de danser armés, et d'exécuter des chœurs, au bruit des flûtes et des cymbales, dans les fêtes de ces Divinités (2). C'est là, sans doute, ce qui a fait dire, qu'ils étoient les enfans des Divinités même, au culte desquelles ils étoient voués.

Strabon (3), dans son dixième livre, entre dans les détails les plus intéressans sur l'origine et sur les fonctions

(1) Ibid.
(2) Suid. in voce κορυβ.
(3) Strab. l. 10, p. 325 et 326.

de ces différens Ministres de Cybèle, soit Corybantes, soit Curètes. Ce morceau contient une dissertation très-savante sur les anciens Prêtres de la Grèce et de la Phrygie, sur les instrumens employés dans les Orgies et dans les mystères de la mère des Dieux, sur les rapports de ressemblance, qui se trouvent entre ces différens mystères de Bacchus et de Rhéa, et sur-tout sur l'antiquité du culte Phrygien, dont nous pensons que les mystères de Bacchus ou de Jupiter-Sabazius et ceux de Cybèle et d'Atys ne sont qu'une branche, transplantée en Grèce. Nous ne croyons avoir rien de mieux à faire, que d'y renvoyer le Lecteur.

Revenons aux autres traditions sur Atys et sur Cybèle. L'Empereur Julien, qui a cru devoir rapporter à la mysticité en vogue dans son siècle, et aux principes des Eclectiques, toute la Théologie ancienne, a fait un discours en honneur de Cybèle ou de la mère des Dieux, et d'Atys, dans lequel nous trouvons des détails assez curieux, et qui s'appliquent à la théorie secrète des mystères, et des opinions religieuses sur l'origine de nos ames et sur leur retour vers le principe lumineux, d'où elles sont émanées.

Cet Empereur Philosophe (1) ne parle

(1) Julian Orat. 5, p. 297.

qu'avec une religieuse circonspection des mystères d'Atys et de Cybèle, et des aventures allégoriques de ces deux Divinités, sur lesquelles, dit-il, il n'est pas permis de s'expliquer clairement; et dont les rits religieux et les pratiques de chasteté ont un but secret, qu'un voile sacré doit couvrir. Julien fait, comme tous les autres Auteurs, remonter l'origine de ces mystères aux plus anciens Phrygiens, à ce Peuple qui, suivant Hérodote, se vantoit d'être le plus ancien Peuple du monde. C'est d'eux, dit Julien (1), que les Athéniens ont emprunté ce culte, ayant eu à se repentir du refus, qu'ils en avoient d'abord fait, et du ridicule qu'ils avoient voulu jeter sur ces augustes cérémonies. Car on faisoit aux Athéniens, à l'égard d'Atys et de son culte, le même reproche, que Lucien (2) fait aux Peuples voisins de l'Euphrate, relativement à la même Divinité; le même qu'on faisoit à Lycurgue le Thrace, à l'égard de Bacchus, savoir, de s'être d'abord opposé à l'établissement de ce culte nouveau, et d'avoir repoussé et injurié Gallus, qui cherchoit à introduire parmi eux le culte de Cybèle, qu'ils traitèrent mal-à-propos de Divinité étrangère. Car, dit

(1) Ibid. p. 298.
(2) De Dea Syr. p. 885.

Julien (1), ils ignoroient que cette Divinité étoit la même, que celles qu'ils honoroient déjà sous les noms de Déô, (*c*) de Cérès et de Rhéa. De même qu'on enseignoit, que ceux qui avoient rejeté le culte de Bacchus, en furent punis; de même que ceux qui rejettent celui du nouveau Bacchus-Christ l'ont été, dit-on, souvent aussi : de même on enseignoit aux dévots de Cybèle, que les Athéniens avoient été punis de leur incrédulité, et du refus injurieux, qu'ils avoient fait d'admettre les mystères de la Déesse. Celle-ci s'en vengea sur eux ; et ils consultèrent Apollon, qui leur conseilla de s'en venger, comme il avoit conseillé autrefois aux Phrygiens d'appaiser les manes d'Atys, et d'honorer Cybèle. En conséquence, ils lui élevèrent un temple, sous le nom de *Métroum*, qui devint le dépôt des archives publiques (*d*). Ce culte passa ensuite chez les Romains, durant la seconde guerre Punique. Tout le monde connoît la fameuse députation qu'envoyèrent les Romains vers Attalus, en Phrygie, pour obtenir de lui la statue de la Déesse de Pessinunte, ou de Cybèle, et le trait miraculeux de la Vestale Claudia, qui, à l'aide de sa seule ceinture, fit avancer le vaisseau qui

(1) Julian. p. 298.

portoit le dépôt précieux, et que les plus fortes machines ne pouvoient faire mouvoir : elle prouva par-là sa virginité, sur laquelle on avoit élevé des doutes. Julien rappelle ce trait de l'Histoire, plus détaillé encore dans d'autres Auteurs, tels que Tite-Live, Ovide, Hérodien, etc. (1) Nous y renvoyons le Lecteur.

Les Romains, dit Julien (2), apprirent par ce miracle, que le trésor que portoit ce vaisseau n'étoit point un ouvrage humain ; que cette statue n'étoit point une pierre brute, mais qu'elle étoit animée du souffle de la Divinité même (*e*). En effet, cette statue étoit une espèce de Talisman, qui, comme les boucliers de Numa, passoit pour être tombée du Ciel (3) ; car chaque Peuple a eu sa sainte Ampoule, ou quelque chose d'équivalent. Transportée dans la suite à Rome, on la promenoit en grande pompe dans la fête de la mère des Dieux, qui se célébroit au mois d'avril, et dont nous avons parlé plus haut (4).

Nous ne suivrons pas Julien dans les explications, qu'il nous donne de ces mystères, où il a tout rapporté au

(1) Tit. Liv. Decad. Ovid. Fast. l. 4, v. 200. Herod. l. 1, p. 29.
(2) Julian. ibid. p. 301.
(3) Herod. l. 1, p. 29.
(4) Ovid. Fast. l. 4.

système des Eclectiques, et à sa théorie des formes imprimées à la matière ; théorie ingénieuse, dont l'application peut ici avoir lieu ; pourvu que l'on ne perde point de vue, que l'élément du feu, dont le Soleil est le principal foyer, est l'agent de la Nature, qui organise la matière végétative, par l'application des formes immuables, qui diversifient la scène brillante où la Nature ici-bas a placé l'homme. Il est le principe actif des générations du monde sublunaire ; celui qui exerce son énergie sur la matière terrestre, et qui reçoit l'impression des formes qui organisent les plantes, et constituent le système de la végétation universelle.

Nous nous bornerons ici à recueillir les traditions, qu'il a conservées dans cet Ouvrage sur Atys, qu'il appelle le *Dieu fécond* (1) par excellence (*f*). Il raconte, que ce jeune homme, aussitôt après sa naissance, fut exposé sur les bords du fleuve Gallus, où il fut nourri. Ainsi la Déesse Cybèle sa mère l'avoit été sur les sommets du mont Dindyme. Rien de plus commun que ces expositions dans les Contes Orientaux. Persée, Moïse, Bacchus, etc. ont été exposés. Cette fiction servoit souvent au merveilleux des anciens Romans, et

(1) Jul. Orat. 5, p. 309.

quelquefois à leur dénouement. Atys fut élevé sur les bords de ce fleuve, jusqu'à l'âge de puberté, où la mère des Dieux le trouva si beau, qu'elle en devint amoureuse. La Déesse, pour preuve de sa tendresse, décora la tête de son amant d'un bonnet semé d'étoiles. Julien conjecture, avec beaucoup de raison, que ce bonnet semé d'étoiles désigne le Ciel: il va même plus loin; il prétend que le fleuve Gallus n'est qu'une allégorie relative à la voie de lait, *Galaxia*. Ceci entroit dans la théorie mystique des Anciens, sur la route des ames. Si sa conjecture est vraie, cela confirme les rapports que nous avons cru appercevoir, entre Atys ou l'Esmun des Phéniciens, autrement Esculape, et la constellation de ce nom, ou le Serpentaire, près duquel cette belle Lune du Printemps étoit toujours pleine. Le jeune Atys, suivant le goût qu'il avoit pour la danse, s'attacha aux Nymphes, et eut commerce avec une d'entr'elles, dans la grotte de laquelle il descendit. Un des Corybantes, que la Déesse Cybèle lui avoit donné pour gardien, engagea un lion roux (1) à découvrir cette infidélité à sa mère, qui avoit exigé de son fils un amour exclusif. Le malheureux Atys fut forcé de

(1) Ibid. p. 313.

se mutiler, dans les accès du délire, qui s'étoit emparé de son ame, par une suite de son amour malheureux (1).

Cette aventure tragique d'Atys (2) étoit l'objet des représentations mystérieuses de son culte, des gémissemens et des plaintes de ses adorateurs, qui par leurs larmes, tous les ans, retraçoient le chagrin de Cybèle sur les malheurs de son fils.

C'étoit sa fuite, sa disparition et son séjour dans l'antre, dont on faisoit la commémoration chaque année, à une certaine époque, ou, pour parler d'une manière plus précise, à l'équinoxe même du Printemps, au moment où le Soleil atteignoit le cercle équinoxial. C'étoit alors, que l'on célébroit les mystères du Dieu Atys, dans lesquels les Corybantes faisoient espérer aux initiés les récompenses de la vie future (*g*), comme font les Chrétiens encore aujourd'hui à la fête de Pâques, qui est absolument celle du passage d'Atys à son règne, et son retour à la vie. Il n'y a de différence que dans la partie tragique des deux Fables. La fête de la Passion d'Atys, comme celle de Christ, duroit trois jours. Le premier jour se passoit dans le deuil et dans les larmes : au second jour, étoit

(1) Ibid. p. 314.
(2) Ibid. p. 315.

la fête des trompettes, où tout retentissoit du bruit de ces instrumens, ainsi que des tambours et des crotales, comme si on eût eu en vue de réveiller Atys. En effet, les Phrygiens pensoient (1), que le Soleil dormoit l'Hiver, et qu'il ne se réveilloit qu'au Printemps. Le troisième jour, on faisoit la cérémonie de ce qu'on appeloit l'amputation de la moisson de Gallus (2); après quoi succédoient les fêtes de joie nommées *Hilaria*, en honneur du retour du Dieu vers la vie (3). Ces fêtes se célébroient à Rome le 25 mars, ou le huitième jour avant les kalendes d'avril, en honneur du triomphe que le Dieu-Soleil, dit Macrobe (4), remportoit en ce momen sur les ténèbres et les longues nuits de l'Hiver. C'étoit donc alors, que l'on devoit dire, comme à Pâques : *Hæc dies, quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea. Alleluia.* Si on ne disoit pas ces même mots, on devoit dire quelque chose d'approchant, dans des fêtes Hilaries ou de gaieté (*h*). Macrobe dit expressément de ces fêtes équinoxiales, qui se célébroient en honneur d'Atys, et qui, après avoir com-

(1) Plut. de Iside.
(2) Julian. Orat. 5, p. 311.
(3) Damasci vit. Isid. Ap. Phot. p. 1074.
(4) Macrob. Sat. l. 1, c. 21.

mencé par le deuil et la tristesse, se terminoient par une grande journée consacrée à la joie, qu'elles avoient pour objet le Soleil, adoré sous le nom d'Atys, amant de Cybèle. La puissance du Soleil sur toute la Nature étoit exprimée par la verge, qu'on mettoit dans une des mains de la statue d'Atys (1); et sa fonction de Chef de l'harmonie céleste, par la flûte aux sept tuyaux, que l'on mettoit dans l'autre main. Comme les attributs des statues du Dieu étoient tous symboliques, les cérémonies, qui se pratiquoient dans ces fêtes, étoient toutes allégoriques. Le sens de quelques-unes pouvoit être dévoilé, suivant Julien (2); mais il en étoit plusieurs, qui devoient rester couvertes du voile du mystère. La cérémonie de l'arbre coupé, suivant cet Empereur Philosophe, tenoit à l'historique des aventures de Gallus, et n'appartenoit pas essentiellement aux mystères, auxquels elle se trouvoit liée. Julien néanmoins y voit des rapports avec l'ame, qui déposée sur la terre doit sans cesse tendre en haut, vers le lieu de son origine, et dont les racines qui l'attachent à la terre ne peuvent être trop tôt coupées. Le bruit des trompettes lui paroît être aussi un signal de

(1) Macrob. ibid.
(2) Julian. p. 316.

l'appel pour elle vers sa patrie céleste ; et les Hilaries fêtoient son heureux retour. Ceci s'appelle commenter, à la manière des Pères de l'Eglise.

L'antre dans lequel étoit descendu Atys (1), suivant Julien, c'est le monde, où s'opèrent les générations; et il en sortoit, pour aller ensuite reprendre au Ciel son ancien sceptre. Julien cherche dans les principes des Eclectiques, sur l'origine et la destination de l'ame, la raison qui détermina les Auteurs de ce culte à fixer ces fêtes à l'équinoxe de Printemps (2). Nous ferons usage de ces mêmes principes ailleurs, dans notre explication d'un ouvrage Phrygien, intitulé, *Apocalypse de Jean*. La connoissance de cette théorie est nécessaire, pour entendre les livres Apocalyptiques ; c'est là véritablement que ces principes trouvent leur application.

Julien entre aussi dans le détail des abstinences et des pratiques de chasteté (3), qu'on exigeoit dans la célébration de ces mystères ; et il les rapporte au besoin, qu'avoit l'ame d'être dégagée de tout ce qui pouvoit l'appesantir, et empêcher qu'elle ne prît un libre essor

(1) Ibid. p. 321.
(2) Ibid. p. 322.
(3) Julian. Orat. 5, p. 325, 326, 328, 330, 335.

vers les Cieux (*i*). Ces principes sont communs aux Pythagoriciens, et en général à tous les Ascétiques. Nous entrerons, à cet égard, dans quelques détails, dans la troisième partie de cet Ouvrage. Quant aux fruits du Palmier, dont il étoit défendu aux initiés à ces mystères de se nourrir, il en donne pour raison, que *cet arbre* étoit consacré au Soleil, et conséquemment à Atys. Il remarque que, parmi ces abstinences, plusieurs étoient commandées par le rit Egyptien; ce qui nous confirme dans l'opinion, que les Egyptiens ont été les premiers instituteurs des mystères, qui ont passé, sous différens noms et sous diverses formes, chez les différentes peuplades de l'Asie et de la Grèce.

Julien (1) termine le discours de Cybèle, d'abord, par une invocation à Mercure, sous le nom d'Epaphrodite, que lui donnoient les Mystes, qui allumoient les flambeaux sacrés, en honneur du sage Atys; ensuite, par une superbe prière, qu'il adresse à la mère des Dieux, qui partage le trône de Jupiter, source sacrée de nos ames, laquelle, éprise des charmes du grand Bacchus, a sauvé le jeune Atys (2), lorsqu'il fut exposé dans son enfance; et

(1) Julian. p. 336.
(2) Ibid. p. 337.

qui l'a ramené ensuite à la lumière, lorsqu'il fut descendu dans la caverne profonde de la terre : « c'est toi, dit-il, » que j'invoque, ô Déesse, qui remplis » le monde visible de tes dons, et qui » es la source de tous les biens, dont » jouissent les hommes » ! Dans ce discours de Julien, Cybèle est peinte, en grande partie, sous les mêmes traits, qu'Apulée, dans son onzième livre, a décrit la fameuse Isis, avec laquelle d'ailleurs Apulée l'a confondue.

D'autres traditions ne font d'Atys qu'un simple Prêtre de la Déesse Cybèle, qui enseigna aux Phrygiens les mystères de la mère des Dieux ; ce qui le rendit cher à cette Déesse, et ce qui, d'un autre côté, excita la jalousie de Jupiter lui-même. Ce Dieu, pour s'en venger, suscita un sanglier monstrueux, qui porta le ravage dans toute la Lydie, et fit, entre autres victimes, périr le malheureux Atys. Tel est le récit de Pausanias, qui fait d'Atys un Prêtre, fils de Calaüs le Phrygien, jeune homme né impuissant, et que, par cette raison, on disoit s'être mutilé.

Dans cette légende, Atys éprouve le sort d'Adonis, et les deux fictions ont ce point de rapprochement commun. Dans toutes les deux, le Soleil (1), soit

(1) Pausan. Achaic. p. 223.

l'Adonis Phénicien, soit l'Atys Phrygien, périt de la blessure d'un sanglier, qui les frappe tous deux, dans les parties du corps que la Nature a destinées à être les organes de la génération. C'est en conséquence de cette opinion, que les habitans de Pessinunte avoient pris en aversion le porc, comme les Juifs. Néanmoins, la tradition que nous venons de rapporter, et que Pausanias a empruntée d'Hermésianax, n'étoit pas celle des habitans de la Galatie ni de Pessinunte. La tradition de ce pays faisoit d'Atys un Androgyne né à peu-près, comme Erichtonius, d'une éjaculation de Jupiter pendant son sommeil (*k*). La terre, imprégnée de la semence du père des Dieux, donna naissance à un être, qui avoit les organes de la génération des deux sexes, et auquel on donna le nom d'*Agdestis*. Les Dieux, effrayés de ce monstre, lui retranchèrent le membre viril, lequel se changea en un superbe amandier, qui portoit les plus beaux fruits. Une Nymphe, fille du fleuve Sangaris, cueillit des amandes, qu'elle mit dans son sein, et elle devint grosse. Quand elle fut accouchée, un bouc (*l*), ou l'animal céleste, dans lequel naissent le Soleil et l'année, prit soin de l'enfant qui, devenu grand, parut si beau à sa mère, qu'elle-même en devint amoureuse. Le jeune Atys fut envoyé à

Pessinunte, pour y être uni à la fille du Roi. On entonnoit les chants de l'Hymenée, lorsqu'Agdestis vint attenter à sa jouissance. Atys, dans le délire, se mutila. Agdestis, dans la suite, se repentant de sa conduite à l'égard d'Atys, obtint de Jupiter, qu'aucune partie de son corps ne pourroit se corrompre (*m*). Ce culte de la Déesse de Pessinunte étoit établi à Dyme en Achaïe, où cette Déesse, sous le nom de Dindyme, avoit un temple commun avec Atys. Pausanias dit, qu'il ne lui a pas été possible de rien apprendre de leurs mystères, ou de la partie secrète des traditions de ce pays sur Atys (1). Ce Dieu avoit aussi son temple avec Cybèle à Patras, dans la ville basse; et il y recevoit des honneurs religieux. Pausanias n'y vit point sa statue: celle de Cybèle y étoit en pierre.

Dans l'Attique (2), ceux d'Anagyrase avoient aussi élevé un temple à la mère des Dieux.

A Corinthe, on trouvoit près des autels du Soleil, un temple, une colonne, un trône, consacrés à la mère des Dieux (3).

A Lacédémone, étoit un temple de

(1) Paus. Ach. p. 226.
(2) Pausan. Attic. p. 30.
(3) Corinth. p. 48.

la mère des Dieux, laquelle étoit singulièrement honorée, et tout auprès la chapelle d'*Hippolyte* (1).

On trouvoit aussi un temple de cette Déesse, près des ruines d'Elos (2), dans la ville d'Acries, non loin des bords de la mer. Ce temple étoit un monument curieux. On y voyoit une statue de la Déesse, qui passoit pour la plus ancienne de toutes celles qu'on en avoit dans le Péloponèse. La plus ancienne de toutes étoit en Asie, à Magnésie, au nord du mont Sypile. Les Magnésiens l'attribuoient à un fils de Tantale. Il y a apparence, que les Insulaires du Péloponèse avoient reçu ce culte des Asiatiques par le commerce. Car il en est des Religions, comme des maladies épidémiques; elles se propagent par la communication des Peuples entre eux, et sur-tout par le commerce; quand une politique sage n'a pas ses lazarets pour en prévenir la contagion.

Les Messéniens, chez qui on trouve une statue de *Jupiter Sauveur*, et une fontaine d'Arsinoë, du nom de la fille de Leucippe, avoient aussi une magnifique statue de la *mère des Dieux* (3), en marbre de Paros, ouvrage de Damophon.

(1) Pausan. Lacon. p. 94.
(2) Ibid. p. 105.
(3) Pausan. Messen. p. 141.

A Olympie (1), cette Déesse avoit aussi son autel.

A Acacésie, en Arcadie, on trouvoit ensemble les autels de Cérès, de *Despoina*, et de la grande mère des Dieux (2). Elle avoit encore, dans le même pays, son temple, près des sources de l'Alphée (3); et on y remarquoit deux statues de lions en marbre, animaux consacrés à cette Déesse, dont le char étoit censé attelé de lions.

A Thèbes (4), on voyoit encore du temps de Pausanias les restes de la maison de Pindare, une chapelle et une statue, qu'il avoit consacrées à la mère des Dieux. On n'ouvroit ce sanctuaire, qu'une fois tous les ans. Pausanias y étoit, au temps où l'ouverture s'en faisoit, et il vit la statue et le trône de la Déesse, qui étoient en marbre.

Pausanias (5), en parlant des antres sacrés les plus remarquables qu'il ait vus, cite un antre de Phrygie, près le fleuve *Peucella*, appelé l'antre *Steunos*, dont la concavité s'arrondissoit en voûte assez haute. Cet antre étoit consacré à Cybèle, ou à la *mère des Dieux*, qui

(1) Heliac. t. 1, p. 162.
(2) Arcad. p. 267.
(3) Ibid. p. 274.
(4) Bæot. p. 300.
(5) Pausan. Phocic. p. 349.

y avoit sa statue. Nous aurons occasion de remarquer ailleurs, que les antres originairement furent les premiers sanctuaires des Dieux, et le lieu affecté à la célébration des mystères. L'antre Mithriaque en sera une nouvelle preuve. Il paroît, que cet usage fut en vogue chez les Asiatiques, avant d'être imité par les Grecs. Porphyre, dans son Traité sur l'antre des Nymphes, donne les raisons de cette consécration.

Après avoir recueilli les traditions Grecques sur Cybèle et Atys, et suivi, avec Pausanias, les traces de leur culte dans la Grèce, nous nous croyons dispensés de rassembler toutes les autres variantes de cette fable, telles que celle des amours de Cybèle et d'Atys, chantés dans un petit Poème de Catule. Le Poète suppose, que ce jeune Prince, ayant quitté le lieu de sa naissance, se retira dans les bois de Phrygie, où, s'étant mutilé, Cybèle l'adopta au nombre de ses Prêtres.

Il en est de même de celle de Servius (1), qui nous représente Atys comme un enfant d'une charmante figure, attaché au culte de Cybèle, et dont le Roi devint amoureux. Le jeune homme, prévoyant les violences du Prince, se réfugia dans les forêts, où celui-ci le

(1) Serv. ad Æneid. l. 9.

suivit. Voyant qu'il ne pouvoit échapper à l'outrage, il mutila son Amant, qui, en mourant, s'en vengea sur lui, en lui faisant la même opération. Les Prêtres de la Déesse l'ayant trouvé expirant sous un Pin, l'emportèrent dans son temple; et après plusieurs tentatives inutiles, pour le rappeler à la vie, ils l'y ensevelirent. Pour perpétuer le souvenir de cet événement, Cybèle établit des fêtes de deuil, qui devoient être célébrées tous les ans dans son temple, et elle voulut que ces Prêtres s'assimilassent au malheureux Atys, par le retranchement des parties qu'il avoit perdues.

Toutes ces fables, quelles qu'elles soient, finissent toujours par une mutilation; ce qui étoit le grand objet des représentations tragiques de la Passion d'Atys, dépouillé de sa virilité, comme Osiris, dont les parties sexuelles furent jetées dans le Nil et dévorées par les poissons; comme Adonis, blessé à l'aîne par un sanglier furieux; enfin, comme le Cadmille de Samothrace, dont les parties naturelles furent mises dans une ciste par ses frères.

C'est cette Passion d'Atys, que les Prêtres de Cybèle rendoient au naturel, par des incisions et des amputations faites sur eux-mêmes, afin de mieux ressembler à leur Dieu, et par conséquent être plus sûrs de lui plaire en

l'imitant. Dans les accès de leur enthousiasme, ou plutôt de leur phrénésie religieuse (1), ces malheureux, un glaive et des torches ardentes de pin à la main, les cheveux épars, poussant d'affreux hurlemens, comme les Bacchantes, couroient les bois et les montagnes consacrées à Cybèle, et appeloient (*n*), à grands cris, Atys, dont ils plaignoient et retraçoient sur eux les malheurs.

C'étoit alors, qu'on les voyoit se taillader les bras, se priver des caractères de leur sexe, et porter, comme en triomphe, dans les rues les dépouilles sanglantes de leur virilité. Ils pratiquoient à la lettre le précepte de Christ, qui veut qu'on se fasse eunuque pour mériter le Ciel. Nos Prêtres, plus sages, n'y ont vu qu'une allégorie. Ils se préparoient à cet affreux sacrifice de leur personne, par tout ce qui pouvoit aliéner leur raison, et les étourdir sur les effets de leur délire (2). Le son des cymbales, des cors, le bruit des clairons, étonnoient leur ame et la transportoient en quelque sorte hors d'elle-même. Ils s'y préparoient par un breuvage mixtionné des eaux du fleuve Gallus. De-là, sans doute, la tradition que les eaux de ce fleuve les faisoit entrer

(1) Macrob, l. 5. August. de Civ. Dei, l. 6, c. 7.
(2) Lucr. l. 2. Ovid. in Ibin. Tibull. l. 1, Eleg. 4.

en fureur. *Qui bibit, indè furit,* dit Ovide.

Ces Prêtres, au reste (1), étoient les plus infames et les plus misérables de tous les hommes ; et les farces horribles, qu'ils avoient cru propres à en imposer au Peuple, ne firent que les rendre encore plus méprisables à ce même Peuple, qui ne vit en eux que des êtres vils, efféminés, dégradés de l'humanité, par leurs propres mains. Les Métagyrtes, qui couroient les campagnes et les villes, pour vendre au Peuple, à bas prix, les faveurs des Dieux, dont Atys et Cybèle étoient garants, étoient de vils mendians, comme nos moines, qui n'amusoient que la canaille, par le son des instrumens dont ils jouoient, et le bruit des cymbales et des tambours, qui étoient l'accompagnement de leurs mystères (2). Ces derniers Prêtres n'offroient qu'une image dégradée des chœurs et des danses des anciens ministres du culte de Cybèle, auxquels on a appliqué le nom de Corybantes, et dont Strabon nous donne une plus grande idée, que celle qu'on en avoit, en voyant les Métagyrtes et les derniers Galles. Le Chef des Galles prenoit le titre d'Archi-Galle, et il étoit

(1) August. de Civ. Dei, l. 7, c. 26.
(2) Vandale de Sac. Rit. Taurobol. c. 11. Acad. Inscript. t. 2, p. 443. Mém. de Boze.

obligé d'être eunuque, à l'imitation de l'amant de la Déesse (1).

Le Récipiendaire aux mystères étoit interrogé par le Grand-Prêtre, à qui il devoit répondre ces paroles énigmatiques :

« J'ai mangé du tambour ; j'ai bu de » la cymbale (*o*) ; et j'ai porté le cer- » nos ». Ce sont de vraies phrases de Franmaçonnerie, qu'il n'étoit donné qu'aux Frères de cette Confrairie d'entendre : c'étoit l'argot des mystères (2).

Ce culte de Cybèle fut assez répandu dans les premiers siècles de l'Eglise et sous les Empereurs. Julien invoque cette Déesse et nous donne des détails sur ses fêtes. Constantin (3) avoit fait placer à Constantinople la statue de la mère des Dieux, que les compagnons de Jason lui avoient élevée sur le mont Dindyme. La licence et la débauche suivirent naturellement les représentations lubriques de ces fêtes. Aussi les Pères ont-ils crié contre l'obscénité et la licence des cérémonies religieuses de Cybèle (4).

On retrouve des temples de Cybèle, non-seulement en Syrie, comme nous l'avons vu par Lucien, mais encore en

(1) Serv. ad Æneid. l. 9, v. 114. Tat. Cont. Gent.
(2) Clem. Protrep.
(3) Zozim. Hist. l. 2, p. 438.
(4) Theophyl. ad Autol. p. 122.

Colchide, à l'embouchure du Phase, fleuve qui donna à cette Déesse le surnom de Phasiane ou Déesse du Phase (1). Elle étoit représentée assise, ayant des lions au pied de son trône, et tenant des cymbales dans ses mains.

Elle étoit honorée chez les Cimmériens, et elle en prit le nom de Déesse Cimmérienne (2).

On trouve à Rome beaucoup d'inscriptions où son nom est toujours uni à celui de son amant Atys. Les figures du Belier et du Taureau, l'un, signe de l'exaltation du Soleil, et l'autre de celle de la Lune, deux signes qui successivement occupèrent le point équinoxial, se trouvent unies dans les monumens au pin sacré, auprès duquel elles sont placées (3).

On voit même, dans une de ces inscriptions, l'épithète de Minotaure donnée au Dieu Atys (4); ce qui le rapproche du Mithra monté sur le taureau, du Bacchus à tête de taureau, enfin de l'ancien Dieu-Soleil équinoxial, fils de Pasiphaë, une des Pléïades placée sur le Taureau, ou sur le fameux amant de Pasiphaë.

(1) Arrianus in Periplo Ponti Exini.
(2) Hesych.
(3) Grutter Inscrip. p. 27, n°. III.
(4) Voss. de Orig. Idol. l. 2, c. 52, p. 596.

C'est ce Taureau, qui joue un si grand rôle dans les monumens du culte Mithriaque ou de Mithra, Dieu-Soleil, la grande Divinité des Perses. Mithra est représenté montant un taureau, qu'il égorge, et accompagné du lion, du serpent ou de l'hydre, du scorpion et du chien; tous animaux des signes et des constellations, aussi-bien que le taureau. Ce monument est tout-à-fait Astronomique. Comme nous en donnerons ailleurs une explication détaillée (1), nous n'insisterons point ici sur ce monument, ainsi que sur d'autres à-peu-près semblables, que l'on trouve gravés dans le savant traité de M. Hyde sur la Religion des anciens Perses : nous passerons tout de suite à l'historique du culte Mithriaque.

Si le culte du Soleil, sous le nom d'Adonis, appartient à la Phénicie; sous celui d'Atys, à la Phrygie; sous celui d'Osiris, à l'Egypte; sous celui de Mithra, il doit être rapporté à la Perse, d'où est venu ce nom, ainsi que les savans emblêmes de cette religion (*p*). Les Perses, adorateurs du Feu, virent dans le Soleil le siége le plus brillant de l'énergie féconde de cet élément, qui vivifie la Terre, et qui circule dans toutes les parties de l'Univers, dont il est en

(1) Ci-après, t. 3, p. 62.

quelque sorte l'ame. Ce culte étoit passé de la Perse en Arménie, en Cappadoce et en Cilicie, long-temps avant qu'il fût connu à Rome. La communication des Romains avec les Asiatiques, pendant la guerre de Mithridate, et durant celle que Pompée fit aux Pirates, paroît avoir donné lieu aux Romains de connoître ces mystères barbares. Ils ne furent d'abord connus que d'un petit nombre d'hommes; mais une communication plus générale et plus facile, après Auguste et sous les Empereurs, livra Rome à toutes les superstitions de l'Orient. Parmi le grand nombre de cultes étrangers, dont nous venons de parler, tels que les Isiaques, les mystères d'Atys, etc. les mystères de Mithra et le Christianisme, qui en est une secte, sont ceux qui firent le plus de fortune. Ce fut sur-tout sous Trajan (1), que ce culte commença à fleurir à Rome. Adrien les défendit, à cause des scènes cruelles dont ces cérémonies donnoient la représentation; car on y immoloit des victimes humaines, et on consultoit l'avenir dans leurs entrailles palpitantes. On les vit reparoître avec plus d'éclat que jamais sous Commode, qui immola de sa propre main un homme à Mithra. Un pareil culte ne pouvoit

(1) Freret. Acad. Insc. t. 16, p. 292. Fouch. Acad. Inscr. t. 29. Socr. Hist. Eccl. l. 3, c. 2.

manquer de plaire à un Prince aussi féroce, et il étoit bien digne de le protéger. C'est sur-tout sous Constantin, et sous les règnes suivans, que parurent les fêtes et les inscriptions en honneur du Soleil invincible, Mithra, et les monumens savans de cette Religion. Plusieurs de ces monumens ont été retrouvés à Rome et en Angleterre (1), où Mithra semble avoir eu grand nombre d'adorateurs. Les Prêtres de ce Dieu s'étoient répandus dans toutes les parties de l'Empire Romain.

On consacra des antres à Mithra, dans lesquels une foule d'emblêmes Astronomiques furent rassemblés. Comme nous en donnons la description, et des explications plus détaillées dans la troisième partie de cet ouvrage, nous n'en parlerons pas ici. Nous ne parlerons pas non plus des épreuves différentes, et sur-tout cruelles, par lesquelles on faisoit passer les Aspirans; ainsi que des préparations lustrales, des jeûnes, des abstinences et des macérations, qui étoient les préliminaires de ces cérémonies, ou qui les accompagnoient. Tous ces détails trouvent leur place dans la deuxième et la troisième partie de ce Traité.

(1) Monum. Rel. Antiq. p. 157. Grutt. Inscr. p. 31. Spon. t. 3, p. 71.

L'initiation Mithriaque avoit plusieurs degrés. Le premier étoit celui de Soldat de Mithra (1). La cérémonie de la réception consistoit à présenter à l'Aspirant une couronne, soutenue d'une épée : on l'approchoit de sa tête ; et il l'écartoit lui-même, en disant : « C'est Mithra, qui est ma couronne ». Alors il étoit déclaré Soldat de Mithra, et il avoit le droit d'appeler les autres initiés *Commilitones* ou Compagnons d'armes.

Ils passoient ensuite par le grade de Lion, pour les hommes, et de Lionne, pour les femmes (2). Peut-être ces noms désignoient-ils la force, qu'ils avoient alors acquise ; ou étoit-ce une qualité empruntée du Dieu-Soleil même, qui avoit pour symbole ce Lion, lieu de son domicile. On connoît le Lion Mithriaque : sa figure se trouve toujours unie aux monumens de Mithra, comme on peut le voir dans une de nos planches. Ces cérémonies prirent en conséquence le nom de *Leontica* et d'*Heliaca*. On leur donna aussi le nom de *Coracia* ou d'*Ierocoracia*, de Corbeaux, ou de l'oiseau consacré au Soleil, placé dans les Cieux sous le Lion, avec l'Hydre, et gravé, comme elle, dans le monument Mithriaque.

(1) Tertull. de Coronâ. c. 15.
(2) Porphyr. de Abst. l. 4, §. 16.

On le voit, dans un coin du bas-relief, comme spectateur de la scène. Les Prêtres eux-mêmes d'un certain ordre s'appeloient *Corbeaux* (1). De-là ils passoient dans un ordre plus élevé, où ils prenoient le titre de *Perses*, soit de Persée, soit de la Perse; puis ils prenoient celui de *Soleil* ou *Helios*, de *Bromius*, nom de Bacchus. Au-dessus d'eux étoient les Pères, dont le Chef ou Patriarche étoit *Pater patrum* ou *Pater Patratus* (2). On donnoit aussi aux initiés les noms d'Aigle et d'Epervier, tous animaux consacrés au Soleil, chez les Egyptiens (3).

Le Miel entroit de préférence (4) dans les offrandes faites à Mithra. On voit dans Hyde le Lion Mithriaque, tenant une Abeille dans sa gueule. Etoit-ce une allusion à l'Initié aux Léontiques, dont on frottoit de miel la langue et les mains (5)? Ceci me rappelle le Lion de Samson, ou du Dieu-Soleil, l'Hercule Philistin, dans la bouche duquel étoit un rayon de miel.

Il y avoit, dans le culte de Mithra, une foule de pratiques religieuses fort

(1) Hieron. Epist. ad Læt. 7.
(2) Grutt. Inscr. p. 27, n°. 2.
(3) Hor. Apoll. l. 1.
(4) Porph. de Ant. Nymph. c. 16.
(5) Idem de Abst. l. 4, §. 16.

semblables

semblables à celles des Chrétiens, que ceux-ci ont empruntées d'eux, et qui nous fournissent des traits de rapprochement entre le Christianisme et le culte Mithriaque. Nous n'en parlerons pas ici, afin d'éviter les redites : on les trouvera dans notre traité sur la religion Chrétienne, comparée à celle des Perses et des Mages.

C'est ce qui fait que nous ne donnons ici, qu'une très-petite étendue à l'article Mithra, parce que nous entrons ailleurs dans de plus grands détails, sur cette Divinité et sur le culte Mithriaque.

C'est par la même raison, que nous n'avons pas fait un article séparé du culte Isiaque, parce que 1°. nous l'avons vu souvent se confondre avec celui de Cérès, qui en fut chez les Grecs une copie ; ce qui nous a engagés à les réunir ensemble, toutes les fois qu'il en a été fait mention dans Pausanias. 2°. Parce que, dans la troisième partie de cet Ouvrage, nous entrons dans le plus grand détail, sur la procession d'Isis décrite dans Apulée, et sur les pratiques religieuses des mystères de cette Déesse. 3°. Parce que nous avons déjà analysé le traité de Plutarque sur Isis (1); ensorte que nous en dirons

(1) Ci-dess. t. 1, l. 3, c. 3.

ici peu de chose. Nous observerons seulement, que ce culte né en Egypte, où il se trouve établi dès la plus haute antiquité, passa en Grèce d'abord et ensuite à Rome. Nous avons vu une foule de Temples élevés, dans différens lieux de la Grèce, à cette Divinité, sous son vrai nom d'Isis, et souvent nous l'y avons trouvée unie à Sérapis, ou à Esculape, le Pluton Grec. Macrobe, parlant des honneurs que les Alexandrins rendoient à cette Divinité (1), dit que c'étoit un culte *penè attonitæ venerationis*, et que la religion du Soleil en étoit la base. Il compare les cérémonies qui se faisoient en honneur des Divinités Osiris et Isis en Egypte, à celles d'Adonis et de Vénus en Phénicie, à celles d'Atys et de Cybèle en Phrygie; il prétend qu'elles ont toutes le même objet. Ainsi ce sont les mêmes mystères, que nous avons déjà vus sous différens noms et sous différentes formes.

Les mystères d'Isis n'étoient encore que ceux de Cérès, sous un autre nom; et ce nom étoit le plus ancien, quoiqu'Isis parût aux Romains une Divinité moderne. Nous l'avons déjà retrouvée plusieurs fois en Grèce, sous ces deux noms, quoique celui de Cérès ait été

(1) Macrob. Sat. l. 1, c. 25; ibid. c. 21, p. 21.

généralement le plus commun. Isis et son compagnon Sérapis furent (1) chassés de Rome, où l'on consentoit néanmoins à les honorer, sous la dénomination de Cérès et de Pluton, ou d'Esculape; car les noms font tout chez la plûpart des hommes. Le titre de Pélasgique, qu'Isis prend à Rome, dans certaines inscriptions (2), feroit croire que son culte vint de Grèce, et principalement de Corinthe, où nous l'avons vu honorée, sous cette dénomination. Corinthe, placée au centre de la Grèce, et sur le bord de deux mers, qui l'a rendoient florissante par son commerce, devoit naturellement adopter le culte d'Isis, dont les Images furent souvent accompagnées d'un vaisseau. Ce vaisseau est celui des Constellations, placé au midi de la Vierge, ou de l'Isis d'Eratosthène, et qui se lève toujours avec elle (3). C'est ce même vaisseau que les Romains unissoient aux figures de Janus, ou de l'Etoile de la Constellation de la Vierge céleste, dans laquelle, suivant Plutarque, ils placèrent Janus. C'est encore ce même vaisseau, qui accompagnoit la statue d'Isis chez les Suèves, peuples de Germanie, qui, si

(1) Tertullian. ad Val. c. 10. Apolog. c. 6.
(2) Inscr. Ap. Grutt. p. 313, n°. 81.
(3) Hygin, 6. l. 3, c. 36.

nous en croyons Tacite (1), adorèrent Isis sous cette forme symbolique. Ces circonstances Astronomiques, ou cette union d'aspect entre Isis et son vaisseau, firent dire à ceux qui voyoient les Images de la Déesse, qu'elle avoit inventé la navigation. On lui attribua l'invention des voiles, et la construction du premier vaisseau (2); c'est-à-dire, du Vaisseau céleste, ou du Vaisseau Argo, qu'on dit avoir été le premier. Ce vaisseau, dit Eratosthène (3), est le premier qui ait été fabriqué, et Minerve l'a placé parmi les Constellations. On sait, que l'Isis de Saïs s'appeloit aussi *Minerve* (4). Ce vaisseau fut le premier, continue Eratosthène, qui rendit la mer praticable aux hommes; et on a placé son effigie aux Cieux, afin que sa vue fût un signe d'un heureux présage pour les navigateurs. Voilà l'origine du culte que les Egyptiens rendoient au vaisseau d'Isis (5), et conséquemment de celui que lui rendoient aussi les Suèves; car les Inventeurs ne sont certainement pas les Germains. Le culte Egyptien avoit passé depuis long-temps dans le Nord de l'Europe.

(1) Tacit. de Morib. Germ.
(2) Hygin Fabl. 277. Fulgent. l. 1, c. 25.
(3) Eratosth. c. 35.
(4) Theon p. 143—168.
(5) Fulgent. l. 1, c. 25.

On consacra donc soit à Minerve, soit à Isis, un navire, et on célébra sa fête, comme celle des Cabires, ou celle des Dioscures, Dieux tutélaires de la navigation. Ces fêtes tomboient vers la fin de l'hiver, au moment où la navigation commençoit à s'ouvrir, époque célébrée à Rome par des joutes, c'est-à-dire, vers les ides de Mars. C'est précisément à la même époque, que le Calendrier de Columelle (1) fixe le lever du Vaisseau céleste et le retour du Zéphyr. Toutes ces circonstances réunies nous conduisent à la véritable origine du culte d'Isis, comme Déesse de la navigation, et inventrice des voiles, et nous expliquent la forme symbolique, que les Suèves donnèrent à ses images.

C'étoit donc à la Déesse des navigateurs que les Corinthiens rendoient hommage ainsi qu'à Neptune, quand ils établirent chez eux le culte d'Isis. Aussi Apulée lui attribue-t-il le pouvoir de calmer les orages de la mer (2), et de faire échapper les navigateurs aux dangers. Il fait remonter l'origine de son culte à Rome au temps de Sylla. Mais soit rivalité de culte entre les Prêtres, soit raison de police, il est certain que, sous le

(1) Columell. l. 11. c. 2, p. 423.
(2) Apulée Métamorph. l. 11.

consulat de Pison et de Gabinius, environ 60 ans avant l'Ere Chrétienne, Sérapis et Isis, leur fils Harpocrate, et le Chien d'Isis, Anubis, furent chassés du Capitole et leurs statues renversées par ordre du Sénat (1). Le Peuple, protecteur né de toutes les superstitions, les releva, jusqu'à ce qu'enfin les Consuls eussent fait respecter le décret du Sénat, à qui ils crurent devoir plus déférer, qu'à la volonté aveugle du Peuple, et qu'ils eussent empêché le rétablissement des autels de ces Divinités étrangères. Mais la communication plus libre de Rome avec l'Egypte et avec tout l'Orient, et la fin des dernières guerres civiles les y firent bientôt revenir, avec la foule des autres Divinités Orientales, et avec tous les cultes de cette contrée du monde, pour qui les superstitions formoient une grande branche de commerce, laquelle s'étendit plus que jamais en Occident. Alors les mystères d'Isis reprirent une nouvelle célébrité, et les initiés de tout genre se multiplièrent à Rome. Car il semble, qu'à proportion qu'un Peuple se corrompt, le charlatanisme religieux se propage, en variant ses formes, et en créant de nouvelles sectes d'illuminés. La corruption des mœurs est aussi près de l'ignorance que la barbarie.

(1) Tertull. Apol. c. 6.

L'aventure de l'Edile Volusius (1), qui emprunta la robe de lin d'un des dévots d'Isis, et son masque d'Anubis à tête de Chien, pour se soustraire à la proscription des Triumvirs, annonce assez, que ce travestissement n'étoit pas extraordinaire alors à Rome ; et il ne l'eût pas pris, s'il eût cru devoir être remarqué (2). On sent bien, que cette mascarade religieuse des Isiaques, qui, le sistre à la main, alloient demander l'aumône dans les rues, ne devoit pas inspirer une grande vénération pour les ministres du culte Isiaque et pour les Initiés. Ils étoient regardés avec le mépris qu'on avoit pour les Orphéotélestes et les Métagyrtes, et ils ne faisoient guère fortune, qu'auprès du peuple de Rome. Les gens d'esprit, tels que Virgile, plaisantoient l'aboyeur Anubis (3), et les Divinités monstrueuses de l'Egypte, dont les formes bizarres choquoient les yeux des Romains, accoutumés aux belles formes des Divinités Grecques. Cependant les Empereurs, dans la suite, voulurent anoblir ce Culte, par la protection qu'ils lui donnèrent, en s'y attachant eux-mêmes. Mais les tyrans n'anoblissent

(1) Appian. de bell. Civil. l. 4.
(2) Academ. Inscrip. t. 16, p. 276.
(3) Æneid, l. 8, p. 693.

rien, et c'est peut-être le plus honteux reproche, qu'on puisse faire aux Isiaques, que d'avoir eu pour protecteurs les Domitien, les Commode et les Caracalla (1). Si ces mystères n'eussent été dès-lors déjà changés en école de prostitution, de scélératesse et de débauches, jamais ces Princes cruels et vicieux ne fussent entrés dans les sanctuaires d'Isis. Caracalla éleva des temples à Isis (2). Le plus magnifique de tous étoit celui qu'avoit cette Déesse au Champ-de-Mars, où se pratiquoient les cérémonies mystérieuses de l'initiation. Ælius Spartianus observe, que Caracalla chercha à relever la majesté du culte d'Isis, en faisant célébrer ses mystères avec beaucoup plus de respect qu'auparavant; mais il ne croit pas qu'on puisse attribuer à ce Prince l'introduction de ce culte à Rome, puisque, dit-il, Antonius Commode avoit avant lui poussé la dévotion à ces mystères, au point de porter lui-même la statue d'Anubis. Effectivement Ælius Lampridius nous peint ce prince féroce, la tête rasée, et s'amusant à heurter violemment la tête des initiés, avec le museau de chien de la statue d'Anubis qu'il portoit. Il forçoit souvent les mal-

(1) Schol. Juven. ad Sat. 6, v. 488.
(2) Ælius Sparr. vit. Carac. p. 932.

heureux dévots à se meurtrir la poitrine jusqu'au sang. La Religion chez lui n'étoit qu'une nouvelle manière d'exercer sa cruauté, et il ne cherchoit que des crimes dans les Sanctuaires. Aussi l'Historien remarque-t-il, qu'il souilloit les Temples par des actes de débauche, et par l'effusion du sang humain. C'est ainsi qu'il souilla les Mithriaques par un véritable homicide, et qu'il ensanglanta les sanctuaires du Soleil. Il est des hommes qui sont destinés à flétrir tout ce qu'ils touchent; et à perdre à jamais les établissemens, qu'ils ont déshonorés par leur protection. Tel fut le sort des Isiaques à Rome, après ces Princes vicieux et cruels. Ces mystères ne furent plus que ceux de la débauche; et la Religion, destinée à corriger les mœurs, fut entraînée dans leur ruine, et corrompue entièrement par les mœurs publiques. Presque tous ces mystères furent infectés de la corruption générale, si on excepte les Mithriaques, et la branche des Mithriaques, connue sous le nom de *secte Chrétienne*.

Le culte d'Isis fit de grands progrès, malgré l'avilissement où il étoit anciennement tombé par le mépris des Sages et de ceux qui tenoient à l'ancienne Religion des Romains. La chûte de la liberté et celle des mœurs favorisent naturellement les Religions qui

dégradent l'homme, et le rendent plus facile à gouverner par les tyrans. Occupé de pratiques de dévotion, de processions et de fêtes, le Peuple se prête volontiers à l'habitude de servir ; car rien n'avilit autant l'ame, que le joug des Religions, et ne la rend plus incapable de grandes choses.

C'est par cette raison, que toutes les religions furent mieux que jamais accueillies à Rome, quand la liberté et les mœurs en furent bannies. Ce fut sous les Empereurs les plus corrompus, que la plûpart des cultes firent le plus de fortune. Ainsi Domitien protégea les Isiaques, quand ces mystères dégénérés ne furent plus qu'une école de débauche (1). La licence de ces fêtes ne le cédoit en rien à celle des fêtes Babyloniennes ; et la sage et vertueuse Isis eut ses lieux de prostitution, connus sous le nom de Jardins de la Déesse. Commode, Caracalla, tout ce que Rome eut de Princes vicieux, se firent un honneur de tenir à ces associations, dès qu'elles ne furent plus que le lien du crime et de la débauche. Ils aimoient les déguisemens monstrueux des Initiés à ces mystères, comme si ces tyrans eussent voulu abjurer jusqu'à la figure d'homme.

Plutarque, dans son Traité de la

(1) Juven. Sat. 6, v. 488.

Déesse Isis, nous donne quelques détails sur le régime des Prêtres de la Déesse, et sur leurs vêtemens, et principalement sur la préférence qu'ils donnoient aux étoffes de lin sur la laine. Il fait voir, qu'il n'y avoit dans tout leur cérémonial rien qui n'eût une raison. La plûpart de ces pratiques et de ces observances légales trouveront leur place à la fin de la troisième partie de cet ouvrage.

Les Prêtres d'Isis avoient leur rituel ou livre des cérémonies, que l'Hiérophante tiroit du sanctuaire pour en faire l'explication au Récipiendaire (1). On y voyoit des signes Hiéroglyphiques, des lignes tracées en différens sens, formant des nœuds et des roues magiques. C'étoit, en quelque sorte, leur grimoire, destiné à donner au Récipiendaire une haute idée des mystères, qui y étoient contenus, et de la science du Prêtre. Ceci ressemble assez au Pétroma des habitans de Phenée, lequel renfermoit le rituel de la Déesse d'Eleusis, dont nous avons parlé plus haut.

Apulée, dans la prière qu'il adresse à Isis, nous peint cette Déesse avec les traits de la puissance souveraine et de la nature universelle, adorée chez dif-

(1) Apul. Metam. l. II.

férens peuples, avec divers noms et différens attributs.

Elle est, suivant lui (1), la seule Divinité qui soit dans l'univers. Elle est la nature mère de toutes choses, la maîtresse souveraine des élémens, la première de toutes les Divinités, l'origine des siècles, la reine des Manes, et la plus ancienne habitante des cieux. Les voûtes brillantes du ciel, dit Isis en parlant d'elle-même, les vents heureux qui règnent sur la mer, tout dans la nature reconnoît mon pouvoir. Je suis tout ce que plusieurs nations adorent avec diverses cérémonies, et sous plusieurs noms. Les Phrygiens m'appellent la mère des Dieux; ceux de Chypre, Vénus Paphienne; les Athéniens, Minerve Cécropienne; ceux d'Eleusis, l'ancienne Cérès; les Egyptiens, plus instruits, sont les seuls qui m'honorent d'un véritable culte, et qui m'appellent de mon vrai nom, *la Reine Isis*. En conséquence, Apulée lui-même en l'apostrophant lui dit, qu'elle est l'objet des respects des Dieux célestes et des Divinités infernales, qui la redoutent; qu'elle est l'ame universelle du monde, à qui elle imprime le mouvement; que c'est sa lumière qui est diffuse dans le Soleil, et dans les Astres; qu'elle gou-

(1) Apulée, l. 11.

verne l'univers, foule aux pieds le Tartare, réjouit les Dieux; qu'elle règle l'ordre des saisons, domine les vents et les nuages, qui obéissent à ses ordres; qu'elle donne la fécondité et le développement à tous les germes ici-bas.

D'après cette peinture, Isis est une Divinité universelle, dont l'empire s'exerce sur le monde sublunaire et sur toutes ses productions, et dont les bienfaits se répandent sur toute la nature. Ce caractère peut convenir à la Lune, parcourant les signes du Zodiaque, puisque c'est dans ce cercle, que les anciens faisoient circuler la force génératrice du monde, et celle du destin, dont les Astres étoient les premiers agens.

Une opinion aussi grande de la puissance d'Isis dans la nature a dû accréditer ses mystères et lui attirer des adorateurs, par-tout où les hommes ont cru à son influence sur eux. Isis avoit découvert des remèdes pour les maladies. Isis avoit inventé la navigation, et disposoit en arbitre souveraine des vents et des orages. Isis procuroit aux morts le bonheur de l'Elisée. Isis dut donc être une grande Divinité, respectée par tout ce qu'il y avoit d'hommes foibles et crédules. Aussi lui adressa-t-on des prières pour la prospérité de l'Empereur, pour le Sénat, pour les Cheva-

liers, et pour le peuple Romain. Ces prières étoient terminées par des vœux en faveur de tous les navigateurs.

A la suite des mystères d'Isis, de Cérès et de Proserpine, se placent naturellement ceux d'Hécate, qui a beaucoup d'affinité avec ces Divinités, si elle n'est pas la même divinité, sous un autre nom, et sous d'autres formes. Comme il y avoit un triple Mithra, il y avoit une triple Hécate, dont les mystères se lioient aux invocations de la magie, et aux charmes opérés par la vertu de la Lune, avec qui, ainsi qu'avec Diane, elle a beaucoup de ressemblance, si elle n'en est pas une dénomination différente.

Suivant Hésiode, Iphigénie ne mourut pas (1), mais, par un effet de la puissance de Diane, elle devint la fameuse Hécate.

A Argos, près du temple d'Ilythie, étoit un temple d'Hécate et une statue de bronze de cette Déesse. Dans la tradition de ce pays, Iphigénie étoit fille de Thésée (2).

Les Eginètes honoroient Hécate (3) d'un culte spécial, et tous les ans ils célébroient des mystères en son honneur.

(1) Pausan. Attic. p. 41.
(2) Pausan. Corinth. p. 65.
(3) Ibid. p. 72.

Ils disoient tenir d'Orphée cette initiation. Dans l'enceinte sacrée étoit une chapelle et une statue d'Hécate, où la Déesse avoit une forme simple, et ne présentoit point la Divinité à trois corps et à trois têtes, connue sous le nom de triple Hécate (*q*), que les Athéniens appellent Epipyrgidie.

Alcamène passe pour avoir été le premier qui ait fait de ces statues monstrueuses d'Hécate.

La conjecture qui nous paroît la plus vraisemblable sur Hécate, c'est qu'elle est la Lune considérée dans son cercle inférieur, ou habitant la partie australe du ciel, dont le commencement de la division répond à la Balance, au Serpent et à la Couronne boréale, notre Proserpine. C'est ainsi que l'on peut concilier toutes les traditions variées, qui nous sont restées sur cette Divinité. Les uns l'identifient avec Diane, les autres avec Proserpine, et toutes en font une Divinité infernale (1); c'est-à-dire, que comme les anciens distinguoient le Soleil des signes supérieurs, et celui des signes inférieurs, ils distinguoient aussi la Lune, lorsqu'elle revenoit dans l'hémisphère boréal, de la même Lune, lorsqu'elle étoit dans l'hémisphère austral (*r*). Elle prit des noms

(1) Tzetes in Schol. Lycoph. ad v. 1176.

et des attributs différens, qui parurent en faire une Divinité différente d'elle-même, sous d'autres formes.

Ainsi Diane sera la Lune parcourant la partie la plus élevée des Cieux, et conséquemment une Divinité céleste ; (*s*) Hécate, au contraire, sera la Lune parcourant la partie inférieure du ciel, ou celle dont le pôle est caché éternellement sous l'horizon, et qu'on appeloit les enfers ; et Hécate sera une Divinité ténébreuse et infernale. Cette théorie ne s'écarte point du principe de Chérémon, qui dit que les fables sacrées avoient pour base les variétés de la Lune, et la distinction des deux hémisphères, diurne et nocturne ; Diane habitoit le diurne, et Hécate le nocturne. Elle pourroit aussi être la Lune décroissante, et Diane la Lune croissante.

Hécate avoit pour attributs les chiens, pour les mêmes raisons que Diane. Mais de plus elle avoit les Serpens, par la même raison que Sérapis et Pluton les avoient, cette constellation fixant la séparation de l'hémisphère inférieur d'avec le supérieur, et le lieu du passage du Soleil et de la Lune vers les signes inférieurs, ou aux enfers. Diodore (1) parle d'un temple qu'Hécate avoit en Egypte, et où elle avoit le surnom de *Ténébreuse*,

(1) Diod. l. 1, c. 96.

ce

ce qui s'accorde parfaitement avec notre conjecture sur elle.

Les différentes traditions, qui nous sont restées sur la filiation d'Hécate, ne contredisent point notre hypothèse; elles en sont même une confirmation. Celle qui paroît la plus ancienne la fait naître de Jupiter et de Cérès, qui l'envoie à la recherche de Proserpine (1); ce qui est conséquent à nos principes. Car la Lune, au moment où elle quittoit l'hémisphère supérieur pour passer dans l'inférieur, sortoit du signe de la Vierge, appelée Cérès, et s'unissoit à la Couronne, notre Proserpine.

D'autres lui donnent pour mère *Phéraia*, nom de la Couronne, *Pheer*, qui entre dans celui de *Pher Tzephon*, ou Couronne boréale, laquelle l'expose *in Trivio*, où le Bouvier de Cérès la trouve et la nourrit (2). On sait que la Couronne est immédiatement à côté du Bouvier céleste, qui accompagne toujours Cérès ou la Vierge, sur laquelle il est placé.

Ceux qui en font une fille de Latone (3) ont encore raison, si Latone est la Vierge céleste. La position de la Lune, dans son passage aux signes in-

(1) Schol. Theocr. ad Idyll. 2, v. 12.
(2) Ibid. ad. v. 36. Tzet. Lycophr. v. 17.
(3) Eurip. Phenic. v. 1108.

férieurs, l'umissoit au Serpentaire Esculape, qui avoit son Chien et son Serpent, comme Hécate. Celle-ci, comme lui, procuroit les Plantes médicinales, ainsi que les Plantes venimeuses, qui servoient aux enchantemens. Ce Serpentaire est le fameux Sérapis Egyptien. De-là il est arrivé que souvent on a considéré Hécate et Sérapis, comme les premiers d'entre les mauvais Génies (1).

Persée, placé sur le Belier, se couchoit au moment auquel Hécate ou la Lune montoit sur l'horizon dans son passage aux signes inférieurs; on la fit fille de Persée (2), et on lui donna le nom de *Perseia*. Quelques-uns la faisoient fille de la Nuit; d'autres du Tartare : toutes filiations qui ont pu avoir lieu dans notre hypothèse.

La Lune a trois phases bien distinctes, le croissant, le plein, et la forme *gibbosa*, plein imparfait. Ces trois formes firent attribuer trois figures à la Lune (3), soit dans les signes supérieurs, soit dans les signes inférieurs, c'est-à-dire, soit qu'elle fût Diane, soit qu'elle fût Hécate. De-là ce vers :

Ter geminamque Hecaten, tria Virginis ora Dianæ (4)

(1) Théod. Thes. p. 3.
(2) Valer. Flacc. c. 6, v. 495. Diod. l. 4, §. 45.
(3) Cleom. l. 2, c. 5.
(4) Virg. Æneid. l. 4.

Ces trois formes firent, que Diane et Hécate s'appelèrent *Triples*, qu'elles présidèrent aux carrefours *Triviis*, et qu'elles prirent le nom de *Triodites*.

Le Mulet, ou le Poisson appelé *Triglé*, lui fut aussi consacré.

On appeloit *Triakas* (1) le jour où l'on donnoit le singulier repas, appelé *repas d'Hécate*. On sait en effet qu'à chaque Néoménie, (ce qui prouve encore les rapports d'Hécate avec la Lune,) les citoyens riches servoient à souper à Hécate dans les rues, laquelle étoit toujours censée venir le manger (2). On y servoit des sèches crues, des œufs et même des petits chiens. Tout ceci étoit relatif aux purifications et aux expiations, qui étoient censées se faire par cette Déesse.

L'union d'Hécate ou de la Lune au Serpent d'Automne fut l'origine des attributs des Serpens qu'elle prit, soit dans sa coiffure, soit dans sa chaussure. Elle étoit alors revêtue des formes affreuses des Titans, de Typhon et des Géans (*t*). Aussi l'a représentoit-on sous cet aspect horrible. C'étoit une Géante effrayante, qui pouvoit avoir un demi-stade de haut, dont les pieds étoient des Serpens, et dont le regard

(1) Hippocr. in voc. Τριακ.
(2) Suid. voc. Ηκατ.

farouche approchoit de celui des Gorgones. Au lieu de chevelure, sa tête étoit couverte de Serpens et de Vipères, qui siffloient autour de ses tempes ; d'autres s'entortilloient à son cou, et d'autres flottoient sur ses épaules. Elle grinçoit horriblement les dents, et on lui donnoit le surnom de *Brimo*, ou de *Fremens* et *Frendens* (1). C'étoit un spectre hideux, qui avoit tout l'air menaçant des furies (2). Aussi tous les spectres effrayans, les fantômes destinés à jeter l'épouvante dans les ames, étoient censés son ouvrage, et être envoyés par elle. De-là vint aussi son influence sur les spectres affreux de la Magie, et sa surintendance sur tous les enchantemens (*u*), opérés par la vertu des puissances ténébreuses. Ce n'est pas en vain, *dit la Sybille*, qu'Hécate m'a donné l'intendance des bois sombres de l'enfer.

Médée (3) invoque la puissance d'Hécate, qui, comme la Lune, pouvoit par des paroles mystérieuses, être forcée de descendre sur la terre.

Je ne parlerai pas ici du cercle Magique, appelé *cercle d'Hécate*, et qu'on

(1) Lucian. Pseudo-Philos.
(2) Schol. Apoll. ad. l. 3, v. 860.
(3) Euripid.

faisoit mouvoir (1), en prononçant la fameuse invocation appelée ἴυγξ, ni des autres pratiques superstitieuses en honneur de cette Déesse, invoquée comme Divinité tutélaire des enchantemens. Je ne la considère ici, que sous le rapport de la Lune inférieure, qui, comme Cérès et Cybèle, avoit aussi ses mystères secrets et ses Orgies, comme nous l'avons vu plus haut, dans le passage de Pausanias, au sujet de l'Hécate des Eginètes.

St. Epiphane parle d'une Divinité Egyptienne appelée *Tithrambo*, qu'il traduit par Hécate, et il suppose qu'elle avoit ses initiés (2). Les uns, dit ce Père, sont initiés à *Titausthe*, la même que nous connoissons sous le nom d'*Hécate*, les autres à *Nephté*, ceux-ci à *Thermuthi*. Dans notre explication du traité d'Isis de Plutarque, nous faisons voir que cette Nephté est la Lune, *in signis inferioribus*, la femme de Typhon aux pieds de Serpent; ce qui est conforme à ce que dit Plutarque (3), que *Nephté* est ce qui est dans l'hémisphère inférieur et invisible.

Ainsi tout ceci s'accorde avec notre

(1) Porph. Ap. Euseb. Præp. Ev. l. 5, p. 193. Niceph. Greg. ad Synes. de Insom. p. 364.
(2) Adv. Hær. l. 3, p. 1093.
(3) Plut. de Iside, p. 368.

théorie sur la Lune inférieure, ou placée dans la partie de l'hémisphère, dont le Pôle est invisible.

Nous ne nous attacherons pas à trouver l'étymologie de ces noms Egyptiens; ce qui est peu important pour le sujet que nous traitons. Ayant la chose, peu importe l'origine des noms. Nous remarquerons seulement, qu'une de ces Divinités unies à Hécate, et appelée *Thermuti*, porte le même nom que le Serpent sacré d'Isis, ou que cet animal mystique que nous avons vu partout, et que nous avons dit être celui qui est sur la Balance, sous la Couronne et avec lequel, au point équinoxial d'Automne, la Lune se trouve en conjonction. Il est, dit Elien (1), une espèce de Serpent appelé *Thermuti* (*x*) par les Egyptiens, qu'ils révèrent comme un animal sacré. C'est lui qui forme la parure, qui orne la tête d'Isis, image unique de l'Isis, dont Hécate a les attributs. Elien ajoute, qu'on disoit, qu'Isis envoyoit ces Serpens contre les scélérats, pour s'en venger. Cet Isis étoit alors une furie, comme Hécate. Elle avoit en effet tout l'extérieur d'une de ces déesses vengeresses: aussi est-elle associée aux Euménides (*y*) dans Virgile (2). Elle portoit en main le flam-

(1) Ælian. de Anim. l. 10, c. 31.
(2) AEneid. l. 4, v. 609.

beau des Furies : des Serpens siffloient sur sa tête. On appeloit de son nom le poteau auquel étoient attachés les coupables dans les prisons, *Ecaté* (*Hesych*). Je ne doute pas, qu'Hécate, et les spectres qui la représentoient et qui formoient son cortège, ne jouassent un grand rôle dans les scènes magiques de l'initiation, puisque la doctrine du Tartare et de l'Elysée y étoit mise en représentation. Ainsi ses Orgies ou ses mystères se trouvoient liés à la doctrine des récompenses et des peines. C'étoit la bête noire qu'on faisoit voir aux enfans et au peuple, qui est toujours à cet égard dans l'enfance. On appeloit *Hécate* ces vastes cavités sombres, qu'on apperçoit dans la Lune (1), et on disoit que c'étoit là qu'étoient renfermées les ames des méchans, où elles subissoient différens tourmens. Les rapports, qu'avoit Hécate avec les ames délivrées des corps, ont fait comparer cette Divinité Grecque avec l'Anubis, ou le Mercure Egyptien (2), Divinité terrestre et céleste, chargée de la conduite des ames, et représentée, comme Hécate, avec des formes canines.

En Egypte, près du temple d'Hécate,

(1) Plut. de Facie in orbe Lunæ, p. 944.
(2) Idem de Iside.

étoient des portes sacrées, qu'on appeloit *Portes du Cocyte et du Léthé*; ce qui rapproche encore le culte d'Hécate de la théorie des Egyptiens sur le sort des ames, grand objet de tous les mystères, comme nous le ferons voir ailleurs.

Tous les spectres, que Virgile place à l'entrée des enfers, sont évoqués par Hécate. C'étoit elle, qui en faisoit sortir le fameux Spectre, connu sous le nom d'*Empousa* (1), qui, dit-on, avoit un visage éclatant de lumière et une cuisse d'airain.

On pourroit aussi croire, que c'est Hécate qui est désignée dans Pausanias, sous le nom de *Despoina*, fille de Cérès comme elle, et sœur de Proserpine. Médée, dans Euripide, lui donne l'épithète *de Despoina*. Eschyle l'appelle aussi *Despoina*, *Hecaté* (2). Si l'on examine les statues d'Hécate, qui souvent ont été à tête de cheval, il en résultera encore un rapprochement avec la fameuse Despoina des Arcadiens, qui, suivant Pausanias, étoit fille des amours de Neptune et de Cérès (3); car les uns faisoient naître un cheval, et les autres Despoina des fruits

(1) Schol. Apoll. l. 3, v. 860. et Aristoph. 296.
(2) Nat. Com. p. 239. Orph. in Argon.
(3) Pausan. Arcad. p. 271—268.

de ce mariage. Pausanias nomme bien Proserpine, mais il n'ose dire le vrai nom de cette Despoina. Cette Déesse et Diane ou la Lune des signes supérieurs formoient le cortége de Cérès. Ainsi Cérès se trouvoit entre ses deux filles (1). Despoina passoit pour avoir été nourrie par Anytus un des Titans.

Elle paroît, en Elide, unie à Diane (2). Son union à Cérès, dont on la disoit fille (3), comme l'étoit Hécate, justifieroit encore l'identité de ces Divinités, Hécate et Despoina. Près du temple de Despoina, étoit une espèce de table Isiaque (4). C'étoit une plaque où l'on avoit gravé tout ce qui étoit relatif à l'initiation. On passoit du temple de Diane dans celui de Despoina.

C'est dans ce Temple, que Cérès étoit accompagnée de ses deux filles, ou de la Lune dans les deux hémisphères. On y voyoit Diane avec les attributs du Serpent, et les Chiens d'Hécate.

Cette Despoina étoit la grande Divinité des Arcadiens (5), comme le remarque Pausanias, qui nous parle des sacrifices que ces Peuples lui faisoient, et

(1) Ibid. p. 267.
(2) Heliac. 1, p. 162.
(3) Arcad. p. 265.
(4) Ibid. p. 267.
(5) Ibid. p. 268.

des initiations instituées en son honneur. C'étoit son nom d'Hécate, sans doute, que Pausanias ne vouloit point révéler à d'autres qu'aux initiés. La Cérès, qui étoit sa mère, étoit la *Cérès noire* (1); ce qui revient assez à la dénomination d'Hécate ténébreuse, que lui donne Diodore, et à la partie du Ciel inférieur qu'habite Hécate.

Cette Cérès, mère d'Hécate, s'appelle *Deô*. C'est aussi le nom que porte la mère de Despoina, dans Pausanias (2), qui cite les vers de la Pythie.

D'après ce que nous venons de voir, il paroît assez vraisemblable, que les mystères célébrés en Arcadie, en honneur de Despoina, sont les mystères d'Hécate, ou de la Tithrambo des Egyptiens, c'est-à-dire, de la Lune parcourant l'hémisphère inférieur, celui qui a toujours été considéré comme l'enfer, relativement à l'hémisphère supérieur. C'étoient, en quelque sorte, les mystères de la Nuit que l'on célébroit, et ceux de la Lune, reine de cet empire ténébreux. C'étoit là cette affreuse Déesse qui éclairoit les enfers, et qu'Enée invoque dans Virgile, L. 6.

Sous les noms de *Diane*, la Lune avoit aussi ses mystères. Nous ne sui-

(1) Ibid. p. 271.
(2) Ibid. p. 272.

vrons pas dans tous ses détails le culte de cette Divinité ; nous nous bornerons à recueillir ce qui étoit relatif à ses mystères et à ses initiations, sous le nom de *Teleté* de Diane. Point de Divinité, qui ait été adorée d'un culte plus universel que la Lune, sous le nom de *Diane*. A chaque page de Pausanias, on rencontre des statues, des temples, des autels élevés à cette Déesse dans toute la Grèce. Mais on trouve peu de mystères et d'initiations proprement dites, établies en honneur de Diane. On trouve cependant une fête nocturne Pannuchide, ou des veilles sacrées, célébrées tous les ans par les Ioniens, en honneur de Diane Triclarie. Une fille Vierge faisoit les fonctions de Prêtresse (1).

On voyoit aussi chez les Caphuates, en Arcadie, un temple de Neptune et un de Diane *Cnacalesse* (2), honorée sur le mont Cnacale, en Arcadie, où se célébroient tous les ans des mystères en honneur de Diane. Il y avoit là proprement *Teleté*, ou initiation. Je remarquerai, que les Capuates ou Capuans, d'Italie, adoroient aussi Diane (3). La Diane d'Arcadie près Capyes prit le nom

(1) Paus. Achaic. p. 225.
(2) Arcad. p. 254.
(3) Heliac. 1, p. 153.

d'étranglée, απαγχομενην, d'après un conte que rapporte Pausanias.

Diodore de Sicile (1) assure, que Diane étoit singulièrement honorée chez les Perses, et que ces Barbares célébroient encore de son temps, en son honneur, les mêmes mystères, dont elle étoit l'objet chez les autres nations.

Il n'est donc pas douteux, que, sous son nom de Diane, la Lune n'ait eu ses initiations et ses mystères, puisque nous savons d'ailleurs, (z) qu'il y avoit des initiations ou *Telètes* en honneur de la Lune, comme il y en avoit en honneur du Soleil; que l'on initioit aux mystères du Dieu Jour et aux mystères du Dieu Mois. Néanmoins les mystères de Diane, proprement dite, ne nous sont pas très-connus, et nous ne pouvons pas ici donner de grands détails. En conséquence, nous allons passer aux mystères des Divinités Cabiriques ou à l'initiation des Dieux de Samothrace, par lesquels nous terminerons cette première partie de notre ouvrage (a).

Il paroît, que les mystères de l'Asie passèrent dans les îles qui séparent le continent d'Asie, de la partie de l'Europe habitée par les Grecs et par les Thraces. En conséquence la petite île, connue sous le nom de Samothrace

(1) Diod. Sic. l. 5, c. 77, p. 397.

fut long-temps dépositaire des mystères augustes, auxquels on venoit de toutes les parties de la Grèce se faire initier.

Cette île passe pour avoir été habitée par les anciens Pélasges ; mais les Pélasges, d'où venoient-ils eux-mêmes ? La tradition, qui les fait naître en Arcadie, n'est peut-être qu'une désignation du premier pays où ils se fixèrent dans la Grèce. Ce qu'il y a de certain, c'est que le nom de *Cabires*, que l'on donnoit aux Dieux de Samothrace, n'est point un nom Grec ; qu'il est absolument oriental ; que c'est le mot *Cabar*, qui veut dire Grand, et qu'on a traduit par les grands Dieux. Virgile fait voyager Enée et les Troyens, descendans de Dardanus, sur des vaisseaux dans lesquels ils emportent leurs Dieux tutélaires, *cum magnis diis*. Varron appelle ces Dieux de Samothrace, *divi potentes*. Les Arabes appellent encore *Cabar* Vénus, et la Lune, la grande Planète (1). Les Cabires sont donc, à proprement parler, les grands Dieux ; dénomination qui a pu être appliquée à plusieurs Divinités. On donna aussi le nom de Grands ou de Cabires aux Prêtres de Cybèle. Ce nom de Grand ou de Grand-Prêtre, les Ministres des autels ont toujours aimé à le partager avec leurs Dieux. Le culte de

(1) Euthym. Zigaben. et Cedren.

Cybèle et d'Atys venoit de Phrygie, comme nous l'avons vu plus haut, et Dardanus, un de ces Prêtres, avoit donné son nom à l'île Dardanis, qui le changea ensuite en celui de Samothrace; ce qui rapproche ce culte de celui des grands Dieux d'Enée, descendant de Dardanus.

Suivant Varron (1), les grandes Divinités, auxquelles on initioit à Samothrace, étoient le Ciel et la Terre. Il n'est pas étonnant, que ces deux parties de l'univers les plus apparentes, qui renferment les autres Divinités dans leur sein, et qui, à ce titre, sont à la tête de toutes les Cosmogonies, aient reçu le nom de *Grands Dieux*, ou de grandes Divinités. Ils contenoient le principe actif et passif de la génération universelle, qui étoit un des objets principaux de la vénération des Initiés. C'en étoit assez pour recevoir le titre de Grands et de Puissans; mais je ne crois pas, quoi qu'en puisse dire Varron, qu'ils le possédassent exclusivement, et que cette dénomination de Grand n'ait pas été donnée à d'autres Dieux: par exemple, aux Divinités tutélaires de la navigation, ou aux deux Gémeaux célestes, qui ont conservé le nom de Dieux de Samothrace et de Dioscures.

(1) Varro de Ling. Lat. l. 4, §. 10.

Certainement ils devoient être réputés grands, dans une île où l'on venoit faire des vœux pour obtenir des vents favorables et une heureuse navigation. Il en dut être de même de Cérès, de Proserpine, de Pluton, dont les noms étoient unis chez les Grecs par un culte commun, et qui étoient les grandes Divinités, sous l'empire desquelles passoient les ames après la mort (*b*). Par la même raison, Mercure, conducteur des ames, dut aussi être un Cabire, puisqu'il jouoit un grand rôle dans cette fiction Mystagogique sur le destin des ames, qui étoit le principal et presque l'unique but de l'initiation, comme nous le ferons voir dans la suite. Aussi le Scholiaste d'Apollonius (1) nous a conservé, d'après Mnaséas, les noms de quatre Divinités Cabiriques adorées à Samothrace. Ces Divinités sont Cérès, Proserpine, Pluton et Mercure. La première s'appelle en langue, soit barbare, soit sacrée, *Axièros*; la seconde *Axiocersa*; la troisième *Axiocersus*, et la dernière *Casmillus*.

Mercure y faisoit, comme par-tout, la fonction de Ministre des Dieux, de Messager des Cieux et des Enfers; voilà pourquoi on a souvent donné le nom de Mercures, ou de Camilles, aux

(1) Schol. Apoll. ad l. 1, v. 920.

jeunes Ministres des autels, ou aux enfans qui servoient dans les temples. (1).

Les Toscans, originaires de l'Asie mineure, ou de Lydie, et qui avoient passé avant les Troyens en Italie, près des bords du Tibre, avoient encore conservé ce nom de Camilles (2), ou de jeunes Mercures, aux enfans qui servoient au temple. Ce nom prenoit son origine dans les mystères des grands Dieux, que les Etrusques et les Pélasges avant eux honoroient d'un culte secret et religieux.

Tarquin l'Etrusque, fils de Démarate de Corinthe, qui régna à Rome, initié aux mystères de Samothrace, et instruit de ce culte, renferma dans un même temple les trois grandes Divinités des Romains, *Jupiter*, *Junon* et *Minerve*.

C'étoit chez les Etrusques, que l'on supposoit que s'étoient réfugiés les Cabires, après le massacre de leur jeune frère (3). D'un autre côté, la tête de cet infortuné fut portée en Asie au pied du mont Olympe. On voit, que cette fiction lie l'Asie mineure, ou la Phrygie avec l'Etrurie, et cela par une raison simple;

(1) Plut. in Numa.
(2) Macrob. Sat. l. 3, c. 8. Dion Halic. l. 2.
(3) Clem. Prot.

c'est

c'est que ce culte étoit Phrygien ou Lydien, et que les colonies, qui passèrent de l'Asie mineure sur la côte occidentale de l'Italie, emportèrent avec eux leurs traditions, leurs rits et leurs Dieux. Voilà pourquoi l'Etrurie avoit ses Dieux Cabires, comme l'Asie; comme la petite île, appelée l'île sacrée, et ensuite l'île de Dardanus, et Samothrace, les avoit aussi. Dardanus, né en Asie, avoit été en Italie; c'est sur cela même que naît l'équivoque du nom de *Dardanidae*, donné par l'Oracle aux Troyens, et qui les jette dans une grande méprise (1).

Suivant Diodore, Jasion avoit fait quelques changemens aux mystères de Samothrace (2). Or Jasion passoit pour être le petit-fils de Dardanus par Electre.

Toutes ces observations nous portent à croire, que le culte des Divinités Cabiriques, établi à Samothrace, y étoit passé de Phrygie, et en général de l'Asie mineure. Peut-être ces peuples eux-mêmes l'avoient-ils reçu des Phéniciens: car il est question des Cabires dans la Cosmogonie Phénicienne par Sanchoniaton (3), et le nom de Cabar appartient à la langue des peuples de cette côte. Il est aussi dans la langue hébraïque,

(1) Æneid. Virg. l. 3. v.
(2) Diod. l. 8. §. 49.
(3) Voy. Jablons. Prol. p. 59.

Strabon et Hérodote (1) parlent des Cabires, qui avoient des temples à Memphis, ainsi que Vulcain ; et ils assurent que ces temples furent détruits par Cambyse. Mais ces Cabires ne peuvent être les Dioscures, puisque le même Hérodote assure, que les Dioscures n'étoient pas connus des Egyptiens.

Au contraire, les Cabires paroissent singulièrement appartenir à la Phrygie, au voisinage du mont Ida, et avoir des rapports marqués avec la mère des Dieux. On disoit qu'ils (2) tiroient leur nom de la grande montagne, ou du mont Cabir en Bérécynthie ; c'est-à-dire du pays même, qui fit donner à Cybèle l'épithète de Déesse de Bérécynthe. C'étoit l'opinion de Stésimbrote de Thase, qui attribue aux Cabires les cérémonies sacrées de Samothrace (*c*). Ici les Cabires ne sont plus considérés que comme les grands Prêtres, ou les Hiérophantes du culte Cabirique.

Acusilas d'Argos dit, que Camille étoit fils de Cabire et de Vulcain, tradition qui rapproche ces Cabires de Vulcain, comme ils l'étoient dans le récit d'Hérodote sur les Cabires de Memphis. Camille fut père de trois Cabires, qui eux-mêmes donnèrent naissance aux

(1) Strab. l. 10. Herod. l. 3.
(2) Strab. l. 10.

Nymphes Cabirides. Pherecyde fait naître les trois Cabires et les trois Nymphes Cabirides, immédiatement de Vulcain et de Cabire, fille de Protée. Il ajoute, que les uns et les autres eurent leur culte particulier; que les Cabires furent principalement honorés à Lemnos, (pays de Vulcain) à Imbros, et dans la *Troade*, et que leurs noms sont mystérieux. Les lieux consacrés à ces Génies, du temps de Strabon, étoient déserts : tels, par exemple, que Corybantion, dans l'Amaxitie, près de Sminthion, et Corybissa dans la Scepsie.

Ce qui fit croire qu'ils étoient fils de Vulcain, c'est l'opinion de quelques-uns, tels que Sophocle, qui admettent cinq premiers Cabires, qui découvrirent le fer, apprirent aux hommes à le travailler, et qui inventèrent quantité d'arts utiles. Parmi les noms que l'on donne aux Cabires, on remarque ceux de *Salaminus*, de *Damnameneus*, d'*Hercule* et d'*Acmon*. Dans l'ancienne langue Grecque, *Acmon* signifioit le Ciel (1). On dit aussi que les Dactyles adoroient *Kelmis*, *Damnameneus* et le puissant *Acmon*; ce qui nous reporte vers le culte des Cabires et sur-tout du ciel, que Varron dit être la grande Divinité Cabirique de Samothrace. On disoit des

(1) Hesych. Etymol. Magn.

Cabires, tantôt qu'ils étoient originaires de l'Ida, tantôt qu'ils étoient venus s'y établir. On sait, que tout le territoire du Mont Ida étoit consacré à la mère des Dieux. Aussi s'accordoit-on à croire, suivant Strabon, que les Cabires habitoient en Phrygie, aux environs du Mont Ida, et qu'ils étoient auprès de la mère des Dieux. On appelle ici Phrygie la Troade, et tout le pays où Dardanus bâtit sa ville.

Nous conclurons de tout ceci deux choses, 1°. que la Phrygie paroît avoir été originairement le berceau du culte des Cabires, porté ensuite à Samothrace par les Phrygiens, ou par les habitans de la Troade.

2°. Que non-seulement le nom de Cabire fut donné aux grandes Divinités que l'on honoroit dans les mystères, mais encore que, sous le nom de Cabires, ou de Grands, on désigna, soit des Génies, soit même des Prêtres attachés au culte de Rhéa, ou de Cybèle, de la Terre, etc.

Les Dioscures, ou les Dieux tutélaires de la navigation, furent donc honorés du nom de Cabires, et à ce titre, honorés à Samothrace.

Il en dut être de même de Vénus, qu'Horace unit aux Dioscures, dans l'Ode qu'il adresse aux Divinités tutélaires de la navigation, pour obtenir

des vents favorables au voyage de Virgile (1). Le Poète y donne à Vénus le titre d'usage à Samothrace, *Diva potens*, qui répond à Dieu puissant, que Varron traduit par *Divus potens*, mot équivalent à celui de Cabar, fort et puissant.

Ainsi Vénus dut être invoquée avec les Dioscures, dans les mystères des Dieux tutélaires de la navigation. Elle le fut effectivement, et on la compta au nombre des trois Divinités Cabiriques (*d*), dont Scopas fit la statue (2). Vénus présidoit au mois de Mai, au signe du Taureau, époque à laquelle s'ouvroit la navigation. L'entrée du Soleil dans ce signe étoit marquée, le soir par le coucher Héliaque des Gémeaux, et le matin par le lever du Cocher céleste. Ces Astres furent donc des signes, qui annonçoient le retour des vents heureux et celui de la navigation. Donc, non-seulement les Dioscures ou Gémeaux, les Dieux de Samothrace les plus connus, furent honorés à Samothrace; mais la planète, qui préside au Taureau et le Désir son fils; mais la belle constellation du Cocher, Phaëton, qui ouvroit le jour en ce moment; tous ces Génies y furent consacrés, suivant le témoignage de Pline. Scopas, dit cet

(1) Horac. l. 1, Od. 3.
(2) Plin. Hist. N. l. 36, c. 4.

Ecrivain, fit les statues de Vénus, de Pothos, ou du Désir son fils, et de Phaëton, Divinités honorées à Samothrace, par les cérémonies les plus augustes.

Sanchoniaton, parlant de cette heureuse époque du printemps, dans son histoire allégorique, où les phénomènes annuels de la nature sont décrits sous la forme de l'histoire, dit : « en ce temps » les Dioscures firent des radeaux et s'em» barquèrent sur la mer (1) ».

Si Enée emportoit les grands Dieux en s'embarquant, c'est qu'ils étoient les protecteurs de sa navigation. C'étoient eux qui devoient assurer le succès de son voyage. Les figures de ces Cabires étoient sculptées sur la poupe des vaisseaux des Phéniciens ; on les appeloit Pataïques Phéniciens, fils de Vulcain.

L'île de Samothrace acquit une grande célébrité chez toutes les Nations maritimes, par la réputation qu'elle avoit d'être consacrée spécialement aux Divinités tutélaires des Navigateurs. On alloit y prier les Dieux d'accorder des vents favorables, et solliciter des apparitions ou Epiphanies des Dioscures. On donnoit aux Initiés à ces mystères l'espérance d'être exempts de tous les périls de la mer. Tous les matelots devoient donc avoir grande dévotion aux Dieux de Samothra-

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 11.

ce. Ils étoient pour eux ce qu'est S. Nicolas. Dans l'expédition des Argonautes, Orphée, seul sur le vaisseau initié à ces mystères, conseille à ses compagnons, au moment où ils étoient battus d'un violent orage (1), de relâcher à Samothrace. Aussitôt l'orage s'appaise (2), et les feux Saint-Elme, qui sont censés être l'image des Dioscures, paroissent au haut des mâts. Tout l'équipage descend dans l'île, à l'entrée de la nuit. Les Argonautes se font initier aux mystères, et se rembarquent, emportant avec eux l'espérance d'une heureuse navigation (3).

Il n'est pas étonnant, que les Prêtres de Samothrace, avec un pareil secret, fissent une immense fortune aux dépens des Navigateurs crédules, qui reconnoissoient l'empire de leurs Dieux sur les mers.

Au reste, tout ne se bornoit point à Samothrace à obtenir des vents favorables et une navigation heureuse. Les promesses des Hiérophantes s'étendoient plus loin, et le but de ces initiations avoit quelque chose d'infiniment plus grand; savoir, de consacrer l'homme à la Divinité par des engage-

(1) Apoll. Argon. l. 1, v. 915.
(2) Diod. l. 4.
(3) Orph. Argon. v. 465. Val. Flacc. l. 2, v. 435.

mens à la vertu, et de lui assurer les récompenses, que la justice des Dieux réserve aux Initiés après la mort. C'étoit là sur-tout ce qui rendoit ces cérémonies augustes, et ce qui inspiroit à tous les peuples un si grand respect pour elles, et un si grand désir d'être admis à ces mystères. Ce fut là aussi ce qui fit donner à cette île originairement le nom d'île sacrée. Elle étoit respectée de tous les peuples. Les Romains, devenus maîtres du monde, lui laissèrent sa liberté et ses loix (*e*); elle étoit, en quelque sorte, un asyle pour tous les malheureux, et elle avoit un privilége d'inviolabilité. Evandre, Général de Persée, s'y étoit réfugié (1); Persée lui-même crut y trouver un asyle.

On y purifioit de l'homicide. C'étoit un Prêtre appelé Koës, qui étoit chargé de cette fonction (2). Néanmoins il étoit des espèces d'homicides, dont ce Prêtre ne purifioit pas toujours, tels que de ceux qui étoient commis dans un temple, comme on le voit par l'exemple de ce même Evandre (3).

Le Koës écoutoit la confession des fautes de ceux qui venoient se faire purifier.

Les enfans, dont l'ame encore neuve n'a

(1) Plin. l. 4, c. 23. Tit. Liv. 45, c. 5.
(2) Hesych. Voc. Κοης.
(3) Ibid. Tit. Liv.

point été souillée par le crime, étoient volontiers admis à ces initiations. Les parens s'empressoient de les faire inscrire sur le registre des Initiés, et les enfans de recevoir la robe sacrée, la ceinture de pourpre et la couronne d'olivier, dont on paroit le récipiendaire (1). Nous parlerons ailleurs de la cérémonie de l'intronisation, ainsi que de la représentation que l'on donnoit de la mort du plus jeune des Cabires, massacré par ses deux frères, qui s'enfuirent en Etrurie, emportant avec eux la ciste, qui renfermoit le *pudendum* de leur frère, d'autres disent de Bacchus. Là ils établirent le culte du Phallus et de la ciste sacrée. Ce qui fait croire, ajoute Clément d'Alexandrie, que ce n'est pas sans raison, que quelques-uns ont voulu, que Bacchus fût appelé Atys (*f*), à cause de l'abcission du Phallus. Sa tête fut aussi enveloppée d'une étoffe teinte en pourpre, et son corps porté sur un bouclier en Asie, au pied du mont Olympe, où on l'enterra. Ceci justifie encore notre opinion sur l'origine de cette fable sacrée, que nous faisons venir d'Asie. Cet Olympe est un des sommets de l'Ida près d'Antandros. Ainsi cette tradition nous reporte dans la Troade, où étoit établi le culte

(1) Procl. in Plat. Polit. Clem. Protr. p. 12.

des grands Dieux. Suivant Pausanias, les habitans de Pergame (1) assuroient, que leur pays étoit autrefois consacré aux Cabires. C'étoit près de ces lieux qu'étoit Pessinunte, et le mont Agdestis, où l'on montroit le tombeau d'Atys.

Parmi les rits sacrés de ces mystères, on défendoit de servir sur la table *de l'ache*, parce que l'on supposoit que cette plante étoit née du sang du jeune Cabire (2). Ainsi le sang d'Adonis avoit donné naissance à l'anémone ; ainsi, dans les Thesmophories, les femmes disoient, que la grenade étoit née du sang de Bacchus. On a dû remarquer, entre ces Divinités, un grand rapport, surtout dans la cérémonie du Phallus, symbole de la faculté active de la génération universelle, cérémonie commune à tous ces mystères, ainsi qu'à ceux d'Osiris en Egypte. Nous parlerons ailleurs plus au long de l'origine de ces institutions. Nous observerons seulement ici qu'Hérodote dit, que les Initiés aux mystères des Cabires à Samothrace, savoient pourquoi on avoit établi la pompe Ityphallique, ou quel étoit le but et l'origine de l'usage où étoient les Grecs de représenter le Phallus droit dans les mystères (3). Ceci s'accorde bien avec

(1) Attic. p. 4.
(2) Clem. Prot.
(3) Herod. l. 2, c. 51.

ce que dit Clément d'Alexandrie, que les Cabires apprirent aux Toscans à révérer le Phallus, ou la partie sexuelle de leur frère, qu'ils avoient mis à mort. Ceci nous rappelle aussi la cérémonie de la consécration du Phallus dans la Syrie, à Héliopolis, où l'on célébroit les mystères d'une Divinité, qui avoit beaucoup de rapports avec Cybèle et Atys. Lucien (1) est entré à cet égard dans le plus grand détail; et sur-tout on y remarque la description d'un énorme Phallus, de trois cents orgyes de haut, dans lequel un homme montoit deux fois l'an, et y restoit l'espace de sept jours. C'est aussi dans ce lieu, qu'on voyoit un nain muni d'un Phallus d'une monstrueuse grosseur. Ces différens symboles, communs aux mystères de Bacchus, d'Atys et des Cabires, prouvent assez ce que dit Lucien (2), que l'on attribuoit à un même homme, à Atys, les cérémonies religieuses des Phrygiens, des Lydiens et de Samothrace; et conséquemment ce que disoit Hérodote, que les Initiés aux mystères de Samothrace connoissoient le sens énigmatique de la pompe Ityphallique, et de la posture que l'on donnoit à l'ancien Mercure des Pelasges, à ce

(1) Lucian. de Deâ Syria. p. 886—893—899.
(2) Ibid. p. 885.

Mercure que l'on comptoit parmi les Cabires ; savoir, d'être toujours en érection. Dans le monument de Mithra, imprimé dans Hyde, et dans nos planches, on voit un Génie à bonnet Phrygien, qui est dans la même attitude, et qui ensemence la terre, comme fit Jupiter, quand il donna naissance à Agdestis, mère d'Atys ; ou Vulcain, quand il donna naissance à Erichtonius.

Nous terminerons tout ce que nous avions à dire sur les Dioscures, et conséquemment cette partie de notre Ouvrage, par un tableau rapproché des différens lieux de la Grèce, où les Cabires en général, et en particulier les Cabires Dioscures, étoient honorés, et avoient des statues, des autels et des temples. Pausanias va encore ici nous servir de guide.

Il y avoit à Athènes (1) un ancien temple consacré aux Dioscures, qui y avoient leurs statues et celles de leurs fils assis à cheval. C'étoit près de là qu'étoit le lieu consacré aux trois sœurs Aglaure, Ersê et Pandrose, à qui Minerve confia la fameuse corbeille, qui renfermoit le jeune Erichtonius. On leur avoit défendu de l'ouvrir ; mais la curiosité l'emporta sur deux d'entr'elles, qui ne l'eurent pas plutôt ouvert et apperçu Erichtonius,

(1) Pausan. Attic. p. 16.

qu'elles entrèrent dans un affreux délire, pendant lequel elles se précipitèrent du haut de la citadelle.

Cette fable ressemble parfaitement à une fable Phrygienne, sur le coffret confié à Eurypile (1), et qu'il eut l'imprudence d'ouvrir. Ce coffret renfermoit un dépôt, que Jupiter avoit autrefois confié à Dardanus, et qu'Eurypile trouva parmi les dépouilles de Troye. Il renfermoit l'image de Bacchus. Dès qu'Eurypile l'eut apperçu, il entra en démence. Enée avoit, selon les uns, laissé ce coffret; suivant d'autres, c'étoit Cassandre qui l'avoit jeté exprès, afin que quelqu'un des Grecs, venant à le ramasser, en fût puni. Nous avons parlé plus haut de ce Bacchus, sous le nom d'Æsymnètes. Quoi qu'il en soit de cette histoire, on voit qu'elle ressemble fort à celle qu'on débitoit dans les fêtes de Minerve, sur Erichtonius, et sur les trois sœurs, dont le temple étoit uni à celui des Dioscures, ou Cabires. Cette fable se rapproche encore d'une autre tradition mystérieuse des Béotiens, dont parle Pausanias (2); c'est que les mystères des Cabires étoient fondés sur un dépôt, que leur confia Cérès, et sur le-

(1) Pausan. Achaic. p. 225.
(2) Bæoti. p. 300.

quel Pausanias ne croit pas devoir s'expliquer.

Cérès y prenoit le nom de Cabirique, ou y étoit honorée avec Proserpine, comme une des Divinités Cabiriques. Près de là étoit aussi un temple des Cabires. Quant aux cérémonies mystérieuses, qui se pratiquoient en l'honneur de ces Déesses, ainsi que des Cabires, Pausanias demande qu'on lui permette de les taire. Il raconte seulement, qu'il y avoit dans ces pays autrefois une ville habitée par les Cabires, qui firent la connoissance de Cérès. Deux d'entr'eux, Prométhée et ÆEtnée son fils, reçurent d'elle un dépôt, et le présent de l'initiation. Ces mystères furent quelque temps interrompus après l'expédition des Epigones, et après la prise de Thèbes; mais Pélarge, fille d'ÆEtnée, les rétablit (1).

Ce qu'il y a de remarquable dans le récit de Pausanias, c'est que la vengeance des Cabires s'exerçoit sur les profanateurs et les indiscrets, par une frénésie telle que celle dont nous avons parlé tout-à-l'heure. Elle forçoit ceux qui en étoient atteints, tels qu'Eurypile et les sœurs Aglaure et Ersê, à se jeter dans la mer, ou à se précipiter du haut des édifices; ce qui

(1) Ibid. p. 301.

rapproche cette fiction Cabirique de celle de Minerve, d'Erichtonius et des trois sœurs dépositaires du coffret, de celle de Bacchus Æsymnètes. Pausanias rapporte plusieurs effets terribles de la vengeance des Divinités Cabiriques; et il en conclut, que ce temple des Cabires, en Béotie, étoit très-saint. Les habitans de Locres, en Italie, cherchoient également à effrayer le peuple par de pareils miracles, qui attestoient la vengeance de leur grande Déesse Cabirique, Proserpine. Ceux de Delphes en disoient autant de la vengeance d'Apollon; et tous cherchoient par-là à faire respecter les trésors, que ces temples renfermoient.

Les habitans d'Anagyrase (1), dans l'Attique, honoroient la mère des Dieux; et leurs voisins, ceux de Céphalée, les Dioscures, qu'ils appeloient les *Grands Dieux*.

On voyoit à Argos le temple des Dioscures (2), où étoient leurs statues, celle de Mnasinus et d'Anaxis leurs enfans, dont Hilarie et Phébé, leurs mères, filles de Leucippe, formoient le cortège.

Près de ce temple étoit celui de la Déesse Illythie et celui d'Hécate.

(1) Paus. Attic. p. 30.
(2) Corinth. p. 65.

Aux environs de Lerne, où se célébroient les fameux mystères de Cérès, connus sous le nom de Lernéens, on trouvoit aussi le temple des Dioscures, *Anactôn*, qui y avoient leurs statues.

Mais c'étoit sur-tout en Laconie, que les Dioscures étoient honorés; ils étoient les grands Dieux de ce pays, qui fut leur berceau, ainsi que celui d'Hélène. C'est-là qu'il faut chercher les traces les plus marquées de cet ancien culte des peuples du Péloponèse. On voyoit à Sparte le tombeau de Castor, et son temple (1). On retrouvoit aussi dans ces lieux les tombeaux d'Ida et de Lyncée, contre qui les Dioscures avoient combattu, avant d'être mis au rang des Dieux. Le nom de Tyndare, d'Hélène, de Pleuron aïeul maternel des Dioscures, tout ce qui tient à leur famille et à leur histoire étoit consacré par une foule de monumens en Laconie.

Ils y prenoient le surnom d'*Amboulies*, qui leur étoit commun avec Jupiter et Minerve, qui avoient des autels avec eux (2).

Leur temple se trouvoit aussi uni à celui des Graces, près du lieu où se faisoient les courses (3). A l'entrée de ce

(1) Pausan. Lacon. p. 94.
(2) Ibid. p. 95.
(3) Ibid. p. 96.

Cirque

Cirque, étoient les statues des Dioscures *Aphetères*, qui présidoient à l'immission dans la carrière.

On voyoit, dans un temple de Sparte, *le fameux OEuf* Orphique suspendu à la voûte par des rubans. On disoit que c'étoit l'œuf de Léda, dont Castor et Pollux étoient nés. Ainsi Osiris naissoit d'un OEuf en Egypte ; ainsi naissoit Phanès ; ainsi Chumong chez les Coréens. Nous parlerons ailleurs de cet OEuf fameux dans les anciens mystères.

On y montroit la maison qu'avoient habitée les fils de Tyndare, comme l'on montre encore la crèche de Bethléem et le tombeau de Christ, quoique ces traditions soient des fables l'une et l'autre.

On fait ici un conte sur l'arrivée des Dioscures (1), partis de Cyrène, et qui se présentèrent dans la maison où ils avoient habité autrefois durant leur vie. Ils s'y donnèrent pour étrangers. Celui qui étoit le maître de la maison alors refusa de les recevoir, sous prétexte qu'elle étoit occupée par sa fille, qui étoit accouchée. Mais, ô miracle ! la fille et tous ceux qui la servoient disparurent, et on trouva dans la maison la statue des Dioscures, une table et *le Silphium*, plante caractéristique de Cyrène. Ce con-

(1) Paus. Lacon. p. 98.

te me feroit croire, que le Péloponèse reçut ce culte des habitans de la Cyrénaïque, où les Lacédémoniens eurent une Colonie. Des Africains passèrent dans la Crète et dans le Péloponèse, où ils portèrent leurs fables. Le culte d'Ammon étoit établi dans ce pays, et les Lacédémoniens, dès la plus haute antiquité (1), passent pour être ceux des Grecs, qui aient le plus consulté l'Oracle d'Ammon. Dans des monumens qui retraçoient toute l'ancienne Mythologie, on voyoit les fils de Tyndare à cheval; au-dessous des Sphinx, et au-dessus des Lions et des Panthères (2).

A Thérapnê (3) étoit un ancien temple de Mars, et une statue que les Dioscures enlevèrent de Colchide. Près de Thérapnê étoit la fontaine de Pollux. Près de la même ville étoit un lieu appelé *Phoebæum*, et le temple des Dioscures (4). A peu de distance de là étoit le temple de Neptune. Cette union étoit naturelle; car ces Divinités présidoient à la mer et à la navigation.

A Crocée, près de Gythium (5), étoient des carrières sur lesquelles étoient élevées les statues des Dioscures en bronze.

(1) Ibid. p. 100.
(2) Ibid. p. 101.
(3) Ibid. p. 102.
(4) Ibid. p. 103.
(5) Ibid. p. 104.

A Brasias (1) on voyoit trois statues de Divinités, qu'on croit être les Dioscures ou les Corybantes; une quatrième statue étoit celle de Minerve. On trouvoit aussi près de là un temple de Minerve l'Asiatique, dont on attribuoit la fondation à Castor et à Pollux, qui l'avoient bâti à leur retour de Colchos où cette Déesse avoit un temple.

Du côté de Leuctres (2) étoit Pephnos; là on montroit le lieu où Léda accoucha des Dioscures; mais on prétend qu'ils n'y furent point nourris, et que Mercure les porta à Pellène. Mercure a son domicile aux Gémeaux. On trouvoit en cet endroit les statues de bronze des Dioscures, dont les Messéniens réclamoient le culte plus encore que les Lacédémoniens (3).

L'Athénien Méthapus, qui avoit en Messénie établi et réformé différentes institutions (*g*), étoit le même qui avoit établi à Thèbes les mystères des Cabires (4).

Les Messéniens éprouvèrent la vengeance des Dioscures, pour avoir trompé les Lacédémoniens (5), en envoyant deux jeunes gens déguisés, sous le cos-

(1) Ibid. p. 107.
(2) Ibid. p. 109.
(3) Messen. p. 741.
(4) Pausan. Messen. p. 111.
(5) Ibid. 137.

tume de ces deux Divinités, pour surprendre les Lacédémoniens dans un jour de fête, qu'ils célébroient en honneur des Dioscures. Ces jeunes gens, vêtus de blanc, et couverts d'un manteau de pourpre, couleur de l'écharpe des Initiés à Samothrace, montés sur de superbes chevaux, ayant sur la tête le bonnet des Dioscures, πίλος, et tenant en main une pique, se présentent aux Lacédémoniens, qui déjà étoient en gaieté, et s'amusoient durant la fête. Ceux-ci se prosternent devant les jeunes Messéniens, qu'ils prennent pour les Dioscures qui viennent assister à leur sacrifice. Mais bientôt ils sont trahis et frappés par leurs ennemis, qui se retirent ensuite à Andanée. C'est sur ce conte, que l'on fondoit l'origine de la haine des Dioscures contre les Messéniens.

A Olympie (1), près du Stade, à côté des statues de Neptune Chevalier et de Junon Chevalière, étoient les statues des Dioscures. On y voyoit aussi l'autel de Mars Chevalier et de Minerve Chevalière.

Sur le coffret de Cypsèle on avoit représenté Hélène au milieu des deux Dioscures (2), dont l'un n'avoit point encore de barbe.

(1) Heliac. 1, p. 163.
(2) Ibid. p. 166.

A Phares, en Achaïe (1), dont la grande Divinité étoit Mercure Planète, qui a son domicile aux Gémeaux, on voyoit le bois sacré des Dioscures; ce bois étoit presque tout de laurier, arbre consacré à Apollon, un des Gémeaux. Trente pierres sacrées, nombre égal à celui des degrés de ce signe, y recevoient les hommages des habitans de Phares, et chacune d'elles y portoit le nom d'une Divinité.

En Arcadie, à Mantinée, le culte des Dioscures se trouve uni à celui de Cérès et de Proserpine (2), Divinité de Samothrace. C'est là qu'on entretenoit le feu sacré, et l'on prenoit le plus grand soin pour l'empêcher de s'éteindre.

Là on voyoit aussi le tombeau de la fille de Céphée, et celui d'Arcas, fils de Callisto; les autels du Soleil, etc.

Les habitans de Cleitore (3), outre les temples de Cérès, d'Electre et d'Esculape, avoient aussi celui des Dioscures, qu'ils appeloient les *Grands Dieux*. Leurs statues étoient de bronze.

A Charadre, en Phocide (4), on avoit élevé des autels aux Dioscures, lesquels étoient en plein air.

(1) Pausan. Achaic. p. 228.
(2) Paus. Arcad. p. 243.
(3) Ibid. p. 253.
(4) Pausan. Phocic. p. 351.

Ceux d'Amphise (1) avoient des initiations établies en honneur des jeunes Anactes, que l'on croyoit être les mêmes que les Dioscures, ou les Curètes. Les plus instruits disoient, que ces Dieux Anactes étoient les Cabires. Cicéron (2), dans son traité de la Nature des Dieux, parle des trois premiers Anactes, nés à Athènes du plus ancien Jupiter et de Proserpine. Leurs noms sont *Triopatreus*, *Eubulus*, *Donysius*. Les seconds Anactes sont les fils de Leda. Les troisièmes sont Alcon, Mélampus fils d'Astrée. Ainsi il paroît, que ce nom de *Dii Anaces* a été donné à plusieurs Divinités.

Nous ne pousserons pas plus loin nos recherches sur l'origine du Culte des Divinités, en honneur desquelles les anciens avoient établi des mystères et des initiations; sur les nuances différentes de ces institutions religieuses, sur les branches variées de ce grand arbre de la superstition, sur ses progrès et ses formes, en général sur tout ce qui tient à l'historique des initiations anciennes. Nous allons maintenant chercher à en saisir le but politique et moral, à en examiner les effets et l'influence sur les gouvernemens et

(1) Ibid. p. 357.
(2) Cic. de Nat. Deor. l. 3.

sur les mœurs ; et enfin chercher à expliquer par l'Astronomie la plûpart des formes monstrueuses des traditions mystiques, et à lever le voile allégorique, dont les mystères se sont enveloppés.

DEUXIEME PARTIE.

EXAMEN Philosophique des Mystères, considérés dans leurs rapports avec la Politique et la Morale.

LA vérité n'a point de Mystères ; ils n'appartiennent qu'à l'erreur et à l'imposture. Le besoin de tromper, si on peut admettre un pareil besoin, les a tous fait imaginer. C'est donc hors des limites de la raison et de la vérité qu'il en faut chercher l'origine. Comme nos maladies ont donné naissance au charlatanisme, nos pasions l'ont aussi donné aux institutions religieuses, connues sous le nom d'*Initiations* et de *Mystères*. Mais ni le charlatanisme des Médecins, ni celui des Mystagogues, n'ont jamais pu être utiles à l'humanité. Tel est le sort, telle est la nature du bien, de ne pouvoir naître que des pures sources de la vérité et de la philosophie. Un faux calcul des Législateurs anciens, dont les Frêtres et les Rois seuls profitèrent, et dont nous sentons aujourd'hui tout le mal, les a conduits à cette grande erreur politique,

qui a pu être favorable aux despotes, mais qui jamais n'a servi au bonheur des sociétés. On a dit qu'il falloit une Religion au Peuple : oui, s'il en pouvoit exister sans Prêtres ; s'il en étoit une qui fût vraie, autre que le culte de la vertu et l'admiration de la nature ; parce qu'alors ce seroit sur la vérité que la Morale s'appuyeroit. Mais il ne lui en faut pas, quand on la crée ; parce qu'alors elle ne peut avoir pour base que l'imposture. Or toutes les Religions étant des institutions humaines, on n'a jamais pu dire, d'une manière vague et générale, qu'il falloit une Religion quelconque au Peuple, ni vanter l'importance de ce ressort, aussi dangereux en Politique qu'en Morale. Personne n'a droit de tromper son semblable, quelqu'avantage qu'il puisse se promettre de son imposture. C'est cependant ce qu'ont fait tous les Législateurs anciens, qui ont cru à l'importance des opinions religieuses ; car c'est la manie de tous ceux qui veulent gouverner, de chercher à tromper. C'est même à ce caractère qu'on peut reconnoître tous les ennemis de la liberté des Peuples, quelque nom, quelque masque qu'ils prennent : toutes les tyrannies se ressemblent. Elles enchaînent toutes la raison, et commandent des dogmes. Ainsi fit Mahomet. Que je

plains les hommes, qui croient avoir besoin de Rois, pour avoir un gouvernement et des loix ; et de Prêtres, pour avoir des mœurs! Ils auroient dû savoir, que la Nature nous fit libres et bons, que les Rois nous ont fait esclaves, et que les Prêtres, par leurs exemples, nous ont rendu vicieux.

Il est vrai, que les anciens ont regardé ce moyen religieux comme le dernier qu'on dût employer, et que Timée en a comparé l'usage à celui du poison dans la médecine (1). Mais leurs successeurs ont oublié, que le poison ne doit jamais être employé qu'en petite dose, et qu'il doit sur-tout être administré par des mains bien prudentes ; et malheureusement on a toujours prodigué celui-là, et on l'a confié aux mains les plus perfides ; ensorte qu'il a été une source de maux pour le corps politique, bien loin de le guérir. De bonnes loix, fondées sur la justice et la sagesse éternelle, et fortifiées par les soins d'une bonne éducation, par le développement et la perfection de nos facultés intellectuelles ; voilà les seuls instrumens politiques qu'on dût employer. La raison les avouoit tous, parce qu'ils sont ceux de la Nature et de la vérité ; mais c'étoit se tromper

1) Timæus apud Plat. t. 3, p. 104.

que de croire, qu'on rendroit l'homme meilleur en le dégradant par la crédulité et la superstition. Numa avilit par sa Religion ces braves Romains, qui avoient jeté les fondemens de la capitale du Monde ; il leur donna des superstitions, plutôt que des vertus, et sans le règne de Tullus, qui les tira de l'affaissement dans lequel ils étoient tombés, Rome périssoit dans son berceau. Si les Romains eurent des vertus, ils les durent à leur goût pour l'Agriculture, et à leur amour et leur respect pour la pauvreté. Ils les perdirent, dès qu'ils aimèrent les richesses et les productions des arts ; et il ne leur resta plus que les superstitions de Numa et des Temples. Les maîtres du Monde étoient encore courbés sous la verge despotique des Augures ; ils avoient de la religion, et ils n'avoient plus de mœurs. Tels ils sont encore aujourd'hui qu'ils rampent sous des Prêtres.

La raison s'indigne en voyant, que du temps d'Auguste, Tite-Live écrivant l'histoire de Rome déshonore chacun de ses livres par plusieurs chapitres, qui attestent sa honteuse crédulité et celle des Romains. Rome dut toute sa gloire à ses vertus morales, plutôt qu'à ses idées religieuses. Du moment où il ne lui resta plus que celles-ci, le sceptre de l'Univers se brisa dans ses

mains ; et les conquérans du monde devinrent de vils esclaves, lorsque le despotisme resserra pour eux les fers de la superstition, auxquels Numa les avoit accoutumés (*a*). Si nous portons nos regards sur l'Egypte, sur cette terre, qui enfanta toutes les Religions, qu'y voyons-nous ? Des hommes dégradés par le despotisme sacerdotal, et par des Rois choisis par des Prêtres. Jamais les institutions religieuses n'ont contribué à la puissance et à la grandeur des Peuples. Les premiers Chefs des sociétés manquèrent donc leur but en établissant à grands frais cette machine politique, qui a pesé si longtemps sur l'humanité, dont elle a fait le malheur et la honte.

Il en est des passions de l'ame, comme des maladies du corps ; se tromper dans le choix des remèdes, c'est aigrir la maladie ; et l'art alors n'est qu'un mal de plus. Le Médecin seul y gagne, parce qu'il est toujours payé ; mais la société en est la victime. C'est aux sources de cette erreur que nous nous proposons de remonter, et nous en suivrons la marche dans l'ordre social, en examinant son origine, ses progrès, ses effets, et ses formes variées, chez les différens Peuples, et dans les différentes associations religieuses. Nous tâcherons d'en donner

l'esprit général, plutôt que de nous appesantir sur les détails; genre d'érudition, auquel nous n'aspirons pas.

Les hommes jouirent long-temps des bienfaits de la Nature, comme font les enfans, sans raisonner sur les causes; et lorsqu'il leur vint dans l'idée de les chercher, ils crurent les trouver dans la Nature elle-même. Elle fut donc pour eux la cause première de tout ce qui a un commencement et une fin, c'est-à-dire, leur première Divinité. Ils recevoient ses dons, sans avoir imaginé encore qu'on pût les solliciter, et les obtenir par des offrandes et des prières. Ils croyoient Dieu assez bon, pour n'avoir pas besoin que l'homme l'intéressât par le tableau de ses besoins. On ne connoissoit point ce commerce de présens de la part des mortels, et de faveurs de la part des Dieux, que certains hommes adroits imaginèrent, qui se fit ensuite par leur entremise, et dont eux seuls tirèrent tout le profit. Les Prêtres de Chaldée, qui attribuoient tout aux Astres, et qui les regardoient comme autant de Dieux (1), avoient inventé l'art d'en modifier les influences, d'en augmenter la bénignité, et d'en détourner la malignité. Ceux qui avoient comparé l'administration du monde à

(1) Maimon. More Nevoch. part. 3, c. 3.

une grande monarchie, dont les Astres, supposés intelligens, étoient les ministres, et dont le Soleil étoit le chef suprême, firent croire qu'on pouvoit traiter avec le roi de l'Univers, et avec ses ministres, comme on traitoit avec les despotes de l'Orient, et avec les dépositaires de leur puissance, dont on gagnoit la faveur par des prières et des présens. Telle fut l'origine du culte, fondé tout entier sur les besoins de l'homme, et sur le sentiment de sa dépendance. Si l'homme eût été sans besoins, ou les Dieux sans surveillance, point de culte; et l'idée d'une providence universelle en fut la première base (1).

Cette Providence néanmoins n'étoit pas celle à qui rien n'échappe, puisqu'il falloit que l'homme l'avertît de ses besoins; elle n'étoit pas invariable dans ses décrets, puisqu'en la priant on pouvoit les faire changer; elle n'étoit pas désintéressée, puisqu'elle exigeoit des offrandes et des présens. Toutes ces suppositions entrent nécessairement dans l'établissement du culte, qui n'étoit, à proprement parler, qu'un commerce intéressé entre l'homme et les Dieux, fait par l'entremise des prêtres. Car on peut l'avouer à la honte de l'homme,

(1) Cic. de Nat. Deor. l. 1, c. 2.

on crut que jamais la reconnoissance ne l'eût fait religieux, si ce n'étoit dans la vue d'attirer de nouveaux bienfaits; et alors ce n'est plus de la reconnoissance, mais la prudence du besoin. Je prie, pour que vous donniez; je remercie pour que vous soyez disposé à donner encore. Les hommes frappés du spectacle de l'Univers, et de son influence sur leurs besoins, persuadés d'ailleurs, qu'il renfermoit en lui un principe d'intelligence, qui pouvoit les entendre, demandèrent au Ciel de verser la pluie sur leurs champs, et au Soleil de mûrir leurs moissons (*b*).

Les hommes, dit Plutarque (1), voyant la marche régulière et le mouvement perpétuel du Ciel et des Astres, qui ramènent sur notre horizon le Soleil, et la Lune, leur donnèrent le nom de *Dieux*. Plutarque regarde cette observation comme la première source des opinions religieuses. Il ajoute, que le Ciel leur parut faire la fonction de père par les pluies, qu'il verse dans le sein de la terre, qui, à cet égard, fait la fonction de mère, en recevant de lui la semence qui la féconde. Il dit ailleurs (Symp. l. 6, Prob. 2), qu'après que l'Agriculteur a employé tous les moyens qui sont en lui, pour remédier aux inconvéniens de la sécheresse, de

(1) De Placit. Phil. l. 1, c. 6.

la chaleur et du froid, alors il s'adresse aux Dieux, pour obtenir des secours qui ne sont point au pouvoir de l'homme; tels qu'une tendre rosée, une chaleur douce, un vent modéré. Ainsi le besoin de la pluie et du beau temps, chez les peuples agricoles, celui de vents heureux pour les Navigateurs, celui de la santé pour tous les hommes, ont été les premiers fondemens du Culte, dès que des hommes adroits, observateurs de la Nature, dont ils prédirent ou imitèrent quelques phénomènes, vinrent à bout de persuader, qu'ils étoient les dépositaires de ses secrets, et les ministres de sa puissance et de ses bienfaits. Telle fut l'origine du culte des Astres, et des Intelligences que l'on plaçoit dans le Soleil, dans les Planètes, dans les Etoiles et dans tous les élémens. Les hommes, quoique presque toujours trompés par les promesses de leurs Prêtres, se livrèrent sans réserve à l'illusion, subjugués par le sentiment du besoin, qui conduit l'homme souvent le plus sage chez le charlatan, qui lui promet un remède à sa maladie. L'idée de la Divinité, si facile à faire naître dans son esprit, par le spectacle du monde, et la justice qu'il y a de rendre hommage à sa puissance, vint à l'appui du prestige; et le respect qu'on avoit pour le maître, fit qu'on s'abandonna

donna aveuglément aux promesses de ceux qui s'en disoient les ministres.

Telle étoit la disposition de l'homme, lorsque les Législateurs imaginèrent d'appliquer la Religion à la politique et à la morale (*c*), et d'étayer les institutions sociales par les opinions religieuses ; car ils avoient assez méprisé l'homme, pour croire qu'on ne pouvoit le mener au bien que par l'illusion. Dès ce moment la Religion eut un but plus noble et plus utile ; et peut-être eût-on pardonné aux Législateurs cette association bizarre, si l'honnêteté du but pouvoit jamais excuser ce que les moyens ont de honteux et de criminel. C'est calomnier la justice et la vertu, que de prétendre qu'elles ont besoin d'être appuyées de l'imposture et du prestige. Or c'est ce qu'étoit la Religion entre les mains de ces anciens Législateurs. Il ne pouvoit y avoir de bon que le motif. On regarda ce moyen comme la perfection de la législation et de la morale ; mais en sortant hors des bornes du vrai, on sortit aussi hors de celles du bien, qui n'a jamais de plus grand ennemi que l'amour du mieux. C'est cette perfection prétendue de la Morale et des Loix, que l'on désigna sous le nom de *Teleté*, ou d'initiation, qui civilisoit l'homme, et qui l'élevoit à un genre de vie, à ce

qu'on croyoit, véritablement digne de lui. On avoit senti toute l'insuffisance des meilleures Loix, et le besoin de faire venir la Divinité à leur secours. Le spectacle de l'ordre, qui brille dans l'administration de l'Univers, sembloit indiquer aux hommes, que les Dieux eux-mêmes leur avoient donné l'exemple de celui qui devoit régner dans les institutions sociales, lesquelles, comme le monde, rentreroient dans le désordre et le cahos, si l'harmonie n'en étoit le lien. On ne pouvoit, leur disoit-on, mieux plaire aux Dieux, qu'en les imitant; la vertu plutôt que les offrandes pouvoit nous les rendre favorables; et on vanta leur justice (*d*), au lieu que jusques-là on n'avoit célébré que leur puissance. C'est sur cette base, que furent posés les fondemens des initiations; et la perfection de la société fut le grand but, qu'on s'y proposa. Aussi donna-t-on le nom de *Thesmophore* ou de Législatrice à la Déesse, à qui on fit honneur de cette institution. On voulut par là apprendre à la postérité, que les initiations et les Loix, sorties de la même source, avoient aussi le même but, la perfection des sociétés.

Dès-lors la législation appuya la Religion, et la Religion de son côté étaya la législation: telle fut l'origine du pacte tyrannique fait entre les Prêtres et les

Rois. Et comme l'observe judicieusement Plutarque (1), l'opinion des Dieux fut établie sur une triple base ; sur la Philosophie, ou plutôt sur la Physique ; sur la Mythologie et sur les Loix. Le tableau imposant de l'Univers, et le merveilleux de la poésie Mythologique, fournirent aux Législateurs le sujet des scènes aussi étonnantes, que variées, dont on donna le spectacle dans les sanctuaires de l'Egypte, de l'Asie et de la Grèce. Tout ce qui peut contribuer à l'illusion et au prestige, toutes les ressources de la mécanique et de la magie, qui n'étoit alors que la connoissance secrète et l'imitation des effets de la Nature ; toute la pompe des fêtes, la variété et la richesse des décorations, et des vêtemens, la majesté du cérémonial, la force enchanteresse de la musique, les chœurs, les danses, le son bruyant des cymbales destinées à exciter l'enthousiasme et le délire, plus favorables aux idées religieuses que le calme de la raison, furent mis en œuvre pour attirer et attacher le Peuple à la célébration des mystères. Sous l'appât du plaisir, de la joie et des fêtes, on cacha le dessein qu'on avoit de lui donner d'utiles leçons ; et on traita le peuple comme un enfant, qu'on n'instruit ja-

(1) Ibid. Mac. Phil. l. 1, c. 6, p. 880.

mais mieux, que lorsqu'on a l'air de ne songer qu'à l'amuser. C'est par cet art enchanteur, que l'on prétend qu'Orphée, à qui on attribue l'établissement des mystères en Grèce (1), attira sur ses pas les Sauvages épars dans les forêts de la Grèce, les charma par les sons harmonieux de sa Lyre et par les accens de sa voix, et les accoutuma insensiblement à recevoir les premières leçons de morale, qui sont la base de toute société. Il sentit que la liberté doit s'appuyer sur la justice et sur les passions douces, qu'on appelle l'humanité; que l'égalité des droits trouve dans la Loi un contrepoids à l'inégalité des forces; et que l'homme n'est heureux, qu'autant qu'il est juste, et qu'il lie son bonheur à celui des autres; que la férocité est le caractère de la vie anti-sociale, de la licence, et de la lâche peur. En effet, l'homme n'est qu'un monstre foible, mais dévorant dans la Nature, lorsqu'il est altéré de sang et de vengeances. Tel est l'homme dégradé, quelque part qu'il vive, quelque gouvernement qu'il adopte. La première des leçons d'Orphée fut de lui apprendre à être fort de son courage, à respecter le sang de ses semblables, et à se nourrir

(1) Horat. de Art. Poetic. 389.

d'alimens plus dignes de lui ; à s'unir, plutôt que de se combattre et de s'entre-dévorer. C'est pour cela qu'on dit, qu'il avoit apprivoisé les Tigres et les Lions cruels. Les sociétés se formèrent, les villes s'élevèrent, et la poésie, devenue l'organe de la sagesse, apprit aux hommes à distinguer le bien public de l'intérêt particulier, et le sacré du profane. Les mœurs s'adoucirent, et on écrivit les loix sur le bois. Ce passage de la vie sauvage à la civilisation, que nous peint ici Horace, étoit attribué à la force de l'harmonie, aux charmes de la musique et à l'empire de la poésie, dont le Chef des mystères de la Thrace et l'interprète des Dieux avoit su si heureusement se servir. L'usage de ces moyens n'étoit pas particulier aux mystères de la Thrace ; ils furent employés dans presque toutes les autres institutions religieuses. La danse et la musique font un effet puissant sur le peuple ; les hommes les plus grossiers et les plus sauvages peuvent être aisément réunis par ce genre de plaisir ; et rien ne se perpétue autant parmi eux, qu'une institution qui le leur procure. Nos fêtes de campagne ne se soutenoient que par lui ; et la dévotion n'étoit jamais le seul but, qu'on s'y proposoit. Ce goût du peuple fut bien senti par les anciens Légis-

lateurs, qui unirent toujours les banquets sacrés, la musique et la danse aux actes publics de religion, et à la célébration de leurs mystères. Strabon (1) observe avec raison, dans son dixième Livre, en parlant des Curètes, des Corybantes, des Telchines, et en général de tous les ministres des cérémonies religieuses et mystiques de la Crète et de la Phrygie, que tous se ressembloient par l'enthousiasme et la fureur Bacchique, par le bruit qu'ils faisoient avec les tambours et les cymbales, et avec leurs flûtes. Il reconnoît, que la musique par ses charmes élève l'ame vers la Divinité; et il comprend, dans l'idée générale de musique, la danse, le rythme et la mélodie. La mélodie, le rythme, l'usage des instrumens, ont fait croire, dit-il, que la musique en général a son origine dans la Thrace et dans l'Asie. Il en tire une induction, du nom même des lieux où les Muses furent honorées. Il reconnoît aussi que les premiers, qui cultivèrent la musique, étoient les mêmes qui avoient établi les initiations et les mystères, Orphée, Musée, Eumolpe, dont le nom même rappelle la beauté de son chant; c'est-à-dire, qu'au moins ils sont les premiers, qui l'aient fait

(1) Strabon l. 10, Dissert. sur les Curètes, p. 466.

goûter aux Grecs, par l'usage qu'ils en firent pour la civilisation, et dans la célébration des mystères où les chœurs jouoient un rôle si important. Il ne sépare pas la musique de la morale, qu'elle servoit à établir originairement, ni de la philosophie qui l'employa. Car si on a quelquefois, dit-il, abusé de la musique au théâtre ou ailleurs, on ne doit pas pour cela accuser l'art lui-même, ni oublier la nature des enseignemens, dont il est le principe et la source. Tout ce qui contribue à perfectionner l'esprit, nous vient des Dieux. Aussi a-t-on regardé les Dieux comme les inventeurs de la musique, qui est destinée à les chanter. Strabon auroit pu en dire autant des mystères, qui avoient le même but, et dont l'invention étoit aussi attribuée aux Dieux ou aux enfans des Dieux. Il cite l'autorité de Platon, et avant lui celle des Pythagoriciens, qui donnèrent à la musique le nom de *Philosophie*. Effectivement, nous voyons que parmi les moyens de perfectionner l'homme, que donnent les anciens Philosophes, la musique et la philosophie sont les deux premiers; que ce n'est que pour le peuple et pour celui qu'il est plus aisé de conduire par les illusions de l'imagination que par la raison, qu'ils ont inventé les principaux dogmes de l'initiation;

savoir l'idée de l'Elysée et du Tartare. Timée de Locres s'exprime de la manière la plus claire à cet égard. Voici ce qu'il nous dit (1) : « la musique et la » philosophie qui la conduit, ont été » établies par les Loix et par les Dieux » pour perfectionner l'ame. Elles habituent, elles persuadent, elles forcent » sa partie irraisonnable d'obéir à l'autre. » Elles adoucissent la partie irascible ; » elles tranquillisent la concupiscence, » et les empêchent toutes deux de se » mouvoir contre la raison, ou de » rester oisives, quand la raison les » appelle soit pour agir, soit pour » jouir. Car c'est là toute la sagesse ; » agir et se retenir selon la raison. » La philosophie vénérable et auguste » nous a purgés de nos erreurs pour » nous donner la science ; elle a re- » tiré nos esprits de l'ignorance pro- » fonde, pour les élever à la contem- » plation des choses divines, par les- » quelles l'homme devient heureux, » quand il sait réunir avec les con- » noissances, la modération dans les » choses humaines, et une juste acti- » vité dans tout le cours de la vie ».

Ici finit, dans Timée, l'éducation du sage et de l'homme, qui peut se laisser conduire par les rapports que son or-

(1) Timée de Locr. c. 6. §. 9. Trad. Batteux.

ganisation a avec la musique, et sa raison avec la philosophie. Quant aux autres hommes, c'est-à-dire, au grand nombre, et spécialement au peuple, qui ne peut, dit-on, (car toujours on l'a calomnié), recevoir cette noble éducation, il ne trouve plus d'autre moyen de le contenir, que par la crainte des peines portées par les Loix, c'est-à-dire, par le dernier moyen qu'eussent les premiers Législateurs, de retenir ceux qui n'avoient pu être préservés du crime par une sage éducation. Mais du temps de Timée, les Législateurs avoient trouvé le secret de faire parler les Dieux, et de les rendre surveillans et vengeurs des crimes des hommes. Ce nouveau ressort, qu'avoit inventé la politique, il consent qu'on l'emploie, comme un remède extrême contre ceux que ni l'éducation, ni la philosophie, ni les peines portées par les Loix, ne pourroient retenir; c'est-à-dire, qu'il le regarde comme le remède réservé à un malade désespéré, et qui quelquefois pourra réussir. Il permet qu'on fasse valoir ces fictions poétiques, sur les vengeances qu'ont souvent exercées les Dieux contre des hommes ou des peuples coupables; et qu'on leur présente l'image des enfers et des supplices, qui y sont réservés aux criminels. Il convient, que ce sont des mensonges; mais

il soutient, que le mensonge peut être employé pour retenir ceux qui ne peuvent être retenus par la vérité; c'est-à-dire, qu'il veut que les idées religieuses viennent à l'appui des moyens politiques, tirés de l'éducation et des loix; et que le mensonge soit appelé au secours de la vérité, quand elle est trop foible pour faire triompher la raison. Cette maxime est la même que celle de ces Philosophes, dont parle Cicéron, qui ne donnoient à la Religion d'autre origine, que le besoin de conduire les hommes par l'opinion, quand on ne pouvoit les conduire par la raison.

« Les opinions religieuses, disoient » ces Philosophes (1), ont été toutes » imaginées par les Sages, pour le bien » des sociétés, afin de conduire par » ce moyen ceux que la raison ne » pouvoit rappeler au devoir ». C'étoit une grande vérité destructive de toutes les Religions, comme l'observe très-bien un des interlocuteurs du Dialogue de Cicéron, sur la nature des Dieux; mais ce n'en étoit pas moins une vérité incontestable, sur-tout dans le sens qu'ils l'entendoient; c'est-à-dire, pour la partie qui la lie à la morale et aux loix (*e*), par la crainte des châtimens et l'espoir des récompenses, que l'on

(1) Cicer. de Nat. Deor. l. 1, c. 42.

doit attendre des Dieux. C'est ce dernier ressort, dont Timée de Locres sent toute l'utilité, quoiqu'il en avoue la fausseté. De ce genre étoit, sans doute, la fiction Egyptienne de la chûte de l'Atlantide, suite des désordres de ses habitans; de la submersion de l'Univers au temps de Deucalion, pour punir les crimes du genre-humain; des destructions périodiques de l'Univers, lorsque la vertu se seroit totalement altérée, et lorsque le vice seroit parvenu à son comble; de la fable du Tartare et de l'Elysée, dans lesquels passoient les ames après la mort, pour y subir un jugement et recevoir la punition de leurs crimes, ou la récompense de leurs vertus; ou enfin dans une espèce de Purgatoire, où par des expiations douloureuses elles purifioient leurs souillures. Toutes ces fictions étoient sorties de l'obscurité des sanctuaires, et les Philosophes, les Poètes et les Mystagogues cherchèrent à les accréditer, pour intimider les hommes incapables de s'élever jusqu'à la vérité des principes, sur lesquels la Nature a posé les bases de la justice et de la morale (*f*). « Quant » à celui qui est indocile et rebelle à » la sagesse, continue Timée, que les » punitions dont le menacent les loix, » tombent sur lui; et même qu'on » l'effraie par les terreurs religieuses

» qu'impriment ces discours, où l'on
» peint la vengeance qu'exercent les
» Dieux célestes, et les supplices iné-
» vitables, qui sont réservés aux cou-
» pables dans les enfers, et les autres
» fictions, que le Poète d'Ionie a ramas-
» sées, d'après les anciennes opinions
» sacrées. Car, comme on guérit quel-
» quefois le corps par des poisons,
» quand le mal ne cède pas à des re-
» mèdes plus sains; on contient égale-
» ment les esprits par des mensonges,
» lorsqu'on ne peut les retenir par la
» vérité. Qu'on y joigne même, s'il
» est nécessaire, la terreur de ces
» dogmes étrangers, qui font passer les
» ames des hommes mous et timides
» dans des corps de femmes, que leur
» foiblesse expose à l'injure; celles des
» meurtriers, dans des corps de bêtes
» féroces; celles des hommes lubriques
» dans des sangliers ou des pourceaux;
» celles des hommes légers et incons-
» tans, dans des oiseaux; celles des
» paresseux, des fainéans, des igno-
» rans et des sôts, dans les poissons.
» C'est la juste Némésis qui règle ces
» peines dans une seconde vie, de con-
» cert avec les Dieux terrestres, ven-
» geurs des crimes, dont ils ont été
» les témoins. Le Dieu arbitre de
» toutes choses leur a confié l'admi-
» nistration de ce monde inférieur ».

On voit évidemment, que Timée étoit dans ces principes philosophiques, qui veulent qu'on emploie tout, jusqu'au prestige et à l'imposture, pour contenir les hommes dans les bornes de la justice et du devoir. Toutes les fictions religieuses lui paroissent bonnes aux yeux de la politique, quoique révoltantes aux yeux de la raison; mais il n'en conseille l'usage, que pour le peuple, pour les hommes grossiers et ignorans, chez qui la raison seule ne peut commander aux passions, et pour qui les Loix sont un frein insuffisant. Effectivement, de pareils moyens ne peuvent avoir d'effet que sur l'esprit du peuple grossier et ignorant; car il en est de l'empire du prestige religieux, comme de celui de la nuit; c'est au sein des ténèbres qu'il est établi; et il finit au moment où la lumière de la raison commence à briller. Numa, sectateur de la même doctrine, avoit admis la même maxime politique pour civiliser les Romains, dont Romulus n'avoit pas cru devoir enchaîner la pensée et dégrader la raison. Il osa donner aux Romains un code religieux, qui leur fit redouter, dit Tite-Live (1), l'infraction d'un serment, et le manque de bonne foi, autant que les menaces

(1) Tit. Liv. Decad. 1, l. 1, c. 21.

et la sévérité des Loix. Le respect qu'on avoit pour sa sagesse et ses vertus ne lui parut pas suffisant, pour faire recevoir des loix religieuses qu'il auroit lui-même imaginées. Il lui falloit une grande autorité pour les appuyer (1); c'étoit celle des Dieux, qui seuls ont droit de dicter aux hommes des loix religieuses. Il fit, comme tous les autres Législateurs en religion; il eut recours à l'imposture et au prestige, pour faire croire qu'il avoit reçu des Dieux eux-mêmes le code sacré, qu'il donnoit à ses peuples. Il se retira, dit Plutarque (2), dans une espèce de désert, dans des bois et des lieux solitaires; et là, il feignit d'être en commerce avec la Déesse Egérie, qui, enflammée d'amour pour lui, éclairoit son esprit et le remplissoit de la connoissance des choses divines. Ce fut d'après ses avis, dit Tite-Live (3), qu'il annonça avoir rédigé son code religieux; c'étoit elle qui lui avoit appris quels étoient les sacrifices les plus agréables à chaque Divinité; quels étoient les Prêtres qui devoient être affectés à chaque sacerdoce. Elle lui avoit confié sur-tout ce secret si important de la Politique, qui établis-

(1) Ibid. c. 19.
(2) Plut. Vita Numæ.
(3) Tit. Liv. l. 1, c. 19.

soit la distinction des jours, où l'on pourroit traiter ou non d'affaires publiques ; car il devoit être très-utile souvent, ajoute Tite-Live, de pouvoir se dispenser de traiter avec le peuple. Il s'empara sur-tout du Sacerdoce, ce grand instrument de despotisme, et réunit en une même main toute la puissance des Loix et celle de la Religion (*g*). Il ne se borna pas à établir la Religion ; il fortifia la superstition, qu'il crut propre à la maintenir ; et ce fut par-là sur-tout qu'il dégrada les Romains. Il acrédita les augures, les prodiges, et la fausse opinion que la foudre est une marque certaine de la colère des Dieux ; il composa le Rituel destiné à indiquer les cérémonies par lesquelles on pouvoit expier ces prodiges, et en écarter les funestes effets. Il y vit un moyen de maintenir dans l'esprit du peuple l'idée de la Providence, sans laquelle la législation n'eût pu tirer aucun parti du culte religieux, puisqu'elle seule lie la justice divine à la justice humaine, et qu'elle établit une surveillance de nos actions, infiniment plus pénétrante et plus étendue, que celle des Loix. Ce sont ces superstitions, qui s'enracinèrent si fortement dans l'esprit des Romains, qu'il n'y eut pas dans la suite de prodige si absurde, auquel ils ne crussent et

qu'ils ne cherchassent à expier. La lecture de Tite-Live suffit pour en convaincre. Aussi Plutarque remarque-t-il, que Numa, sentant combien il étoit difficile d'apprivoiser un peuple aussi fier et aussi féroce, que l'étoient les Romains, emprunta le grand ressort des opinions religieuses. Par des fêtes, des sacrifices, des danses, et des processions qu'il conduisoit, et dont il avoit su tempérer la gravité par l'amour et l'attrait du plaisir, il adoucit et apprivoisa ces ames hautaines; et en leur jetant de temps en temps des frayeurs dans l'esprit, comme de la part des Dieux, et en leur faisant accroire qu'il avoit eu des visions étranges, ou entendu des voix effroyables et menaçantes, il acheva de les captiver et de les humilier sous la Religion. C'est-à-dire, que Numa traita les Romains, comme on traite des enfans, qu'on berce de contes, et à qui on fait peur du loup; aussi tint-il leur raison dans une éternelle enfance, sous le joug de l'imposture, qui abusa si souvent de leur crédulité. Ce n'est donc pas à tort que nous avons dit, que la politique de Numa avilit les Romains par la Religion, en établissant celle-ci sur la superstition qu'il fit naître et qu'il chercha toujours à entretenir. Aussi Plutarque observe-t-il, qu'il accoutuma son peuple à croire

à des contes absurdes, qui n'ont rien que de fabuleux; et à le regarder lui-même comme un homme miraculeux, de manière à être persuadés, qu'il n'y avoit rien de si incroyable, ni de si impossible, qui ne lui fût aisé, s'il l'entreprenoit. Numa fut donc un despote, puisqu'il chercha à dégrader la raison par l'imposture religieuse.

Nous nous sommes attachés à saisir le caractère de Numa, et son esprit législatif, afin de nous former une idée juste des Législateurs anciens, qui ont eu à civiliser des Peuples sauvages, et à conduire des hommes grossiers et ignorans; et nous avons vu, que leur grand secret fut d'employer le prestige et l'illusion des idées religieuses, et d'égarer leur raison par des contes merveilleux, au lieu de la perfectionner par la réflexion et la philosophie; ce qu'ils ont jugé impossible.

Numa n'a fait qu'employer un moyen, dont avoient usé tous les Législateurs. Plutarque pense, comme nous, que c'est avec beaucoup de vraisemblance qu'on a dit, que Lycurgue, Numa, et plusieurs autres grands Législateurs, pour adoucir et apprivoiser des peuples féroces et difficiles à manier, et pour mieux faire recevoir les grandes nouveautés qu'ils vouloient introduire, firent semblant d'être appuyés sur l'au-

torité des Dieux, seule capable de sauver ceux en faveur desquels ils faisoient cette fiction. Diodore de Sicile (1) atteste cette supercherie de tous les Législateurs anciens. Il nous dit que Menès, premier Législateur des Egyptiens, prince d'un rare génie, qui avoit mérité une réputation distinguée par ses bienfaits, et qui avoit donné à ce peuple les premières Loix écrites, feignit de les avoir reçues de Mercure, qui lui-même les avoit dictées, afin qu'elles fussent la source de leur bonheur. Que Minos en Crète (*h*), Lycurgue à Lacédémone, en avoient fait autant : l'un disoit avoir reçu ses loix de Jupiter, et l'autre d'Apollon. Que cette supercherie avoit été employée par tous les Législateurs, chez tous les peuples du monde. Que Zathraustes, chez les Arimaspes, en faisoit honneur au bon Génie ; que Zamolxis, chez les Gètes, peuples qui admettoient l'immortalité de l'ame, disoit les avoir reçues de Vesta ; et qu'enfin, chez les Juifs, Moïse feignit tenir ses loix de Jehova, ou d'Iao, comme l'appelle Diodore ; soit qu'ils regardassent tous, comme divine et miraculeuse, une invention qui devoit être utile aux hommes, soit parce que le peuple, subjugué par le respect qu'il

(1) Diod. Sic. l. 1, c. 94, p. 105.

portoit à la majesté de ceux qu'on supposoit être inventeurs de ces loix, en seroit plus religieux observateur. Diodore avoit bien saisi le génie de tous les anciens Législateurs, et le système politique des Chefs des premières sociétés.

L'imposture et le prestige ont été le principal ressort politique, et le grand moyen de civilisation. C'est de ce point qu'il faut partir, comme d'un axiome incontestable.

Les historiens Juifs supposent que leur Législateur, qu'ils nomment *Moïse*, celui dont vient de nous parler Diodore, étoit fort instruit dans la science des Egyptiens, c'est-à-dire, d'un peuple chez lequel tous les Législateurs ont été s'instruire ; et cette science étoit celle de conduire le peuple par les idées religieuses. Car nulle part ailleurs qu'en Egypte, on n'a vu la Religion exercer un plus grand empire, et le despotisme sacerdotal mieux établi. Or ce Moïse se donnoit pour un homme inspiré, et il avoit appris assez de magie chez les Egyptiens, pour en imposer à un peuple aussi crédule et aussi stupide, que l'étoit le peuple Juif. Jamais le prestige et l'imposture religieuse n'ont aussi beau jeu, qu'auprès de pareils hommes. Mais ce Moïse, avant de donner ses loix sociales, son code et son rituel religieux, feint d'avoir des

entretiens avec la Divinité, et d'avoir reçu d'elle les tables de loix, qu'il donne aux Hébreux. Il va à l'écart, sur une montagne, préparer pendant plusieurs jours les machines qu'il doit faire jouer, pour imiter la foudre et les éclairs. Le jour arrivé pour opérer le prodige, il assemble le peuple autour de la montagne, à une certaine distance néanmoins, dans la crainte que l'illusion ne soit manquée, et la supercherie découverte. Alors une forte explosion, semblable à celle de la foudre, se fait entendre. Les éclairs brillent; il se perd quelque temps lui-même, au milieu de la fumée de cette espèce de feu d'artifice; puis il redescend et apporte au peuple crédule les loix, qu'il avoit rédigées, et qu'il dit avoir reçues de Dieu même, pour le bonheur de son peuple.

Si Moïse n'eût eu à établir que des loix purement sociales, et s'il n'eût eu à faire qu'à un peuple éclairé, capable comme le nôtre de sentir les principes de raison, de justice et d'intérêt général, dont doit émaner toute législation, Moïse, sans doute, n'auroit employé que des moyens humains, l'éloquence et le raisonnement. Mais il parloit à un peuple brut, et il vouloit appuyer ses loix de la force de l'opinion religieuse: alors il eut recours au prestige. Quel

mortel, en effet, oseroit en son nom, donner les règles du culte de la Divinité, et le code de sa justice? On étoit donc réduit, comme l'ont fait tous les Législateurs, à supposer des Théophanies. Bacchus, dans Euripide (1), répond aux questions de Penthée, qui lui demande de qui il a reçu son nouveau culte et ses mystères. Bacchus, que Penthée ne reconnoît point, dit qu'il les tient de Bacchus, fils de Jupiter, qui lui a ordonné de les propager; qu'il s'est montré à ses yeux, et qu'il lui a dicté lui-même les loix de cette institution religieuse. Rhadamante dit, qu'il a reçu de Jupiter les loix, qu'il donne à la Crète (2). Minos se renferme dans un antre sacré, pour composer son code de loix, qu'il dit tenir de Jupiter lui-même. Zoroastre en fait autant en Perse (3), lorsqu'il veut établir le Magisme, suivant l'abréviateur de Chondemîr, cité par Hyde. Il se retire à l'écart; il suppose une apparition d'une grande lumière, et une conférence avec un Génie, etc. Alors il propose l'établissement de son nouveau culte. Il dit, que le Zend-Avesta (4)

(1) Euripid. Bacch. p. 460.
(2) Strabon. l. 10, p. 476. Diod. l. 5, c. 75.
(3) Hyde de vet. Pers. p. 317.
(4) Ibid. p. 317.

est descendu du Ciel. Le même Hyde, dans un autre chapitre, où il parle des Législateurs des anciens Perses, rapporte qu'Ardeshir assemble tous les chefs de Religion de son royaume. Il en choisit un pour être réformateur du code religieux ; néanmoins il ne veut point d'innovation, qui ne soit autorisée par le Ciel. Le nouveau Réformateur va dormir et éprouve une extase, pendant laquelle son ame semble être sortie de son corps. Au bout de sept jours, elle se réunit au corps ; l'homme Divin déclare qu'il a rendu visite à la Divinité, et il fait venir un scribe, pour écrire tout ce qu'il a appris des Dieux. On voit ici les Législateurs, toujours d'accord avec les Prêtres, travailler à tromper les peuples, pour les conduire avec plus d'autorité. On voit aussi par le même passage, que la croyance des peines et des récompenses de l'autre vie, étoit un des principaux dogmes que ces Prêtres cherchèrent à établir, en fascinant les yeux par des espèces de prodiges, qui seuls pouvoient accréditer leur doctrine, et qui leur procurèrent beaucoup de Disciples. On prétend que Manès, pour faire recevoir sa doctrine, employa cette vieille ruse des Législateurs anciens; qu'il s'enferma, durant une année, dans une caverne (1),

(1) Ibid. p. 283.

où il avoit eu soin auparavant de mettre des provisions, et qu'au bout de l'année il en sortit, avec le livre de ses dogmes, qu'il disoit avoir reçu du Ciel. On fit parler le Ciel, toutes les fois qu'on en eut besoin, et qu'on trouva les peuples disposés à y croire; ce qui arrive toujours dans les siècles d'ignorance.

Les Athéniens eux-mêmes furent dupes de l'adresse du Solon, qui profita du même moyen que Numa, pour disposer le peuple à recevoir ses loix. Toute la ville d'Athènes fut troublée par des craintes superstitieuses, par des spectres et des fantômes: sans doute que Solon n'avoit pas peu contribué à faire répandre ces bruits par ses émissaires et à les accréditer. Les Devins publièrent, qu'il paroissoit par les victimes, que la ville étoit souillée de crimes et d'abominations, qu'il falloit purger. Sur quoi on fit venir de Crète Epiménide, qui avoit la réputation d'être un homme saint, fort aimé des Dieux, et profondément savant dans les choses divines, sur-tout en ce qui regarde l'inspiration et les cérémonies les plus mystérieuses et les plus cachées; on l'appeloit de son tems le nouveau *Curète*, et le fils de la Nymphe Balté. Ce fut lui qui fraya à Solon le chemin pour publier ses loix, et les faire recevoir au peuple; et parmi les moyens

qu'il employa, les plus importans furent les propitiations, les expiations, les fondations de Temples et de Chapelles. Il purifia si bien la ville, qu'il la rendit soumise et obéissante à tout ce qui étoit juste, plus souple, plus docile, et plus aisée à être contenue sous les loix d'une heureuse harmonie. On voit qu'Epiménide, d'accord en cela avec Solon, usa des mêmes artifices que Numa, et sentit toute l'importance d'appuyer les loix sur la Religion, et d'affermir la Religion elle-même par le cérémonial, les purifications, et tout l'appareil de la superstition et du prestige. Car cet Epiménide étoit un vrai charlatan. Comme le Zamolxis des Scythes (1), qui s'enterra dans une caverne, où il feignoit d'être mort et ressuscité, Epiménide débitoit, qu'il avoit eu un long sommeil dans une caverne, pendant lequel il avoit été instruit par les Dieux, et à son réveil il instruisit à son tour les hommes, et écrivit la génération des Curètes et des Corybantes, et une longue Théogonie (2). Il passoit pour vivre sans prendre aucune nourriture, sans être assujetti aux besoins de l'humanité. Tel étoit autrefois l'usage, que

(1) Herod. l. 4, c. 95.
(2) Laertius l. 1, Epimenid.

les prétendus sages faisoient de la sagesse ; elle se réduisoit souvent à l'art de tromper, pour un plus grand bien, ceux qu'on croyoit incapables d'atteindre aux leçons sublimes de la morale et de la philosophie.

On peut croire, qu'il ne négligea pas le grand ressort politique et religieux, qu'on empruntoit des mystères et de la fiction des peines de l'enfer, qui en étoit un des principaux dogmes. En effet, il fit construire à Athènes le temple des Divinités infernales (1), vengeresses du crime ; et on voyoit sa statue à l'entrée de l'Eleusinium, au rapport de Pausanias (2). Solon avoit senti le besoin de s'associer un tel homme, qui avoit la réputation d'être ami des Dieux, et d'en être inspiré. Car Epiménide (3) s'attribuoit aussi la divination, et même le merveilleux talent de mourir et de renaître plusieurs fois, à moins qu'on n'entende par là le dogme de la métempsycose, qui tenoit aussi aux secrets de la Mystagogie. Le sage Lycurgue donna moins d'influence à la superstition dans la législation ; il compta plus sur l'éducation, sur les mœurs et les loix, que sur

(1) Laert. Epim. l. 1, p. 79.
(2) Pausan. in Att..
(3) Ibid. Laert. l. 1.

le prestige. Aussi les mœurs et les loix de Lycurgue, ayant une base plus solide, se conservèrent plus long-temps. Néanmoins, il fut encore forcé de faire parler les Dieux en faveur de ses loix. Avant d'exécuter son projet de législation, il va à Delphes (*i*) consulter Apollon, et il reçoit cet oracle si célèbre, dans lequel la Prêtresse l'appeloit l'*ami des Dieux*, et Dieu plutôt qu'homme. Il fait un sacrifice à Apollon, pour en obtenir de bonnes loix, et la Prêtresse lui dit, que le Dieu exauce sa prière, et qu'il lui donnera la plus excellente République qui ait jamais été. De retour à Sparte, Lycurgue fait recevoir ses loix, et déclare que pourtant il y manque un point, qui étoit le plus essentiel et le plus important; mais qu'il ne pouvoit le leur communiquer, avant que d'avoir consulté l'oracle d'Apollon; qu'ils devoient donc observer ses loix inviolablement, sans y rien changer, ni altérer, jusqu'à ce qu'il fût de retour de Delphes; et qu'alors il exécuteroit ce que le Dieu lui auroit ordonné. Il fait jurer à tous ses citoyens, qu'ils ne toucheront point à ses loix jusques à son retour. Arrivé à Delphes, il fait un sacrifice à Apollon; il en obtient la ratification de ses loix, qui sont déclarées bonnes par le Dieu, qui promet à Sparte la gloire et la félicité,

tant qu'elle les observera. Lycurgue fait écrire cette prophétie ; il l'envoie à Sparte et prend le parti de mourir, afin que son retour ne dégage pas ses citoyens de leur serment. Voilà donc encore des loix données au nom de la Divinité.

Pythagore, pour mieux en imposer à ses Disciples, et donner plus de poids à sa doctrine (1), assure qu'il a eu commerce avec les Dieux ; et qu'il a appris d'eux ce qui pouvoit leur être agréable, et ce qui pouvoit leur déplaire. C'est le même langage que Tite-Live fait tenir à Numa. Il prétend, que les secrets de la Nature, que les autres ne savent que par opinion et par conjecture, il les tenoit des Dieux eux-mêmes ; que souvent Apollon lui avoit apparu, ainsi que Minerve et les Muses. Ses Disciples, trompés par ses discours, conçurent pour lui autant de respect que s'il eût été le fils de Jupiter.

Nous nous contenterons des exemples que nous avons cités, et qui suffisent pour nous mettre à portée de bien connoître le génie des chefs de législation et de morale chez les peuples anciens, et l'usage qu'ils ont cru devoir faire des fictions religieuses, pour perfectionner les mœurs et les loix. Pour nous qui vivons dans un siècle, où les

(1) Phil. l. 1, c. 1. Vit. Apoll.

Français ne peuvent et ne veulent plus être trompés, c'est dans les sources de la justice et de la raison éternelle, que nous devons puiser nos loix. Il est enfin temps de voir, si le peuple, en rentrant dans les droits de sa souveraineté, souffrira qu'on le trompe encore, comme un enfant, ou comme un esclave. Il a droit de prétendre à l'égalité de la raison et de la sagesse qui, si notre éducation est bonne, ne seront plus le privilége de quelques hommes. C'est par ce caractère de vérité, que notre nouvelle législation doit se séparer des autres, qui ont presque toutes été établies sur le prestige, lequel n'est qu'une atroce calomnie, qui outrage également la justice, dont elle semble révoquer en doute les principes sacrés, et la raison humaine, qu'elle ne croit pas toujours capable de les comprendre. Après ce que nous venons de dire, il ne nous sera pas difficile de sentir, quel a été le grand but de l'initiation et des mystères, dont le premier et le plus grand fruit fut, de l'aveu de tous les anciens, de civiliser les hordes sauvages, d'adoucir leurs mœurs féroces, de les rendre sociables, et de leur procurer un genre de vie le plus digne de l'homme. Cicéron met au nombre des plus grands bienfaits, dont Athènes ait procuré la jouissance aux

autres sociétés, l'établissement de ses mystères d'Eleusis, dont l'effet, dit-il, a été de civiliser les hommes, d'adoucir leurs mœurs sauvages et féroces, et de leur faire connoître les véritables principes de morale, qui initient l'homme à un genre de vie, qui seul soit digne de lui. Le même Orateur Philosophe, dans un autre endroit où il apostrophe Cérès et Proserpine, dit qu'on doit à ces Déesses les premiers élémens de la vie morale, comme les premiers alimens de la vie physique, la connoissance des loix, la police des mœurs, et les exemples de civilisation, qui ont adouci les mœurs des hommes et des villes.

Leur but moral a été bien apperçu par Arrien, lorsqu'il nous dit, que tous ces mystères ont été établis par les anciens, pour perfectionner notre éducation et réformer nos mœurs.

Pausanias parlant des mystères d'Eleusis (1) prétend, que les Grecs, dès la plus haute antiquité, avoient établi l'initiation d'Eleusis, comme l'institution la plus propre à inspirer aux hommes le respect pour les Dieux. Parmi les réponses que Bacchus fait à Penthée (2), dont il a piqué la curiosité, en jetant le voile du mystère

(1) Pausan. Phoc. p. 348.
(2) Euripid. Bacch. v. 460.

sur ses Orgies, il lui dit que cette nouvelle institution mérite d'être connue, et qu'un des grands avantages de ce culte, c'est de proscrire toute impiété. Que ce sont les mystères de la sagesse, dont il seroit imprudent de parler à ceux qui ne sont pas initiés. Que ces Orgies sont établis chez les Barbares, qui en cela, ont montré plus de sagesse que les Grecs, qui ne les avoient point encore reçues. Ce double but politique et religieux, savoir la justice et la Religion, dont l'une apprend ce qu'on doit aux hommes, et l'autre ce qu'on doit aux Dieux, ou plutôt le respect pour les Dieux, destiné à maintenir celui qu'on doit aux loix, se trouve renfermé dans ce vers de Virgile (1) si connu; et que ce Poète emprunta de l'initiation : Apprenez de moi à respecter la justice et les Dieux. Cette grande leçon, que l'Hiérophante donnoit aux Initiés, après leur avoir montré le tableau des enfers, le Poète la place après la description des différens supplices, qu'éprouvoient les coupables dans le Tartare, et immédiatement après la description de celui de Sisyphe. Pausanias (2), pareillement à la suite des tableaux des supplices de Sisyphe et des Danaïdes, qui étoient dans le temple

(1) Virg. Æneid. l. 6.
(2) Pausan. Ibid. p. 348.

de Delphes, fait cette réflexion, que le crime ou l'impiété qui leur avoit principalement mérité ce châtiment, c'étoit le mépris qu'ils montrèrent pour les mystères d'Eleusis. De cette réflexion de Pausanias qui étoit initié, il est aisé de conclure, que les Prêtres d'Eleusis, qui enseignoient le dogme des peines du Tartare, mettoient au nombre des grands crimes, qui pouvoient les mériter, le peu de cas que l'on auroit fait des saints mystères, dont le but étoit de porter l'homme à la piété, et par elle au respect pour la justice et les loix, unique but de leur institution, celui auquel le besoin de la Religion lui-même étoit subordonné, puisqu'elle n'étoit qu'un moyen pour y conduire plus sûrement. Car toute la force des opinions religieuses passant entre les mains des Législateurs, ils étoient assurés d'être mieux obéis (*k*). C'est donc bien à tort, que ceux qui ont écrit jusques ici sur les mystères, n'y ont vu, les uns qu'une cérémonie commémorative de la découverte du blé et de sa culture; d'autres que de simples lustrations, et l'observation de quelques pratiques légales; d'autres enfin qu'une institution qui rappeloit aux hommes leur état ancien avant la civilisation. Ils n'ont parlé des dogmes sacrés sur la vie future, et sur la morale, que comme d'un accessoire

assez récent, qui y fut ensuite sur-ajouté. Ces auteurs me semblent avoir renversé l'ordre, en prenant pour accessoire ce qui étoit l'objet principal, et pour sujet principal, ce qui n'étoit qu'un très-léger accessoire.

On fit, je l'avoue, des cérémonies; on employa des symboles qui avoient rapport à l'Agriculture; mais elle n'en étoit pas le but principal. Ces allusions ne tenoient ni à l'invention, ni même à la perfection de cet art, qui est le fruit de la protection des loix, et qui ne fleurit jamais chez les peuples chasseurs et nomades, comme chez les Nations sédentaires; mais elles ont un fondement Astronomique, que nous développerons ailleurs. On put y parler de l'état d'abrutissement et de dégradation, où se trouvoit l'homme, avant l'établissement des mystères, qui l'ont régénéré (*l*); mais il y a encore ici une allusion à la métaphysique, plutôt qu'à la vie sauvage des premiers hommes; quoiqu'il soit possible qu'on en ait aussi parlé, pour exalter le bienfait de la civilisation, et des institutions religieuses qui l'avoient produite. Au reste tous ces rapports n'étoient qu'accessoires et éloignés, et ne formoient pas la base de l'initiation d'Eleusis, comme on l'a faussement supposé.

Les mystères d'Eleusis, et en général

ral tous les mystères, avoient un but bien plus grand et vraiment politique (*m*), celui d'améliorer notre espèce, de perfectionner les mœurs et de contenir les sociétés par des liens plus forts que ceux qu'imposent les loix. Voilà le véritable but qu'on se proposa dans ces sortes d'institutions. Elles sont l'ouvrage de la science et de la sagesse ancienne, qui a épuisé toutes ses ressources pour perfectionner la législation, et de la philosophie, qui a toujours cherché à faire le bonheur de l'homme, en épurant son ame des passions, qui pouvoient y jeter le trouble, et par une suite nécessaire porter le désordre dans les sociétés. On y reconnoît l'ouvrage du Génie, quand on y remarque l'emploi de toutes les sciences, et une connoissance profonde du cœur humain, et des moyens de se l'assujettir. Il n'a échappé aux auteurs qu'une seule chose; c'est que si la raison conduit plus lentement au même but, elle y mène plus sûrement; et que les remèdes que l'on cherche dans le charlatanisme en politique, comme en médecine, entraînent à leur suite plus de maux que ceux que l'on veut guérir. D'abord il est faux, avons nous dit, qu'on ait droit de tromper; et quand on en auroit le droit, les affreux ravages que les Religions ont faits sur la terre, l'or et le sang qu'elles

ont coûté aux peuples, prouvent assez, qu'il est même encore faux, qu'il soit plus utile de tromper que d'instruire, et qu'il soit dangereux d'éclairer les hommes. Sans doute qu'il est dangereux, pour ceux qui trompent et qui profitent de nos erreurs, que le peuple soit éclairé (*n*) ; mais il ne l'est jamais pour le peuple. Autrement la vérité et la raison seroient au nombre de nos maux, tandis que le sage les a toujours regardés comme les plus grands des biens. Que de malheurs a causés à l'humanité cette vieille maxime des anciens chefs des sociétés, qui se perpétue encore aujourd'hui, et dont ne sont point désabusés des hommes, qui se piquent de philosophie : qu'il ne faut pas éclairer le peuple ! La vérité est un bien qui appartient à tous, qui est bon à tous. C'est un forfait, que de la ravir à son semblable. Etablir pour maxime, qu'on peut tromper le peuple, afin d'empêcher qu'il ne trompe lui-même, c'est autoriser l'imposture plutôt que la détruire ; puisqu'on suppose qu'elle est permise quand elle est utile. On va loin avec un pareil principe. Si la Religion est vraie, il en faut à tous. Si elle est fausse, il n'en faut à personne ; et on s'indigne d'entendre tous les jours répéter, il faut une Religion pour le peuple ; comme si le peuple n'étoit pas

composé d'hommes égaux aux yeux de la nature. Il en faut, devoit-on dire, pour l'homme, et non pour le peuple (*o*). Car si un seul peut s'en passer, tous le peuvent et le doivent. Ceux qui tiennent un pareil langage, n'ont point droit de prétendre à la réputation de Philosophes, puisqu'ils pensent qu'une vérité n'est bonne que pour quelques hommes, ou qu'une erreur peut être bonne pour le grand nombre ; ce qui est faux ; ce qu'il est injuste de croire. Rendons plus de justice à la raison humaine : la Nature a posé dans son sein la base de la morale. C'est sur cette base que doit reposer la vertu ; et l'imposture n'a pas droit de l'appuyer. Il est même dangereux de les associer l'une à l'autre, parce que cette association tourne toujours au détriment des vertus morales. Le peuple, à mesure qu'il s'instruit, et il s'instruit tôt ou tard, perd bientôt ces vertus factices, et ne trouve plus rien dans son cœur qui étaye la morale, dès qu'il connoît le peu de solidité de la base, sur laquelle le prestige religieux l'avoit établie ; et dès lors quel déluge de maux pour les sociétés, qui voient tout-à-coup se rompre tous les liens antiques et usés, qui en unissoient les parties ? Qu'il est à craindre, dans ce terrible passage, qu'un peuple qui a vieilli sous des Prêtres et des Rois

n'éprouve, dans sa décrépitude, le triste sort, que les crédules filles de Pélias préparèrent à leur vieux père ! Les calamités, qu'il peut éprouver alors, sont encore la suite de ses anciennes erreurs et de sa longue servitude. Ce n'est point la faute de la raison, qui vient lui rendre la lumière d'un flambeau, que les despotes et les Prêtres s'étoient efforcés d'éteindre. Car si la raison et la philosophie eussent d'abord été le fondement de ses vertus, plus sa raison se seroit éclairée, plus ses vertus se seroient fortifiées, parce qu'il auroit trouvé en lui-même le principe et la règle de ses devoirs. La vérité des principes est éternelle et indestructible ; l'illusion de l'imposture n'est jamais bien solide ni durable ; le charme cesse enfin, et la vertu s'évanouit On auroit tort de dire, que tous les hommes ne sont pas également capables d'être éclairés. Oui, quand il s'agit de science ; mais quand il est question de morale, chacun porte dans son cœur le principe de ses devoirs, et la lumière de la raison seule peut les lui faire appercevoir. Eclairer le peuple, c'est ne pas le tromper ; c'est ne lui point donner d'idées fausses ; et pour cela il suffit du silence. L'ignorance absolue des opinions fausses est une véritable science ; alors il nous reste la raison, telle que la Nature nous l'a donnée, avant qu'elle fût cor-

rompue par l'éducation. Qu'il y a peu d'hommes, qui aient été assez sages pour détruire les erreurs de l'éducation, et qui, à force de philosophie, aient pu revenir à cette heureuse ignorance! C'est alors qu'on est vraiment éclairé; le peuple l'eût été, sous ce rapport, si on ne lui eût rien appris. Alors on eût pu sur un terrain neuf élever l'édifice d'une éducation simple, fondée sur les notions naturelles du juste et de l'injuste. La Nature a placé loin de nous la science; mais aussi elle est inutile au grand nombre; la vertu est nécessaire à tous; et la Nature l'a placée près de nous. Nous appercevons son image sacrée, aussitôt que nous écartons le voile, qui empêche la vérité de faire tomber sur elle les rayons de sa lumière. Nous désespérons des succès de la raison, et nous la regardons comme un moyen insuffisant pour conduire les hommes; et cela avant d'avoir jamais essayé ce moyen. La chose mériteroit au moins d'être une fois tentée, avant de prononcer que la raison a peu d'empire sur le peuple; que c'est à l'illusion et au prestige qu'il appartient de le conduire. Les grands maux, auxquels ont donné et donneront encore long-temps lieu ces dangereux ressorts, devroient nous rendre plus circonspects dans notre jugement. Enfin, l'imposture et l'erreur ont été souvent fu-

nestes à l'humanité ; et jamais la raison ne l'a été à ceux qui ont marché sous sa conduite, et qui se sont laissés guider par sa lumière divine. Les Législateurs anciens et tous ceux qui les ont imités se sont donc trompés, en appelant des opinions fausses à l'appui de la vérité, et en faisant reposer le système politique et législatif, sur le fantôme bizarre des idées religieuses ; au lieu de l'affermir sur les fondemens éternels de la vérité et de la raison perfectionnée.

Ils devoient instruire les hommes les plus susceptibles d'éducation et de philosophie, et, par l'exemple de ceux-ci, former les mœurs des hommes les plus grossiers. Une génération instruite auroit donné naissance à une génération plus instruite encore, et le flambeau de la raison, en parcourant les siècles, ne se seroit plus jamais éteint. Les Législateurs n'auroient plus eu rien à faire pour perfectionner notre espèce, et ils auroient atteint le dernier terme de civilisation et de morale, auquel l'homme puisse prétendre; au lieu qu'ils sont restés bien loin de ce but. Tout est aujourd'hui à refaire en politique et en morale, parce qu'on a toujours bâti au milieu des ténèbres, et qu'on avoit mis au nombre des instrumens politiques l'imposture des chefs, et l'ignorance des peuples.

Ainsi la raison des sociétés a vu sa lumière s'éteindre dans l'obscurité des Sanctuaires, où tout étoit préparé pour la détruire, et pour établir sur ses débris l'empire de l'imagination et des sens. Telle fut la cause et le but de ces grandes institutions, qui, sous des dehors souvent imposans, tendoient à conduire l'homme au bien et à la vérité, par les routes trompeuses de l'erreur, et en mettant en jeu les deux grands ressorts des déterminations humaines, la crainte et l'espérance. C'est sur ces deux pivots que roule toute notre vie; ce fut aussi sur eux qu'on fit rouler cette grande machine politique et religieuse. C'est pour la faire mouvoir, qu'on créa le dogme de l'immortalité de l'ame, et de la doctrine des peines et des récompenses à venir, qui ont formé le sujet principal des leçons, que l'on donnoit aux initiés à ces mystères.

Il seroit difficile de persuader aux hommes, que la vertu mette toujours dans l'aisance ici-bas celui qui la pratique, et que le vice rende toujours malheureux celui qui s'y abandonne. L'imposture eût été trop grossière, et personne n'y eût été trompé. On s'appuya donc de la croyance d'une autre vie après celle-ci, durant laquelle la vertu, souvent méprisée et persécutée sur la terre, seroit magnifiquement récom-

pensée ; et où le crime, souvent heureux et puissant ici-bas, seroit un jour rigoureusement puni. Les raisonnemens métaphysiques sur la nature de l'ame humaine, et sur la justice des Dieux, dont celle des hommes n'étoit qu'une foible image, vinrent à l'appui de ce dogme théologique sur la vie future ; et l'homme qui croit tout, où il ne voit rien, reçut volontiers les nouveaux dogmes, dont rien après tout ne lui annonçoit la fausseté. Telle fut l'origine des idées, qu'eurent les anciens sur l'Elysée et le Tartare, régions nouvelles, dont s'empara la Mystagogie, pour prolonger son Empire au-delà du tombeau, et perpétuer les craintes et les espérances des mortels, qu'elle vouloit attacher à l'observation des loix, au bon ordre, et au maintien du bonheur des sociétés. L'amour de l'homme pour la justice n'étant pas toujours désintéressé, on voulut l'y attacher par son propre intérêt ; on lui prépara un appât qui l'attiroit à la vertu ; et on mit en avant des craintes, qui devoient l'éloigner du vice. « Tous ceux qui ont été chargés » de donner des leçons de justice et de » vertu aux hommes, dit Adimante, » un des interlocuteurs du second livre » de la République de Platon (1), ont

(1) Plat. de Rep. l. 2. p. 363.

» toujours recommandé la justice, moins » pour elle-même, qu'en considération des avantages qu'on en retire, » et sur-tout pour la gloire qu'il y a » de paroître juste, et ce qui est une » suite naturelle, par l'espoir des places » et des dignités, que la réputation » de justice peut procurer. Il en est » de même pour la piété, qu'on entretient » par l'espérance des grands biens, que » les Dieux versent avec profusion sur » ceux qui leur sont chers. » Platon rappelle ici les magnifiques promesses, que les poètes Homère et Hésiode font aux rois et aux autres hommes qui pratiquent la justice. « Le gland, disent-ils, croît en » abondance au sommet des Chênes; des » essaims d'abeilles placés au milieu y » composent le miel qui en découle. Les » Brebis pour eux se chargent des plus » belles toisons. » Et ailleurs ils disent: » que le Ciel favorise un roi juste » et religieux; que la Terre, de » son sein fécond, produit de riches » moissons, et des grains de toute » espèce; que les arbres se courbent » sous le poids des fruits; que ses Troupeaux se multiplient par leur grande » fécondité; et que les mers lui fournissent des pêches abondantes (*p*) ».

Musée et son fils portent encore plus loin la vanité des promesses en faveur des justes; ils les conduisent, par leurs

fictions, dans le séjour des ombres, et les placent sur des lits somptueux, autour d'une table, sur laquelle a été préparé le banquet sacré des ames vertueuses. La tête ceinte de couronnes, ils s'y plongent dans une ivresse éternelle, que ces Poètes regardent comme la plus belle récompense de la vertu. Il faut convenir, que c'étoit bien là le Paradis des Thraces, qui mettoient le souverain bien dans l'ivresse; aussi disoit-on en proverbe, boire comme un Thrace. Orphée et Linus avoient, dit-on, apporté ces fictions religieuses de la Thrace. Platon ajoute, que quelques-uns étendoient encore plus loin les effets de la bienfaisance des Dieux; que l'on promettoit une nombreuse postérité à l'homme vertueux et religieux, et la perpétuité de sa race. Cette promesse ressemble assez à celle que Dieu fait à Jacob, et à ce que dit David, dans un de ses Pseaumes, que Dieu bénit la postérité de l'homme juste. Telles étoient les promesses, dont on flattoit autrefois les hommes foibles et crédules, pour les attacher aux principes de la morale, de la justice et de l'ordre social, auxquels l'intérêt plus encore que la raison sembloit devoir les lier.

De même que la vertu pouvoit se flatter de l'espoir des plus brillantes récompenses, qui lui étoient réservées dans les enfers, et même quelquefois

sur la terre ; de même aussi le crime avoit à redouter les plus rigoureux châtimens. Les inventeurs de l'Elysée imaginèrent aussi le Tartare, dans lequel, continue Platon, ils précipitoient les hommes coupables d'impiété et d'injustice, et les plongeoient dans le bourbier. Là on les forçoit à porter de l'eau dans un crible. Les Dieux n'attendoient pas même qu'ils fussent morts pour les punir ; ils les livroient aux erreurs et aux égaremens de l'esprit, et ils faisoient tomber toutes sortes de châtimens sur leur tête. On voit donc clairement ici la religion employée à son plus noble usage, à entretenir l'homme dans la pratique de la justice et de toutes les vertus, et à lui faire craindre le vice. L'homme trouvoit son intérêt à faire le bien, et à éviter le mal moral. Ce sont là ces fictions, dont Timée croit qu'il est permis de faire usage, pour attacher au devoir les ames rebelles à la raison, et qui ne cèdent qu'à la crainte, soit des châtimens qu'infligent les loix, soit des punitions qui attendent les crimes aux enfers. Voilà ce qu'on enseignoit dans les mystères, dont le but étoit de procurer à l'homme sur la terre une félicité réelle par la vertu, en le soutenant par l'espoir trompeur d'une félicité imaginaire, dans un monde inconnu et chimérique. L'homme vertueux y trouvoit

une consolation dans ses maux, et une nouvelle satisfaction dans la jouissance de ses vertus ; et l'homme vicieux y gagnoit aussi, dit Plutarque (1), puisqu'il étoit plus avantageux pour lui d'être préservé du crime, par la crainte d'un mal à venir, que de s'exposer déjà ici-bas à un mal réel, et aux suites du crime en le commettant. On ne peut apporter d'excuse plus spécieuse en faveur de l'imposture religieuse ; mais elle détruit, en même temps, les notions de vice et de vertu, de vérité et de mensonge, qui sont distingués par leur essence, et non pas par l'intérêt social. Si le mensonge peut être permis, quand il est utile à celui qu'on trompe ; et la vérité écartée, quand elle pourroit nuire à ceux qu'on voudroit éclairer, il s'ensuit que l'intérêt social est la seule règle de l'usage que nous devons faire de l'un et de l'autre, et que le mensonge et la vérité se confondent dans l'idée d'utilité publique, au lieu d'être distingués essentiellement par la nature. On pourra donc dire : fuyons la vérité, comme on peut dire, fuyons le mensonge ; et la proscription portée contre celui-ci n'aura pas été prononcée par le Dieu de vérité, mais par les Législateurs, pour le seul cas où il pour-

(1) Plut. Non posse Suavit. 1104.

roit être nuisible. Mon respect pour la vérité ne me permet pas d'admettre un tel principe : je pense, comme tous les Sages, qu'elle doit être le but de toutes nos recherches ; et, dût-on en abuser, comme on abuse de tout, puisqu'on abuse aussi du mensonge, je redoute encore moins les abus, qui pourroient naître de la connoissance de quelques vérités, que ceux qui sortent nécessairement d'un système universel d'imposture. Je sais que l'art de tromper est plus facile que celui d'instruire ; mais il n'en est pas moins vrai, qu'il ne doit pas avoir sur lui la préférence dans un plan de législation et dans un système de morale : la vertu est la fille de la raison et de la vérité ; l'erreur et l'ignorance sont mères de tous les vices. Louons donc le but qu'ont eu des Législateurs en inventant et en enseignant ces dogmes religieux ; mais ne louons que le but, et blâmons le moyen.

Une fois que les Philosophes et les Législateurs eurent imaginé cette grande fiction politique, les Poëtes et les Mystagogues s'empressèrent de la propager et de l'accréditer dans l'esprit des peuples, en la consacrant, les uns dans leurs poèmes, les autres dans les sanctuaires ; et ils la revêtirent des charmes, les uns de la poésie, les autres du spectacle et des illusions magiques. Tous

s'unirent ensemble pour tromper les hommes, afin de perfectionner leurs mœurs et de les mieux conduire : car la poésie, dans son origine, fut toute entière consacrée à chanter les Dieux, et à donner des leçons de morale aux hommes.

Le champ le plus libre fut ouvert à la fiction (*q*), et le génie des Poètes et des Prêtres ne tarit plus, lorsqu'il s'agit de peindre, soit les délices du séjour de l'homme vertueux après sa mort, soit les horreurs des affreuses prisons, destinées à punir le crime. Chacun voulut enchérir sur les descriptions, qui avoient été faites déjà par d'autres, de ces terres inconnues, de ce monde de nouvelle création, que l'imagination poétique peupla d'ombres, de fantômes et de chimères pour étonner le peuple, dont on crut que l'esprit se seroit peu familiarisé avec les notions abstraites de la morale et de la métaphysique. L'Elysée et le Tartare plaisoient plus et frappoient davantage ; la baguette magique du Prêtre les fit tout-à-coup paroître dans l'ombre des sanctuaires, les mit en spectacle, trompa l'œil par des fantômes, et donna au peuple un véritable opéra religieux, sous le nom d'initiation et de mystères (*r*). On piqua la curiosité par le secret ; on l'irrita par les difficultés qu'il y eut d'y être admis,

et par les épreuves qu'on exigeoit. On amusa par la variété des scènes, par la pompe des décorations, et par le jeu des machines ; on imprima le respect par la gravité des acteurs et par la majesté du cérémonial ; on excita tour-à-tour la crainte et l'espérance, la tristesse et la joie ; mais il en fut de cet opéra, comme des nôtres. Il fut toujours de peu d'utilité pour les spectateurs, et tourna tout entier au profit des directeurs et des acteurs (*s*). C'étoit là le grand secret de cette franc maçonnerie religieuse, qu'il n'étoit donné de connoître qu'à ceux qui en vivoient. « Où vas-tu, dit Archelaüs à Manès (1), qui alloit célébrer ses mystères dans l'antre Mithriaque ? Vas-tu, barbare, en imposer au peuple, et jouer la comédie, dans la célébration des mystères de ta Divinité » ? Ce que disoit Archelaüs à Manès pouvoit s'adresser à tous les prêtres et à tous les chefs d'initiations, qui n'ont jamais été que les comédiens de la Divinité ; il n'y a eu de différence que dans la nature des farces, plus ou moins amusantes, et des théâtres plus ou moins pompeux. Les Cabires de Samothrace, les Dactyles Idéens, les Curètes de Crète, les Corybantes, les

(1) Act. disput. Arch. Monum. Eccles. Græc. et Lat. p. 60.

Galles, les Métagyrtes de Phrygie, les Telchines de Troade, étoient de mauvais farceurs et de misérables charlatans, qui vivoient aux dépens des nations sauvages, qu'ils trompoient au nom de la Divinité. Le grand opéra étoit à Eleusis ; mais par-tout on étoit le jouet de l'imposture religieuse (*t*).

Les Hiérophantes, en hommes profonds, qui connoissoient bien le génie du peuple et l'art de le conduire, tirèrent parti de tout pour l'amener à leur but, et pour accréditer leur spectacle. Ils voulurent que la nuit couvrît de ses voiles leurs mystères, comme ils les couvroient eux-mêmes sous le voile du secret. L'obscurité est favorable au prestige, et prête davantage à l'illusion ; ils en firent donc usage, pour tromper, par des fantômes magiques, l'œil de l'Initié crédule (*u*). On initia dans des antres obscurs ; on planta des bois très-épais autour des temples, pour y répandre cette obscurité, qui imprime une espèce de frayeur religieuse. Le nom même de mystère, suivant Démétrius de Phalère (*x*), étoit une expression métaphorique, qui désignoit l'horreur secrète que les ténèbres inspirent. La nuit fut presque toujours destinée à leur célébration (1), et on les désigna

(1) Demetr. de Elocut. §. 101.

ordinairement,

ordinairement, sous le nom de *veilles*, ou de sacrifices nocturnes (1). Toutes les religions ont eu leurs *pervigilia*, ou *veilles sacrées* (2). On donnoit à ces nuits le nom de nuits mystiques et de nuits saintes (3). La nuit de Pâques est une de ces veilles, *pervigilium Paschae* (4). On initioit la nuit aux mystères de Samothrace. Les cérémonies de l'initiation aux mystères d'Isis, dont parle Apulée, se célébroient la nuit, comme les autres mystères. Pour y être admis, il falloit en obtenir la permission du Grand-Prêtre.

Euripide fait dire à Bacchus, que ses mystères se célèbrent la nuit (5), parce que la nuit a quelque chose d'auguste et d'imposant. On voit donc, que ce n'est pas sans dessein que les auteurs de ces institutions, qui avoient étudié la nature et tous ses rapports avec notre organisation, avoient préféré la nuit au jour, pour la célébration de leurs mystères (*y*). On peut dire, que l'obscurité leur est favorable, et qu'ils redoutent le trop grand éclat du jour, au physique comme au moral : car si la lumière appartient à la vérité, les ténè-

(1) Cic. de legib. l. 2. Aristoph. Schol.
(2) Evagr. Hist. Eccl. l. 1, c. 11. Paus. in.
(3) Sopat. Quæst. 338.
(4) Etym. Mag. Cic. de Nat. Deor. l. 1.
(5) Eurip. in Bacch. v. 486.

bres forment l'apanage de l'imposture et du mensonge. La raison et la philosophie jettent une lumière qu'ils redoutent. Enfans de la nuit, ils ne peuvent reposer sûrement que dans l'ombre; et le prestige disparoît, au moment où la raison commence à luire.

Rien ne pique autant la curiosité de l'homme, que l'air mystérieux sous lequel on cache les choses, qu'on veut qu'il désire connoître; rien ne l'irrite et ne l'accroît autant que les obstacles qu'on semble apporter à la satisfaction de son désir. Les Législateurs et les Hiérophantes anciens profitèrent de cet esprit de curiosité, et des moyens de lui donner toute son activité, pour conduire le peuple dans leurs sanctuaires, et lui faire chercher des leçons, qu'il auroit peut-être fui, s'ils eussent paru empressés de les lui offrir. Ils donnoient à cet esprit de mystère un prétexte plus spécieux, celui d'imiter la Divinité, qui se dérobe à nos sens, et qui se plaît à cacher les ressorts qui font mouvoir l'univers. Mais ailleurs ils conviennent, qu'ils ont caché les plus grandes vérités sous le voile de l'allégorie, pour piquer davantage la curiosité de l'homme, et l'exciter à faire des recherches. Il en fut de même du secret dans lequel on ensevelit les mystères. Il eut le même but. Ceux à qui on le confioit

s'engageoient, par les plus terribles sermens, à ne pas le révéler (1) ; et cela, afin d'en attirer d'autres, et de ne pas se priver, pour la suite, d'un moyen aussi puissant pour propager la doctrine et multiplier le nombre des Disciples. Il n'étoit pas permis de s'entretenir de cet important secret avec d'autres, qu'avec les Initiés (2), et la peine de mort étoit prononcée contre l'indiscret qui l'auroit trahi, ou qui seroit entré dans le temple, sans être initié. On fuyoit, comme un excommunié, celui qui auroit trahi le secret, comme on le voit dans Horace. Od. 2, l. 3.

Aristote fut accusé d'impiété par l'Hiérophante Eurymédon, pour avoir sacrifié aux manes de sa femme, suivant le rit usité pour Cérès. Ce Philosophe fut obligé (3) de se retirer à Chalcis ; et pour laver sa mémoire de cette tache, il ordonna, par son testament, d'élever une statue à Cérès : car le sage, tôt ou tard, a la foiblesse de sacrifier aux préjugés des sots. Socrate sacrifie, en mourant, à Esculape pour se disculper du soupçon d'athéisme, et Buffon meurt dans les bras d'un Capucin. C'est le talon d'Achille pour les plus grands

(1) Firm. Astrol. l. 7, in Lia.
(2) Meurs. Eleus. c. 20.
(3) Diog. Laert. l. 5, c. 1.

hommes. La tête de Diagoras fut mise à prix, pour avoir divulgué le secret des mystères. Sa philosophie pensa lui coûter la vie. Et quel homme en effet peut être impunément philosophe, au milieu d'hommes subjugués par les préjugés religieux ! Andocide fut accusé du même crime, ainsi qu'Alcibiade, et tous deux cités au Tribunal de l'Inquisition d'Athènes, le plus terrible qui fût jamais, puisqu'il traduisoit le coupable devant un peuple crédule, qui le devoit juger. Le Poète Eschyle est accusé d'avoir mis sur la scène des sujets mystérieux, et il ne peut être absous, qu'en prouvant qu'il n'avoit jamais été initié. La politique, d'accord avec la superstition, son grand instrument, punissoit de mort quiconque auroit cherché à détruire le prestige religieux, ou auroit affoibli le désir et le goût, qu'on avoit voulu faire naître pour ces sortes d'institutions, en établissant la loi du secret. Il y a beaucoup de choses en religion, dit Varron, sur lesquelles, quoiqu'elles soient fausses, il est dangereux d'éclairer le peuple (1) ; et de-là sont venus le secret et le mystère, qu'on a mis dans les anciennes initiations (2).

Nos sociétés de Francs-maçons (et les initiations n'étoient qu'une véri-

(1) August. de Civitat. l. 4, c. 31.

table francmaçonnerie) n'attirent parmi elles de nouveaux frères, que par le secret prétendu de la francmaçonnerie, que chacun veut connoître. C'est la curiosité qui nous y conduit ; le serment et une petite vanité nous y lient. Nous sommes bien aises de laisser les autres dans la même ignorance où nous étions nous-mêmes, et dont la curiosité peut les tirer, quand il leur plaira de se faire recevoir. Si le serment et la vanité peuvent ainsi conserver un secret, et procurer à une association de nouveaux membres, par le seul attrait du mystère, qu'étoit-ce chez les Athéniens, où l'indiscrétion la plus légère étoit punie de mort ? Qu'il y eût réellement un secret, qu'il n'y en eût pas, on en soupçonnoit un, et très-important, puisque les hommes et les Dieux punissoient si rigoureusement celui qui auroit osé le divulguer. Il n'y avoit donc pas d'autre moyen de le connoître, que de se faire initier et d'entrer dans la confrérie ; c'étoit là qu'on vouloit amener les hommes par la loi du secret ; et c'étoit le fin mot de l'initiation. On avoit fait naître le désir par l'art du mystère ; on le faisoit croître par les difficultés mêmes de le satisfaire, et par les épreuves préliminaires qu'on exigeoit.

On avoit laissé échapper des sanc-

tuaires les dogmes, que tout le monde avoit intérêt de connoître.

Séneque, comparant la philosophie à l'initiation, dit que les plus saintes cérémonies ne devoient être connues que des seuls adeptes; mais qu'il y avoit plusieurs préceptes, qui étoient connus, même des profanes (Senec. Epist. 96.) Tel étoit le dogme des peines et des récompenses, qui étoit le véritable but qu'on s'y proposoit d'atteindre; mais on cacha ce but en attachant de l'importance à des mots mystiques, à certaines représentations magiques, sur lesquelles spécialement devoit être étendu le voile, et destinées uniquement à fortifier l'opinion de l'existence de l'Elysée et des Enfers. On donna aussi de l'importance aux moyens de persuasion, pour mieux la produire; on fit perdre de vue l'objet principal, en fixant l'attention sur l'accessoire; et on craignit de trahir le dessein des Législateurs, si on eût donné à croire, que ce ne fut que pour enseigner ce dogme, qu'eût été établie l'initiation. C'eût été un sûr moyen de détruire l'illusion des fantômes mystiques, que d'en marquer trop visiblement le but. Du temps de Cicéron, il n'y avoit personne, pas même les vieilles femmes, qui crussent aux fables des enfers, à l'Achéron (1), aux sombres demeures

(1) Cicer. Tuscul. l. 1, c. 21.

de l'Enfer, à ces lieux affreux que couvrent d'éternelles ténèbres. La lumière de la raison avoit déjà fait évanouir ces fantômes, qui avoient pris naissance dans l'obscurité des sanctuaires. César parle ouvertement, en plein Sénat, de l'état de l'homme après la mort : là, dit-il, finissent toutes nos peines (1). Et Caton, qui relève son opinion, n'ose défendre la fable des Enfers, quoiqu'il semble ne pas la désapprouver. Il parloit à des hommes instruits, et c'étoit pour le peuple que ces figures furent imaginées. On crut, que le moyen le plus sûr de l'instruire, c'étoit de lui cacher le but de l'instruction, comme on fit dans l'apologue et dans les fables. On a l'air de ne débiter qu'un conte, et c'est de la morale que l'on enseigne. On cache exprès son dessein, pour atteindre plus sûrement son but (*a*). C'est par une suite du même génie, que les anciens Législateurs cachèrent, sous l'appareil d'une cérémonie mystérieuse et pompeuse, l'intention secrète d'accréditer la fable de l'Elysée et du Tartare, qui étoit le principal dogme qu'on y enseignoit, et qu'on imprimoit dans l'esprit, par la force qu'a le prestige sur les sens et sur l'imagination. C'étoit aussi dans cette vue, et à cette occa-

(1) Sallust. Catilin.

sion, que l'on découvroit l'origine de l'ame, sa chûte sur la terre à travers les Sphères et les élémens, et son retour au lieu de son origine, lorsque, dans son union à la matière terrestre, le feu sacré qui formoit son essence, n'avoit point contracté de souillures, et ne s'étoit point chargé de particules étrangères qui, en le dénaturant, l'appesantissoient et retardoient ce retour. C'étoit ici la partie la plus métaphysique, et que ne pouvoit guère entendre le commun des Initiés, mais dont on lui donnoit le spectacle par des figures et des spectres allégoriques : car il n'est point d'idée si abstraite, qu'on n'ait cherché à faire naître, et à rendre par des images sensibles.

Ce que le secret avoit de piquant le devenoit davantage encore, par les difficultés de l'obtenir ; les obstacles et l'attente redoubloient la curiosité. Tout le monde connoît les épreuves, que l'on faisoit subir aux aspirans à l'initiation du Soleil, chez les Perses, ou aux mystères de Mithra. On commençoit par des épreuves légères, et on arrivoit graduellement aux épreuves les plus cruelles (1), dans lesquelles la vie du Récipiendaire étoit souvent exposée. Grégoire

(1) Nonnus Schol. ad Greg. Nanz. Orat. 3, p. 130—143.

de Nazianze (1) les appelle des tortures et des supplices mystiques. On ne pouvoit, dit Suidas, y être initié, qu'après avoir prouvé, par des épreuves les plus terribles, qu'on avoit une ame vertueuse et hors de l'atteinte de toute passion ; en quelque sorte impassible (*b*). On en comptoit douze principales ; d'autres en portent le nombre plus loin (2) : nous n'entrerons pas dans le détail de ces supplices religieux. Les épreuves de l'initiation Eleusinienne n'étoient pas aussi redoutables ; mais il y en avoit ; et l'attente sur-tout, dans laquelle on tenoit quelques années l'aspirant, ou l'intervalle qu'on mettoit entre l'admission aux petits mystères et l'initiation aux grands mystères, étoit une espèce de torture donnée à la curiosité, qu'on vouloit irriter, comme l'observe très-bien Tertullien (3). Ils donnoient ainsi de l'importance à la chose en la faisant attendre, persuadés que les hommes prisent toujours beaucoup ce qu'on leur fait long-temps désirer et acheter bien cher. C'est ainsi que les prêtres Egyptiens éprouvèrent Pythagore (4), avant de l'admettre à la connoissance des secrets

(1) Greg. Naz. Orat. 1, in Jul., et in 33, Lum.

(2) Hoslstenii Observat. ad vit. Pyth. p. 101, Edit. Rom. 8°. 1630.

(3) Tertull. Orat. adv. Valent. Initio.

(4) Porph. vit Pyth. p. 5.

de la science sacrée. Il obtint, par son incroyable patience, et par le courage avec lequel il surmonta tous les obstacles, d'être admis à leur société, et de recevoir d'eux des leçons. Les Philosophes et les Sophistes imitèrent dans la suite les Mystagogues ; ils firent désirer la science, afin d'y attacher davantage, et d'éprouver si l'aspirant étoit digne de la recevoir. Il n'y eut pas jusqu'aux Astrologues, qui ne jetassent le voile du mystère sur leurs merveilleux secrets, comme on peut le voir à la fin du Traité de Firmicus. Ils tâchoient de distinguer ceux qui seroient dignes de recevoir leurs leçons. Firmicus rappelle l'exemple d'Orphée, de Platon, et de tous les Sages, qui avoient toujours craint de confier leur doctrine au vulgaire (1), et qui avoient fait choix de leurs disciples.

Les Cénobites (2) faisoient coucher à la porte de leurs monastères, pendant plusieurs jours, ceux qui vouloient être admis à leur société, et ils imaginèrent des noviciats, durant lesquels on éprouvoit la sincérité du désir et la patience de l'Aspirant. Tous les ordres Ascétiques empruntèrent cette institution des Egyptiens. Chez les Juifs, les Esséniens n'admettoient dans leur société les nouveaux

(1) Firm. l. 7, in Præf.
(2) Joannes Cass. l. 4, Instit. c. 3.

Candidats, qu'après qu'ils avoient passé par plusieurs épreuves graduées (1). En général, toutes les associations religieuses ont admis des épreuves, avant de recevoir de nouveaux membres, et la nécessité du choix n'en fut pas la seule cause ; on voulut encore éprouver et fortifier le désir, qui s'irrite naturellement par la résistance, et ne devient que plus ardent. Cette connoissance, que les anciens chefs d'initiation avoient du cœur de l'homme, fut une des principales causes qui firent exiger des épreuves et différer quelque temps d'ouvrir les portes du sanctuaire, en accumulant devant elles plusieurs obstacles, et en n'y laissant pénétrer que graduellement.

La vanité qu'on met à tenir une association, qui nous place dans une caste privilégiée par ses espérances, et qui nous sépare du commun des hommes, contribua encore à multiplier le nombre des membres de ces sortes de confréries. Le goût pour les initiations se communiqua de proche en proche, et se répandit par toute la terre. On se fit initier, comme on se fait Francmaçon, pour satisfaire sa curiosité et sa vanité tout ensemble. On n'avoit que des concitoyens ; on vouloit avoir des frères, et resserrer les liens du civisme par un

(1) Porphyr. l. 4, de Abstin.

lien plus étroit, par celui de la fraternité religieuse qui, rapprochant les hommes, les unissoit plus fortement entre eux. Le foible et le pauvre même pouvoient espérer plus aisément des secours de l'homme puissant et opulent, avec lequel l'association religieuse lui donnoit des rapports plus directs. C'est même cet espoir qui, parmi nous, a fait faire une assez grande fortune à la Francmaçonnerie; on donnoit à croire, que les francmaçons se faisoient un devoir de s'entre-aider, et que le malheureux trouvoit des secours dans ses frères. Je ne doute point que cette espérance n'ait quelquefois été employée dans certaines sectes, pour les accréditer. On peut même dire, que c'est une des principales sources de la grande fortune, qu'a faite l'initiation des Chrétiens.

A tous ces moyens, que les Chefs des institutions religieuses, connues sous le nom d'initiations et de mystères, employèrent, pour attirer les peuples dans les Sanctuaires, ajoutons-y les espérances, qu'ils donnoient, et les hautes promesses, qu'ils faisoient à ceux qui se seroient fait initier. L'Initié se regardoit comme le favori des Dieux (1); pour lui seul le Ciel ouvroit ses trésors; heureux pendant sa vie par la

(1) Sophocl. apud Plut. de audiend. Poetis.

vertu et par la faveur du Ciel, il pouvoit encore après sa mort se promettre une félicité éternelle. On ne craignit point de prodiguer des promesses, qu'on ne s'engageoit point à garantir, et dont l'inexécution ne devoit jamais être reprochée à ses auteurs, au moins pour celles qui ne devoient avoir leur effet qu'après la mort; et celles-là étoient les plus grandes et les plus pompeuses. Cependant on en osa hasarder quelques-unes, même pour cette vie, dont la crédulité des peuples étoit le plus sûr garant (1).

Les Prêtres de l'île de Samothrace accréditèrent sur-tout leurs mystères, en promettant des vents favorables, et une heureuse navigation à ceux qui se faisoient initier. Les Argonautes, battus de l'orage, font vœu de relâcher dans cette île (2). L'orage s'appaise, les Dioscures paroissent; les navigateurs abordent à l'entrée de la nuit, se font initier, et repartent avec l'espérance d'une heureuse navigation. On promettoit aux Initiés l'apparition des Cabires (*c*), ou de Castor et de Pollux, Dieux tutélaires des navigateurs (3), ceux qu'Horace invoque dans une de ses Odes,

(1) Cicer. de Legib. l. 2.
(2) Apoll. Argon. l. 1, v. 915—18.
(3) Diod. Sic. l. 5.

afin d'obtenir une heureuse navigation pour le vaisseau, qui doit porter Virgile en Grèce. Ces Dieux, apparoissant au milieu d'un orage (1), avoient le pouvoir de le calmer aussitôt. C'étoient eux qu'invoquoient des navigateurs menacés d'un naufrage, comme on invoque S. Nicolas. Il faut convenir, que de pareilles promesses devoient être d'un grand prix chez des Insulaires, et pour tous les navigateurs en général. Le Scholiaste d'Aristophane dit, que les Initiés à ces mystères sont des hommes justes, qui ont le privilége d'échapper (2) aux plus grands maux et aux tempêtes (*d*).

On voit, par un passage de Démosthène, que l'Initié aux mystères d'Orphée, après avoir été purifié, étoit censé s'être soustrait à l'empire du mal, pour passer à un état de vie qui lui donnoit des espérances plus heureuses. J'ai évité le mal, lui faisoit-on dire, et j'ai trouvé le mieux.

Les Initiés aux mystères d'Eleusis (3) se persuadoient, que pour eux seuls le Soleil brilloit d'une clarté pure.

Ils se flattoient, que les Déesses les inspiroient et leur donnoient de sages

(1) Vetus Apoll. Schol. l. 1.
(2) Schol. Arist. de Pace.
(3) Aristoph. in Ranis, v. 773.

conseils, comme on voit par l'exemple de Périclès (1).

L'initiation dissipoit les erreurs, écartoit les malheurs (2); et après avoir répandu la joie dans le cœur de l'homme pendant sa vie, elle lui donnoit encore les espérances les plus douces au moment de la mort, comme l'attestent Cicéron et Isocrate (3). Nous devons, dit ce dernier, aux Déesses d'Eleusis, d'être affranchis de la vie sauvage des premiers hommes, et les flatteuses espérances que nous donne l'initiation, pour le moment de la mort et pour toute l'éternité. L'avantage que nous retirons de ces augustes cérémonies, dit Aristide (4), n'est pas seulement la joie présente, ni la délivrance et l'affranchissement de nos anciens maux; mais encore la douce espérance, que nous avons à la mort, de passer à un état plus heureux.

Ce sont ces grandes promesses, qui ont fait dire à Théon (5), que la participation aux mystères étoit la plus belle chose, et la source des plus grands biens. En effet, la félicité qu'on s'en promettoit ne se bornoit pas à cette

(1) Sopater.
(2) Aristid. in Eleus.
(3) Isocrat. in Paregyr. Cicer. de Leg. l. 2.
(4) Aristid. in Eleusin.
(5) Theon in Paradeig.

vie mortelle; mais elle s'étendoit encore au-delà du tombeau. Là commençoit une nouvelle vie, durant laquelle l'Initié devoit jouir d'un bonheur sans mélange et sans bornes. Les Corybantes promettoient la vie éternelle aux initiés aux mystères de Cybèle et d'Atys (1).

On voit évidemment par Apulée (2), que le grand objet des Isiaques etoit de tracer à l'Initié le tableau de la vie future, pour laquelle on lui donnoit les plus grandes espérances. C'est ce qu'on apperçoit au milieu du récit imposant, qu'il nous fait de ce qu'il a vu : « Je » me suis, dit-il, approché des confins » de la mort : ayant foulé aux pieds » le seuil de Proserpine, j'en suis re- » venu à travers tous les élémens. Au » milieu de la nuit, le Soleil me parut » briller d'une lumière éclatante. J'ai » été en présence des Dieux supérieurs » et inférieurs, et je les ai adorés de » fort près ». La Déesse lui dit, que lorsqu'il aura atteint le terme de sa vie, il descendra aux enfers; qu'il habitera l'Elysée, et que même, dès ce moment, il peut se promettre de longs jours sur la terre, où il vivra heureux et plein de gloire sous sa protection. Isis avoit le pouvoir de détourner les

(1) De Civit. Dei, l. 7, c. 24.
(2) Apulée Metam. l. 11.

malignes

malignes influences des Astres, d'arrêter l'exécution de l'arrêt des Parques, et de faire échapper les navigateurs aux périls de la mer.

L'Initié étoit sûr d'occuper une place distinguée dans le séjour des ombres (1), et sa vanité jouissoit du frivole espoir de n'être point confondu dans la foule des profanes, dont l'initiation l'avoit déjà séparé pendant sa vie. Le droit de préséance sur les autres ombres lui étoit dévolu, et les Enfers avoient aussi leurs privilégiés. Les Chrétiens ont admis absolument les mêmes dogmes. Il n'y aura dans le Paradis que des Chrétiens, et ils formeront la caste heureuse et privilégiée de l'Empire des Morts. Certaines sectes d'Initiés se flattoient de l'espoir d'habiter avec les Dieux, et de tenir la place qui approcheroit le plus de la Divinité (2). Nous avons le même préjugé sur nos Saints. Toutes ces sottises viennent à-peu-près de la même fabrique, et ont été jetées dans le même moule; seulement les biens promis étoient différens, et on servoit chacun suivant son goût. Aux Thraces, qui aimoient le vin et qui en buvoient largement, on leur promit des banquets, et le nectar qui devoit les

(1) AEschin. in Axioch. p. 61. Laert. l. 6, Vitâ Diog. p. 389. Arist. Scholiast. ad Ran. v. 773.
(2) Platon Phædon. p. 111.

enivrer éternellement. Mahomet promit aux Asiatiques, qui aiment les femmes, un Paradis peuplé de jeunes Ouris, ou de femmes toujours jeunes et toujours vierges. La secte des Chrétiens, née dans un pays où l'on vante beaucoup l'harmonie céleste et les concerts donnés par les Anges, et les autres intelligences, dont la Chaldée avoit formé un ordre hiérarchique, distribué dans toutes les Sphères, ont un Paradis dont les Anges composent l'orchestre, et où les intelligences sacrées entonnent des hymnes, devant le trône de Dieu. Les hommes y joueront encore à la chapelle, et ce qui amuse ici bas les sots, les amusera encore après la mort. Les Grecs, amateurs des arts, de la danse, de la musique, des exercices gymniques et des fêtes champêtres, devoient retrouver tous ces plaisirs dans l'Élysée, et satisfaire complètement le goût que chacun avoit eu sur la terre. On y connoît le Paradis d'un peuple aimable, qui transporte dans l'Élysée les fêtes et les jeux de la Grèce, et qui en fait le séjour des talens et des arts d'agrément.

Le Chantre de Thrace (1), à qui la Grèce devoit ses mystères, paroissoit en longue robe, comme un Hiérophante, et marioit les accens de sa voix aux

(1) AEneid. l. 6, v. 649.

sons harmonieux de sa lyre : il passoit pour avoir civilisé les sauvages de la Grèce, par le moyen de la musique et des mystères. C'est à ce titre, que Virgile le fait paroître le premier dans l'Élysée, à la tête de tous les Initiés. On lui devoit, ainsi qu'à Musée, le Rituel des Initiations (1). C'est pour cette même raison, que la Sybille s'adresse spécialement à Musée, qui étoit au milieu d'un groupe d'Initiés, attentifs à ses leçons, et qu'elle lui demande en quel lieu elle pourra trouver Anchise (2). Chacun d'eux y remplissoit encore les fonctions, et conservoit tous les goûts, qu'il avoit eus sur la terre. Les chefs des peuplades Troyennes, Ilus et Assaracus (*e*), se plaisent encore à manier des armes, à nourrir des chevaux et à conduire des chars. D'autres, couchés mollement sur l'herbe, dans des champs couverts d'une éternelle verdure, à l'ombre des forêts odoriférantes de lauriers, prennent un repas champêtre, et égayent le festin par des chants de joie. Ceux-ci, dans la prairie ou sur l'arène, s'amusent aux exercices du pugilat et de la lutte, et ils ont encore leur gymnase, où ils acquièrent une force et une vigueur, que rien ne pourra jamais altérer. Ceux-là chantent des vers,

(1) Plat. de Rep. l. 2, p. 364.
(2) Æneid. l. 6, v. 667.

et d'un pied léger foulant la terre en cadence, forment entr'eux des chœurs et des danses. Ils ont leur Ciel, leur Soleil et leurs astres, dont aucune nuit n'obscurcit jamais le pur éclat. Telle est la description abrégée, que Virgile nous fait de l'Élysée ou du séjour des ames vertueuses. Jean, dans son Autopsie ou Apocalypse ; le philosophe Eschine, dans son traité intitulé *Axiochus*, font d'autres descriptions également agréables, sous d'autres traits et avec des couleurs différentes ; mais tous font passer l'initié dans une région lumineuse, où l'ame jouit d'une félicité éternelle, telle que nous l'a décrit Pindare, dans sa seconde Olympique (1). Il nous peint les ames vertueuses, que l'initiation a sanctifiées, transportées dans les îles Fortunées, où le zéphir entretient une fraîcheur éternelle. Là coulent des ruisseaux, dont l'onde pure arrose des prairies émaillées de fleurs de couleur d'or, destinées à former les couronnes, qui ceignent la tête des heureux habitans de l'Élysée (2). Les uns font courir des chevaux dans les plaines fleuries ; les autres touchent la lyre, au milieu des bosquets de roses, dont l'odeur agréable

(1) Pind. Olymp. 2.
(2) Homer. Δ Odyss. v. 563.

parfume l'air, ou à l'ombre d'arbres, qui portent des pommes d'or (1).

Ils ont leurs écoles de philosophie (2), leurs musiciens, leurs poètes, des festins publics, des banquets sacrés, enfin tout ce qui tient au luxe et aux délices de la vie éternelle. On n'y connoît ni le froid, ni les grandes chaleurs, mais on y éprouve une température douce, et on y jouit d'un printemps éternel. La terre, de son sein fécond, y fait éclore toutes sortes de fruits, dans toutes les saisons de l'année. L'eau des fontaines y est la plus pure; les prairies sont semées de fleurs de toute espèce.

On peut voir dans Lucien, (*Hist. verae*, 2, t. 1, p. 750, etc.) son arrivée prétendue dans les îles Fortunées, la description brillante qu'il en fait, et surtout celle de la ville des Bienheureux et de leur félicité. Sa description est, en beaucoup de points, semblable à celle de la Sainte Jérusalem, faite par l'auteur de l'Apocalypse. On y retrouve la ville d'or pur, les murailles d'émeraude, les édifices de jaspe, les autels d'améthyste; la ville a sept portes, au lieu de douze dans l'Apocalypse; mais l'allusion n'en est pas moins Astrologique, dans l'une et

(1) Pindar. apud. Plut. Consol. ad Apoll. p. 120.

(2) Autor Axiochi, p. 61.

l'autre fiction ; on n'y connoît jamais de nuit ; il y règne un printemps éternel. Les murs de la ville sont baignés par un fleuve d'essences les plus exquises, qui coule à travers des prairies émaillées de fleurs ; le zéphir agite mollement les arbres, qui donnent douze fois du fruit par année, une fois chaque mois, comme dans l'Apocalypse. 365 sources d'eau coulent autour de la ville ; il y a sept fleuves de lait. C'est dans les champs Elysés, que se donne le banquet sacré, dont la joie est égayée par la musique et par les chants de la poésie. On y voit Homère, Arion chantre de Lesbos, Anacréon, Stésicore. Le chant des oiseaux les plus harmonieux forme les entr'actes de ce concert. Deux fontaines, celle des ris, et celle des plaisirs, sont à l'entrée de la salle de festin, et chacun des convives va y boire en entrant. On voit à ce banquet tous les anciens Législateurs, les Sages et les Philosophes de la Grèce les plus connus. Nous tirerons le rideau sur d'autres plaisirs qu'on y goûte, et nous ne suivrons pas plus loin la description, que les différens auteurs anciens nous ont donnée de ces lieux enchanteurs, créés et embellis par l'imagination poétique des premiers chefs d'initiation. Ils tailloient, comme on dit vulgairement, en plein drap, et ils n'ont rien épargné, pour

en rendre la peinture agréable et séduisante; mais ils ne se sont pas tous accordés sur le lieu, où ils placeroient leur Elysée. Les uns ont placé l'entrée des enfers aux portes mêmes de la nuit, ou au couchant, aux extrémités occidentales du monde connu, dans l'Océan Atlantique, aux îles qu'on appelle encore aujourd'hui les îles Fortunées. Quelques-uns ont fixé les îles Fortunées aux environs de l'Egypte (1); d'autres près de l'île de Lesbos. Homère les place aux extrémités de la terre (2); ce que Strabon entend par les extrémités de l'Espagne (3). Mais par extrémités de la terre, on peut aussi entendre la partie supérieure de la terre et des élémens qui l'environnent, ou la partie de l'espace, qui confine à la Sphère de la Lune; ce qui s'accorde assez avec le lieu, que leur assignent Plutarque et Platon (4). Le premier place dans la Lune ce lieu, qui reçoit les ames des morts qui ont bien vécu.

Le second imagine, au-dessus de la terre, une terre céleste, terre sainte; c'est cette terre sainte, placée au-delà de l'Ether, qui a servi de modèle à Jean,

(1) Diod. l. 5, p. 239. Hesych.
(2) Odyss. 4, v. 593.
(3) Strab. l. 3, p. 156.
(4) Plutarch. de Facie in orbe Lunæ. Plat. Phædon.

pour imaginer sa Jérusalem céleste, toute brillante d'or et de lumière. C'est là ce lieu Ethéré ou cet air libre et lumineux des Pythagoriciens, dont il est parlé dans les vers d'or (1), et dans Hiéroclès, commentateur de cet ouvrage. C'étoit là le véritable Elysée, celui dans lequel passoient les ames vertueuses, pour aller jouir de la société des Dieux, et assister au banquet sacré des Immortels. C'est alors, dit Platon (2), que l'ame, dégagée du corps, va se réunir à l'élément divin, qui a la plus grande analogie avec sa nature, et, comme disent les Initiés, qu'elle va réellement s'unir aux Dieux, pour y vivre éternellement avec eux.

Les Brachmanes de l'Inde avoient aussi de pareilles fictions sur l'immortalité de l'ame, et sur le jugement qu'elle subissoit aux enfers (3).

Les Perses avoient imaginé le Paradis d'Ormusd, ou du principe lumière (4), dans lequel passeroient les Initiés, pour vivre absorbés dans une lumière pure et éternelle, au sein d'une félicité inaltérable. Plutarque (5) nous en donne une idée abrégée, d'après la doctrine des Mages. Ceux-ci pensoient que, dans

(1) Aurea Carmin. v. 70.
(2) Plat. Phædon.
(3) Strab. l. 15, p. 713.
(4) Plut. de Isid. p. 370.
(5) De Facie in orbe Lunæ, p 942.

le monde actuel, les biens étoient mêlés aux maux, parce qu'Ormusd et Ahriman agissoient ici bas avec un égal pouvoir; mais qu'il viendroit un temps, où Ahriman seroit vaincu, où la terre prendroit une forme nouvelle, et où les hommes, formant une seule cité, ne parleroient plus qu'un seul langage. On trouve dans le Voluspa, poème des Scandinaves, une description d'un nouveau monde, comme dans l'Apocalypse, qui s'élève sur les ruines du premier, et destiné à être habité par un peuple vertueux et fortuné. Cette nouvelle terre est toujours couverte de verdure, et un soleil pur y répand une douce chaleur. Tel devoit être le Paradis des habitans du Nord, qui sont long-temps privés de verdure et de chaleur. Cette théorie du choc des deux principes, de la victoire que remportera le bon sur le mauvais, de la destruction du monde de ténèbres, pour faire place au monde de lumière, est absolument la même, que celle des Chrétiens sur la fin du monde et sur le passage des justes à la félicité éternelle. C'est cette même fiction, qui fait la base de l'Apocalypse, que nous allons bientôt expliquer, d'après les principes de la Théologie ancienne, sur le combat du bon et du mauvais Génie, sur la destruction de celui-ci et sur le rétablissement d'un nouvel ordre de choses, où tout

sera bien et lumière, mais auquel les Initiés seuls auront part, tandis que les profanes resteront ensevelis sous les ruines ténébreuses de l'ancien monde.

En effet, comme la fiction Mystagogique avoit tout accordé aux Initiés, elle avoit tout refusé aux profanes, c'est-à-dire, à ceux qui n'avoient point adopté cette sottise religieuse, et elle les dévouoit aux plus grands maux après la mort. Pour eux on avoit créé le Tartare, dans lequel leurs ames devoient être renfermées, pour y ramper éternellement, dans un noir bourbier; d'épaisses ténèbres couvroient cet affreux séjour. C'étoit là un des grands dogmes de l'initiation, que l'homme, dont les vertus n'avoient point été sanctifiées par l'initiation, descendant après sa mort aux enfers, resteroit plongé dans la fange et le bourbier, comme l'observe très-bien Platon dans le Phédon (1). L'initiation donnoit cette espérance consolante, dit Aristide, de passer, à la mort, à un état plus heureux, et de n'être point plongé dans les ténèbres et le bourbier, sort affreux, qui étoit réservé à ceux qui ne se seroient point fait initier (2). Ce bourbier, ces ténèbres épaisses étoient regardées, comme le dernier des malheurs

(1) Platon in Phædon.
(2) Aristid. in Eleusin.

pour l'homme, et comme le partage inévitable des profanes (1). Ces malheureux charlatans, connus sous le nom d'Orphéotélestes, qui alloient mendier dans les rues et frapper à la porte des riches et des grands, faisoient métier d'initier, et, pour quelques pièces de monnoie, vendoient à ceux qui avoient la sottise de les payer, de riches possessions dans l'Elysée, et menaçoient des horreurs du bourbier ceux qui négligeroient de se faire initier (2). Ils prononcoient contre eux ce terrible anathême : Quiconque ne se fera pas Initié, sera aux enfers plongé dans un bourbier; c'est-à-dire, hors de l'Eglise, point de salut. Aussi la crainte de l'enfer leur a-t-elle valu plus d'argent, que le désir de l'Elysée. C'étoit une grande branche de commerce pour ces imposteurs, qui sentoient tout ce que peut la frayeur sur les crédules mortels. C'est la crainte du Diable, qui a enrichi les Prêtres dans tous les siècles, et qui a fortifié leur empire. Nos Moines et nos Missionnaires ont continué de jouer le rôle de ces anciens charlatans, auxquels ils ont succédé. Dans les premiers siècles de

(1) Temisth. ap. Stob. Ser. 119. Cydon. de contemn. morte.

(2) Olymp. Comm. ms. in Phæd. Plat. ad Calc. Orph ad Gesner. p. 409.

l'Eglise, ces Mystagogues forains, connus sous le nom d'Orphiques, Métagyrtes, Galles, Prêtres d'Isis, alloient vendre dans les provinces la même drogue, que l'on débitoit en gros et avec plus de dignité à Eleusis (*f*). Les Orphiques sur-tout firent quelque fortune, et reprirent une nouvelle vigueur. Ces imposteurs, qui donnoient le Ciel à si bon compte, attirèrent dans leur parti le peuple ignorant et crédule, qu'ils effrayoient par la crainte des maux d'une autre vie, comme s'il n'eût pas été déjà assez malheureux dans celle-ci. Cette idée des Mystagogues, qui consistoit à exagérer les maux prétendus de l'autre vie, dont il n'y auroit d'affranchis que ceux qui s'enrôleroient dans leur confrérie, fut un des grands moyens qu'on employa, pour augmenter le nombre des confrères, et multiplier les disciples de cette doctrine. Cette ruse fut mise en usage principalement par les Chrétiens, pour attirer dans leur parti le petit peuple et les femmes; car ce fut dans cette classe, qu'ils cherchèrent à faire d'abord des prosélytes, persuadés qu'ils seroient bientôt redoutables, quand ils seroient appuyés du grand nombre, et forts de la crédulité de la multitude. On inculqua sur-tout au peuple, qu'il y avoit tout à craindre à ne se point faire initier, au lieu qu'on ne risquoit rien de le faire;

qu'il y avoit au contraire tout à gagner. On s'imposoit, il est vrai, des devoirs; mais il y avoit des remèdes à l'infraction des loix religieuses, et il n'y avoit guère de crime que la religion n'expiât. Une fois purifié, on recouvroit tous les droits de la vertu et de l'innocence, et on pouvoit prétendre même aux récompenses de la vie future. Ainsi, l'espérance et la crainte furent les deux grands ressorts, que la politique, aidée de la religion, fit jouer pour contenir les hommes dans les bornes de la justice, et pour attirer le peuple à ces associations religieuses, hors desquelles la vertu même la plus pure ne pouvoit se promettre de récompense après la mort. C'est ce privilége exclusif de l'Initiation, qui la fit rechercher par plusieurs, et qui leur fit craindre d'être à jamais plongés dans les ténèbres et le sale bourbier. On enseignoit aux Initiés, que Bacchus, Hercule, les Dioscures, etc. après avoir bien mérité des hommes, avoient obtenu des Dieux le prix de leurs vertus, et avoient été placés dans les Cieux; mais on leur enseignoit aussi, qu'ils avoient été Initiés, en sorte qu'il n'y avoit de vertu récompensée, que celle qu'avoit sanctifiée l'Initiation. La doctrine des mystères, comme l'observe un des interlocuteurs des Tuscu-

lanes (1), tendoit à prouver, que les Dieux que l'on honoroit avoient autrefois vécu sur la terre. Et en effet, comment auroit-on pu proposer leur conduite pour modèle, s'ils n'eussent été originairement des hommes, de la nature de ceux qu'on exhortoit à suivre leur exemple? Le Ciel et l'Elysée n'étoient donc ouverts, qu'à ceux qui auroient le sceau de l'Initiation, ou, comme dit l'auteur de l'Apocalypse, qui seroient marqués du sceau de l'Agneau (*g*). C'est ce qui fit dire sagement à Diogène (2): « Quoi donc, le sort du brigand Patæ» cion, parce qu'il est Initié, sera meil» leur que celui du brave Epaminondas»! Quelle absurdité, s'écrioit Diogène! C'est par une suite du même principe, que les Chrétiens damnent tous ceux qui ne sont pas de leur communion, quelques vertus d'ailleurs qu'ils puissent avoir. Ainsi le vertueux Socrate, le sage Marc-Aurèle, les bons Antonins, les Trajans, seront condamnés aux supplices de l'enfer, pour ne point s'être fait initier à la confrérie des Chrétiens; tandis qu'un cuistre de la Communauté de Saint-Lazare ou des Eudistes, un insensé Trapiste, rayonnera de gloire au sein de la lumière divine. Quelle ab-

(1) Cicer. Tuscul. l. 1, c. 13.
(2) Laertius, l. 6, c. 2.

surdité, s'écrieroit encore, avec au moins autant de raison, le sage Diogène! Il faut convenir, que tous les privilégiés ont toujours nui à la société, tant en religion qu'en politique, et que les grands maux de l'intolérance religieuse sont nés de cette source empoisonnée, qui a son origine dans les anciens sanctuaires des Mystagogues, et dans les associations exclusives.

Ils ont imaginé cet injuste dogme, parce qu'il leur étoit nécessaire pour accréditer leur confrérie; car si, sans être Initié, la vertu seule rendoit l'homme heureux, et lui assuroit les récompenses de l'autre vie, à quoi bon se faire initier? En conséquence, les portes de l'Elysée ou du séjour de la lumière et de la félicité restèrent fermées à tous ceux qui ne connoîtroient pas le mot d'ordre (1), qu'on donnoit dans les sanctuaires, et la marque de fraternité. Ils devoient donc rester dehors, plongés dans les ténèbres extérieures. Ce dogme une fois répandu et bien établi, tous les hommes timides et crédules s'empressèrent de se faire initier, afin de prévenir les maux, dont on menaçoit, après la mort, ceux qui auroient négligé cette précaution. Après tout, on ne risquoit rien, disoit-on, si on peut compter pour rien le sacrifice

(1) Plato in Phædon, p. 52.

de sa raison, que l'homme fait à l'imposteur, qui vit aux dépens de sa crédulité. Les Initiés formoient donc dans la société une caste particulière, qui repoussoit loin d'elle tous ceux qui avoient dédaigné l'Initiation. On les écartoit du sanctuaire, en leur disant : « retirez-vous, profanes ». Quiconque même, par imprudence, auroit mis le pied dans le temple où se célébroient ces mystères, eût été puni de mort. Deux jeunes Acarnaniens (1), qui n'étoient point Initiés, entrent imprudemment avec la foule des Initiés dans le temple de Cérès. Les questions qu'ils font aux autres les trahissent bientôt ; on les conduit aux ministres du temple ; quoiqu'on reconnût qu'ils y étoient entrés par mégarde, cependant ils furent mis à mort, comme coupables du plus grand des crimes. C'est ainsi qu'une institution religieuse, destinée à unir les hommes par les liens de la fraternité, rompoit ceux de la société, et élevoit un mur de séparation entre celui qui étoit Initié et celui qui ne l'étoit pas ; et qu'elle inspiroit au premier un sot orgueil, du mépris et même souvent de la haine, pour ceux qui ne professoient point la même doctrine et qui n'étoient point de la même communion. C'est ce qui est arrivé aux différentes Sectes de l'Initiation

(1) Tit. Liv. l. 31.

Chrétienne.

Chrétienne. On sait également tous les risques que courut Clodius, et le procès qui lui fut intenté, pour s'être introduit dans le lieu, où s'étoient assemblées les dames Romaines, pour célébrer les mystères de la Bonne Déesse. Il fut accusé de sacrilége; et il eût succombé, s'il n'eût employé tous les moyens qu'a un homme très-puissant de se soustraire aux lois.

Le Héraut ne manquoit pas de prononcer l'exclusion de tous ceux qui ne devoient pas assister à la célébration des mystères, ni entrer dans le sanctuaire (1), c'est-à-dire, des profanes, autrement, de ceux qui n'étoient point encore Initiés. Sous l'Archontat d'Euclide, on prononça l'exclusion du temple de Cérès et de l'Initiation (2), contre les bâtards et les esclaves. La même peine fut dans la suite prononcée contre les femmes de mauvaise vie; on la porta aussi expressément et nommément contre les Matérialistes ou Epicuriens, qui nioient la Providence, et conséquemment l'utilité de l'Initiation (3), et contre les Chrétiens, dont l'association religieuse excluoit toutes les autres. Les Chrétiens, de leur côté, en faisoient autant : chacun décrioit la boutique de son voisin, pour attirer les sots chez lui.

(1) Brissonius de Formul. p. 4.
(2) Isæus Orat. de Phil. Hær. p. 104, 193, etc.
(3) Lucian. Alexand. p. 888.

« Eloignez-vous, profanes, disoit le » Diacre au moment où on alloit com- » mencer la célébration des mystères (1); » que les Catéchumènes et ceux qui ne » sont pas encore admis, sortent ». C'étoit un moyen d'inspirer le désir d'entrer, et de se faire inscrire sur la liste des candidats de la confrérie. La même interdiction, prononcée contre tous ceux qui n'étoient point initiés, et qui fermoit pour eux les portes du sanctuaire, leur fermoit aussi celles de l'Elysée, qui ne devoient s'ouvrir que pour les Initiés, dont l'ame avoit été purifiée et régénérée dans les sanctuaires (*h*). Aussi l'auteur de l'Apocalypse, conformément à la doctrine de toutes les Initiations anciennes, n'admet-il dans la cité sainte et lumineuse, que ceux dont les noms sont écrits dans le livre de l'Agneau, c'est-à-dire sur le rôle de la Confrérie des Initiés aux mystères de la Lumière et du Soleil, dont on célébroit le triomphe, à son retour au premier signe, ou au point équinoxial du Printemps occupé par *Aries*, que les Perses appellent l'Agneau céleste. C'étoit le signe où s'opéroit physiquement la régénération de la Nature, et mystagogiquement celle des

(1) Tertull. Apolog. p. 8. Casaub. exercit. ad Baron. Annal. p. 16.

ames, que le Soleil attiroit par la force de ses rayons.

Il ne faut pourtant pas croire, que la seule qualité d'Initié suffît pour mériter à un homme les grandes faveurs des Dieux, et la félicité promise dans l'Elysée. Si cela eût été, l'Initiation eût directement été contre son but; elle eût affoibli les lois, plutôt qu'elle ne les eût fortifiées, puisqu'elle auroit substitué à la vertu une cérémonie sacrée, et en quelque sorte sanctifié le crime par un vain titre religieux. Ces grandes promesses, quoi qu'en dise Diogène, ne pouvoient regarder que l'Initié qui étoit fidèle aux lois de l'initiation, et qui remplissoit les engagemens solemnels, qu'il prenoit dans les Sanctuaires. Aussi Socrate (Phæd. p. 69.) prétend-il, qu'il falloit deux choses pour être admis dans l'Elysée : être purifié de toute souillure, et initié; et il explique plus haut cette purification; c'est celle que donne la vertu et la vérité, c'est-à-dire, la sagesse, la force, la justice, et la tempérance. Et il prétend que c'est là ce qu'ont voulu dire énigmatiquement, par le mot *purifié*, les Auteurs des mystères, qui étoient des hommes d'une sagesse plus qu'ordinaire, lorsqu'ils condamnoient l'homme profane, et non initié, à ramper dans le bourbier, tandis qu'ils enseignoient que l'homme purifié et initié

iroit habiter avec les Dieux. Nous en avons une nouvelle preuve, et dans les conditions qu'on exigeoit de celui qui aspiroit à être initié, et dans la manière, dont les jugemens étoient censés se rendre, après la mort, dans les enfers.

On interdisoit l'entrée des Temples à tous les meurtriers (1), lors même que le meurtre étoit involontaire, au rapport de Théon (2). Isocrate (3) parle de cette même proscription, portée contre l'homicide. Hercule lui-même ne put se faire initier, qu'après avoir expié le meurtre des Centaures, quoiqu'il n'eût combattu les monstres, que pour le bien commun de l'humanité. Les magiciens, les charlatans, qui font métier de tromper par les prestiges; les imposteurs, qui jouent le rôle d'hommes possédés de mauvais génies, étoient exclus des Sanctuaires. Tout impie, tout scélérat en étoit écarté (4). Dans son voyage de Grèce, Néron (5) n'ose assister aux mystères d'Eleusis, parce que la voix du héraut (*i*) prononçoit l'excommunication contre tous les impies et tous les scé-

(1) Meursius, c. 19, in Eleusin.
(2) Theon in Paradeig.
(3) Isocr. in Paneg. Apoll. l. 2, c. 5. Diod. l. 4.
(4) Philostr. in vit. Apoll. l. 4, c. 6.
(5) Suet. in vit. Neron. c. 34.

lérats ; et Néron n'étoit pas sans reproche de ce côté. Lampride observe, (1) qu'avant la célébration des mystères, on avertissoit, que personne ne devoit entrer, que celui à qui sa conscience ne reprochoit rien, et qui étoit sûr de son innocence.

On exigeoit de l'Initié, qu'il eût le cœur et les mains pures de toute espèce de souillure (2). Porphyre (3) veut que notre ame à la mort soit affranchie de toutes passions, de colère, de haine, d'envie, etc. enfin aussi pure, qu'elle doit l'être dans les mystères. Nous ne devons donc pas être surpris, qu'on ait refusé d'admettre à l'initiation (4) les parricides et les parjures, et les autres criminels, coupables envers les hommes et les Dieux.

(1) Lamprid. in vit. Severi.
(2) Libanius, Declam. 19.
(3) Porphyr. de Styg. apud Stob. l. 1, p. 142.
(4) Orig. cont. Cels. l. 4. Arist. Ran. v. 360--65.

Fin de la première partie du tome quatrième.